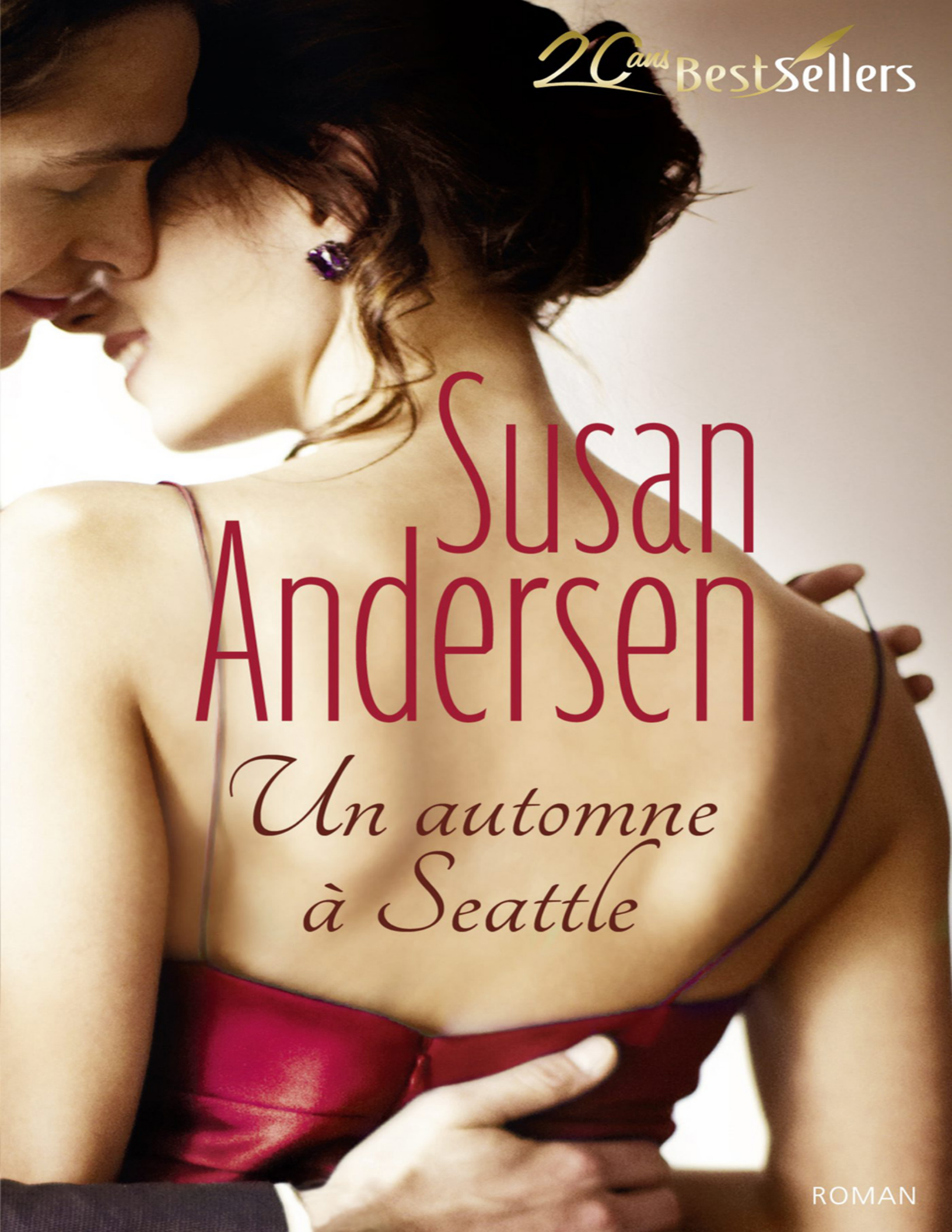




20^{ans} Best Sellers

Susan
Andersen

*Un automne
à Seattle*

ROMAN



20^{ans} Best Sellers

Susan
Andersen

*Un automne
à Seattle*

ROMAN

OceanofPDF.com

SUSAN ANDERSEN

Un automne à Seattle

BestSellers

OceanofPDF.com

*Ce roman est dédié, avec affection, à une femme que j'ai connue lorsque
j'avais dix ans.
A Marilyn Hansen,
Qui a pris le temps de s'asseoir avec moi sur les marches devant sa maison,
pour me parler lorsque j'étais petite fille.
Et qui est restée, pour l'adulte que je suis devenue, une chaleureuse amie de
cœur.
Tu es la meilleure, Marilyn.
Susie*

OceanofPDF.com

Prologue

*Cher journal,
La famille, ça craint. Si seulement j'avais des parents normaux,
comme tout le monde !*

12 mai 1990

— Jane ! Jane ! On est là !

Jane Kaplinski, douze ans, se pencha par la fenêtre de sa chambre. Dans la rue, juste en dessous, une luxueuse voiture avec chauffeur venait de se garer devant sa très modeste maison de banlieue. Les deux portières arrière s'ouvrirent simultanément et ses deux meilleures amies, Ava et Poppy, bondirent hors du véhicule avec des rires surexcités.

Jane admira le nuage de boucles blondes de Poppy, soulevé par la brise de printemps qui plaquait sa jupe contre ses jambes minces. Poppy avait sans doute acheté son ensemble dans la grande surface du coin, mais elle avait toujours une classe folle et une allure très soignée. Ava, de son côté, avait pris un an et demi d'avance sur elles deux, en matière de formes et de croissance, et semblait un peu engoncée dans sa coûteuse robe vert pâle, qui tiraillait au niveau du buste et des hanches. Mais ses longs cheveux roux flamboyaient comme une bannière de feu, sous le soleil printanier qui faisait une apparition-surprise entre deux nuages. Deux fossettes se creusèrent dans ses joues rondes lorsqu'elle leva la tête.

— Tu es prête, Jane ?

— Oui. Je descends tout de suite !

Lissant sa jupe bleu marine sur ses jambes, Jane éteignit la radio, coupant Madonna à mi-chanson. En bas, la porte d'entrée claqua. Elle prit

son sac à dos et hâta le pas en sortant de sa chambre. Jane sourit en descendant l'escalier, imaginant la scène sur le perron : Ava, fidèle à elle-même, avait dû insister pour qu'elles sonnent avant d'entrer, et Poppy avait sans doute rétorqué qu'elles n'avaient pas besoin d'un carton d'invitation.

Mais ce ne fut pas la voix de ses amies qu'elle entendit résonner au rez-de-chaussée. Jane se figea net sur la dernière marche. *Oups... Grosse cata.* Sa mère était de retour à la maison.

La valise, dans l'entrée, aurait dû l'alerter. Mais elle avait été bien trop occupée par ses amies et leur perspective de sortie pour prêter attention à ce détail. Un bruit de glaçons tinta à un rythme familier dans un verre à whisky. Et sa mère fondit sur son unique enfant en affichant une joie immodérée.

Zutmincebarbe !

— Tu es revenue, alors, constata Jane d'une voix neutre, alors que sa mère l'enserrait dans une étreinte passionnée.

La fin de sa phrase se perdit dans un murmure car elle suffoquait à demi, le nez dans le décolleté maternel généreusement aspergé d'Obsession. Elle resta rigide et crispée jusqu'à ce que Dorrie relâche l'étau de ses bras.

— Bien sûr que je suis revenue, ma chérie ! Tu sais bien que je ne peux pas vivre loin de toi.

Dorrie s'interrompt un instant pour rectifier sa coiffure.

— Sans compter que ton père m'a tout bonnement suppliée de lui pardonner.

Sa mère passa un bras autour de ses épaules et l'examina, les arômes du Johnnie Walker Black dans son haleine jurant avec les émanations de son parfum.

— Mais dis-moi, tu es sur ton trente et un, aujourd'hui, ma petite chérie. Tu sors ?

Jane réussit à se dégager et fit un pas géant en arrière.

— Je suis invitée à prendre le thé chez Mlle Wolcott.

— *La Mlle Wolcott ?*

Elle fit oui de la tête.

— Ho, ho, mais c'est que ma petite fille se prend pour une enfant de la haute !

Dorrie l'examina d'un œil critique.

— Tu n'as rien trouvé de plus joyeux à te mettre ?

— J’aime bien comme je suis habillée, murmura-t-elle, le regard rivé sur le top fluo de sa mère.

— J’ai un collier sympa en grosses perles rouges qui pimenterait un peu l’ensemble.

Soulevant une longue mèche, brune et lisse, Dorrie la fit rouler entre ses doigts.

— Je peux peut-être arranger un peu ta coiffure ? Tu sais à quel point il est vital de savoir se mettre en scène, dans la vie. Si tu veux décrocher le rôle, il faut être attentive au costume.

Jane réussit à ne pas frissonner.

— Non, merci. Je suis juste invitée à prendre le thé. Pas à figurer dans une de vos pièces. Et je suis un peu pressée, maman. Tu n’as pas entendu que la voiture d’Ava était arrêtée devant la porte ? Les filles m’attendent.

— Mmm...

Dorrie lâcha la mèche de cheveux et reprit une gorgée de son whisky.

— Maintenant que tu le dis, j’ai dû l’entendre, oui. Mais je n’y ai pas prêté attention, ma chérie.

Ah, tiens, surprise ! Dorrie ne s’occupait généralement que de Dorrie. Et de l’épisode du jour, dans le feuilleton conjugal à rallonge que Jane avait baptisé le « Dorrie and Mike Show ».

Le carillon de l’entrée retentit. Avec un soupir de soulagement, Jane contourna sa mère.

— J’y vais, maman. Avec Ava, on dort cette nuit chez Poppy. On se revoit demain, d’accord ?

O joie, ô bonheur, elle échapperait à la grande crise théâtrale du soir, lorsque son père découvrirait que sa mère était de retour. Du grand spectacle garanti, avec hurlements, élans de passion et feux d’artifice à la clé. Ayant déjà assisté à d’innombrables représentations du même type, Jane se passait volontiers d’assister à la énième version du psychodrame parental.

Ava et Poppy surgirent dans l’entrée sans avoir attendu qu’on leur ouvre. Elles l’entourèrent immédiatement et, sur un rapide « Bonjour, madame Kaplinski ! Au revoir, madame Kaplinski », la poussèrent dehors, vers la voiture.

Daniel, le chauffeur des Spencer, ouvrit la portière arrière de la Lincoln. Pendant que Poppy plongeait sur la banquette, il porta la main à sa casquette pour la saluer.

— Bonjour, mademoiselle Kaplinski.

Sa solennité lui donnait chaque fois envie de rire, mais elle le salua gravement d'un signe de tête.

— Bonjour, monsieur Daniel.

Elle s'assit posément à côté de Poppy. Ava se laissa tomber à côté d'elles et Daniel referma la portière.

Les trois amies se regardèrent pendant que le chauffeur contournait la voiture pour regagner sa place au volant. Poppy attrapa ses cheveux et mima un cri.

— Vous y croyez, vous ? demanda-t-elle d'une voix théâtrale. Une invitation à prendre le thé dans l'hôtel particulier des Wolcott ! *Yeees !*

Elle se tut pendant que le chauffeur reprenait son volant, puis poursuivit d'une voix normale :

— Pourquoi Mlle Wolcott nous a-t-elle invitées, déjà ?

— Je t'ai déjà dit que je n'étais pas sûre.

Ava tira sur l'ourlet de sa robe pour dissimuler ses cuisses grassouillettes.

— Peut-être parce que nous avons bien discuté avec elle le soir du stupide concert organisé par mes parents. Ils étaient hallucinés que la grande Mlle Wolcott ait accepté de venir à leur truc. On dit qu'elle refuse presque toutes les invitations, ces derniers temps. Et quand elle va à une réception, tout le monde se précipite. Mais d'après maman, c'est quand même une vraie excentrique. Du coup, elle n'était pas trop tranquille, ma mère. Des fois que Mlle Wolcott aurait dit quelque chose qui ne se fait pas dans « Notre Cercle ».

Ava haussa les épaules.

— Je ne sais pas pour vous, mais moi, elle m'a paru plutôt normale. A part sa voix, peut-être. Papa dit qu'elle ressemble à une corne de brume.

— Moi, ça m'intéressait bien, ce qu'elle racontait, observa Jane rêveusement.

Poppy ouvrit de grands yeux enthousiastes.

— Tu parles, c'est sûr ! Elle a fait des trucs trop cool. Il paraît qu'elle a voyagé dans le monde entier. En Afrique, à Tokyo, elle a été partout, partout ! Et elle pilotait encore son propre avion, il n'y a pas si longtemps ! Et elle vit dans un hôtel particulier ! C'est trop génial !

Elle en rebondissait d'excitation sur la banquette.

— A côté, même ta maison a l'air d'une cabane, Ava. Alors que j'ai toujours pensé que c'était la plus belle baraque de tout Seattle ! J'ai trop envie de voir l'intérieur de celle de Mlle Wolcott !

— Ouais, moi aussi, acquiesça Jane. Elle a dit qu'elle collectionnait un tas de trucs qui déchirent.

Ava sortit une barre chocolatée de son sac à dos, défit l'emballage à une extrémité et la tendit à Jane et Poppy pour qu'elles se servent à leur tour. Lorsqu'elles déclinèrent l'une et l'autre, elle haussa les épaules et prit une solide bouchée.

— Moi, tout ce que je veux, c'est faire craquer mon cours de danse de salon. Tant que je peux échapper à cette corvée, je suis prête à aller partout où vous voudrez, les filles.

Arrivées devant l'immense hôtel particulier de deux étages, sur le versant ouest de la colline Queen Anne, elles furent conduites dans un salon d'apparat par une femme déjà âgée, vêtue d'une sévère robe noire. Celle-ci leur promit dans un murmure que Mlle Wolcott ne tarderait pas à les rejoindre, puis disparut en tirant derrière elle une haute porte coulissante richement ornée.

Sous ses hauts plafonds, le salon était frais et sombre, car les rideaux en velours obscurcissaient les fenêtres. Des objets d'art de tous les styles et de toutes les époques occupaient chaque espace disponible, si bien que la pièce, grande à elle seule comme le rez-de-chaussée d'une maison ordinaire, donnait presque une impression d'intimité.

Etourdie par tant de beauté, Jane tourna lentement sur elle-même, pour essayer de tout regarder.

— Waouh ! Vous avez vu ça, les filles ? C'est trop classe !

Se penchant sur une vitrine de verre, elle détailla une collection de vieux réticules brodés de perles.

— Oh, là, là ! Ils sont magnifiques.

— Je me demande comment tu vois ça, rétorqua Ava. On manque un peu de lumière, là-dedans.

Poppy hocha la tête.

— Elles sont immenses, ces fenêtres. Si j'habitais ici, je garderais les rideaux ouverts toute la journée. Et je crois que je peindrais les murs en jaune. Ça ferait plus joyeux.

— Je vous souhaite le bonjour, mes jeunes demoiselles, lança dans leur dos une voix profonde et caractéristique. Et merci d'être venues me voir.

Elles se retournèrent toutes trois d'un bloc.

Vêtue d'un ensemble pantalon fluide en lainage fauve, avec un chemisier blanc à col haut d'un blanc aussi immaculé que ses cheveux impeccablement coiffés, Agnes Bell Wolcott se tenait dans l'encadrement de la porte coulissante, à présent partiellement ouverte. Un magnifique camée d'aspect ancien se nichait dans les ruchés qui cascadaient autour de son cou.

L'attention de leur hôtesse se porta sur Poppy.

— Tu peux ouvrir les rideaux, si tu le souhaites.

Sans même rougir d'avoir été entendue, Poppy s'élança pour libérer les fenêtres. La lumière perlée typique d'un ciel de traîne d'après-midi à Seattle éclaira aussitôt la pièce orientée au sud.

— Alors, jeunes filles ? Qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir ? Commencer par jeter un coup d'œil sur quelques-unes de mes collections ? Ou prendre d'abord la petite collation que j'ai fait préparer à votre intention ?

Avant que Jane puisse voter pour la première option, Ava trancha.

— Je préférerais goûter d'abord, s'il vous plaît, mademoiselle.

Leur hôtesse les conduisit dans une pièce voisine, où une petite table dressée avec un goût exquis était placée devant une cheminée en marbre. Sur un plat de présentation en porcelaine à trois étages étaient disposés des assortiments de pâtisserie et de petits sandwichs triangulaires. Chacune s'assit à la place marquée par un petit carton inscrit à son nom et Mlle Wolcott sonna pour se faire apporter le thé.

— Je suppose que vous vous demandez pourquoi je vous ai invitées ici aujourd'hui ?

— On en parlait dans la voiture, justement, admit Poppy avec sa spontanéité coutumière.

Jane, elle, se contenta d'un petit signe de tête pendant qu'Ava murmurait sagement :

— En effet, madame, nous nous posions la question.

— Je pensais que ce serait une façon de vous remercier pour votre compagnie à la soirée concert donnée chez les Spencer. Il est rare que de jeunes demoiselles de votre âge consacrent spontanément leur temps à une vieille dame. Et j'ai pris beaucoup de plaisir à converser avec vous trois.

Mlle Wolcott les examina une à une, les yeux luisant d'une curiosité bienveillante.

— Vous êtes très différentes, toutes les trois. Je peux vous demander comment vous vous êtes connues ?

— Nous sommes inscrites toutes les trois à Country Day, expliqua Poppy. C'est une très bonne école privée qui combine sport et études.

Notant que le regard connaisseur de Mlle Wolcott se portait sur ses vêtements bon marché, Poppy eut un sourire jusqu'aux oreilles.

— Mes parents sont des ex-hippies restés bohèmes, mais ma mamie Ingles était une ancienne élève. C'est elle qui paie mes frais de scolarité.

— Et moi, j'ai droit à une bourse, expliqua Jane spontanément.

Ses parents ne s'étaient certes pas démenés pour l'obtenir. Ni Mike ni Dorrie ne s'intéressaient à ses performances scolaires. Si son institutrice de CP ne s'était pas elle-même chargée des démarches, Jane ne serait jamais sortie de son école de quartier. Depuis deux ans, elle remplissait elle-même tous les formulaires, et ses parents se contentaient de les signer.

— Et moi, je suis juste une élève ordinaire, admit Ava. Je n'ai aucun mérite à suivre les cours de Country Day. Poppy et Jane sont meilleures en classe que moi... Surtout Jane, précisa-t-elle, avec un sourire qui creusa deux jolies fossettes dans ses joues rondes.

Jane sentit les siennes s'empourprer agréablement. Dans ses veines se répandait la chaleur douce que procurent les vraies amitiés.

— Ava a plein d'autres qualités, précisa-t-elle en souriant à sa rousse amie.

— Je suis touchée de voir une aussi belle solidarité entre filles, à votre âge. Vous formez une jolie sonorité, toutes les trois.

Une « sonorité » ? Jane savoura le mot tandis que la femme vêtue de noir entraînait en poussant une table roulante avec un magnifique service à thé. Mlle Wolcott désigna le paquet rectangulaire placé sur chaque assiette pendant que la domestique posait la théière en argent devant elle.

— J'ai eu envie de vous remettre un petit témoignage de ma sympathie. Ouvrez-les, je vous prie, pendant que je sers le thé.

Jane dénoua avec soin le ruban et défit lentement le papier or et argent du paquet. Poppy, elle, arracha l'emballage avec son enthousiasme coutumier pendant qu'Ava ponctuait son propre déballage d'exclamations polies, mettant sans doute en application les innombrables cours de maintien que ses parents l'obligeaient à suivre.

Jane sourit intérieurement. Qui sait ? Ce n'était peut-être pas si facile que cela d'être une enfant de riche, finalement ? Ava le leur répétait assez

souvent, en tout cas.

Sur le fond argent du papier-cadeau, se détachait un livre relié en cuir d'un beau vert profond, avec « Jane » gravé en lettres d'or sur la couverture. Celui de Poppy était rouge, nota-t-elle du coin de l'œil. Et Ava en avait un dans un très beau ton de bleu. Sidérée que Mlle Wolcott ait deviné que le vert était sa couleur préférée, Jane ouvrit le sien. Mais les pages au bord doré étaient vierges. Elle tourna un regard interrogateur vers leur hôtesse.

— J'ai commencé à tenir un journal lorsque j'avais votre âge et je n'ai jamais arrêté depuis, expliqua Agnes Wolcott de sa belle voix grave. Et comme j'ai trouvé que vous étiez des jeunes filles intéressantes, j'ai pensé que vous auriez plaisir à noter certaines choses qui vous trottent peut-être dans la tête. Je trouve que c'est un excellent moyen pour donner forme à ses pensées, à ses secrets, à ses émotions.

— Trop génial..., murmura Poppy.

Le visage d'Ava s'illumina.

— Quelle merveilleuse idée, mademoiselle Wolcott !

Regardant tout à tour leur hôtesse, puis ses deux amies qu'elle connaissait si bien, Jane songea à toutes les pensées noires et grises qui tournaient parfois en rond sous son crâne. A la maison, la vie n'était pas toujours très gaie, mais elle n'aimait pas beaucoup en parler, même pas à ses deux meilleures amies — *surtout pas* à ses meilleures amies, en règle générale. Poppy avait un papa et une maman super. Et même si sa blonde amie avait de la peine pour elle à cause de la manie bruyante qu'avaient ses parents de se quitter tous les deux jours en claquant la porte, Poppy ne pouvait pas comprendre à quel point ces crises permanentes étaient déstabilisantes pour l'enfant unique qu'elle était. Chez Ava, la vie de famille n'était pas vraiment idéale non plus. Mais elle n'avait pas pour parents une paire d'histrions qui se nourrissaient de l'excitation née de leurs entrées en scène et sorties incessantes.

L'idée d'écrire ce qu'elle ressentait lui plaisait. Enormément, même. Elle sourit.

— Hé ! Nous pourrions peut-être les appeler « les Journaux Intimes de la Sonorité » ?

1

Une chose est sûre : plus jamais je ne me torturerai à porter un string. Poppy jure ses grands dieux qu'ils sont confortables — ce qui aurait déjà dû me donner l'alerte...

* * *

— Tu sais quoi, Jane ? Ça y est ! C'est officiel ! hurla Ava au téléphone.

Debout devant la fenêtre de son bureau, Jane écarta le téléphone de son oreille pour protéger ses tympans. La voix de son amie grimpait si haut dans les aigus qu'elle en avait des élancements dans la tête. Mais sa joie prit aussitôt le dessus et elle plaqua de nouveau le combiné contre sa tempe. Elle était tellement excitée qu'elle en aurait dansé sur place.

— Non, c'est vrai ? Le testament est homologué, alors ?

Ava riait si fort qu'on aurait cru entendre une folle échappée de l'asile.

— Il y a deux minutes, oui. L'hôtel particulier des Wolcott est officiellement devenu notre propriété à toutes les trois. Je ne parviens tout simplement pas à y croire. Agnes me manque, c'est sûr. Mais c'est carrément magique, ce qui nous arrive ! Oups... J'ai un peu de mal à respirer, là. Il faut que j'appelle Poppy pour la mettre au courant aussi.

De nouveau, elle s'interrompit sur un éclat de rire.

— Inutile de dire que ça se fête. Cela t'ennuie de venir faire un saut à Seattle Ouest, Jane ?

— Attends une seconde, je vais voir.

Etirant le fil du téléphone aussi loin que possible, Jane sortit de son bureau étriqué, situé au sixième étage du Metropolitan Museum de Seattle, pour jeter un coup d'œil par la porte ouverte de sa directrice, deux volées

d'escalier plus bas. Le bureau d'angle universellement convoité offrait une vue panoramique embrassant à la fois le quartier de Magnolia, le mont Rainier et les montagnes Olympiques dressant leurs silhouettes enneigées de l'autre côté de la baie d'Elliott. De l'endroit où elle se trouvait perchée, Jane ne discernait pas grand-chose de ces splendeurs. Mais le paysage était la dernière de ses préoccupations en cet instant. Son objectif était juste de jauger l'état de la circulation.

— Non, ça va, je crois que c'est jouable. Ça a l'air de plutôt bien rouler, dans cette direction.

— Parfait. Alors, on se retrouve au Matador dans une heure. Les boissons sont hors de prix, mais c'est ma tournée.

Jane se surprit à sourire jusqu'aux oreilles alors qu'elle enfilait ses chaussures de marche et fourrait ses escarpins à talons dans son fourre-tout. Remuant les hanches au rythme de la musique festive qui chantait dans sa tête, elle rafraîchit son rouge à lèvres, puis le tube rejoignit ses chaussures dans le sac.

— C'est la grande euphorie par ici, on dirait ?

Jane laissa échapper un cri.

— Oh ! mon Dieu...

Plaquant une main contre son cœur battant, elle pivota pour faire face à l'homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Gordon Ives, son collègue, conservateur adjoint comme elle, pénétra dans la pièce.

— Désolé. Je ne pensais pas te faire peur. C'était pour quoi, ce petit pas de danse ?

Normalement, elle aurait tenu sa langue. Elle avait toujours eu pour principe, au travail, de garder le silence sur sa vie privée. Cette politique lui avait réussi depuis le début de sa carrière, et elle ne voyait aucune raison d'en changer maintenant.

Mais, mais, mais...

Une partie de l'héritage aurait un impact direct sur le musée, et donc Gordon finirait assez vite par le savoir. Et la simple vérité, c'est qu'elle était surexcitée.

— Je vais obtenir les collections Wolcott.

Il la fixa un instant en silence, ses yeux bleu pâle marqués par l'incrédulité.

— *Wolcott*, tu dis ? Comme dans Agnes Bell Wolcott ? *La* Wolcott qui se promenait en pantalon et parcourait librement le monde, cheveux au

vent, pendant que les femmes de sa génération et de son milieu restaient à la maison pour élever leurs enfants, et ne sortaient de chez elles que gantées et chapeautées ?

— Celle-là même, oui. Mais elle n’a pas toujours passé sa vie en pantalon. Agnes Wolcott a également porté pas mal de robes mémorables.

— J’ai toujours entendu parler de ses collections. Mais je croyais qu’elle était décédée.

— Elle est morte, oui, hélas. Depuis mars dernier.

Pour la seconde fois en l’espace de quelques minutes, le chagrin lié à cette perte noua la poitrine de Jane. Jusqu’à l’âge de douze ans, elle avait vécu avec un grand blanc dans le cœur. Un espace vide qu’Agnes Wolcott avait su remplir. Sous les coups de boutoir du chagrin, Jane dut prendre une grande respiration pour se ressaisir. Elle s’entendit confier, comme malgré elle :

— Elle m’a légué la majeure partie de ses collections. A moi et à deux de mes amies.

Avec l’hôtel particulier en plus. Mais cela, Gordon n’avait pas besoin de le savoir.

— Non ! Tu me fais marcher ou quoi ? Pourquoi t’aurait-elle laissé ses objets d’art ?

— Parce que nous étions amies. Plus que cela, même — Poppy, Ava et moi, nous étions un peu comme sa famille.

Leur première invitation à prendre le thé, dix-huit ans plus tôt, avait donné le coup d’envoi à une longue série de visites mensuelles. Peu à peu, une véritable affection les avait unies, toutes les quatre. Affection qui s’était approfondie à mesure que l’extraordinaire vieille dame s’était activement intéressée à leurs rêves et à leurs projets, les traitant, d’une certaine façon, comme si elles étaient toutes trois des créatures aussi fascinantes qu’elle-même. Agnes Wolcott s’était toujours mise en quatre pour elles, se réjouissant de leurs réussites comme personne d’autre ne l’avait jamais fait — du moins dans son cas et dans celui d’Ava.

Jane songea au dîner de fête qu’Agnes avait organisé chez Canlis, le plus impressionnant restaurant de fruits de mer de Seattle, le jour où elle avait décroché son emploi au musée. Elle se passa les doigts sur la bouche pour dissimuler le soudain tremblement de ses lèvres, et se reprit sévèrement en main. Tant qu’elle était au musée, elle tenait à garder une attitude strictement professionnelle. A fortiori devant Gordon.

— A propos, je ne viendrai travailler ici que le matin, pendant les deux prochains mois. Certaines des collections de Mlle Wolcott font l'objet d'une donation au musée, et Marjorie me laissera libre tous les après-midi pour que j'aie les cataloguer sur place, à Wolcott.

— Parce que notre directrice était au courant ?

— Forcément, oui, puisque le musée bénéficie d'un legs.

— Je suis surpris que personne d'autre ici n'ait été informé.

Elle lui jeta un regard étonné.

— Pourquoi aurait-il fallu que ça s'ébruite ?

— C'est bien toujours ainsi que les choses se passent, non ? Ce musée est une vraie ruche où les rumeurs circulent en permanence. Tout le monde sait toujours tout sur chacun.

— C'est vrai. Mais en l'occurrence, il s'agit d'un héritage privé qui est arrivé entièrement par surprise — pour mes amies comme pour moi. Puis il a fallu des mois avant que le testament soit homologué. Cela nous a pris un certain temps pour comprendre comment tout fonctionnait. Et je n'en ai parlé à Marjorie que parce que l'un des legs d'Agnes Wolcott concerne directement le musée. Je n'avais aucune raison de mentionner cet événement de ma vie personnelle à des gens qui n'étaient en rien concernés.

Pressentant que son collègue trop curieux s'apprêtait à l'interroger sur la nature du legs en question, et peut-être même sur l'identité des deux autres bénéficiaires, elle jeta un coup d'œil à sa montre — objet résolument utilitaire, avec son grand cadran et son large bracelet en cuir.

— Oups ! Il faut que j'y aille. Je vais manquer mon bus.

Elle attrapa son sac et poussa Gordon hors de son bureau avant de fermer à clé derrière elle. Émergeant dans la rue quelques minutes plus tard, Jane enfila un fin gilet noir en cachemire, pour se protéger du vent, et ses lunettes de soleil contre le soleil d'octobre. Elle avait juste invoqué le prétexte de l'autobus pour échapper aux questions de Gordon, mais, après un bref débat intérieur, elle décida de ne pas retourner chez elle récupérer sa voiture et remonta Marion Street pour prendre le 55.

En approchant du carrefour de l'Alaska, elle remit ses escarpins et sourit en contemplant le petit modèle à bouts ouverts. Elle adorait ces chaussures, et c'était probablement une des dernières fois qu'elle avait l'occasion de les porter cette année. Les Cassandra de la météo étaient unanimes : on vivait les dernières journées ensoleillées de la saison.

En poussant la porte du Matador, Jane vit que ni Poppy ni Ava ne l'avaient devancée. Même en ce jour de semaine, l'établissement se remplissait déjà à vue d'œil. Elle commanda donc une eau gazeuse au bar, et se hâta de réquisitionner une des rares tables encore libres.

C'était la première fois qu'elle venait au Matador, et elle passa quelques minutes à admirer les lieux, détaillant l'espace ouvert entre le bar et le restaurant, les très beaux éléments de décoration en fer forgé, les vitraux qui tapissaient un des murs. Pour tromper l'attente, elle consacra une minute supplémentaire à la lecture du menu, puis céda à la curiosité et s'adonna à une observation détaillée des gens qui l'entouraient.

L'établissement puisait majoritairement sa clientèle dans la catégorie des « vingtenaires ». Mais, côté restaurant, quatre hommes un peu plus âgés rassemblés à une table ne cessaient d'attirer son regard. Leur âge fluctuait entre la trentaine et le tout début de la quarantaine, et ils étaient plongés dans ce qui semblait être une intense discussion. Toutes les deux ou trois répliques, cependant, ils partaient d'un grand rire. L'instigateur, a priori, semblait être le type aux cheveux auburn avec les épaules puissantes.

Elle n'avait jamais été très attirée par les roux, mais celui-ci était résolument atypique. Ses cheveux avaient la riche couleur acajou d'un setter irlandais rouge, et son teint hâlé était aux antipodes de la pâle carnation qu'elle associait automatiquement à ce type de chevelure — association sans doute due à ses années d'amitié avec la blanche Ava.

Jane avait beau porter son attention ailleurs, elle revenait chaque fois sur cet homme dès qu'elle relâchait son contrôle mental. Riant et gesticulant, il avait l'air complètement absorbé dans sa conversation avec ses amis. Ses sourcils sombres se rapprochaient et se levaient tour à tour, son expression passant sans transition de la gravité au sourire. Il parlait beaucoup avec les mains.

De grandes mains tannées. Dures. Avec des doigts longs, aux ongles courts qui pourraient probablement...

Jane sursauta lorsqu'une voix indignée en elle la rappela à l'ordre. *Hé, ho, on se ressaisit, et vite !* Qu'est-ce qui lui prenait de fantasmer tout à coup sur les mains d'un inconnu ? Cela ne lui ressemblait pas du tout !

Et qui aurait pu penser que cet homme choisirait ce moment précis pour tourner la tête et la surprendre en train de le dévorer des yeux ? Jane se pétrifia. Alors même qu'il continuait à s'adresser à ses compagnons, il la dévisagea lentement, du haut de son crâne jusqu'à la pointe de ses

chaussures, sur lesquelles il s'attarda le temps de quelques battements de cœur, avant de faire le même parcours visuel en sens inverse. Lorsqu'il revint à son visage, il prit une gorgée de sa boisson sans la quitter des yeux, puis repoussa sa chaise et se leva.

Venait-il dans sa direction ? Oh ! mon Dieu...

Tu te calmes, oui ou zut ? Elle n'avait plus dix-huit ans, à la fin ! Et ne se trouvait pas au Matador pour draguer. Un bar serait bien le dernier endroit au monde où elle aurait cherché à rencontrer un homme.

— Désolée d'être en retard, Janie ! Poppy n'est pas encore arrivée ?

Levant les yeux vers Ava, elle nota que tous les regards masculins étaient rivés sur son amie. Et l'homme aux cheveux acajou ne faisait pas exception. Il prit le temps de détailler Ava avant de reporter son attention sur elle. Pendant une seconde, il resta debout, immobile, à se masser la nuque. Puis il haussa ses larges épaules et se dirigea vers les toilettes pour hommes.

Il était incontestablement aussi remarquable de dos que de face. Mais, alors même que son regard s'attardait sur la superbe partie postérieure de sa personne, Jane nota l'hésitation caractéristique dans la démarche, trahissant un état d'ivresse.

— Ah, merde !

Elle ressentait une vive déception, ce qui était d'autant plus stupide qu'ils ne s'étaient même jamais adressé la parole.

— Hou là, quel accueil ! Qu'est-ce qui t'arrive, Jane ?

Ava jeta sa pochette Kate Spade sur la table et se glissa gracieusement sur une chaise. Jane éluda la question de son amie avec un geste vague de la main.

— Rien, rien.

Ava se contenta de la regarder fixement et d'attendre. Jane se sentit rougir.

— Bon, bon, O.K. Je flirtais du regard avec un super rouquin musculeux assis côté restaurant et... Non, arrête, Ava ! Ne te retourne surtout pas ! Il est parti aux toilettes, de toute façon.

— Le flirt visuel est bon. Excellent. Prescrit sur ordonnance, même, dans ton cas, puisque tu ne le pratiques presque jamais. Alors pourquoi t'énerver ?

— Il est soûl. Et je ne m'en suis aperçue qu'au moment où il s'est levé.

— Oh ! Janie... Tout homme qui boit un verre de trop un soir dans un bar n'est pas pour autant un malade alcoolique. Il arrive à des gens formidables de se déchirer occasionnellement.

— Tout à fait, oui, se hâta-t-elle d'admettre.

En partie parce que c'était vrai. Mais surtout parce qu'elle n'avait aucune envie de débattre de la question.

Le problème, avec les amies de toujours, c'est qu'elles vous connaissent par cœur. Ava se pencha vers elle et le rideau lumineux de sa chevelure coula le long de sa joue. Elle rejeta ses cheveux en arrière et les glissa derrière une oreille.

— Tu nous as déjà vues avec quelques verres dans le nez, Poppy et moi. Cela ne t'a jamais éloignée de nous pour autant.

— Evidemment ! Parce que je sais que c'est exceptionnel, dans votre cas, et que vous ne remettrez pas la sauce le lendemain.

Elle haussa les épaules avec impatience.

— Ecoute, je sais que je ne suis pas tout à fait objective sur ces questions d'alcool. Même sans avoir passé dix ans sur un divan, je peux comprendre que je suis échaudée par les problèmes de mes parents. Mais tu sais aussi, Ava, que je resterai toujours sur le qui-vive par rapport à d'éventuels alcooliques, que ce soit justifié ou non. Alors, je propose qu'on laisse tomber le sujet, qu'est-ce que tu en dis ? Nous sommes ici pour fêter une grande nouvelle.

Deux jolies fossettes se creusèrent dans les joues de son amie.

— Pour fêter, nous allons fêter, oui. Je suis vraiment hyper-excitée, pas toi ?

— Tu parles. Je suis déchaînée. Rien que l'idée d'avoir toutes ces collections entre les mains me donne le vertige. J'ai de la peine à penser droit. Je n'ai pas eu le temps de parler à Marjorie cet après-midi, mais à moins que quelque chose d'inattendu ne se présente au Met — et tout a l'air plutôt calme, cette semaine —, je devrais pouvoir m'y mettre tout de suite et être à pied d'œuvre dès lundi.

— Désolée pour le retard, les filles !

Hors d'haleine, Poppy arrivait à son tour à leur table.

Ava secoua la tête.

— Comme s'il t'arrivait jamais d'être à l'heure ! Je crois que nous ferions une drôle de tête, Jane et moi, si c'était un jour le cas. Vous vous

êtes garées où, au fait, les filles ? Dans la rue ? Ou sur le parking au-dessus de l'allée ?

Poppy s'effondra sur sa chaise.

— Sur le parking.

— Et moi, j'ai pris le bus.

Ses deux amies la contemplèrent bouche bée. Surprise, elle cligna des yeux.

— Eh bien quoi ?

— Tu sais que tu es folle ? protesta Poppy en levant les yeux au ciel.

— Pourquoi ? C'est devenu choquant d'emprunter les transports en commun ?

— Ce n'est pas ça. Mais il y a nettement moins de bus le soir. Et ce n'est pas très sûr de traîner à un arrêt après la tombée de la nuit.

— Plus dangereux que de passer par des allées obscures pour regagner un parking, vous croyez ? Sans compter que je peux toujours appeler un taxi. Ava m'a demandé si je pouvais être ici en moins d'une heure. Et si j'étais passée chez moi récupérer ma voiture, je n'aurais pas réussi à être dans les temps.

— Or, de même que Poppy est toujours en retard, toi, tu es *systématiquement* à l'heure, constata Ava.

Jane haussa les épaules.

— Nous avons toutes nos petites manies, n'est-ce pas ? Nous pourrions parler des tiennes, ma chérie ?

Ava sourit.

— J'en parlerais très volontiers si j'en avais. Mais je vous laisse le monopole des bizarreries, ô mes sœurs de moindre vertu.

D'un geste serein, elle fit signe à une serveuse et commanda une tequila.

Poppy demanda la même chose puis se tourna vers elle.

— Et toi, Jane ? Tu remplies sur l'eau gazeuse ?

— Non, ce sera un verre de vin, cette fois... Le vin de la maison fera l'affaire, précisa-t-elle à la jeune femme en tablier qui venait de s'approcher, carnet en main.

Ses amies poussèrent des cris de joie et tambourinèrent sur la table, riant et multipliant les commentaires ravis sur son choix de boisson inhabituel. Jane les épingla du regard lorsque la serveuse fut partie.

— Dites, vous deux ! Contrairement à ce que veut l'opinion commune, je suis capable de faire une exception de temps en temps... Et une occasion comme celle-ci mérite bien un verre, enchaîna-t-elle en souriant.

— Je ne te le fais pas dire, acquiesça Poppy.

Lorsque leur commande arriva, Ava leva sa tequila.

— A notre nouveau statut de propriétaire !

Jane prit une gorgée, puis porta un second toast.

— A Mlle Agnes.

Elles trinquèrent de nouveau.

— A Mlle Agnes.

— Oh, là, là, elle me manque..., murmura Poppy.

— A moi aussi. Je n'ai jamais connu d'adulte comme elle.

Ce fut au tour de Poppy de lever son verre.

— A toi, Jane. Puisses-tu cataloguer vite et sans encombre toutes les collections Wolcott !

— A moi ! acquiesça-t-elle en riant pendant que ses amies renchérissaient.

— A Jane !

Dans un accès de doute aussi soudain qu'inhabituel, elle s'inquiéta à mi-voix.

— Et si je me plante ?

Elles se regardèrent un instant en silence, la possibilité de l'échec planant tout à coup comme un spectre insidieux autour de la table. Puis Ava éclata de rire, Poppy émit un vilain borborygme et Jane secoua la tête, son accès de nervosité se dissipant sur-le-champ. S'il y avait une part d'elle-même en laquelle elle croyait sans restriction, c'était bien son talent dans le champ de compétences qui était le sien.

— Ah, tiens, au fait !

Poppy se tourna sur sa chaise pour regarder de l'autre côté du bar.

— J'ai demandé au responsable de Kavanagh Constructions de faire un saut ici s'il avait une minute à nous consacrer ce soir. J'aimerais que vous fassiez sa connaissance, toutes les deux. Et je viens de l'apercevoir juste à côté.

Stupéfaite, Jane vit Poppy faire signe à l'un des hommes assis à la table qu'elle avait longuement observée en arrivant. Sa blonde amie quitta sa chaise et se dirigea d'un pas dégagé vers le côté restaurant. Avec son habituelle assurance, Poppy s'accroupit à côté du type chauve — le plus âgé

de la tablée, qui devait avoir une petite quarantaine. Elle s'adressa à lui avec la confiance des femmes sûres de leur ascendant sur le sexe opposé. Ils échangèrent quelques mots, puis Poppy se leva dans un gracieux tourbillon de jupes pour échanger des poignées de main avec les trois compagnons du chauve. Elle fit ensuite un geste en direction de leur table.

Jane vit avec horreur que le type chauve n'était pas le seul à emboîter le pas à Poppy. Le beau gars sexy avec ses cheveux couleur de bois exotique arrivait sur ses talons. Au passage, il heurta une chaise inoccupée, puis tangua en terminant son trajet vers leur table. Il dut abattre les deux poings sur le plateau pour recouvrer son équilibre. Et ponctua la manœuvre d'une belle bordée de jurons.

— Dev ! lui dit son compagnon chauve. Calme ta joie.

Le Dev en question les gratifia d'un sourire contrit.

— Excusez mon vocabulaire, belles dames. Mais j'ai un gros, gros souci de décalage horaire.

Jane bouillait.

— Plutôt un gros, gros souci d'ébriété, riposta-t-elle tout bas.

Poppy éleva la voix pour couvrir le son de la sienne.

— Jane, Ava, je vous présente Bren Kavanagh et son frère Devlin. Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, Kavanagh Constructions se chargera de nos travaux. Bren était justement en train de m'expliquer que Devlin que voici aura la responsabilité de notre chantier. Il supervisera les travaux de restauration de Wolcott et...

— Non.

Repoussant sa chaise, Jane se leva, le cœur battant sous l'outrage. Supporter un homme ivre pendant quelques heures dans un bar était une chose. Mais il était hors de question qu'elle endure la présence d'un alcoolique dans son environnement professionnel, alors qu'elle serait occupée à cataloguer la collection la plus importante de toute son existence.

Devlin, qui était resté muet, le regard un peu trop fixe, à contempler ses mains, leva les yeux sur elle. Ce qu'il lut sur son visage ne dut pas lui plaire car il plissa les yeux, ses sourcils noir corbeau se resserrant au-dessus de l'arête d'un nez solidement dessiné.

— Pardon ?

— J'ai dit « non ». Il s'agit d'un mot relativement simple à comprendre, monsieur Kavanagh. Quel aspect du concept avez-vous du mal à saisir ?

— Ho, hé, écoutez...

— Non, c'est vous qui allez m'écouter. Je refuse qu'un abruti d'alco... Hé !

Elle poussa un cri lorsque Poppy lui attrapa le poignet et la tira presque de force sur ses pieds.

— Excusez-nous un instant, s'il vous plaît.

Sur ces mots, Poppy se détourna et l'entraîna au pas de charge vers le fond du bar. Jane n'eut d'autre choix que de la suivre, ballottée comme ces jouets dociles que les petits enfants traînent dans leur sillage.

* * *

Sourcils froncés, Dev suivit des yeux la brune coincée embarquée de force loin de la table.

— Bon, O.K. Je me casse.

Il se redressa en position verticale. La main posée à plat sur le plateau, il se stabilisa. Voilà que la pièce se mettait à tourner autour de lui, maintenant.

Bren l'examina d'un œil sombre.

— Tu es fin cuit, mon vieux. Tu ferais mieux d'aller t'asseoir.

Bon plan. Il tira la chaise à côté de la belle rousse aux courbes volup...

— Hep là ! Pas ici. A *notre* table, frérot.

— Ah, tu crois ? Bon, d'accord. Ça roule.

Il gratifia la fille au corps de rêve d'un signe de tête en échange de son sourire compréhensif. Puis il repartit d'un pas incertain rejoindre Finn et David. Que fabriquait-il ici, d'ailleurs ? Il aurait dû tomber tout droit dans son lit et dormir dix bonnes heures d'affilée. La sagesse aurait voulu qu'il decline la proposition de Bren de discuter, dès ce soir, de la façon dont il comptait prendre le relais pour remplacer leur frère aîné pendant ses chimios. Ou, du moins, ayant cédé, il aurait dû avoir assez de plomb dans la cervelle pour refuser les deux doses de tequila qu'il s'était jetées derrière le gosier. Surtout après avoir déjà éclusé une généreuse quantité de l'excellent whisky que son père gardait de côté pour les grandes occasions. Etant de solide souche irlandaise, il était capable, en temps normal, de tenir l'alcool comme un matelot.

Mais ce soir, cela faisait très exactement trente-cinq heures qu'il n'avait pas fermé l'œil — le voyage en avion depuis Athènes ayant duré plus de dix-neuf heures. Lorsque son frère Finn était venu le chercher à l'aéroport, il avait déjà eu du mal à garder les yeux ouverts.

Mais il n'y avait pas de repos pour les braves. Aux yeux des Kavanagh, en tout cas. Lorsque l'un des rejetons revenait au nid, un rassemblement familial s'imposait d'office. Et aucun repas de retrouvailles digne de ce nom ne se concevait sans la tribu au grand complet. Autrement dit, ses six frères et sœurs, leurs conjoints et enfants, ses parents, ses deux grands-mères et le grand-père restant, ses deux oncles, ses quatre tantes et leurs familles respectives. Normal. Il connaissait la chanson.

Le problème, c'est qu'il aurait mieux fait de s'intéresser un peu plus aux petits plats de sa mère, et un peu moins au précieux whisky paternel.

— Bien joué, Dev.

Le plus jeune de ses frères l'accueillit avec un sourire hilare lorsqu'il atteignit tant bien que mal leur table.

— Tu es de retour à Seattle depuis quelques heures à peine, et tu as déjà réussi à te faire renvoyer à la table des petits pour que Bren puisse parler tranquillement avec les adultes. Chapeau.

— Tu sais que tu es tordant, frerot ?

Crochetant le cou de son jeune frère, Dev vacilla légèrement, se récupéra en prenant appui contre le flanc fraternel, puis passa les doigts dans les cheveux bruns et drus du benjamin des Kavanagh.

— Tu as toujours été un grand comique, frangin.

Il libéra David et se laissa tomber sur la chaise qu'avait occupée leur frère aîné quelques minutes plus tôt.

— Bon, cela dit, je me suis fait jeter, en effet. Apparemment, mon léger état d'ivresse a offusqué l'une de nos clientes potentielles.

— On se demande bien pourquoi, commenta Finn, pince-sans-rire.

Dev grimaça un sourire.

— Oui, bizarre, hein ?

Passant la main sur ses lèvres, qui lui parurent caoutchouteuses sous ses doigts, il secoua la tête.

— Il a fallu que je me lève pour me rendre compte à quel point j'étais naze. Et il était trop tard pour me rasseoir et changer d'avis. Il a fallu que je me concentre comme un dingue rien que pour marcher droit.

Finn le regarda d'un œil impassible.

— Ah oui ? Et cela t'a fait quel effet de marcher droit, pour une fois ?

— Ce n'est que modérément enthousiasmant.

Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule en direction de son frère aîné, toujours en conversation avec la rousse. Puis il reporta son attention sur

Finn et David, et revint d'un coup à un état presque sobre.

— Alors, comment va-t-il, Bren ? Il tient le choc ?

— Il a de bons jours et des moins bons. Mais je pense qu'il préférera t'en parler lui-même.

— Ouais, c'est ça. En grand bavard qu'il a toujours été... Cela me reste méchamment en travers de la gorge de n'avoir appris la nouvelle qu'il y a trois jours.

Finn soutint son regard accusateur sans ciller.

— Tu n'étais pas vraiment présent dans la famille, cette dernière décennie, Dev. L'idée a pu nous traverser l'esprit que cela ne t'intéresserait pas forcément.

Il se redressa d'un bond, prêt à empoigner son frère.

Mais Finn se contenta de river sur lui le regard calme de ses yeux sombres. Il finit par se rasseoir, se détendre et argumenta avec la voix plutôt qu'avec les poings :

— Géographiquement, je suis peut-être éloigné de vous, mais aux dernières nouvelles, j'étais toujours un Kavanagh. Je me considère comme un membre de la famille à part entière, c'est clair ?

Bon, d'accord... Cette appartenance éveillait en lui autant de conflits aujourd'hui que lorsqu'il avait dix-neuf ans. Il aimait le clan Kavanagh, mais il ne pouvait passer plus de quelques jours en leur compagnie sans commencer à s'arracher les cheveux. Cela dit, même s'il était parti parce qu'il ne supportait plus que tout le monde sache toujours tout à son sujet, il s'agissait d'autre chose, cette fois, que des « Oh ! vous saviez, vous, que notre Dev sortait avec la fille O'Brien ? Je me demande s'il y aura un mariage à la clé avec May, et bla-bla et bla-bla-bla... ». Aujourd'hui, il n'était pas question de potins, mais du cancer de Bren. Et le fait que personne n'ait pris la peine de décrocher son téléphone pour le mettre au courant l'avait secoué sérieusement.

— Ici ou ailleurs, je fais toujours partie de la famille, insista-t-il, glacial.

— Ne t'énerve pas, Dev. Finn n'a jamais dit le contraire, intervint David d'un ton apaisant. C'est encore un sujet qu'il faudra que tu abordes avec Bren. Il a décidé qu'il ne voulait pas qu'on t'inquiète avec la nouvelle tant que tu ne pouvais rien faire, de toute façon. Mais maintenant que tu prends la relève, ça change tout. Sauf si tu as tout fichu en l'air avec la cliente, cela dit. C'était quoi, son problème, au juste ? Ta piètre résistance à l'alcool ? Tu ne lui as pas expliqué que c'était l'effet du décalage horaire ?

— Evidemment, que je lui ai expliqué.

— Alors, pourquoi a-t-elle fait tout ce foin ?

Il réfléchit à la fille brune. Elle avait attiré son regard à l'autre bout de la salle. Alors qu'elle n'avait ni les rondeurs d'Aphrodite de sa copine rousse ni la beauté de mannequin de sa camarade blonde. En leur compagnie, elle passait sans doute assez facilement inaperçue. Ce n'était pas le type de femme sur lequel il flashait d'habitude. Et pourtant, lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, seule à sa table et les yeux rivés sur lui, il avait éprouvé un intérêt aussi inattendu qu'immédiat.

Peut-être parce que l'apparence de cette fille présentait des contrastes assez surprenants. Elle portait un chemisier blanc terriblement sage qui laissait deviner une poitrine plutôt menue. Sa jupe droite noire lui arrivait à mi-mollet. Elle était fendue devant, certes, mais c'était à peine si elle laissait entrevoir ses genoux — quant aux territoires plus intéressants, inutile d'y penser. Mais ses fines chaussures à motif léopard et à talons hauts semblaient avoir été conçues exprès pour qu'un homme s'aperçoive que les jambes qu'elles mettaient en valeur étaient longues, pâles, lisses et singulièrement jolies. Ses cheveux bruns brillants avaient été relevés en un chignon strict, mais posé un peu de guingois, comme si ses cheveux pouvaient à tout instant s'en échapper et cascader sensuellement le long de son cou fragile.

Mais le plus grand contraste, il l'avait trouvé dans ses yeux. Il lui avait été impossible de bien les voir, lorsqu'ils se trouvaient chacun à un bout de la salle, mais ils étaient bleus. Et à la différence de ses vêtements, son regard, lui, n'avait rien eu de sévère. Elle l'avait fixé, en fait, comme si elle se serait volontiers laissé aller à la plus torride des...

Il repoussa l'image qui dansait devant ses yeux, car à quoi bon ? Elle était de toute évidence froide, dépourvue d'humour et bourrée de préjugés. Il répondit donc à la question de David avec un haussement d'épaules.

— Pourquoi elle a pris la mouche comme ça ? Aucune idée. Je ne vois vraiment pas en quoi mon attitude a pu lui poser problème.

* * *

— Mon problème ! Tu veux savoir ce que c'est mon problème ?

Jane dégagea son poignet, que Poppy tenait toujours d'une main de fer, et attrapa le bord du lavabo, derrière elle, pour éviter d'envoyer une gifle à

son amie. Il lui était certes arrivé à dix ans de renoncer à toute prudence et de s'exprimer avec les poings, mais elle avait appris, depuis, à se contrôler. Le contrôle était même devenu sa seconde nature, ces dernières années.

— Mon problème, expliqua-t-elle froidement, c'est que : un, je n'apprécie pas que tu me malmènes. Deux — et ça, c'est l'argument majeur, Calloway : tu veux me coller un pilier de bistrot sur le dos alors que j'essaie de cataloguer une collection comme je n'en aurai jamais d'autre dans ma vie. Il s'agit d'un gros, gros boulot, O.K. ? Et tu le sais, merde, que je suis charrette si je veux terminer à temps pour l'exposition de janvier ! Alors, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de perdre mon temps à faire du baby-sitting pour un chef de chantier à la dérive. *Voilà* mon problème, Poppy Calloway. Et il est de taille.

— Tu crois peut-être que tu es la seule à avoir à te dépasser, en la circonstance ?

Poppy, qui ne décolorait pas, colla presque son visage contre le sien.

— Il n'y a pas que toi qui as un défi à relever, Jane. Nous sommes *trois* à ne pas vouloir décevoir les attentes d'Agnes, alors qu'elle a placé une si haute confiance en nous. Et de nous trois, tu as la chance d'être la seule à avoir le bagage nécessaire pour bien t'acquitter de ta tâche. Ava est chargée de vendre l'hôtel particulier alors qu'elle n'a jamais travaillé dans l'immobilier de sa vie. Et moi, je suis responsable de la restauration. Et ce n'est pas de la petite bière, Kaplinski, sachant que je gagne essentiellement ma vie en créant des tableaux de menus et autres bricoles du même type !

— Arrête, tu vas me faire pleurer !

Ce fut au tour de Jane d'avancer son visage jusqu'à toucher celui de Poppy.

— Comme si tu ne savais pas qu'Agnes t'a demandé de revoir la déco de son hôtel particulier parce que tu n'as pas arrêté de la pousser à faire des transformations, depuis notre première visite à Wolcott ! Combien de suggestions lui as-tu faites, au cours des dix-huit dernières années ? Des centaines ? Des milliers ? Et il n'est pas difficile de deviner qu'elle a confié la vente à Ava parce qu'elle a des relations à la pelle, et qu'elle navigue dans un milieu où elle a des chances de trouver un acheteur avec les moyens nécessaires.

— Bon, d'accord, d'accord... Tu as peut-être raison sur ce point. Mais je me suis démenée pour faire le tour des entrepreneurs en bâtiment de la ville. Et non seulement les Kavanagh ont une réputation impeccable, mais

encore ils ont accepté de travailler à un tarif vingt pour cent moins élevé que celui qu'ils appliquent d'ordinaire. Ils estiment que le prestige associé au nom de Wolcott constituera une publicité telle qu'elle compensera le manque à gagner. Alors, fais un effort, O.K. ? Je refuse que tes fixations au sujet de l'alcool foutent notre boulot en l'air, à Ava et à moi. Et le tien avec, d'ailleurs, si on y regarde d'un peu près.

Jane comprit que la colère de Poppy n'était pas feinte. Un événement suffisamment rare pour qu'elle ravale la sienne.

— Bon. Tu me laisses respirer, oui ou non ? marmonna-t-elle.

Poppy fit un pas en arrière. Jane commença par défroisser sa jupe et repousser les mèches échappées de son chignon. Puis elle céda à contrecœur.

— Bon, d'accord : qu'il reste, ton Kavanagh. Mais que je le surprenne, *ne serait-ce qu'une fois*, à boire pendant ses heures de travail, et je ne réponds plus de mes actes.

— O.K. Ça me paraît correct.

— Ravie de l'entendre. Car je te préviens que je compterai sur toi pour m'aider à ensevelir le cadavre.

Poppy porta une main à son cœur.

— Tu doutais de ma coopération ? Tu me chagrines, là, Jane. Les amis, c'est fait pour ça, non ?

2

Je m'en tirerai avec les honneurs. Il le faut. Agnes m'estimait capable — nous estimait capables toutes les trois — de gérer son héritage. Et rien ni PERSONNE ne m'empêchera de donner le meilleur de moi-même.

* * *

— Vous avez de quoi vous occuper un bon moment, là, on dirait ?

Jane se crispa en reconnaissant la voix. Le fait qu'elle l'ait identifiée alors qu'ils avaient à peine échangé deux mots lui donna envie de jurer haut et fort. Mais elle se contenta de se composer une expression neutre et se retourna lentement.

Devlin Kavanagh, l'image même de la virilité musclée dans un T-shirt de marin, un jean usé et des boots éraflés, se tenait dans l'encadrement de la porte du salon d'apparat. Ses cheveux auburn luisaient d'un éclat fascinant sous le lustre qu'elle venait d'allumer. Jane prit une discrète inspiration pour calmer son cœur qui tambourinait dans sa poitrine. Les poings sur les hanches, elle se ferma mentalement à son pouvoir d'attraction.

— Qu'est-ce que vous me voulez, Kavanagh ?

— Oh... Voilà qui est aimablement formulé.

Il s'écarta du montant de la porte, se plaça en équilibre sur une jambe, croisa l'autre devant et porta le pouce de la main opposée à son nez.

— Voilà. Je viens de passer le test avec succès : pas une goutte d'alcool dans les veines.

— Pour le moment. Reste à savoir combien de temps cela durera, n'est-ce pas ?

Les yeux de Devlin se muèrent en deux fentes minces qui lancèrent des éclairs dorés entre ses cils.

— Dites, c'est quoi, votre problème, au juste ? Je ne plaisantais pas, quand je vous disais que c'était l'effet du décalage horaire, l'autre soir. Je n'aurais peut-être pas dû descendre ces deux tequilas au bar, mais ce n'est quand même pas une raison pour en faire une montagne. J'étais debout depuis presque deux jours, et le peu d'alcool que j'ai bu m'est tombé dessus comme un coup de massue.

Un sentiment de mortification l'envahit. Car il avait raison : elle jugeait sans savoir. Et ce n'était pas une attitude qu'elle valorisait, en temps ordinaire. Elle ne connaissait rien de cet homme, après tout. De quel droit le condamnait-elle ?

— Je vous présente mes excuses, dit-elle froidement.

Il émit un petit rire sceptique.

— Voilà qui respire la spontanéité.

Que voulait-il de plus, à la fin ? Jane avait des douleurs à la colonne vertébrale à force de se raidir contre la tentation de se rapprocher de lui. Ce que signifiait cette attirance absurde, elle n'en avait aucune idée. Mais elle était sûre d'une chose, en revanche : elle était plus forte que ces quelques hormones à la dérive. Menton levé, elle le regarda droit dans les yeux.

— Alors, je suis désolée aussi pour ma façon de m'excuser. Je reconnais que vos problèmes d'alcool ne me regardent pas.

— Comment ça, mes « problèmes d'alcool » ? Vous ne lâchez pas facilement, vous, on dirait ?

— J'ai dit que j'étais désolée !

— C'était plutôt ambigu, comme excuses. Mais vous avez raison sur un point : *si* j'avais un problème avec l'alcool, vous n'auriez pas à vous en mêler.

Se critiquer elle-même était une chose. Mais venant de lui, l'attaque était plus difficile à accepter.

— Vous vouliez me demander quelque chose, monsieur Kavanagh ?

— Dev.

Elle le gratifia d'un haussement de sourcils.

— Appelez-moi Dev. Ou Devlin, si vous tenez à rester formelle. Mais « M. Kavanagh », pour moi, c'est mon père.

— Bon. Y a-t-il quelque chose que je puis faire pour vous, Devlin ?

Elle s'accroupit et fouilla dans la collection de vannerie traditionnelle amérindienne qui se trouvait à ses pieds.

— Je suis à la recherche de plans d'architecte récents pour Wolcott. Le bâtiment est vieux de plus d'un siècle et je ne dispose pas non plus des originaux. Rien ne me dit que cette vieille baraque n'est pas truffée de passages secrets et de cachettes. Je préfère savoir où je vais avant de commencer à casser. Parce que les portes dérobées et les couloirs secrets représentent généralement un bon argument de vente. Et Bren m'a dit que votre objectif à terme était de vous défaire de Wolcott.

L'idée d'un éventuel passage secret lui plaisait, mais elle refusait de se laisser divertir. Plus vite elle serait débarrassée de M. Musclor-le-Magnifique, mieux cela vaudrait. Au lieu de lui répondre directement, cependant, elle s'entendit demander :

— Et pour quelle raison venez-vous me poser cette question ?

— J'ai cru comprendre que vous étiez la personne de référence à qui s'adresser pour les problèmes courants. Alors, savez-vous, par hasard, où se trouvent ces plans ? s'enquit-il avec impatience.

— Non, je suis désolée.

Et elle l'était sincèrement, car plus Kavanagh Constructions aurait d'informations, plus la restauration serait faite dans les règles de l'art. Et elle serait vraiment très heureuse que la vieille demeure retrouve l'aspect qu'elle méritait.

— Je suis persuadée qu'il existe plusieurs séries de plans d'architecte, mais je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où Agnes classait ce genre de documents. Tout ce que je sais, c'est qu'elle nous a dit que Wolcott avait été rénové à plusieurs reprises. La dernière fois, c'était en 1985, lorsque l'intérieur de la maison a été refait de fond en comble.

Il hocha la tête.

— Ah, oui, je m'en souviens. L'année où les diamants Wolcott ont été volés par le chef de chantier.

Jane cessa de faire mine de se concentrer sur son inventaire et se redressa face à Devlin.

— Comment se fait-il que vous soyez au courant ?

Elle aurait été prête à parier son héritage que le sourire qu'il lui adressa alors lui avait ouvert l'accès de plus d'une chambre à coucher.

— Je suis un enfant de Seattle, chère amie. Ces diamants sont une légende, dans cette ville. *Tout le monde* connaît cette histoire.

Pas tout le monde, non. Elle était une fille de Seattle, elle aussi.

— Moi, je ne le savais pas. Je ne l'ai appris que récemment. Agnes ne parlait jamais ni des diamants ni du meurtre d'Henry... C'est Poppy qui a entendu parler de l'histoire et qui a travaillé Agnes au corps pour qu'elle nous raconte ce qui s'était passé.

Elle sourit au souvenir de la conversation.

— Poppy a un petit côté pitbull, lorsqu'elle a une idée en tête.

Devlin voulut faire un pas dans la pièce, mais il dut remarquer sa crispation car il s'arrêta net. Calant une épaule musclée contre le jambage de la porte, il accrocha les pouces dans les passants de son jean.

— Henry, vous dites ? C'était le conseiller ou je ne sais quoi qui s'est fait assassiner lorsque le voleur est revenu chercher les diamants qu'il avait cachés ?

— C'est vous l'expert, l'enfant du pays !

— Je n'étais encore qu'un gamin lorsque ça s'est passé. Je me suis intéressé au meurtre, mais c'étaient surtout ces diamants partis dans la nature qui me fascinaient. Il y en avait pour des millions et des millions, je crois.

— En fait, Henry était son homme à tout faire. Il faisait office de majordome, de secrétaire, de conseiller financier, et je crois qu'ils couchaient aussi probablement ensemble...

Jane s'interrompt, horrifiée. A quoi jouait-elle ? Elle ne savait rien de Devlin Kavanagh. Et même si elle avait sans doute tiré des conclusions un peu trop hâtives en lui attribuant des problèmes de dépendance alcoolique, ce n'était pas une raison pour lui accorder une confiance illimitée. Il s'agissait d'ailleurs d'une simple supposition qu'elle avait forgée avec ses amies. Jamais leur mentor ne leur avait confié ouvertement que Henry avait été pour elle plus qu'un simple employé. Mais elles disposaient malgré tout de quelques indices : l'émotion qu'avait manifestée Agnes en évoquant cet homme. Et le fait que rien ne justifiait la présence de son conseiller chez elle, la nuit où Maperton était entré par effraction pour récupérer les diamants qui avaient disparu l'année précédente.

Mais elle n'avait aucune intention de partager ces conjectures intimes avec quelqu'un comme Devlin Kavanagh.

— Bon...

Elle le gratifia de son sourire le plus professionnel.

— J'ai du travail qui m'attend. Comme je vous le disais, j'ignore où se trouvent les plans. Je ne suis même pas certaine qu'ils existent. Mais j'ouvre l'œil. Et si je tombe dessus, je vous les ferai passer.

Il la regarda un instant sans rien dire, puis il recula d'un pas, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Merci. J'ai un jeu de plans pour la cuisine qui constitue une extension datant de 1909. Je vais faire un saut au centre-ville pour voir ce que je peux trouver au cadastre. Ils disposent sans doute des originaux. Et je trouverai peut-être même les plans des différentes rénovations.

Il la gratifia d'un examen visuel complet, de la tête aux pieds, s'humecta la lèvre inférieure, puis la salua d'un signe de tête.

— Bon, à plus, Belles Jambes.

Belles Jambes ? Le regard surpris de Jane oscilla de la porte aux membres en question, sagement cachés sous un vieux jean lambda qu'elle avait apparié avec un blazer noir et une chemise blanche. Elle avait des jambes longues, soit. Mais c'était plus ou moins le seul atout qu'elle pouvait leur trouver. Elles lui avaient toujours paru un peu trop fines. Vraiment pas de quoi se pavaner en se prenant pour une star de music-hall !

Jane se secoua mentalement et se donna l'ordre ferme de ne plus y penser. Mais nom de nom ! Ce type était à lui seul une zone de péril vital pour l'espèce féminine. Avec une anatomie pareille, couplée à son regard et à son assurance, il devait faire pleuvoir les filles à ses pieds depuis le jour de sa puberté. Et peut-être même avant.

Elle ne tomberait pas dans le panneau, en tout cas. A partir de maintenant, il serait M. Invisible. Elle garderait ses distances. Le gommerait de ses pensées.

Et allait se mettre au boulot dare-dare.

Faire de l'ordre dans les collections d'Agnes, de manière à pouvoir entamer les recherches en vue du catalogue, représentait un travail énorme. Elle était à la fois aux anges, à la perspective de mettre la main sur toutes ces merveilles, et paralysée par l'importance du legs destiné au musée. Autant dire qu'elle n'avait pas de temps à perdre. Jamais encore elle n'avait œuvré à une pareille échelle, jusque-là. Et elle avait une date butoir à respecter.

— Et voilà. J'entends l'inexorable horloge du temps, et tout ce que j'ai fait aujourd'hui, c'est courir dans tous les sens comme Bip Bip et le Vil Coyote, rien que pour essayer de déterminer par quoi je dois commencer,

confessa-t-elle à Ava, lorsque son amie passa la voir en fin d'après-midi. Il faut reconnaître que tous ces objets ramènent des bouffées de souvenirs, et que je me surprends en permanence à sombrer dans des rêveries nostalgiques.

Elle fit une grimace contrite.

— Résultat : je n'ai même pas encore démarré.

— Jane, Jane, Jane...

Ava s'empara d'un roman des années quarante dans son édition originale et caressa la reliure en cuir. Puis elle le replaça avec précaution sur l'étagère où elle l'avait trouvé et planta son regard dans le sien.

— C'est simple comme bonjour, ma petite Jane. Dans le doute, tu sais bien : toujours commencer par les bijoux !

Un rire surpris jaillit des lèvres de Jane, et elle embrassa impulsivement son amie.

— Tu sais que tu es un génie, Ava ? J'ai passé ma journée à courir d'une collection à l'autre, alors que j'aurais dû me concentrer sur celles qui sont destinées au Met. Et les bijoux feront effectivement un excellent point de départ, vu qu'ils sont destinés au musée.

Attrapant son notebook, elle se dirigea vers l'escalier.

— Tu viens ? J'ai tous les codes du coffre là-dedans. Allons ouvrir la chambre forte et visiter l'île aux trésors.

* * *

17 heures sonnaient à l'église voisine, lorsque Devlin poussa de nouveau la porte de l'hôtel particulier. Il aurait pu regagner directement le petit appartement que sa sœur Maureen avait loué pour lui à Belltown. Mais en chemin, il avait commencé à pleuvoir à seaux. Et il n'avait pas encore eu le temps d'investir suffisamment son deux pièces pour s'y sentir chez lui. L'idée d'allumer un feu dans la cheminée au premier étage de Wolcott lui avait paru plus tentante. Il boirait son café et écouterait la pluie rebondir sur les vitres, tout en examinant les documents qu'il avait réussi à rassembler au service du cadastre, puis à celui de l'Environnement et du Développement.

Documents qui se résumaient à peu de chose, malheureusement. Avant 1936, les matrices du cadastre avaient été annotées à la main et conservées sous forme de cartes de bristol de dix centimètres sur quinze, truffées de

corrections et de ratures. Et on n'avait pas pu lui procurer une seule photo. Résultat nul, autrement dit.

Par chance, il avait pu trouver une voiture grâce à l'association d'autopartage à laquelle il s'était inscrit dès son arrivée. Et il avait pu rouler jusqu'aux archives de l'Etat de Washington. Là, il avait récupéré des photos prises à la fin des années trente. Elles ne remplaçaient pas les plans d'architecte, bien sûr, mais c'était toujours mieux que rien. Les photos lui permettraient au moins de s'y retrouver dans les dates des différentes « améliorations » apportées au fil des ans.

Devlin fronçait les sourcils en montant les marches deux par deux. Car l'âne bâté qui s'était chargé des extensions qui boursouflaient la belle vieille demeure méritait d'être pendu haut et court. Il avait déjà eu l'occasion de voir du boulot bâclé, mais c'était la première fois qu'il avait affaire à pareil travail de sagouin. Les changements structurels qui avaient été apportés petit à petit avaient rarement respecté l'architecture d'origine du bâtiment. Certaines pièces, de dimensions sûrement spacieuses et élégantes à l'origine, avaient été divisées jusqu'à perdre toute l'harmonie de leurs proportions initiales.

Restait maintenant à trouver le moyen de réparer les dégâts. Plongé dans ses réflexions, il avait déjà atteint le bureau lorsqu'il s'aperçut que des voix féminines en sortaient. Coupé dans son élan, il s'arrêta net.

Adieu la perspective d'un café tranquille pris devant la cheminée. Il se détournait pour repartir, résigné à regagner son austère petit appartement, lorsqu'un rire de femme retentit. Un vrai rire rauque, spontané et généreux, qui montait du fond des tripes. Le son roula en lui comme une vague brûlante et il se surprit à se diriger vers sa source en marche automatique — à l'instar de ces personnages, dans les vieux dessins animés, que l'on voyait poursuivre une odeur alléchante.

Comme l'idée ne lui avait même pas traversé l'esprit que ce beau rire franc et sensuel pouvait provenir de Fesses-Serrées-Kaplinski, il chercha automatiquement des yeux son amie la rousse voluptueuse, qu'il voyait assise de profil de l'autre côté de la pièce. Mais ce n'était pas Ava qui riait — ou alors elle avait de réels talents de ventriloque. Car la jolie rousse se contentait de sourire, les yeux rivés sur l'autre côté de la table basse ovale. Dev suivit la direction de son regard...

... et resta un instant groggy, comme s'il avait pris un coup de massue.

Jane occupait une causeuse tendue de velours placée perpendiculairement au feu qui crépitait dans l'âtre. Ses bottines à talons gisaient abandonnées sur le tapis. Elle avait les jambes croisées aux chevilles et on voyait ses jolis pieds fins calés sur la table basse au milieu d'un monceau d'écrins ouverts. D'autres boîtes l'entouraient, empilées avec plus de soin, et elle tenait un notebook, ouvert sur les genoux, qu'elle retenait d'une main pour l'empêcher de glisser tandis qu'elle riait à gorge déployée, la tête rejetée en arrière dans un abandon jubilatoire.

C'était la première fois qu'il la voyait complètement détendue depuis qu'il s'était approché en titubant de sa table, au Matador, l'autre soir. Au total, leurs rencontres s'élevaient au maigre nombre de trois. Mais les deux autres fois, elle était restée aussi raide qu'une barre d'armature, telle une princesse sidérée de s'être égarée par erreur dans le monde des gens du commun.

Il sourit en la voyant reprendre le contrôle d'elle-même et redresser la tête. L'image de la figure princière avait été bien choisie, vu qu'elle était couverte d'une montagne de bijoux royale.

Elle avait retiré son blazer et roulé les manches de sa chemise, et des rangs de perles et d'émeraudes s'alignaient à ses poignets comme à son cou. La sage Jane brillait de tous ses feux, avec le diadème en diamants fixé sur son chignon vacillant. Une cascade de pierres précieuses qu'il ne réussit pas à identifier pendait de ses oreilles, et chacun de ses doigts rutilait, décoré d'une bague différente.

Ava portait aussi quelques bijoux, mais Dev ne s'attarda pas à la regarder très longtemps. Parée de quelques pièces soigneusement choisies, elle donnait l'impression de les avoir portées toute sa vie. Jane, elle, avait l'air d'une petite fille qui s'amusait à jouer à la princesse. Et vu son côté petite souris bien sage, il aurait parié un trophée de la prochaine coupe de l'America — trophée dont il devait reconnaître qu'il n'avait pas la moindre chance de le décrocher — qu'elle n'avait pas souvent eu l'occasion de jouer à des jeux de petite fille, même lorsqu'elle avait quatre ans.

— A ton tour, Ava !

La jeune femme rousse se pencha pour prendre un écrin en velours sur la table entre elles. Mais sa main s'immobilisa avant de l'atteindre et elle tourna la tête dans sa direction. Dev disposa d'une nanoseconde, pendant que leurs regards se croisèrent, pour regretter de ne pas s'être retiré discrètement pendant qu'il en était encore temps.

Mais Ava le salua avec une totale décontraction.

— Ah, tiens, Dev.

Jane tourna la tête en sursaut, arracha les pieds de la table en envoyant voler des écrins qui chutèrent au sol. Jurant tout bas, elle se pencha pour les ramasser et son diadème bascula. Elle retira la petite couronne d'un mouvement brusque et il vit une rougeur lui envahir le cou. Un peigne minuscule, qui retenait encore le bijou d'un côté, emporta avec lui une mèche de cheveux, qui se déroula pour glisser jusqu'au coin de ses lèvres.

Jane souffla dessus pour dégager son visage et s'assit de nouveau le dos droit, raide comme la justice, sur le bord de la causeuse. Menton levé, elle soutint son regard.

— Oui, Devlin ?

Il fit claquer ses talons et s'inclina.

— Votre Altesse.

Bon, d'accord, c'était facile. Mais lorsque la vie vous offrait pareille opportunité sur un plateau, ç'aurait été un coup de pied à la face du karma de la laisser passer sans rien faire. Il ravala un sourire.

— Vous avez besoin de quelque chose, Devlin ? demanda Ava.

— Euh... pardon ?

S'arrachant à la contemplation des joues empourprées de Jane, il se tourna vers son amie.

— Non, rien en fait. J'avais juste l'intention d'allumer un feu et de m'installer devant pour examiner des photos de Wolcott que j'ai récupérées aux archives aujourd'hui. Je n'avais pas prévu que la place serait déjà prise.

Ava se redressa et tendit une main impérieuse.

— Des photos ? Faites voir.

Il traversa la pièce et lui tendit une enveloppe en papier kraft. Elle la prit et tapota la place à côté d'elle.

— Là !

— Assis ! dit Jane, sur le même ton du maître qui s'adresse à son chien.

Tiens, tiens... Aurait-elle de l'humour, tout compte fait ? Mais lorsqu'il l'interrogea des yeux, son regard demeura insondable. La réponse était probablement non. Il fit rouler ses épaules et s'installa à côté d'Ava.

Celle-ci voulut vider le contenu de l'enveloppe sur ses genoux, mais il la retint en resserrant les doigts sur l'ouverture. Devant son regard de reine offensée, il précisa.

— Ne les déversez pas en vrac, s'il vous plaît. Glissez la main à l'intérieur pour les sortir. J'aimerais autant ne pas avoir à les remettre en ordre une seconde fois.

Elle se conforma à ses indications et émit une exclamation ravie en découvrant la première photo.

— Comme elle est belle ! Viens voir, Janie, à quoi ressemblait Wolcott avant l'ajout de cette horrible véranda.

Il fut vaguement surpris lorsque Jane obéit, posant son ordinateur de côté pour les rejoindre. Ava se colla contre l'accoudoir et tapota de nouveau le coussin à côté d'elle.

— Tenez, approchez-vous, Dev. On va vous mettre au milieu pour que nous puissions regarder les photos ensemble.

Il sentit plus qu'il ne vit l'hésitation de Jane. Mais ce fut peut-être un simple effet de son imagination car, une seconde plus tard, elle se faisait une petite place à côté de lui.

Dans une minuscule causeuse. En temps normal, il aurait été le premier à proclamer qu'être pris en sandwich entre deux belles filles sur un canapé conçu pour deux était une situation privilégiée. Alors pourquoi avait-il du mal à respirer, tout à coup ?

— Euh... Je ne crois pas que ce siège soit conçu pour trois personnes.

Conscient de la chaleur de Jane sur son flanc gauche, il ajouta sans réfléchir :

— Surtout que l'une d'entre nous a des hanches aux courbes impressionnantes.

Ce n'était pas très fin, comme compliment, même si Ava avait effectivement une croupe splendide qui monopolisait l'espace. Mais il ne s'était pas attendu à sentir ses deux compagnes se pétrifier l'une et l'autre. Et encore moins à voir la belle rousse tourner vers lui un visage dépourvu d'expression pour demander froidement :

— Vous me trouvez trop volumineuse, Devlin ?

— Quoi ? Non, ce n'est pas ça du tout ! Je voulais juste...

Oui, tu voulais quoi, gros malin ? La vérité, c'est qu'il ne s'était pas servi de sa tête et s'était contenté de sortir le premier prétexte qui lui traversait l'esprit pour s'extirper de là. Et voilà que son cerveau, ordinairement agile et prompt à la réplique, lui faisait le coup du grand vide blanc.

Le joli sein rond de Jane vint s'aplatir contre son biceps lorsqu'elle pivota sur le côté pour regarder son amie dans les yeux.

— Il a dit « courbes impressionnantes », Ava. Il n'a pas dit « grosse ».

Choqué, il tressaillit et tourna les yeux vers Jane pour la première fois depuis qu'elle s'était glissée dans le minuscule espace libre à côté de lui.

— Evidemment que je n'ai pas dit « grosse » ! Cela ne m'aurait même pas traversé l'esprit. Je ne connais pas un seul homme normalement constitué qui penserait à Ava en ces termes. Enfin, quoi ! Elle a une anatomie de rêve ambulant !

Il vit les yeux bleus de Jane s'écarter et fut tenté de se donner un grand coup sur la tête. *Mais qu'est-ce qui te prend de parler comme un abruti primaire, Dev ? Tu avais plus de tact à l'âge de neuf ans !*

Cela dit, il n'avait peut-être pas dérapé tant que ça, car il sentit Ava se détendre. Même Jane alla jusqu'à lui adresser un petit sourire.

— Ava est magnifique, oui. Et ce sont vos épaules de déménageur qui bouffent toute la place, mon coco.

Ava lui tendit les photos avec un sourire contrit.

— Non, ce sont probablement mes hanches. Je suis désolée, Dev. Je ne voulais pas vous imposer une de mes petites crises. Je suis une ex-ado en surpoids. Et je continue à avoir de petits problèmes avec mon physique.

Ahurissant. Qui l'aurait jamais cru ? Avec ses trois sœurs, il aurait dû, normalement, avoir quelques notions de psychologie féminine, mais il se sentait carrément désemparé. A l'ouest.

— Croyez-moi, vous pouvez oublier vos problèmes, se contenta-t-il d'affirmer en guise d'injonction thérapeutique. Vous avez le genre de corps dont tous les hommes rêvent, Ava.

Et pourtant, ce n'était pas la rousse opulente qui retenait son attention alors qu'ils examinaient les photos. Même s'il ne comprenait rien à ses réactions, il était entièrement focalisé sur Jane.

Cette fille avait peut-être une personnalité réfrigérante, mais elle n'en dégageait pas moins une intense chaleur corporelle. Il sentait ses émanations brûlantes irradier tout son côté gauche. Nerveux comme une puce, il s'arracha à son flanc pour poser son café sur la table. Vu qu'il n'avait pas la place de respirer, il pouvait difficilement manier ET son gobelet en polystyrène ET les photos. Sans compter que dans son état, il ne lui fallait surtout pas de supplément de chaleur interne. Il brûlait déjà comme un volcan.

Il concentra son attention sur les ongles nus de Jane — sur les ongles *rongés* de Jane. Ce n'était pas très noble de sa part, mais cette vision le réjouit quand même. Elle n'était peut-être pas aussi imparablement sûre d'elle qu'il y paraissait.

Toujours est-il que cette fille avait une peau extraordinaire. Pour le peu qu'il pouvait en apercevoir, du moins. Dieu sait qu'elle était harnachée et boutonnée de la proue à la poupe. Mais il ne pouvait s'empêcher de noter la douceur de ses doigts lorsqu'ils effleuraient les siens à chaque échange de photos. Et de remarquer que la carnation de son poignet dénudé luisait d'un éclat opalescent, plus lumineux encore que les perles qu'elle portait.

Mal à l'aise, il changea de position. Qu'est-ce qui lui arrivait, nom d'un chien ? Quel phénomène aberrant subissait-il à son insu ? Il avait depuis longtemps perdu le compte des femmes qui avaient transité par sa chambre à coucher. Et il était marin et charpentier, bon sang ! Des mots comme « opalescents » et « carnation » n'étaient même pas censés figurer à son vocabulaire.

— Bon, allez...

Il s'extirpa d'entre les deux filles et se remit sur pied.

— Désolé, mais j'ai les yeux qui se croisent. Le décalage horaire continue de me jouer des tours. Je crois que je vais rentrer dormir.

Mais pas tout seul, rectifia-t-il in petto, en rassemblant ses photos. D'abord, trouver un bar sympa et une femme pour la nuit. Il fit ses adieux et partit au pas de course sous la pluie battante. Une femme comme il les aimait, avec un décolleté généreux, un vrai sourire, des lèvres rouges. Et des ongles de féline pour lui labourer le dos. Une femme qui verrait en lui un cadeau des dieux, un bel animal viril apte à la faire hurler de plaisir — et pas un sombre poivrot au bord du coma éthylique.

Sauf que...

Au lieu de se diriger vers l'un de ses pubs préférés à Belltown, il retourna tout droit à l'appartement, prit une douche et se glissa chastement sous la couette.

Demain soir, alors. Quoi qu'il arrive, il s'arrangerait pour se trouver une fille. Car s'il avait atteint le stade où même la petite Kaplinski — coincée, hautaine et sensuelle comme un manche à balai — le faisait fantasmer, il était grand temps qu'il s'envoie en l'air avec une femme digne de ce nom.

3

*Le sexe est surfait. Moi, par exemple, je m'en passe très bien.
Honnêtement.*

* * *

Assise dans le salon de réception, à Wolcott, Jane tapait des annotations dans son notebook, en vue de sa réunion du lendemain matin avec sa directrice. Mais ses pensées, loin de rester centrées sur son rapport, dérivaienent en permanence sur un certain individu aux cheveux couleur de bois rouge.

Qu'avait-il donc de si particulier, ce Devlin Kavanagh, bon sang ? Son incapacité à se concentrer à cause de ce type était absurde. Et sans précédent, en plus.

Bon, enfin... Pas tout à fait sans précédent, quand même. A trente ans, il lui était déjà arrivé d'être attirée par des hommes.

Mais pas à ce point. Jamais elle n'avait ressenti cette impression impérieuse du type « Il me le faut, ici, tout de suite ». Le pire étant l'aspect incontrôlé du phénomène.

Oui, tout le problème était là, en fait. Car la perte de contrôle, c'était *niet*. Pas son truc. Ayant grandi dans un foyer où le drame succédait au drame, elle avait pris la ferme décision, avant l'âge de dix ans, que le chaos et la passion, ce ne serait pas pour elle.

Qu'avait-elle fait dans ses vies antérieures pour mériter un couple de comédiens comme parents ? Tout ce qu'elle demandait, pourtant, c'était une famille toute simple — juste aimante et chaleureuse. Mais l'avait-elle obtenue ? Que nenni. Dieu devait s'en taper les cuisses d'hilarité, là-haut,

au ciel, en pensant au « Dorrie and Mike Reality Show » qu'il lui avait infligé. C'était injuste, tout simplement injuste. Son père et sa mère n'avaient jamais de simples différences d'opinion ; ils ne pratiquaient que la guerre, la crise, la tragédie. Le tout dans des proportions épiques. Ce qu'à la rigueur elle aurait encore pu supporter. S'ils n'avaient pas toujours essayé de l'attirer sur le champ de bataille en lui demandant de choisir son camp.

Donc, non. *Exit* l'incontrôlé. Chez Jane Kaplinski, on ne faisait pas cet article.

Un principe qui aurait dû lui simplifier la vie, dans la situation présente. Mais qui, bizarrement, ne lui était pas d'un grand secours. Pourquoi, elle n'en savait rien, mais ce type touchait un point de vulnérabilité chez elle.

Jane jura tout bas et se concentra sur son écran.

— Flûte, barbe et zut. Il faut que je me ressaisisse.

— Eh bien, ça se présente mal, ce boulot, si tu en es déjà réduite à parler toute seule.

Elle laissa échapper une exclamation involontaire et fit les gros yeux à Poppy qui entraît d'un pas nonchalant.

— Oups ! Tu m'as fait peur. Je suis à deux doigts de la crise cardiaque.

Poppy n'y pouvait rien, cela dit, si elle se laissait absorber par un homme au point de perdre toute notion de son environnement.

— Désolée, lança son amie sans manifester de contrition excessive. Mais dis-moi, jeune fille : ce sont bien les collections d'Agnes qui te font soliloquer, au moins ?

— Si seulement... Ç'aurait été tellement plus simple.

Jane se donna mentalement une tape sur la tête. *La ferme, Kaplinski. La ferme. La ferme.* Elle n'avait aucune envie de s'épancher sur le sujet Devlin Kavanagh et ses effets sur sa libido. Fatale erreur que de laisser entendre à Poppy qu'elle pourrait avoir quelque chose à lui cacher.

Mais il était trop tard, évidemment. Comme elle l'avait elle-même confié à Devlin la veille, Poppy avait un petit côté pitbull, à ses heures. Et déjà, son amie, l'air trompeusement doux et accommodant, avec ses grands yeux bruns, ses boucles blondes et sa tenue New Age, rivait sur elle son redoutable Mauvais Œil Calloway.

— Parle, ordonna-t-elle. Vidange !

Et comme un vieux pétrolier rouillé en eaux claires, elle s'exécuta.

— Je crois que je suis tombée tête la première dans la tentation de la luxure.

— Ho ho !

Poppy se laissa choir dans le fauteuil le plus proche et agita les doigts dans un geste qui disait : « Amène, amène ! »

— Allez, Janie. Raconte tout à ton amie Poppy. Sans omettre un seul détail, s'il te plaît.

— Moi, Jane. Soumise à la tentation de la chair. Il n'y a pas de détails. Ça s'arrête là.

Poppy plissa les lèvres en une moue sceptique.

— Tsss... Nous parlons attirance sexuelle, donc ? Avec cœurs battants, souffle court et nerfs survoltés ? C'est bien cela ?

Et comment ! Jane fit oui de la tête.

— Dans ce cas, il y a forcément quelque chose à raconter. Lorsqu'on touche au vertige des sens, une histoire s'ensuit.

— Pas dans le cas présent.

Poppy lui jeta un regard indigné.

— Comment cela ?

— Ce n'est pas parce que je ressens une certaine inclination que je suis obligée de satisfaire mes penchants. Je n'ai donc pas agi de manière à combler mon désir, et je n'ai pas l'intention de le faire.

Elle sauvegarda son fichier et éteignit son ordinateur. Tout en repliant le capot du notebook, elle soutint calmement le regard de Poppy.

— C'est juste un épisode de désir sexuel. J'ai l'intention d'attendre que ça passe.

Poppy lui jeta un regard sincèrement surpris.

— Pourquoi ? Le désir, c'est positif, non ? Il mène à la sexualité, et la sexualité, c'est bon pour notre santé physique et mentale. C'est prouvé par la science... Non que je puisse me réclamer d'une expérience personnelle de la chose, cela dit, précisa-t-elle en affichant une expression vertueuse.

Jane eut un sourire en coin.

— C'est ça. A neuf ans, déjà, tu niais toute expérience personnelle de la chose, alors que tu nous faisais de la désinformation sexuelle à Ava et à moi... Mais à cet âge-là, au moins, tu avais l'excuse de l'innocence.

— Comment ça, de la désinformation sexuelle ? J'ai toujours été la première de nous trois à décrocher les vrais scoops en la matière.

— Mmm... Du genre : pour faire un bébé, il faut qu'un garçon et une fille échangent leur salive ?

— Ah oui, d'accord. Mais c'était la faute de la copine de la sœur de Karen Copelli. Elle avait l'air vraiment très sûre de son coup. Et c'était déjà une femme à part entière.

— Bon, j'admets l'argument. Elle devait bien avoir douze ans, à l'époque. Ce qui faisait d'elle une adulte avertie à nos yeux. Mais il faut quand même que je te dise qu'après cette histoire de salive, j'ai pris la décision ferme et définitive de ne jamais avoir d'enfants. Car *berk*...

Poppy sourit jusqu'aux oreilles.

— Oui, ça ne paraissait pas très alléchant, en ce temps-là, hein ? Par chance, l'expérience effective du premier baiser réconcilie avec le concept.

— Non que tu puisses te réclamer d'une expérience personnelle de la chose, bien sûr...

Avec un léger sourire, Poppy pointa l'index sur elle.

— Absolument. Mais ne détourne pas le sujet, Jane. Car nous en étions au chapitre de *ta* vie sexuelle.

— Alors, je propose que nous changions de chapitre.

— Bon, ça marche. Nouveau sujet : et si ce que tu analyses comme une attirance purement sexuelle était tout à fait autre chose ?

Elle envisagea cette possibilité pendant... deux bonnes secondes avant de secouer la tête.

— Non, crois-moi, c'est du sexuel pur et dur.

Sous une forme massive, même. Prurigineuse et inflammatoire.

— A moins qu'il ne s'agisse d'aigreurs d'estomac ? rectifia-t-elle en riant.

Son amie pratiqua la surdité sélective, qui faisait d'elle une redoutable inquisitrice.

— Et si c'était tout simplement le début d'une longue et belle histoire d'amour ?

— Très drôle ! Et un conte de fées aussi, pendant que tu y es ?

— Ben quoi ? Regarde mes parents ! Et même ceux d'Ava ! Ils n'ont pas toujours été exemplaires sur le plan parental, mais ils sont quand même mariés depuis des lustres.

— C'est vrai. J'ai longtemps cru qu'ils restaient ensemble parce qu'un divorce leur coûterait trop cher en termes de patrimoine. Mais j'avais peut-être tort. Ils ont l'air de faire pas mal de choses ensemble.

— Tu vois bien. Le monde est infesté d'histoires d'amour avec un grand A. Alors, dis-moi le nom du mec, et je pourrai peut-être t'aider à

réfléchir sur la façon dont il convient de traiter la situation.

Elle soutint fermement le regard de Poppy.

— J'ai déjà réglé la question toute seule, merci. Et la méthode est simple : abstention.

— Tuer le désir dans l'œuf ? C'est horrible, comme stratégie.

— Mais c'est la mienne.

— Allez, dis-moi son nom, Janie-Jane.

— Tu n'y arriveras pas en me donnant des petits noms, Pop-Pop.

— *Parle !*

— Non.

Son amie tenta une nouvelle fois de la foudroyer du Mauvais Œil Calloway, mais Jane demeura inébranlable et se contenta de le lui rendre en version Kaplinski. Sa blonde amie l'observa un instant en silence.

— Bon, bon, ça va. Mais tu sais que je finirai par t'extorquer l'info tôt ou tard. Tu nous épargnerais bien des complications si tu crachais le morceau tout de suite.

— Les complications ne m'ont jamais fait peur.

— Mmm, vraiment ?... Si c'est le cas, pourquoi fuis-tu à toutes jambes devant un homme qui te fait battre le cœur ?

Elle se contenta d'opposer un sourire impénétrable à Miss Poppy-jeux-tout-savoir. Vaincue, son amie émit un soupir renfrogné.

— Mauvaise, va ! Ce n'est pas pour toi que je suis venue, de toute façon. Ava m'a dit que le beau Dev avait dégoté de super photos de Wolcott aux archives de l'Etat de Washington. Tu l'as vu, aujourd'hui ? Tu sais où je peux le trouver ?

Le cœur de Jane tressaillit puis s'emballa. Par chance, Poppy regardait autour d'elle, comme si le simple fait de prononcer le nom de Dev suffisait à le faire apparaître sur-le-champ. Si son amie avait vu son expression, sa question sur l'objet mystérieux de son désir serait devenue caduque.

Elle réussit à composer ses traits juste avant que Poppy ne reporte son attention sur elle.

— Qui ça ? Dev ? Pas aujourd'hui, non... Mais vu les bruits de godillots que j'ai entendus tout l'après-midi en provenance du solarium, je risque un pari à l'aveuglette : va jeter un coup d'œil à l'étage au-dessus.

Poppy l'examina d'un regard soudain suspicieux.

— Mais dis-moi... Tu ne continues quand même pas en lui en vouloir à cause de ces quelques malheureux verres de tequila qu'il a bus en trop la

semaine dernière ?

— Hé, ho ! Sache que j'ai une incroyable ouverture d'esprit. Le fait qu'il était sobre quand je l'ai vu hier a joué en sa faveur, je dois l'admettre. Ainsi que la stabilité des pas qui ont résonné au-dessus de ma tête aujourd'hui.

Elle était déjà parvenue par elle-même à la conclusion qu'elle l'avait jugé trop vite.

— Franchement, Jane ! Il faut que tu arrêtes avec tes conneries moralisatrices, car je te jure que si tu fous tout en l'air avec...

— Stop ! On se calme, d'accord ? Je n'ai rien fait qui soit de nature à compromettre ton précieux arrangement avec les frères Kavanagh. Il se trouve que j'ai été un modèle de professionnalisme avec Devlin, hier. Et si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à demander à Ava.

... qui, par chance, n'avait pas assisté à sa conversation de l'après-midi avec lui.

— Cela dit, je ne sais pas si elle a été très attentive à mon attitude, car elle n'avait d'yeux que pour les photos.

Poppy, pour le coup, en oublia de la persécuter au sujet de son cher Devlin Kavanagh.

— Tu les as vues, toi aussi, alors ?

— Oui. Et elles sont effectivement aussi intéressantes que ce qu'Ava a dû t'en dire.

— Génial. Je vais essayer de pister Dev pour me faire une idée par moi-même.

Jane rappela Poppy alors qu'elle s'apprêtait à quitter la pièce.

— On se reverra une autre fois, alors. J'étais sur le point de rentrer chez moi.

Où elle avait la ferme intention de bannir Devlin de ses pensées une fois pour toutes, pour se mettre sérieusement à son rapport.

Poppy tourna la tête par-dessus son épaule.

— Patiente un petit quart d'heure, d'accord ? On ira manger un bout quelque part.

Jane hésita, se demandant si elle était prête à livrer un second round, dans son âpre combat pour défendre son droit à conserver quelques fragments de jardin secret... Mais visualisant son réfrigérateur vide et ses placards encore moins fournis, elle hocha la tête.

— O.K., ça marche.

— Super. Je reviens tout de suite... A moins que tu aies envie de m'accompagner là-haut ?

Jane réussit à ne pas pousser un cri d'horreur. « Tu as perdu la tête ou quoi ? » Se ressaisissant non sans mal, elle répondit nonchalamment :

— Non, vas-y sans moi. Je suis en train de plancher sur un rapport. Et ça ira plus vite si nous ne sommes pas deux à baver sur ces photos.

— Comme tu voudras. Je me dépêche.

— Prends ton temps, rien ne presse.

Attendre Poppy ne lui posait pas de problème. Tant qu'on ne lui imposait pas de tête-à-tête avec M. Super-Phéromone, elle était prête à laisser Poppy s'amuser là-haut aussi longtemps que son petit cœur le désirait.

* * *

En début d'après-midi le lendemain, Jane sortit de la salle de réunion du Metropolitan Museum de Seattle. Un peu sonnée, mais motivée à bloc. Son entrevue avec Marjorie, le matin même, s'était bien déroulée, ce qui ne l'avait pas vraiment surprise. La veille, elle l'avait préparée avec le soin obsessionnel propre aux perfectionnistes de son espèce. Après le dîner, elle avait travaillé sans relâche jusqu'à ce que la fatigue oculaire la force à éteindre son ordinateur vers minuit. Dans son appartement ordonné à Belltown, elle avait réussi à écarter Kavanagh-le-Torride de ses pensées. Ce qui lui avait permis de peaufiner son rapport, et même de mémoriser les points essentiels de sa présentation.

Quelqu'un de plus décontracté, à sa place, aurait sans doute bâclé le compte rendu, puisque Agnes avait légué ses bijoux ainsi que son intemporelle garde-robe haute couture au musée, avec pour seule condition qu'elle, Jane, soit nommée commissaire de l'exposition. Les enjeux auraient été plus tendus si Marjorie avait pu la priver de cette responsabilité pour la confier à un conservateur plus expérimenté. Naturellement, elle restait libre de le faire. En tant que directrice, elle pouvait agir à sa guise. Mais si elle voulait que les collections restent au musée après l'exposition, Marjorie devrait se plier aux dernières volontés d'Agnes.

Jane réprima un sourire. Car la question du « bâcler ou ne pas bâcler » était sans objet. La décontraction au travail n'avait jamais été son fort : elle

avait la rigueur chevillée au corps. Il lui aurait été impossible de rendre un rapport médiocre à sa supérieure.

L'opportunité que sa vieille amie lui avait généreusement offerte, Jane ne la prenait pas comme un dû. L'exposition Wolcott dont elle serait la curatrice la rendrait immédiatement visible dans le monde de l'art. Son nom sortirait de l'ombre et de nombreux regards se tourneraient dans sa direction. Une expo réussie pouvait donner un formidable coup d'accélérateur à sa carrière. Elle aurait de bonnes chances d'obtenir la place de Paul Rompaul et de perdre son statut d'assistante pour obtenir de vraies responsabilités de conservateur. Pour cette chance inespérée, elle débordait de reconnaissance. Et voulait rendre justice à Agnes en s'appliquant à donner le meilleur d'elle-même.

Mais si elle s'était attendue à un entretien satisfaisant avec sa directrice, elle n'avait pas prévu de trouver, à l'heure du déjeuner, un magnifique gâteau, avec « Félicitations, Jane » écrit en sucre glacé rose. Ni d'entendre Marjorie faire une annonce officielle devant ses collègues rassemblés. Sa directrice lui avait ouvertement attribué le mérite de l'arrivée de deux précieuses collections Wolcott au musée.

Jane avait été émue par l'authentique enthousiasme dont Marjorie avait fait preuve en annonçant que « leur collègue Jane Kaplinski » ne serait présente au Met qu'à mi-temps pendant les deux mois à venir, afin de mettre au point, dans les meilleures conditions, l'exposition programmée pour janvier.

Ces lauriers décernés en public l'avaient vraiment prise au dépourvu. Elle avait plutôt imaginé que sa direction garderait cette histoire sous le manteau le plus longtemps possible, vexée que le commissaire de l'exposition leur soit imposé de l'extérieur.

Vous les voulez, ces collections prestigieuses ? Alors, préparez-vous à prendre la jeune curatrice assistante avec. Même si les choses n'avaient pas été formulées aussi crûment, c'était l'esprit dans lequel avait été rédigé le testament d'Agnes.

Marjorie, cela dit, ne lui avait pas exprimé que des remerciements. Elle lui avait également fait part de ses attentes. Le musée, avait-elle dit, comptait sur l'exposition Wolcott pour générer des revenus dans la période traditionnellement creuse qui suivait les fêtes. Investie d'une pareille responsabilité, Jane se sentait à la fois heureuse et terriblement sous pression. Elle n'avait qu'une hâte : foncer à Wolcott, dégoter les vêtements

haute couture d'Agnes qui étaient cachés quelque part dans la vaste demeure, et se mettre au travail ventre à terre.

— Jane, Jane ! Attends-moi une seconde ! appela une voix masculine dans son dos.

Elle hésita à obtempérer. Sous tension comme elle l'était, il lui était impossible — physiquement impossible — de rester sur place. Mais elle se fit violence et patienta pour laisser à son collègue Gordon Ives le temps de la rejoindre.

Grinçant des dents d'avoir été coupée dans son élan, elle adressa à Gordon un sourire forcé si peu convaincant que même un enfant ne s'y serait pas laissé prendre. Cela dit, elle devait avoir *l'air* d'un bambin de deux ans trépignant d'impatience devant une vitrine de jouets et criant : « J'en ai envie, j'en ai envie ! » Pour une fille qui se vantait d'être toujours dans le contrôle de soi, il n'y avait vraiment pas de quoi pavoiser.

Tant pis. L'impression qu'elle produisait était le dernier de ses soucis en ce moment. Jane était avant tout aux prises avec un besoin compulsif d'agir, d'agir, et encore d'agir. Sourire brillamment dans un pareil état de fébrilité lui paraissait au-dessus de ses forces. Se souvenant de la réaction gracieuse de Marjorie, cependant, elle fit un effort lorsque Gordon la rejoignit. Son collègue montra ses dents artificiellement blanchies pour lui adresser un large sourire en retour.

— Je te l'ai déjà dit, mais je le répète : mes félicitations, Jane. C'est un travail gigantesque auquel tu vas t'atteler.

— Ne m'en parle pas. J'ai eu deux jours pour me faire une idée de ce qui m'attend. Et j'en ai le vertige...

L'ampleur de sa tâche contribuait à la fois à son enthousiasme et à sa nervosité.

— Je suis un peu inquiète par rapport à la date butoir que Marjorie m'a fixée. Il ne faudra pas que je me laisse distraire, ni que je rencontre de trop gros obstacles en chemin.

Gordon balaya ses inquiétudes comme s'il chassait une nuée de vilains moustiques.

— L'efficacité est ta qualité première. Et Marjorie te fait clairement confiance. Elle pense que tu peux y arriver dans les temps. Mais si je peux t'être utile en quoi que ce soit...

Jane marmonna quelques syllabes évasives. Pour être honnête, si elle devait se trouver en situation d'avoir à demander de l'aide, elle enrôlerait

plutôt Poppy. Son amie n'avait peut-être pas les connaissances d'un Gordon Ives, mais elles avaient une bonne relation de travail. Et avec l'approche des fêtes, Poppy serait probablement ravie d'arrondir ses fins de mois, elle qui jonglait tant bien que mal avec ses petits boulots.

D'autre part, même s'il lui coûtait de l'admettre, elle ne se sentait pas entièrement en confiance avec Gordon. Sans raison bien déterminée, il fallait le reconnaître. Il ne lui avait jamais causé aucun tort. Ce qui la chagrinait chez lui, c'était son côté flagorneur, presque exagérément amical par moments, combiné à une élégance de métrosexuel narcissiquement obsédé par son apparence. Comment prendre au sérieux un individu qui, en six semaines, passait plus d'argent en manucures et en produits cosmétiques qu'elle n'en dépensait elle-même pour une année entière ? Elle préférait décidément les hommes avec un sens un peu plus marqué de leur identité sexuelle. Des hommes-hommes, quoi. Quitte à ce qu'ils soient un peu rugueux sur les bords.

Comme un certain chef de chantier, par exemple...

Erreur d'aiguillage dans ses pensées !

— Merci, Gordon. Si je me trouve coincée par le temps, je me souviendrai de ta proposition.

Elle commença à s'éloigner.

— Tu vas à Wolcott, là ? demanda-t-il, faisant un pas en avant pour chacun de ceux qu'elle esquissait en arrière.

— Oui.

Renonçant à toute manœuvre subtile, elle s'engagea dans le couloir. Ses impatiences dans les membres se calmèrent, mais elle ne put s'empêcher de froncer les sourcils lorsque Gordon lui emboîta le pas. Elle accéléra l'allure et il fit de même.

— Si tu veux, je pourrais faire un saut de temps en temps, après le travail, pour te donner un coup de main ?

La proposition la prit au dépourvu, mais elle formula sa réponse avec prudence.

— Merci, Gordon, j'apprécie ta proposition d'aide. Mais pour l'instant, je suis encore dans une première phase de tri et j'éprouve le besoin de...

Comment exprimer la chose sans paraître trop avide et accapareuse ?

— Tu veux imprimer ta marque avant de laisser une personne extérieure poser la main sur toutes ces pièces ?

— Oui, voilà. C'est exactement cela.

Gordon lui apparaissait soudain sous un tout autre angle, et elle s'en voulait un peu de l'opinion qu'elle avait eue de lui jusque-là. Se faire faire des soins esthétiques jusqu'à l'obsession n'empêchait pas la profondeur, après tout.

— Je te promets que je n'oublierai pas ta proposition. Mais pour l'instant, j'ai trouvé la maison tellement pleine que je n'ai même pas repéré l'endroit où sont les pièces destinées au Met. C'est un peu la panique, je dois dire.

— Mmm... J'aimerais pouvoir te plaindre, mais la vérité, c'est que je suis vert de jalousie. Et le vert ne me va pas du tout au teint.

Elle rit de bon cœur.

— Difficile d'espérer faire pleurer quiconque sur mon sort, n'est-ce pas ? J'avoue que je n'en reviens pas moi-même, que ces collections me soient échues.

Elle accéléra encore le pas.

— A propos de collections, il faut vraiment que je m'y mette, si je veux commencer à voir un peu plus clair dans ce fouillis.

— Bien sûr.

Il ralentit son allure alors qu'elle forçait encore la sienne.

— Bonne chance. Et n'oublie pas que tu peux compter sur moi.

— Je n'oublierai pas. Merci, Gordon !

Elle lui fit un signe de la main, mais poursuivit son chemin sans ralentir en poussant la porte qui donnait sur l'escalier. Elle se sentait d'humeur presque affectueuse envers lui, en cet instant, et sa reconnaissance était sincère.

Mais lorsqu'elle sortit du musée, quelques minutes plus tard, et que le vent frais d'automne lui souffla son haleine humide au visage, son esprit était déjà ailleurs. Une fébrilité joyeuse bouillonnait en elle.

Il était temps de se mettre au travail.

4

Eh bien ! Ils ont l'air d'être vraiment très nombreux, dans la famille Kavanagh. Je suis incapable de me représenter une enfance avec une telle masse de frères et sœurs. Mais je parie que ça ne doit jamais être morne.

* * *

Deux soirs plus tard, Dev jura tout bas en pénétrant dans la cuisine de l'hôtel particulier, après avoir composé le code de l'alarme.

— Franchement, Hannah, tu es infernale. Si tu veux mon avis, c'est une grosse erreur de débarquer ici à une heure pareille.

La vétusté du système d'alarme lui sauta aux yeux une fois de plus, mais il écarta cette préoccupation d'un haussement d'épaules. L'obsolescence de l'installation de sécurité, c'était le problème de la triade de nanas propriétaires. En ce moment, il avait un plus gros problème sur les bras.

— Tu as fini de râler, Dev ?

Son « problème », sous la forme de sa sœur Hannah, entra dans la cuisine sur ses talons et fit claquer ses doigts joints sur l'arrière de son crâne.

— Aïe ! Tu es folle.

— Si tu avais pris la peine de prolonger tes séjours éclairs à Seattle et de rester un peu plus d'une semaine d'affilée, tu saurais que pour chaque projet que nous acceptons, je visite toujours au moins une fois le chantier.

Tout en frottant le point douloureux à l'arrière de sa tête, il lui jeta un regard mauvais.

— Je constate que tu es toujours aussi chiante. Et essaie de ne pas déformer les faits, d'accord ? Je reviens faire un tour ici au minimum une fois par an, alors que je compte sur les doigts de la main les occasions où vous êtes venus me voir en Europe. Et à part l'année dernière où j'ai dû rentrer en catastrophe pour convoyer un voilier du Maroc, mes séjours se prolongent toujours au-delà d'une semaine.

Sachant qu'à chacun de ses passages, il se sentait heureux de retrouver sa famille, et cependant vaguement déconnecté du reste du clan Kavanagh.

— Quand tu venais en visite, tu ne consacrais pas beaucoup de temps à nos chantiers, en tout cas.

Hannah eut l'heureuse idée de cesser de le harceler pour s'intéresser à Wolcott.

— Je ne compte plus les occasions où il a été question de cet hôtel particulier à la table familiale. On m'en a tellement parlé, depuis que je suis petite, que c'est un peu comme si je me retrouvais nez à nez avec Elvis Presley.

— L'avantage de cette légende-ci, au moins, c'est qu'il y a encore moyen de la ramener à la vie.

Hannah examina le sol avec ses carreaux arlequin noirs et blancs et l'électroménager couleur avocat, type années soixante-dix.

— La ramener à la vie, oui, mais ça ne va pas se faire tout seul, constata-t-elle en se dirigeant vers la porte pour visiter le reste.

— Hé, attends une seconde !

Il la suivit au pas de charge et eut juste le temps de la voir disparaître dans la salle à manger, de l'autre côté du couloir. Elle tapotait déjà ses annotations sur son BlackBerry lorsqu'il la rejoignit.

— Celui qui a mis ces festons autour des fenêtres mérite d'être abattu sur place, Dev. Cette pièce a une magnifique ossature, mais elle a été habillée avec les froufrous les plus ringards.

— Toute la baraque est bourrée de machins comme ça, acquiesça-t-il.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Le ton de la question laissait entendre qu'ils avaient intérêt à pouvoir justifier leur présence par un motif valable.

Ravalant un juron, Dev se retourna lentement, sachant déjà qui il trouverait devant lui. Comme il fallait s'y attendre, en effet, Jane se tenait dans l'encadrement de la porte, vêtue d'un legging sombre sous une courte tunique noir et marron avec un col mao. Le tout surmonté d'une petite veste

noire très courte, dont les pans étaient noués sous ses petits seins logés à l'aise dans leurs bonnets A.

Les vêtements sombres et couvrants semblaient être sa signature — à l'exception de ses pieds, une fois de plus. Cette fois, elle portait une paire de ballerines en velours jaune surmontées chacune d'une extravagante touffe de plumes de marabout. Leur gaieté créait un effet incongru sur elle, et semblaient beaucoup moins à leur place chez Jane Kaplinski que le pli qui barrait son front.

— Ah, c'est vous, constata-t-elle sans grand enthousiasme en le reconnaissant. J'ai entendu des voix et...

Elle s'interrompit en secouant la tête et porta son attention sur Hannah qui, depuis l'âge de treize ans, ne mettait jamais un pied hors de chez elle sans se maquiller en mode majeur et s'habiller pour séduire. Le pli entre les sourcils, qui commençait à se détendre, se remit fermement en place.

— Vous ramenez vos petites copines ici, maintenant, Devlin ?

— Eh bien, oui. Sympa, non ?

Exaspéré de la voir tirer toujours les conclusions les plus insultantes à son sujet, il s'avança vers Jane et ne s'immobilisa que lorsqu'ils se trouvèrent orteils contre orteils. Sans les talons hauts qu'elle portait d'habitude, elle lui parut nettement moins grande qu'il ne l'avait imaginé jusque-là.

Mais ce constat n'avait aucun rapport avec le sujet qui le préoccupait, et il écarta cette considération de ses pensées.

— Ma petite poule que voici est une fétichiste de la demeure ancienne. Je lui fais faire une visite rapide du rez-de-chaussée pour la chauffer, et puis, une fois là-haut, nous tirerons les stores et nous nous livrerons à des ébats effrénés. Cela vous pose problème, miss Gambettes ?

— Chez moi ? Et à mes frais ?

Ses yeux bleus luisaient comme deux flammes. Et elle ne semblait pas le moins du monde intimidée par sa proximité.

— Oui, je crois qu'on peut dire que ça me pose un problème. Et je ne parle pas seulement des piètres goûts de votre amie dans le choix de ses amants.

Hannah éclata de rire.

— Ah, là, elle t'a eu, mon pote !

S'avançant vers eux à son tour, elle tendit la main à Jane, le forçant à s'écarter.

— Enchantée. Mon vrai nom est Hannah. Je suis la sœur de Devlin.

Il eut un sourire sarcastique.

— Je te laisse lier connaissance avec Jane Kaplinski, Hannah. Grande tireuse de conclusions erronées devant l'Éternel.

La peau claire et fine de Jane s'embrasa.

— Oh ! zut, je suis vraiment désolée...

Il remarqua que ses excuses ne s'adressaient qu'à sa sœur. Jane examina celle-ci de la tête aux pieds pendant qu'elles échangeaient une poignée de main.

— Vous ne vous ressemblez pas, conclut-elle, comme s'il s'agissait d'une excuse valable.

Hannah sourit avec bonne humeur et rejeta ses cheveux noirs ondulés dans son dos.

— Oui, je sais. Finn, Bren, Maureen et moi, nous tenons plutôt du côté de la famille de notre père, alors que David et Dev tiennent du côté maternel. Même si David, lui, est plutôt châtain. Pour Kate, on ne sait pas trop. Elle a la même couleur de cheveux que Dev, mais pour le reste, elle ressemble à... à personne de particulier, en fait. « Donc au facteur », dit toujours mon père. Mais c'est juste pour la taquiner.

— Oui, enfin, on n'en sait rien, en fait, intervint-il.

Jane, fidèle à elle-même, passa à côté de la note d'humour. Elle fixait Hannah sans ciller.

— Vous avez *six* frères et sœurs ?

Il fit mine de s'émerveiller.

— Oh ! mon Dieu ! Elle sait même compter.

Hannah lui enfonça le coude dans les côtes.

— Eh oui. Comment expliquer ça ? Nous sommes à la fois irlandais et catholiques. C'est plus ou moins un synonyme de « famille nombreuse ».

— Je suis fille unique, expliqua Jane. Et mes deux meilleures amies partagent le même sort. Donc, je n'ai aucune notion de ce qu'est une grande famille. Mais cela m'impressionne toujours.

Son regard se porta alternativement sur Hannah et sur lui.

— Cela a dû être...

Comme elle hésitait sur son choix de mots, Hannah compléta pour elle :

— Une maison de fous.

— Un calvaire où on vivait dans une totale absence d'intimité au milieu d'un vacarme permanent, précisa-t-il sombrement.

Ce n'était pas pour rien qu'il avait mis les voiles pour l'Europe à l'âge de dix-neuf ans.

Jane secoua la tête avec un sourire désolé.

— Oh ! non ! J'allais dire que vous avez dû vivre une enfance gaie. Vivante. Heureuse. Ça doit être rassurant, non, de pouvoir tabler à coup sûr sur cette solidarité familiale ?

Il émit un rire ironique.

— Il n'y a que les enfants uniques pour croire au mythe « famille nombreuse, famille heureuse ».

Lui-même, en tout cas, avait toujours eu du mal avec le bruit et la fureur qui formaient la toile de fond du quotidien des familles nombreuses. Quoique vous fassiez, les autres étaient toujours au courant. Très vite, il avait éprouvé le besoin de s'« anonymiser » dans des contrées où il pouvait exister par lui-même, et non plus en référence à tel ou tel de ses frères ou au clan Kavanagh dans son ensemble.

Le regard d'Hannah se durcit.

— Arrête de généraliser, Dev. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es le seul à avoir éprouvé le besoin de fuir. Pour le reste d'entre nous, la famille représente bel et bien un lieu de ressourcement et de soutien.

— De « fuir », Hannah ? C'est *toi* qui pourrais peut-être baisser d'un cran dans le registre mélodramatique, non ?

Il n'avait pas fui. Il s'était habilement soustrait à une situation où il se retrouvait en permanence en porte-à-faux avec sa famille. C'était différent.

Hannah émit un soupir écœuré, censé signaler qu'il racontait des énormités. Refusant d'aller plus loin dans ce débat, il reporta son attention sur Jane. C'était elle, après tout, qui avait mis le sujet sur le tapis, sans doute pour le malin plaisir de les provoquer un peu — et de le mettre dans une rogne noire.

Sauf que...

Elle avait l'air complètement sincère. Plus que sincère, même : douce, émue, avec une lueur rêveuse au fond de ses grands yeux bleus, comme si elle ne concevait rien de plus beau au monde qu'une enfance au sein du clan Kavanagh.

Sa propre réaction lui déplut.

Profondément, même. Le petit tiraillement qu'elle suscitait au fond de ses tripes réveillait chez lui toutes sortes de sentiments obscurs et indéfinissables dont il ne voulait surtout rien savoir.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça, Devlin ?

L'irritation de Jane dissipa aussitôt son début d'attendrissement. Lui lançant mentalement un « merci, ma chère », il lui adressa son sourire le plus satanique.

— C'est vous que je regarde, petite chose. Je me disais que vous aviez l'air d'une môme de cinq ans avec le nez collé contre la vitrine du marchand de bonbons.

— N'importe quoi !

Elle fit un pas furieux dans sa direction, le menton pointé, l'œil courroucé, affichant ce qu'il appelait désormais son « attitude Kaplinski par défaut ». Et, une fois de plus, le mouvement brusque de la tête libéra une mèche soyeuse qui serpenta sensuellement le long de son cou.

Là, rebelote : il fut assailli par une nouvelle vague de sensations d'un registre inconnu. Celles-ci venaient le picoter au niveau des paumes. Envolé, le solide bon sens qui dictait ses actes en temps ordinaire ! Il fit un grand pas en avant, comme s'il jouait encore au « Jacques a dit » de son enfance. Un pas qui l'amena encore une fois au cœur de l'espace vital de Jane. Puis il se vit lever la main et ôter les deux peignes qui retenaient le reste de sa chevelure en place.

— Hé ! Mais ça ne va pas, non ?

Elle tenta de les lui arracher des mains.

— Rendez-moi mes peignes !

Avec un léger rire, il les jeta dans un bol en cuir placé sur un bahut proche. Et bloqua Jane en la retenant par les deux poignets alors qu'elle tentait de passer à côté de lui de force. Pour quelle raison il s'obstinait ainsi, il aurait été incapable de le dire, alors qu'il regrettait déjà l'élan compulsif qui l'avait poussé à la bousculer, à l'écheveler, à chercher quelle femme se dissimulait sous l'image trop sage et trop lisse. Il la regarda. Le rideau de ses cheveux sombres lui cachait un œil et finissait en drapé sur une épaule, lui donnant une allure plus douce. Plus sensuelle.

Quelque chose lui disait qu'il avait tout intérêt à ne pas se pencher de trop près sur les charmes cachés de Jane Kaplinski. Et pourtant...

— C'est quoi, cette manie de vouloir les attacher à tout prix, ces pauvres cheveux ? Si encore ils restaient en place... Mais chaque fois que je vous vois, ils sont à moitié défaits, de toute façon.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous avez une vocation frustrée pour la coiffure, Kavanagh ? Mêlez-vous de ce qui vous regarde et lâchez-

moi immédiatement !

Il resserra sa prise.

— Essayez donc de vous dégager pour voir ?

La voix d'Hannah s'éleva dans son dos.

— Euh... Je crois qu'il est temps pour nous de rentrer, Dev. Jane, j'ai été ravie de vous rencontrer. Et j'adore vos ballerines jaunes, entre parenthèses. Elles sont très sexy.

Jane cligna des yeux comme si elle avait complètement oublié la présence d'Hannah, et fixa ses propres pieds.

— Sexy ? Oh, non, ce sont juste des...

Coupant net ses justifications, elle s'éclaircit la voix.

— Elles sont plus confortables que des talons, pour parcourir cette immense demeure de long en large.

Hannah sourit.

— Confortables... et glamour. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir. J'aimerais revenir ultérieurement pour faire le tour complet de la propriété. J'ai besoin de me faire une idée de l'ampleur des travaux pour notre programmation. Et cela permet également d'avoir un regard féminin sur nos chantiers. *La plupart* de mes frères, ajouta-t-elle en lui jetant un regard appuyé, apprécient que je leur livre mon point de vue. Mais la prochaine fois, j'appellerai avant de venir faire un saut, pour choisir un moment où je ne vous dérangerai pas.

C'était exactement ce qu'il avait essayé d'expliquer à sa sœur avant qu'elle ne le force à débarquer à Wolcott à l'improviste. Il libéra Jane en se demandant quelle mouche l'avait piqué. C'était bien la première fois qu'il avait recours à la force dans ses rapports avec une femme. Du jamais vu. Lui avait-il réellement dit : « Essayez donc de vous dégager pour voir ? » Il frotta sa paume sur la couture extérieure de son jean, dans l'espoir d'effacer l'empreinte que sa peau douce avait laissée sur ses doigts.

— Tu n'as qu'à passer le matin. Elle ne vient là que les après-midi, bougonna-t-il, de fort méchante humeur.

Jane ne lui accorda même pas un regard.

— Vous serez la bienvenue quand vous voudrez, Hannah. Tant que vous ne l'emmenez pas avec vous.

Il vit rouge. *Tant que vous ne l'emmenez pas avec vous ?* Il travaillait sur place, non ?

— Hé, mais dites donc, vous ne manquez pas d'air ! Je...

Hannah lui attrapa le biceps gauche à deux mains et le tira vers la porte.

— A bientôt, Jane.

Une rafale humide le souffleta au visage lorsque sa sœur le poussa dans la nuit fraîche où le vent se déchaînait en bourrasques mouillées de bruine. Il détacha la main qu'elle tenait toujours crispée sur son bras.

— Oh ! ça va, je sais me tenir. Je n'avais pas l'intention de lui envoyer mon poing dans la figure.

— L'idée que tu puisses la frapper ne m'a pas traversé l'esprit.

Actionnant la commande à distance de sa voiture, Hannah contourna le capot au pas de charge.

— Purée, Devlin ! J'ai déjà vu toutes sortes de préliminaires sexuels bizarres dans ma vie, mais vous deux, vous remportez le pompon.

Il se figea, la main sur la poignée, et fixa sa sœur par-dessus le toit de la voiture.

— *Quoi ?*

— Quel admirable air de surprise ! Tu aurais dû choisir le métier d'acteur.

Elle le regarda en secouant la tête.

— Franchement, j'ai failli appeler les pompiers. Si vous aviez continué à faire voler les étincelles une seconde de plus, la maison entière partait en flammes.

Il laissa échapper un petit rire coupant.

— N'importe quoi. Et dire que tu es censée être la tête pensante de la famille !

— Tu te mélanges les pédales, en plus. C'est Kate, mon cher, notre intello Kavanagh.

Sans réagir à sa riposte, il tira violemment la portière à lui et prit place sur le siège passager. Puis il cloua sa sœur du regard lorsqu'elle s'installa au volant.

— A ton âge, il serait temps que tu apprennes à faire la différence entre le désir et l'irritation, fillette. Jane Kaplinski est une maniaque coincée qui n'a cessé de penser les pires horreurs à mon sujet dès le premier instant où nos regards se sont croisés.

Erreur. Pas tout à fait au premier instant, admit-il en se remémorant l'appel dans les yeux de Jane, lorsqu'ils s'étaient regardés pour la première fois.

Là, oui, l'échange avait été brûlant.

Hannah démarra et sortit en marche arrière de l'allée.

— J'ai entendu dire que tu avais eu l'alcool maladroit, ce jour-là.

— Naturellement, que tu l'as entendu. Dans le clan Kavanagh, l'information circule vite.

— Chez les Kavanagh, tout s'est toujours su et tout continuera de se savoir, acquiesça-t-elle joyeusement.

Il y avait des années qu'il avait renoncé à justifier ses actes auprès de qui que ce soit. Et pourtant, il se surprit à pivoter sur son siège pour faire face à sa sœur. Il avait toujours été proche d'Hannah et de Finn, à la fois par l'âge et par les centres d'intérêt.

— J'étais complètement cassé par le décalage horaire. Puis papa m'a servi quelques whiskys de derrière les fagots pour fêter mon arrivée. Et lorsque j'ai avalé deux tequilas là-dessus en arrivant au bar avec Bren, David et Finn, mes jambes m'ont lâché pour de bon. Même si j'avais la tête encore très claire.

— C'est en effet la version de l'histoire qui prévaut dans la famille. Il semble y avoir consensus là-dessus.

Il émit un rire dépourvu d'humour.

— Et tu te demandes encore pourquoi j'ai passé toute ma vie d'adulte de l'autre côté de l'Atlantique ? Cela ne t'épuise pas qu'ils soient toujours au courant de chaque geste que tu fais, presque de chaque pensée qui te traverse l'esprit ?

— Non.

Elle s'immobilisa au stop de l'avenue Queen Anne et lui pinça affectueusement la joue.

— Mais c'est que je suis une solide gaillarde, moi. Alors que notre Devlin, c'est un petit cœur sensible, déclara-t-elle emphatiquement, avec un accent irlandais à couper au couteau.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Tante Eileen t'a déjà surprise en train de l'imiter ?

— A ton avis ? J'ai l'air d'être suicidaire ?

Elle prit à gauche pour descendre la rue abrupte qui menait au pied de la colline. Puis elle lui jeta un regard où ne subsistait plus la moindre trace d'humour.

— Wolcott est une très belle opportunité pour nous. Je compte sur toi pour ne pas la foutre en l'air.

— Il n’y a rien entre Kaplinski et moi qui risquerait de compromettre quoi que ce soit, si c’est ce qui t’inquiète.

L’œil incrédule, elle se contenta de le fixer en silence.

— Aucune attirance, je te dis. Mais même s’il y avait quelque chose, je ne ferais jamais rien qui puisse mettre en péril la réputation — ou le chiffre d’affaires — des Kavanagh. D’accord ?

— Le succès de l’entreprise te concerne aussi, entre parenthèses.

Ce n’était pas tout à fait vrai. Dès la seconde où le cancer de Bren entrerait dans sa phase de rémission, et où son frère serait de nouveau en état de travailler, il lâcherait sa casquette BTP et retournerait en Europe. Sa vie était là-bas, à présent. Il la gagnait en convoyant des voiliers et en travaillant sur des chantiers ici et là, dans les creux entre deux périodes à la voile. Mais les temps morts dans son activité de convoyage étaient de plus en plus rares, ces dernières années.

Comme il gardait le silence, Hannah reprit :

— Au fond de moi, je savais déjà que tu ne ferais jamais rien qui puisse nuire à l’entreprise familiale.

Il émit un son dubitatif.

— Tu avais l’air d’en douter, pourtant.

— Non. Je suis sérieuse. Même si je ne te connais plus aussi bien qu’avant, ta vraie nature n’a pas changé. Et je sais que tu n’irais jamais délibérément à l’encontre des intérêts de la famille, même si la Kavanagh attitude te rend parfois à moitié dingue.

Ils traversèrent Denny Way, laissant le quartier de Queen Anne derrière eux pour entrer dans Belltown. Hannah le déposa sur la Seconde Avenue et poursuivit son chemin. Dev traversa la rue et poussa la porte du Noodle Ranch, un restaurant asiatique qui proposait des plats à emporter. Il prit une bière pour patienter sur place, et commanda des nouilles sautées au basilic pour chez lui. En attendant, il choisit une table proche et feuilleta un magazine alternatif. La rubrique « rencontres » offrait généralement un dérivatif intéressant pour tuer le temps.

Mais son attention distraite revenait plus volontiers se poser sur ce qu’Hannah avait dit de Jane que sur les annonces de gamines punks survoltées cherchant « homme dominant pour soumission totale ». Ainsi, Hannah voyait leurs prises de bec systématiques comme des préliminaires déguisés ? C’était du pur délire, non ? Du grand n’importe quoi. Peut-être qu’en son absence, sa sœur s’était mise à sniffer des substances illicites ?

Dev prit une gorgée de bière et secoua la tête. Comme si cela risquait d'arriver.

Mais quand même... L'idée était à peine plus absurde que la théorie qu'elle lui avait assenée.

— Une nouille sautée au basilic à emporter ! lança l'employé au comptoir.

Il se leva sans attendre, soulagé de mettre le couvercle sur le bouillonnement exaspérant de ses pensées. En atteignant le comptoir, il vit surgir une femme portant un manteau noir, des jambières et des bottes noires à talons. D'un même mouvement, ils tendirent tous deux le bras vers le sac en papier contenant le plat à emporter. Sa main entra en contact avec la sienne. Et il sentit...

La chaleur de sa peau.

Et il huma...

L'odeur doucement parfumée de ses cheveux.

Son odeur ne s'était peut-être pas encore gravée dans son système de reconnaissance sensoriel, mais il savait à qui appartenait cette peau.

Jane tourna la tête par-dessus son épaule et, s'il n'avait pas été lui-même pris de court, il aurait souri devant le O parfait que formèrent ses lèvres lorsqu'elle vit celui qui tentait de lui arracher le plat. Une fois le gros de la surprise passé, ses yeux se firent minuscules et elle le gratifia d'un de ses regards cinglants, type garce psychotique ulcérée.

Elle pivota pour lui faire face, et la longue coulée de ses cheveux défaits brilla sous la lumière en se répandant librement sur le col de son manteau.

— Mais ce n'est pas possible, j'hallucine ! Vous me suivez, maintenant ?

Elle tira d'un geste sec sur le sac en papier kraft entre eux. Mais il ne lâcha pas prise.

— Vous vous faites de grosses illusions, là, ma biche. J'étais là avant vous. Et ce sont *mes* nouilles sautées que vous cherchez à m'arracher de vos petites mains avides.

— Les coups de bluff, ça ne marche pas avec moi, Kavanagh. Je vis dans ce quartier. Ma présence ici est naturelle.

— Ah oui ? Eh bien, moi aussi, j'habite par ici. En fait, c'est vous qui me filez le train, ma belle.

Il lui caressa la main avec le pouce. Elle était *viscéralement* agréable à toucher.

Dev pesta intérieurement. D'où lui venaient ces impulsions bizarres, bon sang ? Elle avait un caractère épouvantable, elle était intolérante et — chaussures de charme mises à part — ne savait pas s'habiller pour plaire. Il n'y avait strictement aucune raison, en conséquence, pour que cette fille éveille en lui un féroce appétit sexuel.

Et pourtant, il ne pouvait décemment continuer à prétendre que Jane Kaplinski le laissait froid. Mentir au FBI ? D'accord. Mentir aussi à sa sœur ? A la rigueur. Mais à soi-même ? Non, jamais. Il avait toujours eu pour politique de regarder la réalité en face. Et la vérité était la suivante : si l'occasion s'offrait, il sauterait, sans une seconde d'hésitation, sur cette Jane Kaplinski à la peau de soie. Elle était pourtant aux antipodes de son type de femme, et il ne comprenait rien à cette attirance. Mais voilà : il fallait composer avec la réalité, si bizarre soit-elle.

Le phénomène était peut-être simplement lié à son chromosome Y, cela dit. Les hommes formaient une espèce qui voyait des opportunités sexuelles partout, y compris dans les circonstances les plus saugrenues. Mais à part abattre tous les mâles jusqu'au dernier, il n'y avait pas grand-chose à faire pour remédier au problème.

Jane frissonna et il sentit sa main se crispier contre la sienne.

— Ce ne sont pas *vos* nouilles sautées, Kavanagh, mais prenez-les, puisque...

— Euh... désolé, m'dame. Mais il s'agit bien de la commande de ce monsieur, intervint l'employé au comptoir. La vôtre sera prête dans une minute.

— Ah...

Il vit la gêne et la mortification passer dans ses yeux bleus. Mais elle se ressaisit très vite et le considéra d'un regard neutre.

— Dans ce cas, je vous présente mes excuses.

Les joues en feu, elle ajouta à voix si basse qu'il dut se pencher pour l'entendre :

— Je ne sais pas comment je me débrouille avec vous, mais je me mets chaque fois en position d'avoir à vous demander poliment pardon.

Secouant la tête, elle pivota sur ses talons et s'éloigna, la tête haute.

Devlin sortit son portefeuille de sa poche. Le gros problème n'était pas l'attirance qu'elle exerçait sur lui *malgré* sa notable absence d'humour et sa détermination à s'habiller en dissimulant tout ce qui valait le coup d'œil dans son anatomie. Non, le vrai problème, c'était la promesse qu'il venait

de faire à sa sœur de ne pas mettre en péril l'alléchant contrat que les Kavanagh avaient passé avec Jane et ses amies. Car Hannah l'abattrait sans hésiter, elle. Et quelque chose lui disait que sa théorie sur le chromosome mâle ne passerait pas auprès de sa sœur.

Sans compter qu'il tenait toujours parole. C'était une des premières leçons qu'il avait apprises de son père, et elle s'était inscrite en lettres d'airain au fronton de sa conscience. « Un homme ne vaut que ce que vaut sa parole, fiston. » Chez les Kavanagh, cette maxime avait pratiquement valeur de credo.

Il paya pour ses nouilles sautées, hésita une seconde, puis se dirigea vers l'endroit où Jane s'était dissimulée derrière l'édition du jour du quotidien local.

— On pourrait parler cinq minutes ?

Comme elle ne répondait pas, il prit place à sa table.

Elle fit mine de s'absorber encore un peu plus dans son article. Si elle avait murmuré : « Dégage ! », le message n'aurait pas été plus clair.

Il resta assis sans prononcer un mot et attendit.

Avec un profond soupir, elle finit par abaisser son journal. Une touche de rose fleurissait encore ses joues lorsqu'elle affronta son regard. Elle poussa un second soupir, qui ne fut guère plus qu'une fragile expiration.

— Bon, voilà, c'est parti : je suis *réellement* désolée. Pour plusieurs raisons : je n'ai cessé de vous lancer des accusations injustifiées ponctuées de commentaires désagréables. Je sais que vous aurez du mal à le croire, mais je ne suis pas comme ça, d'habitude. Et je m'engage à changer d'attitude. Dès maintenant.

En un sens, c'était un coup bas. Puisqu'il était dit qu'il n'aurait pas l'occasion de la voir déshabillée entre ses draps, il aurait aimé se raccrocher à l'idée qu'elle était imbuvable. Mais comme il était venu la solliciter pour lui montrer qu'il pouvait se comporter de façon professionnelle, il redressa les épaules et récita à son tour son mea culpa.

— Je me suis entendu prononcer des trucs, avec vous, qui ne sont pas tout à fait mon style non plus. Des trucs pour lesquels ma mère m'aurait attrapé par l'oreille en me traînant devant le lavabo pour que je me « lave » la bouche au savon. Donc, je propose que nous signions une trêve.

Elle l'observa un instant, comme pour s'assurer de sa sincérité, puis acquiesça d'un signe de tête.

— Je suis d'accord. Il faudrait que nous travaillions ensemble — que dis-je ? Nous *allons* travailler ensemble pendant les quelques mois à venir. Et je n'ai pas envie de les passer dans un état de colère noire à me ronger le foie.

Elle lui tendit la main par-dessus la table.

Il la prit à contrecœur, n'imaginant que trop bien ce qu'il ressentirait en touchant sa peau d'ange. Mais Jane eut l'heureuse idée d'abrégé le contact. Et il découvrit qu'elle avait une bonne poignée de main, solide et sincère.

Il découvrit aussi qu'au lieu de l'électriser avec le courant à 220 volts qui semblait courir entre eux en permanence, ce geste symbolique servit surtout à remplir sa fonction : sceller un pacte.

Soulagé, il se renversa contre le dossier de sa chaise.

— Donc, vous êtes un *aficionado* des nouilles sautées au basilic du Noodle Ranch, vous aussi. Je pensais emporter les miennes chez moi. Mais si ça vous dit, on pourrait manger un morceau ici ensemble ? Ce serait l'occasion de faire un peu connaissance.

Elle n'eut pas l'air très convaincue, mais elle hocha la tête quand même.

— Pourquoi pas ?

Bon, eh bien, à Dieu va... Avec un peu de chance, ce ne serait, tout au plus, que modérément inconfortable.

5

Finale­ment, Devlin n'est pas l'abruti fini qu'il paraissait être. Alors, pourquoi cette pénible impression que la situation avec lui ne fait qu'empirer ?

* * *

Ambiance, ambiance.

Jane ignorait ce que ressentait Devlin, mais, pour elle, le silence chargé dans lequel chacun retira la barquette de son sac en papier kraft était franchement inconfortable. Elle cassa l'extrémité de bois qui reliait ses baguettes entre elles, et coula un regard vers Devlin en soulevant le couvercle. Elle ne savait vraiment pas quoi dire. Quant à lui, soit il souffrait du même problème, soit il ne jugeait pas utile de combler le vide, car plusieurs minutes tendues s'écoulèrent sans qu'aucun d'eux prononce un mot.

Elle avala quelques bouchées pour se donner une bonne raison de ne pas parler. Mais ce silence de plomb devenait trop oppressant.

— Il est génial, ce plat, non ?

Brillante observation, Kaplinski. Elle se serait volontiers flanqué une gif­fle. Dans la catégorie remarque insipide, elle venait de battre un record historique.

A sa grande surprise, Devlin lui adressa un large sourire.

— J'adore ce truc. Je pourrais en manger trois fois par jour, quatre jours d'affilée.

Il changea de position sur sa chaise. C'était un concentré d'énergie, cet homme. Il était vraiment tout en muscles, avec ses épaules puissantes tirant

sur les coutures du T-shirt noir qu'il portait sous une chemise en flanelle déboutonnée, à carreaux noirs et verts. Sous les manches relevées, les tendons de ses avant-bras se contractaient et se relâchaient à chacun de ses mouvements. Il se cala sur son siège et continua de manger avec appétit. Puis il planta ses baguettes dans sa barquette encore à moitié pleine et s'essuya les lèvres avec sa serviette en papier, pour la fixer d'un regard étonnamment intense.

— Ça doit être génial de bosser dans un musée. Je suis assez accro, moi aussi.

Elle pouffa.

— C'est ça, oui.

Sitôt les mots prononcés, elle regretta sa réaction railleuse. *Bien joué, Jane. N'oublie pas que tu es censée respecter une trêve.* Mais elle avait des excuses. Face à ce regard hardi, à ce corps de grand fauve vibrant d'une extraordinaire énergie animale, n'importe qui admettrait que l'aspect « amateur de musée » ne sautait pas directement aux yeux.

Surtout si le n'importe qui en question appartenait à la moitié féminine de la population...

— Non, non, je ne plaisante pas. C'est une marotte que j'ai depuis quelques années, déjà. Tout a commencé lorsque j'ai visité le musée des navires vikings à Oslo.

Disposant sa barquette d'un côté et le sel et le poivre de l'autre, il s'appuya sur ses avant-bras, ses longs doigts ouverts en éventail sur la table, le regard perdu dans de mystérieux lointains.

— Vous êtes déjà allée en Norvège ? Vous avez vu les drakkars comme ceux de Gokstad et d'Oseberg ?

Elle secoua la tête, fascinée par l'enthousiasme dans sa voix, par l'exaltation dans ses yeux sombres.

— Leurs coques en chêne sont construites à clins. Des archéologues ont retrouvé ces bateaux sous des tumulus aux abords de quelques vieilles fermes norvégiennes, au XVIII^e et au XIX^e siècle. Les deux bateaux remontent au IX^e siècle, vous imaginez ça ? L'un est de 830 et des poussières, l'autre de 890. Ça m'a soufflé — carrément soufflé. Si j'avais pu, je serais monté à bord de ces merveilles pour les examiner de très près. Car ces structures de bois ont beau être vieilles de plus de *mille* ans, Jane, il y a un sacré métier là-dessous. Et les coques n'ont pas bougé.

Il se renversa contre son dossier et un sourire d'autodérision effleura ses traits.

— Après cette première expérience norvégienne, j'étais mordu. Au début, je ne mettais les pieds que dans les musées consacrés à la mer et à la navigation. Puis, petit à petit, j'ai diversifié et élargi mes centres d'intérêt. Mais j'avoue que les musées où on voit des tableaux, des tableaux et encore des tableaux, sont ceux qui me passionnent le moins.

Les épaules superbes dont elle avait le plus grand mal à détacher les yeux se soulevèrent, puis retombèrent.

— Par contre, quand je tombe sur un objet fonctionnel réalisé par un artisan de génie, je passe des heures à l'examiner sur toutes les coutures. Pour ces vieux drakkars, par exemple, les constructeurs ont dû commencer par créer leurs outils de leurs mains ! Et le résultat final, c'est un bateau qui tiendrait encore la mer aujourd'hui. C'est ahurissant, non ?

— Complètement.

— Oui, voilà. Pour moi, ce sont les artisans qui sont les véritables artistes dont le génie traverse les siècles.

Ramenant sa barquette de pâtes sautées devant lui, il y plongea ses baguettes et reprit une bouchée en lui adressant un sourire contrit.

— Désolé. Je ne pensais pas me mettre à monologuer ! Parlez-moi de vous, à présent. Je parie que les musées consacrés aux peintres et aux sculpteurs sont votre tasse de thé à vous.

— Je suis amateur de peinture, oui. Surtout les préraphaélites, que j'adore. Mais si je suis sensible aux arts plastiques, mon véritable amour va aux arts appliqués.

Devant son regard interrogateur, elle sourit.

— Tout ce qui est conçu par des designers. Comme les objets que j'inventorie à Wolcott, par exemple. Mes intérêts ne sont pas si éloignés des vôtres, au fond. Je craque pour le savoir-faire des créateurs de mode, ou des bijoutiers. Même fabriqués en série, les objets fonctionnels d'antan étaient parfois d'une extraordinaire beauté.

Il fixa sa bouche avec une soudaine intensité, oubliant de porter ses baguettes à ses lèvres. Jane sentit sa voix fléchir et se demanda si un morceau de *pak choi* s'était logé entre ses dents. Elle se secoua mentalement.

A part fuir aux toilettes pour vérifier, elle ne pouvait pas tenter grand-chose pour remédier à la situation. Prenant une inspiration paisible, elle

poursuivit stoïquement :

— C'est comme ça que je me suis retrouvée au Met, donc.

A son grand soulagement, il détacha les yeux de sa bouche et recommença à manger.

— C'est exactement le type de musée que j'aime, poursuivit-elle, vaguement rassérénée. Nous organisons des expositions consacrées à la peinture, bien sûr. Mais la plupart de nos collections permanentes relèvent de la catégorie « histoire et culture », qui vise à refléter un aspect de l'expérience humaine. De nos onze expositions permanentes, deux seulement sont consacrées aux arts plastiques. Et si je réussis à faire ce que j'ai à faire et à inventorier le legs d'Agnes, j'ajouterai deux collections au musée qui seront, elles aussi, du côté du non-pictural.

— Je ne suis jamais allé au Metropolitan. Mais quand j'entends votre description, je vois le Smithsonian, le musée d'art américain de Washington.

— Oui, voilà. C'est beaucoup plus notre orientation qu'un endroit comme le Louvre, par exemple. Cela dit, je serais capable de tuer père et mère pour pouvoir passer une semaine à Paris et le visiter de fond en comble !

Au lieu de répondre, Devlin se leva alors avec une telle brusquerie que sa chaise crissa sur le lino.

— Je vais prendre un verre d'eau. Vous voulez que je vous ramène un Perrier ?

Stoppée net dans son élan, Jane sentit son sourire se figer. Elle leva les yeux vers lui et cligna des paupières, déconcertée par son changement abrupt d'attitude.

— Euh... oui. Volontiers, merci.

Sourcils froncés, elle le suivit du regard alors qu'il se faufilait entre les tables dans le restaurant bondé. *Ma conversation t'ennuie-t-elle à ce point, beau gosse ?* Bon, d'accord, ce ne serait pas un drame d'envergure nationale, même si l'idée de raser quelqu'un n'était jamais très agréable. Mais Devlin, à son grand étonnement, était loin du frimeur musculeux qu'elle avait d'abord vu en lui. Une surprise, d'accord, mais pas forcément une bonne. Car si elle avait accepté de dîner avec lui, c'était, autant l'admettre, dans l'idée que la lourdeur de sa conversation l'aiderait à vaincre son absurde attirance. Une attirance qui avait une nette tendance à monter en flèche.

Alors qu'elle n'avait vraiment pas besoin de ça, en ce moment. Si encore elle avait eu un cœur d'artichaut, d'habitude ! Mais ce n'était pas du tout son cas. Elle ne comprenait pas pourquoi ce Dev avait un pareil effet sur elle. Toujours est-il que, même si le phénomène était rarissime, aucun doute ne subsistait sur sa nature. Elle se sentait plus ou moins comme une torche vivante.

Mais si elle ne pouvait faire abstraction de cette encombrante éclosion de libido, il restait possible de la contourner.

De la surmonter.

De la traverser.

Bref, de faire le nécessaire pour refermer rapidement cette parenthèse. C'était juste que...

Juste qu'elle ne s'était pas attendue à trouver Devlin passionnant. Juste qu'elle n'avait pas imaginé une seconde qu'ils auraient des centres d'intérêt communs. Le découvrir si différent de l'image qu'elle s'était formée ne lui facilitait pas la tâche.

Jane tressaillit. *Hé, mais si, justement ! Raison de plus pour te rendre aussi effacée, aussi inintéressante que possible à ses yeux.* Ce ne serait pas la première fois qu'elle utiliserait à son avantage sa capacité à se fondre dans les murs. Il y avait des années qu'elle pratiquait l'art de passer inaperçue. Enfant, elle avait régulièrement eu l'impression d'être invisible. Et plus tard, elle avait toujours fait pâle figure à côté d'Ava et de Poppy. Ce qui lui avait permis d'apprendre très jeune à se servir de son insignifiance physique — en particulier dans ses rapports avec le sexe opposé.

Peut-être ne s'était-elle pas contentée de s'en servir, mais avait-elle cultivé activement l'insignifiance en question ? Bon, enfin, peu importait... Car, à l'exception de sa brève relation amoureuse avec Eric Lestat au cours de sa première année de fac, son côté caméléon lui avait toujours été d'une grande utilité. Même avec Eric, d'ailleurs, si elle avait été aussi avisée qu'elle pensait l'être à l'époque, elle aurait dû s'appliquer à rester invisible. Mais elle avait été subjuguée par ses longues mains pâles de poète, éblouie par son haut front d'intellectuel.

Dans sa famille, le constat avait été tôt établi qu'elle n'avait pas hérité du caractère passionné de ses parents — ce en quoi elle remerciait les hasards de la génétique. En tant que spectatrice forcée de leurs déploiements passionnels quotidiens, elle avait compris très jeune que certaines émotions étaient tordues, dangereuses, et qu'elle avait tout intérêt

à les refouler activement. Sa relation avec Eric avait présenté l'avantage d'être hautement cérébrale et très accessoirement sexuelle. Si bien que, pendant quelques semaines, elle avait cru que le bonheur frappait à sa porte.

Jusqu'au moment où Eric avait soudain changé la donne.

Mais c'était une vieille histoire, sans aucun rapport avec ce qui se passait aujourd'hui. Sauf peut-être pour lui rappeler qu'elle aurait tort de se soucier de ce que Devlin pensait d'elle.

Jane se baissa pour prendre son sac à main. Elle n'avait que trop traîné ici. Il était grand temps qu'elle rentre chez elle.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de refermer sa barquette pour rapporter le reste de son dîner à la maison, Devlin revint à leur table et lui tendit son eau gazeuse.

— Et qu'est-ce qui vous a fait choisir le métier de conservateur, au fait ?

Pourquoi lui posait-il la question maintenant, alors que le sujet l'avait fait fuir, cinq minutes plus tôt ? Jane le regarda poser son verre, accrocher le pied de sa chaise de la pointe de sa chaussure et la ramener contre la table avant de s'asseoir et d'attendre sa réponse, les yeux éclairés par ce qui ressemblait à s'y méprendre à une curiosité authentique.

Elle scruta ses traits, cherchant à jauger sa sincérité, tout en se demandant, dans un accès de lucidité, pourquoi, si elle était née privée du gène du désir, Devlin réussissait à la mettre dans cet état.

Tendu.

Exalté.

Ardent.

Laissant cette épineuse question de côté, elle répondit lentement :

— A douze ans, j'ai rencontré Agnes. Une femme très différente de tous les adultes que j'avais pu connaître jusque-là.

Le coin des lèvres de Devlin se releva en un demi-sourire.

— Comme ces gentilles vieilles fées dans les films pour enfants ? Elle vous appelait « mon petit criquet » et vous inondait de sages sentences et de discours stimulants ?

Elle sentit un sourire se dessiner sur ses propres traits au souvenir de la femme qu'elle en était venue à aimer plus que sa propre famille.

— Non, ce n'était pas le style d'Agnes. Son influence s'exerçait beaucoup plus subtilement. Elle a su être présente pour chacun des événements qui ont compté dans nos vies. Et elle avait une foi évidente en chacune de nous. De nous trois, Poppy était la seule à avoir l'habitude que

des adultes s'intéressent à elle. C'est marrant, nous n'en avons jamais parlé vraiment, Ava, Poppy et moi, mais en y repensant, je crois qu'elle nous apportait à chacune quelque chose de différent. Quelque chose qui tenait compte de notre besoin le plus essentiel, le plus profond.

Calant le menton dans sa paume, Dev planta son regard dans le sien.

— Et pour vous, ce « quelque chose », c'était quoi ?

— Le fait qu'elle m'écoutait vraiment quand j'avais besoin d'exprimer quelque chose. Qu'elle me regardait et qu'elle me *voyait*. Elle m'offrait un refuge par rapport à ma vie de famille. Je pouvais *respirer*, quand j'étais avec elle.

Sous le regard pensif de Dev, Jane se figea. En avait-elle trop dit ? N'avait-elle pas révélé quelque chose de précieux et de secret qu'elle aurait dû garder pour elle ? N'étant pas de nature expansive, elle ne mentionnait que rarement le refuge qu'Agnes avait représenté pour elle. Elle parlait beaucoup avec Ava et Poppy, bien sûr. Mais de là à entrer dans ce genre de confidences avec un homme qu'elle connaissait à peine et qu'elle n'était même pas certaine d'apprécier...

Elle se hâta de revenir sur un terrain moins intime.

— Agnes m'a appris à voir la beauté de ses trésors. Et le fait qu'elle me laissait manipuler tous ces objets extraordinaires était vraiment un immense cadeau pour moi. Elle m'encourageait à passer des heures et des heures en compagnie de ses œuvres d'art en m'ouvrant les yeux sur leur splendeur.

Dev, comme par hasard, réagit précisément à ce qu'elle aurait préféré qu'il n'entende pas.

— Croyez-moi, le besoin de s'échapper de chez soi, je connais.

— Vous ? Ah bon, pourquoi ?

Elle se prépara au pire.

— Vous avez déjà rencontré plusieurs membres de ma famille, Jane. Multipliez cela par vingt, car le peu que vous avez vu jusqu'à présent n'est que la partie immédiatement visible de l'iceberg. Les Kavanagh sont aussi innombrables que les grains de sable du désert. Enfant, tout le monde — des caissiers aux instituteurs en passant par le policier du coin — savait qui j'étais. Ils connaissaient les frères et sœurs qui m'avaient précédé et ceux qui venaient après moi. Ils connaissaient mes parents, mes oncles et tantes et cousins. On ne pouvait jamais rien entreprendre dans ce fichu quartier car on était grillé d'avance. Chaque fois que quelqu'un vous voyait faire, il savait à qui s'adresser pour envoyer un signallement.

Echouant à comprendre, elle le fixait en silence.

— Et c'était vraiment si oppressant que ça ?

Pour elle, il y avait quelque chose de précieux et de confortable dans cette notion de grande famille, avec tous ces proches qui s'intéressaient à vous, et accordaient du prix à ce que vous faisiez de vos journées.

— Oui, je suffoquais. Un peu comme ce que vous avez dû ressentir de votre côté.

— Comment ça ?

— En tant qu'enfant unique. Avec l'attention de vos deux parents rivée sur vous. Ça aussi, c'est tuant. Même si c'est une forme d'étouffement différente de celle que j'ai connue.

Elle réussit — de justesse — à ne pas lui rire au nez. A part les moments où ses parents avaient été en quête d'auditoire pour leurs affrontements tragi-comiques, l'attention parentale n'avait jamais été prodiguée en abondance, chez les Kaplinski. La passion houleuse entre Mike et Dorrie monopolisait tout le champ affectif familial. Ils se déchiraient comme des bêtes féroces et se réconciliaient avec une ardeur tout aussi sauvage. Elle-même n'avait jamais eu la moindre place, au milieu de ces débordements permanents. Devlin avait cru suffoquer sous un trop-plein d'attention familiale ? Elle-même avait été si seule, par moments, qu'elle se serait roulée en boule par terre pour crier son désarroi.

Si elle n'avait pas eu la chance de croiser le chemin d'Ava et de Poppy, elle se serait enfoncée tête la première dans le puits sans fond d'un auto-apitoiement chronique. Mais chaque fois qu'elle s'était sentie en danger de sombrer, ses amies l'avaient sauvée de la folie parentale, du sentiment perpétuel d'être la cinquième roue du carrosse. Jane considérait ses deux amies comme sa véritable famille. Une merveilleuse famille *bis* à laquelle Agnes était venue s'adjoindre par la suite.

— Alors ? Je me trompe ou j'ai raison ? demanda Devlin, impatient, interrompant le cours de ses pensées.

Elle fixa son regard sur lui. L'or rouge de ses cheveux luisait d'un éclat intense sous les plafonniers et il la considérait avec amusement, les yeux plissés dans l'attente de sa réponse.

— J'ai raison, non ? Vos parents ont dû s'apercevoir très vite que vous aviez du potentiel, et ils vous ont poussée à bloc pour vous voir satisfaire les hautes attentes qu'ils faisaient peser sur vous.

Il aurait difficilement pu être plus à côté de la plaque. Mais elle se garderait bien de le détromper. Comment admettre que l'on n'avait pas été aimée, devant un homme qui avait eu une armée de familiers autour de lui, s'intéressant à ses moindres faits et gestes ?

Elle lui offrit un petit sourire.

— Waouh, c'est troublant... Vous êtes un grand observateur de la nature humaine, Devlin. Mais ai-je vraiment besoin de vous le dire ? On a dû vous le seriner assez souvent.

Regardant sa montre à son poignet, elle fit mine de tressaillir.

— Vous avez vu l'heure ? Désolée, je dois filer.

Il faut que je sorte d'ici, que je sorte d'ici, que je sorte... Elle fourra le reste de son repas dans le sac en papier kraft et enfila son manteau. Puis se força à soutenir une dernière fois son regard.

— Ça a été... euh... sympa, ce petit repas. A refaire.

Même pas en rêve, monsieur Kavanagh.

OceanofPDF.com

6

Ce matin, au réveil, je baignais dans une sueur froide, avec la bouche sèche et le cœur battant. Comment avons-nous pu traiter cette question par-dessus la jambe ?

* * *

Seigneur Dieu Jésus Marie Joseph...

Jane suivit des yeux Devlin qui s'éloignait. Elle avait vraiment besoin de faire une coupure, pour échapper à la fascination physique que cet homme exerçait sur elle. Pas parce qu'ils continuaient de se quereller, non. Au contraire, même. Depuis leur rencontre fortuite au restaurant asiatique, quelques jours plus tôt, ils se comportaient l'un et l'autre avec une politesse exquise et une modération exemplaire.

— Ce type a des fesses à damner une sainte, commenta Ava, lovée sur la banquette dans l'arrondi de la fenêtre, avec une vue striée de pluie sur les rives illuminées du lac de l'Union.

— Ne m'en parle pas...

Poppy tourna la tête pour examiner le jeu de ses puissants muscles fessiers sous un autre angle alors que Dev se dirigeait vers l'escalier au fond du vestibule.

— C'est un bonheur de les regarder, quelle que soit la perspective. Très, très appétissant, tout ça.

— On y planterait volontiers les dents, oui, acquiesça Jane.

Ce qui, en quelques mots, résumait son problème. Devlin et elle avaient beau être professionnels et civilisés jusqu'au bout des ongles, elle ne parvenait pas à extraire sa libido de l'équation.

Consciente qu'un silence stupéfait venait de tomber dans la pièce, elle cligna des yeux en voyant que ses amies la contemplaient avec des yeux ronds.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu as dit que tu planterais volontiers les dents dans les fesses de Dev, répondit Ava, visiblement sous le choc.

— Et alors ? Cela équivaut grosso modo à ce que vous venez de dire l'une et l'autre, non ?

— Tout à fait. Mais il s'agissait d'Ava et de moi, rétorqua Poppy. Alors que toi, tu ne remarques jamais les aspects sexe du mâle de base.

Elle secoua la tête en riant.

— Mais bien sûr que si, je les remarque ! Ce n'est pas parce que je ne saute pas sur le monsieur en question, ou que je ne bavasse pas pendant des heures sur le sujet, que je suis aveugle, sourde et insensible ! Enfin quoi, zut ! Toute femme normalement douée de vision reste rêveuse devant un postérieur aussi magistralement sculpté que celui-là.

Ouille... Là, elle en avait peut-être un peu trop dit, à en juger par le regard averti que Poppy posa soudain sur elle.

Elle se hâta de changer de sujet.

— Bon, les filles, si je vous ai demandé de passer ici ce soir, c'est pour une raison bien précise.

Ava battit des paupières.

— Ce n'était pas seulement une envie subite de voir nos jolies figures et de te délecter du charme délicat de notre conversation ?

— Bien sûr que si, ça va sans dire. Mais j'ai également un problème que je veux vous soumettre le plus vite possible.

Obéissant à la tradition d'une longue et solide amitié, Ava et Poppy lui accordèrent aussitôt leur pleine et entière attention.

— La nuit dernière, je suis passée du sommeil serein à une véritable attaque de panique. Avez-vous une idée, toutes les deux, de la valeur des pièces de collection dont Wolcott regorge ?

Le simple fait d'aborder le sujet lui procurait de nouveau des palpitations. Ava et Poppy répondirent plus ou moins d'une même voix.

— Il serait difficile de l'ignorer, Janie.

— Vous me regardez toutes les deux comme si j'étais un monstre à deux têtes, mais j'ai de bonnes raisons de m'angoisser. Nous sommes toutes

d'accord pour affirmer que les collections d'Agnes valent une petite fortune, n'est-ce pas ?

Ses deux amies opinèrent.

— Donc, vous êtes conscientes du devoir qui nous incombe de les protéger. Je ne sais pas pourquoi ça ne m'a pas sauté aux yeux plus tôt, mais je doute que l'alarme ait été changée depuis 1989, lorsque Agnes a revu son installation de sécurité. Et je n'ai même pas besoin de vous dire à quel point la technologie a évolué depuis l'époque de nos sept ans...

Son regard se porta alternativement sur l'une et l'autre de ses amies.

— Il est plus que temps d'investir dans une installation de sécurité *ad hoc*. Et le plus tôt sera le mieux, si mon système nerveux à son mot à dire dans l'affaire.

— Cela représenterait une dépense importante, observa Poppy en se mordillant la lèvre.

— Importante, peut-être, mais indispensable.

— Sachant que nous avons déjà à financer la restauration. Qui va nous coûter bonbon, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Entièrement d'accord avec toi, Poppy. Mais nous pourrions y perdre « bonbon » aussi, si nous étions cambriolées. Alors que nous aurons besoin de vendre certains de nos objets d'art pour financer les travaux, justement.

Elle posa la main sur le bras de Poppy.

— Ecoutez, les filles, je reconnais que je suis obnubilée par mes responsabilités vis-à-vis du Met et, par extension, vis-à-vis d'Agnes qui a placé sa confiance en moi. Mais voilà : à la première lecture du testament, je pensais avoir des océans de temps devant moi pour préparer les collections en vue de l'expo. Mais l'homologation du testament a pris plus de temps que prévu, l'échéance de janvier se rapproche à une vitesse effarante, et ce n'est pas comme si les pièces de la future exposition étaient rassemblées, triées et prêtes à être datées et étiquetées. Je sais que c'est plus maso qu'autre chose de me torturer à l'idée de ce qui pourrait arriver si nous étions cambriolées, mais en même temps... Oups, désolée, je vous soule, non ?

Elle prit une profonde inspiration et relâcha l'air avant de regarder ses deux amies droit dans les yeux.

— Il reste que s'il arrive quelque chose, nous serons affectées toutes les trois, et pas seulement moi.

— Nous sommes assurées, non ? objecta Poppy.

— Oui, bien sûr, mais la question est de savoir comment. Je ne vois pas comment nous pourrions l'être de façon exhaustive, alors que personne ne sait exactement ce que contient cet hôtel particulier.

— Je me demande pourquoi Agnes n'a jamais fait procéder à un inventaire détaillé.

Ava intervint dans la conversation.

— Probablement pour la même raison qui l'a fait négliger de moderniser son système de sécurité. Je crois que ce qui l'intéressait vraiment, c'était de dénicher des pièces rares. Plus pour le plaisir d'avoir de beaux objets et de les regarder que dans l'idée de faire de sa maison un musée. Jane, en tout cas, a mis le doigt sur un vrai problème. L'assureur a dû attribuer une couverture standard.

Jane hocha la tête.

— Et à moins qu'Agnes n'ait mis en place des dispositions particulières pour ses collections, l'assurance ne doit couvrir qu'une partie de tout ce qu'elle a accumulé au fil des ans. Je pense d'ailleurs qu'il faudrait que nous nous renseignions d'urgence sur ces questions. Pour voir ce que nous garantit précisément la police d'assurance actuelle, et sans doute pour en établir une nouvelle. Je ne suis même pas certaine que nous soyons vraiment couvertes, à ce stade.

Poppy sortit une tablette tactile du volumineux sac à main qu'elle portait à l'épaule, fouilla un moment pour trouver un stylet, puis griffonna une annotation.

— O.K. Je me renseignerai.

— Merci. Mais ce qui m'effraie le plus, c'est de penser que toutes ces merveilles qu'Agnes a mis des années à acquérir et à rassembler pourraient s'envoler en fumée parce qu'un drogué quelconque aura besoin d'argent pour satisfaire son addiction.

— Ce n'est pas toujours rose d'être de riches propriétaires, observa Poppy avec un léger soupir.

— Avec le bon vient toujours le moins bon, acquiesça Ava avec sagesse. Il reste que nous nous sommes lancées dans l'aventure. Peut-être pas tout à fait préparées, mais en tout cas les yeux ouverts. Donc, je vote pour que nous allions jusqu'au bout de nos responsabilités et que nous fassions changer le système de sécurité.

Jane hocha la tête.

— Je joins ma voix. Et toi, Poppy ?

La première décision qu'elles avaient prise en apprenant qu'Agnes leur avait laissé la majeure partie de ses possessions terrestres, c'était de fonctionner à l'unanimité plutôt qu'à la majorité. Il était hors de question d'investir de l'argent quelque part si l'une des trois n'était pas partante.

Leur blonde amie hocha résolument la tête.

— Bon, d'accord. Je souscris. Mais je ne connais rien de chez rien en installations de sécurité, et je ne pense pas que vous soyez mieux informées que moi. Alors, comment allons-nous nous y prendre ? Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi.

Au-dessus de leurs têtes, un craquement sonore se fit entendre, suivi du choc d'une latte arrachée chutant au sol. Elles levèrent toutes trois les yeux au plafond. Puis se regardèrent.

Et se mirent à rire.

— Les dieux ont parlé, conclut Poppy.

Passant la tête par la porte du salon, elle beugla le nom de Devlin. Ava se leva indolemment de son siège banquette.

— Voilà ce nous aimons tant chez toi, Pop, commenta-t-elle d'une voix suave. Ton raffinement à toute épreuve.

— Le raffinement, ce sera pour une autre fois, les filles.

Lorsque la voix de Devlin s'éleva en réponse, Poppy lui demanda en criant de descendre un instant, puis reporta son attention sur Ava.

— Il bosse dans le bâtiment. Je pense que les grands salamalecs mondains sont moins importants pour lui que... pour quelqu'un comme toi, par exemple.

Jane aurait préféré se passer de l'intervention de Devlin, mais elle savait que Poppy avait raison. Aucune d'entre elles n'avait la compétence nécessaire pour choisir un bon système d'alarme. Alors qu'un entrepreneur en bâtiment saurait sans doute les conseiller utilement.

Quelques secondes plus tard, Devlin entra dans le salon de sa foulée élastique.

— Vous ne pouvez plus vous passer de ma compagnie, mesdames ?

— C'est votre fessier à croquer qui doit nous faire cet effet, rétorqua Poppy.

Ses sourcils noirs se haussèrent sous ses cheveux couleur de bois rouge.

— Pardon ?

— Jane ne vous a pas dit que c'était ce qu'elle pensait de votre... Aïe ! Hé, mais tu es folle, Ava !

Se laissant tomber sur la causeuse derrière elle, la gracieuse Poppy posa son pied gauche sur son genou droit, et massa délicatement son cou-de-pied, que son amie venait d'écraser du talon.

— Oups, désolée ! s'exclama Ava d'un ton serein. C'était vraiment très maladroit de ma part.

Jane l'entendit à peine. Des courants brûlants lui électrisaient les veines, comme une ligne à haute tension parcourue de gerbes d'étincelles, tandis que le regard de Devlin venait s'attacher au sien.

Il faisait horriblement étouffant dans cette pièce, tout à coup, non ?

Ressaisis-toi, Kaplinski ! Elle redressa les épaules et leva le menton. Car elle connaissait l'origine exacte de son problème — et il était sans rapport avec le réglage du thermostat. Ce n'était pas pour rien qu'elle s'échinait à éviter cet homme, bon sang ! Il existait cette redoutable alchimie entre eux, ce courant démoniaque, ce feeling infernal qui la liquéfiait de peur.

Relâchant l'air qui lui comprimait la poitrine, Jane brisa volontairement le contact visuel entre eux et fit mentalement un grand pas en arrière.

— Désolée, Devlin, il vous faudra excuser les élucubrations de Poppy. C'est juste un petit problème psychologique chez elle. Mais rien d'alarmant.

Victoire. Sa voix venait de sonner tout à fait normalement.

— Si mon amie vous a demandé de nous consacrer quelques minutes, c'est à cause du système d'alarme.

Il fit un pas dans sa direction, l'œil torride, l'image même du tombeur à la cool, avec son jean élimé, son T-shirt noir et ses chaussures de chantier.

— Alors, comme ça, j'ai un fessier à croquer, Jane ?

Et comment, oui ! Mais elle n'allait certainement pas entrer dans ce jeu-là.

— Tout à fait, Devlin, tout à fait. Maintenant, pour en revenir à notre alarme...

Il fourra les mains dans ses poches, fit un pas en arrière et s'adossa contre le jambage de la porte.

— Si c'est de celle de Wolcott que vous parlez, elle est complètement out. Il vous en faut une nouvelle.

— Oui, c'est la conclusion à laquelle nous étions parvenues par nous-mêmes. Malheureusement, nous ne savons pas quel genre d'installation

serait la mieux adaptée à la configuration des lieux et au type de biens à protéger.

Dev hocha la tête.

— Comme il y a des années que je vis à l'étranger, je ne sais plus très bien quels systèmes sont les plus performants sur le marché. La technologie évolue plus vite que la lumière. Mais je vais poser la question à Bren. Lui saura vous le dire.

Ainsi, Dev avait vécu hors des Etats-Unis ? Mais où ? A Oslo, bien sûr, puisqu'il lui en avait parlé. Elle avait cru qu'il y avait simplement passé des vacances. Mais « plusieurs années », c'était l'aventure, un tout autre style de vie. Et elle voulait savoir où, quand, pourquoi et comment il s'était expatrié. Déterminée à rester pro, cependant, elle ravala la foule de questions qu'elle avait sur le bout de la langue.

— Vous avez vécu à l'étranger ? s'exclama Ava. Où cela ? Pourquoi ?

Jane réprima un sourire. Ce n'était pas pour rien qu'Ava et elles étaient liées par une solide amitié.

— J'ai été un peu partout, en fait. Enfin... partout sur les mers, plus exactement. Je suis marin.

D'où sa fascination pour les musées maritimes.

— Engagé dans la marine ? voulut savoir Ava.

— Oh, non, pas du tout. Je navigue à la voile. La plupart du temps, je convoie des yachts pour des particuliers. Je récupère un voilier à un point A où les propriétaires l'ont laissé, pour l'emmener jusqu'à un point B où ils souhaitent le récupérer. Ou, parfois, ils me prennent tout simplement comme skipper.

Il secoua la tête.

— Vous seriez surprises de voir le nombre de gens qui achètent les bateaux les plus extraordinaires et qui, finalement, n'ont que très peu envie de s'en servir pour naviguer.

Jane n'avait aucun mal à l'imaginer, barre en main, cheveux au vent, sur fond d'océan. En fait, elle le visualisait si bien que c'en était alarmant.

— Si vous êtes marin, que faites-vous ici, à diriger un chantier de construction pas même navale ?

Il lui adressa un sourire en biais qui eut un effet inquiétant sur son équilibre.

— Je suis né dans le bâtiment, ma belle. Et il m'arrive encore de prendre des chantiers entre deux convoys. Vous avez la garantie

« satisfaites ou remboursées » que je ne vous massacrerai pas le boulot. Je suis encore plus à l'aise armé d'une scie et d'un marteau que je ne le suis aux commandes d'un voilier... Ce qui n'est pas peu dire.

— Voilà qui est modestement exprimé.

— N'est-ce pas ?

Il sortit son téléphone de sa poche et composa le numéro de son frère. Lorsqu'il referma son portable après un second appel, il n'avait pas seulement obtenu le nom du meilleur installateur d'alarme sur le marché, il avait également négocié dans la foulée avec l'entreprise en question, qui acceptait de leur fournir un système de sécurité optimal pour mille cinq cents dollars de moins que le tarif affiché.

Ava et Poppy lui firent fête, et Jane résista non sans mal à la tentation de se mêler à leurs effusions. Vu la manière dont elle avait envie de le remercier, il était plus sage qu'elle tienne ses distances. Les images de plus en plus précises et de plus en plus moites qui lui bombardaient la conscience la déstabilisaient sérieusement. Si bien que ses remerciements durent paraître guindés et peu sincères. Elle aurait préféré pouvoir se montrer plus spontanée, mais la dernière chose dont elle avait besoin en ce moment, c'était d'un accès de surchauffe hormonale.

Comme si Devlin se souciait de sa réaction, d'ailleurs. Il se contenta de lui jeter un rapide regard de la tête aux pieds, puis il s'humecta les lèvres et prit congé.

Dès la seconde où il eut quitté la pièce pour retourner s'attaquer au disgracieux solarium, Poppy fondit sur elle.

— Jane Kaplinski ! Espèce de démon femelle lubrique ! C'est *lui* l'obscur objet de ton désir !

— QUOI ? se récria Ava en regardant leur blonde amie comme si elle venait de tomber sur la tête. N'importe quoi. Jane ? Se consumer de désir pour Dev...

Mais son expression dut la trahir, car Ava s'interrompit à mi-protestation et examina soudain ses traits avec une attention soutenue.

— Jane ?

— Bon, bon, O.K. Je me rends, je confesse, j'avoue tout, murmura-t-elle en se laissant tomber sur la causeuse. Je fantasme à mort sur Devlin Kavanagh. Embarrassant, non ?

— C'est surprenant dans la mesure où ça t'arrive une fois tous les dix ans, commenta Poppy en venant s'asseoir à côté d'elle. Mais je ne vois pas

en quoi ce serait embarrassant, puisque l'attirance est très clairement réciproque.

— Pfff... n'importe quoi.

— Non, Poppy a raison, intervint calmement Ava. Au début, quand il s'est avancé vers toi, après la réflexion délicate de notre Miss Grande Gueule au sujet de son postérieur, j'ai cru qu'il faisait juste partie de ces mecs qui ont besoin d'affirmer leur pouvoir de séduction avec n'importe quelle femelle qui leur tombe sous la main.

— C'est clairement son cas, non ?

Jane donna un coup d'épaule à Poppy.

— Et merci pour le coup bas de tout à l'heure, au fait.

Sans se soucier de cette digression, Ava secoua la tête.

— Je ne crois pas que Devlin soit un séducteur. Quand j'y repense, il ne se comporte jamais avec Poppy et avec moi comme il se conduit avec toi. Il plaisante avec nous, c'est vrai. Mais on sent que c'est juste pour le fun et qu'il n'y a aucune intention derrière... Alors qu'avec toi, c'est tout juste si on ne voit pas voler les étincelles.

Le ventre de Jane tressaillit à cette pensée, mais elle la rejeta d'un haussement d'épaules.

— Cela ne change rien, de toute façon. Je n'ai pas de temps à consacrer à ces plaisantes distractions.

— Si tu n'as pas le temps, prends-le quand même, riposta Poppy. Faire l'amour est un remède à tous les maux. C'est une activité qui libère des endorphines et...

Jane l'arrêta d'un geste, bien décidée à tuer dans l'œuf le début d'une vigoureuse campagne « Pro-sexe pour Jane », lancée par son amie.

— Pop, veux-tu bien avoir la bonté de m'écouter, *pour une fois* ? Je viens de t'expliquer que j'étais morte de trouille à l'idée de ne pas être prête à temps pour l'expo de janvier.

— Raison de plus pour rechercher l'effet antistress de ces fameuses endorphines.

Poppy releva un genou contre sa poitrine et se tourna pour lui faire face.

— Cela te soutiendrait plus efficacement dans ta tâche que trois assistantes et une semaine de thalasso.

— Je me sentirais soutenue dans ma tâche si tu me donnais un coup de main, au lieu de me sermonner sur les bienfaits hormonaux de l'orgasme.

Poppy l'examina un instant en silence, puis rejeta un nuage de boucles blondes dans son dos.

— Tu es fermement décidée à ne pas suivre mes brillants conseils, n'est-ce pas ?

— Exact.

Elle poussa un soupir découragé mais n'insista pas.

— Bon, très bien. Je suis prête voler à ton secours si tu as besoin de moi.

— Si cela peut te consoler, je m'arrangerai avec le Met pour que tu sois payée pour ta peine.

Le visage de Poppy s'éclaira.

— Super ! Tu me connais. J'ai toujours besoin d'argent, à cette époque de l'année. Je n'ai pas encore reçu les aides de la municipalité pour les nouveaux stages que j'organise avec les enfants. Et je sais que j'ai encore un moment à attendre avant de toucher l'avance pour le modèle de carte de visite que j'ai vendu récemment.

Ava hocha la tête.

— Bon... Si tu aides Jane, Poppy, je veux bien me charger de régler le problème de l'assurance.

— Merci à vous deux, les filles ! Je vous adore. Demain, au musée, je demanderai à Gordon Ives s'il peut me donner un coup de main pour une expo. Si je parviens à alléger ma charge de travail là-bas, j'avancerai peut-être ici comme je le voudrais.

* * *

Au Met, le lendemain, elle profita d'un creux de son emploi du temps pour se mettre en quête de Gordon. Ne le trouvant ni dans les salles d'exposition, ni dans la réserve, ni au réfectoire, elle monta au sixième étage, où ils avaient chacun leur bureau. En arrivant devant celui de Gordon, tout au fond du couloir, elle vit par la porte entrebâillée qu'il était au téléphone. Après avoir frappé un coup discret contre le montant, elle passa la tête dans la pièce qui — si imaginable que la chose puisse paraître — était encore plus petite et plus encombrée que celle qu'elle occupait.

Gordon leva la tête en sursaut. Dès qu'elle entrevit son expression, elle se rejeta en arrière, en murmurant un rapide « pardon ». L'impression

qu'elle avait eue était qu'il était nettement irrité. Mais lorsqu'elle le vit rentrer la tête dans les épaules en lui tournant le dos, elle se demanda si ce n'était pas plutôt de la culpabilité qu'exprimait son attitude.

Dans l'un ou l'autre cas de figure, ce n'était manifestement pas le moment de le déranger.

Lorsqu'il raccrocha quelques instants plus tard, pourtant, Gordon se renversa contre son dossier et lui fit signe d'entrer avec un large sourire de bienvenue. Au point qu'elle en arriva à douter de son impression première.

— Désolé de t'avoir fait attendre, Jane. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'ai un service à te demander. Tu étais sérieux, l'autre jour, lorsque tu m'as proposé ton aide ?

Il se redressa lentement dans son fauteuil.

— Bien sûr. Je n'ai pas l'habitude de lancer des paroles en l'air.

— Tu es un prince parmi les hommes, Gordon.

Pour pouvoir s'asseoir, Jane dut ôter une pile de brochures pour la future exposition « Anselm Kiefer : ciel et terre » posée sur l'unique chaise destinée aux visiteurs.

— J'ai peur de ne pas tenir le rythme, pour les collections Wolcott. Et je sais que si je parviens à dégager ne serait-ce qu'une semaine complète où je pourrais m'y consacrer non-stop, je commencerais à y voir plus clair. Donc, si tu acceptais de prendre le relais pour mon expo « L'art à l'âge des découvertes », la semaine prochaine, tu me rendrais un fier service, Gordon.

— « L'art à l'âge... »

Il cligna des paupières.

— L'exposition espagnole, tu veux dire ?

— Oui, voilà. Toute l'organisation est déjà faite. Mais les pièces doivent arriver en début de semaine prochaine et il faudra toutes les vérifier une à une, bien sûr. J'ai déjà fait la maquette et prévu les emplacements, mais il faudra vérifier que les formats correspondent. Tu sais qu'on a parfois des surprises.

Gordon acquiesça.

— C'est vrai. Dès que tu commets l'erreur de te fier aux spécifications techniques qui te sont fournies, c'est la cata.

Pourquoi exactement, elle n'aurait su le dire, mais il paraissait presque vexé qu'elle lui demande de la remplacer, même s'il n'avait pas protesté ouvertement.

— Ecoute, Gordon, je réalise que je t'en demande beaucoup. Si c'est trop, ne te sens surtout pas obligé de...

— Mais non, cela ne me dérange pas du tout.

Il lui adressa un grand sourire, et elle ne vit plus trace de cette espèce de réticence qu'il lui avait semblé percevoir. Elle se détendit aussitôt.

— Merci. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'apprécie. Tu apparaîtras comme cocommissaire dans le catalogue, bien sûr. Et tu auras une invitation au banquet organisé pour le roi et la reine d'Espagne.

Elle se leva.

— Encore merci, Gordon.

— Mais je t'en prie, dit-il en se mettant sur pied à son tour. Je te l'ai déjà dit et je le pensais sincèrement : tout ce que je peux faire pour t'aider, je le ferai.

Galvanisée par cet allègement providentiel de son emploi du temps, Jane se dirigea vers la porte d'un pas presque dansant. Elle se retourna sur le seuil pour lui adresser un sourire radieux.

— Je vais aller te chercher les documents dont tu auras besoin. Tu me sauves la vie, tu le sais ?

Gordon lui rendit son sourire.

— Aucun problème.

Elle se détourna en riant et regagna son propre bureau.

Sans voir les yeux de Gordon se rétrécir de rage.

7

Pourquoi faut-il toujours que ma vie soit si compliquée ? J'aurais sérieusement besoin d'une séance de thérapie par le shopping (pour achat de chaussures, de préférence).

* * *

Le sourire de Gordon s'évanouit dès l'instant où Jane franchit la porte. L'exposition espagnole ? Elle lui avait fourgué sa putain d'expo espagnole ? La salope ! Etait-ce pour son boulot au musée qu'il lui avait proposé son aide ?

Non, non et non !

Certes, il avait dit qu'il ferait tout ce dont elle aurait besoin. Mais c'était à Wolcott qu'il pensait ! A cette grande baraque de riches, bourrée de trésors escamotables, prêts à être discrètement sacrifiés pour la bonne cause.

Pour *sa* cause, autrement dit.

Car il était pris à la gorge ! Avec une énorme dette à régler. Et un tabassage à éviter, de préférence. Or il y avait là une injustice. Une injustice énorme. Car il ne méritait pas de se retrouver dans cette situation pourrie, après tous les efforts qu'il avait faits pour se sortir la tête de l'eau.

Joueur, il l'était et l'avait toujours été. Mais de l'espèce qui gagne. Pour comprendre à quel point il était brillant, il suffisait de voir le butin qu'il avait amassé au fil des années. D'un jour à l'autre, il s'attendait à remporter le gros lot. Et il quitterait ce musée de ploucs où personne n'était fichu de reconnaître ses compétences. Ses qualités dépassaient pourtant largement celles d'une Kaplinski. Mais les nullités qui dirigeaient le Met pourraient

tous aller se faire foutre, car il entrerait dans le circuit du poker professionnel et prendrait sa retraite jeune, avec de l'argent plein les poches. Compte tenu du soin exquis qu'il prenait de sa personne, il imaginait d'ici les surnoms que les annonceurs se décarcasseraient pour lui trouver. Quelque chose comme « Sid le Soigné », peut-être. Ou peut-être « Ives l'Impeccable ». Mais ce ne serait pas encore pour cette année.

Gordon nota qu'il avait les poings serrés et qu'il respirait si vite qu'il en haletait presque. Aspirant une grande bouffée d'air, il réussit à recouvrer une apparence de calme.

Bon, il n'y avait pas de quoi en faire un fromage. Il avait eu une mauvaise passe. Ce qui arrivait à tout le monde, dans l'univers du poker, même aux meilleurs joueurs. Le problème, c'est qu'il avait dilapidé tous ses gains, une petite fortune qu'il avait économisée en vue de sa participation au Vegas Challenge. Et, au lieu de renoncer sagement au tournoi pour cette année, il avait emprunté les dix briques dont il avait besoin pour les droits d'entrée. Sachant que cela faisait dix-huit mois qu'il se préparait en vue de cette compétition, qu'il considérait comme le tremplin qui lancerait sa carrière. Fast Eddy Powell, un prêteur usurier de son ancien quartier, lui avait filé la somme sans trop se faire prier.

L'ennui, c'est que sa déveine avait continué. Il était tombé sur une table pourrie et avait tiré des cartes plus pourries encore. Et il n'avait même pas tenu au-delà de la première journée.

Il s'était fait avoir comme un bleu, en fait. A tous les coups, ce tournoi avait été truqué.

Powell, son vieux copain d'enfance, aurait pu montrer un peu de compréhension, vu les circonstances. Mais que dalle, évidemment. Ce type était un requin, rustre et borné. Tout ce qui l'intéressait, c'étaient ses retours sur investissement — hier, de préférence, et si possible avant. Powell n'avait pas précisément la réputation d'être un modèle de patience.

Quand Jane avait frappé à sa porte, il était justement au téléphone avec Eddy. Il venait de réussir à gagner un court répit en s'engageant à vendre sa Lexus, lorsque Son Altesse Royale avait fourré son petit nez pointu dans son bureau.

Comme elle le foutait en rogne, celle-là ! Comme si ça ne lui suffisait pas d'avoir l'allure et le maintien des filles de la haute et une éducation de princesse, il fallait, en plus, qu'elle se ramasse l'héritage du siècle. Sans avoir rien fait pour le mériter. D'accord, elle avait fait preuve de gentillesse

avec une rombière sur le déclin connue pour son excentricité. Et cela avait suffi pour que la prodigieuse fortune des Wolcott lui tombe tout cuit dans le bec ?

Cela démontrait ce qu'il savait depuis toujours : que l'argent allait à l'argent et nulle part ailleurs. Alors que pour un type comme lui, qui avait dû se battre pied à pied pour s'arracher à la cité sordide où il était né, il n'y avait jamais de cadeau. Pas un sou. Pas un coup de pouce. Jamais un geste de soutien ni une faveur.

Les hautes instances du Met adoraient déjà la tronche de Kaplinski, et cela ne lui suffisait pas, à cette bêcheuse suprême ? Eh bien, non. Il fallait *en plus* qu'elle leur apporte, non pas une mais deux collections prestigieuses sur un plateau. De quoi faire d'elle la Miss Muséissime de l'Année. Comme s'ils ne la portaient pas déjà assez aux nues.

Et lorsqu'il avait tenté de s'octroyer une petite part du gâteau, dans le seul but d'échapper à l'anéantissement, que lui fourguait-elle du bout des lèvres ?

Sa connerie d'exposition espagnole. Qu'il avait supplié Marjorie de lui confier, d'ailleurs, lorsqu'il avait appris que Seattle serait une des étapes désignées pour cette exposition itinérante. Et l'avait-il obtenue, cette pauvre faveur qu'il demandait ? *Niet*. Marjorie lui avait répondu qu'elle voulait que sainte Jane s'en charge. Mais maintenant, comme par hasard, il était devenu digne de s'en occuper. Seulement parce que la précieuse Jane avait trouvé de plus hautes occupations.

Il la ferait, sa fichue expo espagnole — Dieu sait qu'il était capable de torcher ce truc-là les doigts dans le nez. Mais c'était seulement le plan B.

Et la Kaplinski pouvait être sûre d'une chose : il ne renonçait pas au plan A pour autant.

* * *

Jane titubait de fatigue, le lendemain soir, alors qu'elle sortait les clés de son appartement de son sac. Elle avait deux longues, très longues journées de travail dans les jambes.

La veille au matin, elle planait sur un petit nuage, persuadée qu'elle était tirée d'affaire et que tout irait comme sur des roulettes. La bonne nouvelle, c'est qu'elle avait effectivement avancé un peu.

La mauvaise, c'est qu'elle ne progressait toujours qu'à *tout* petits pas.

Un obstacle qu'elle avait eu le tort de ne pas prendre en compte par avance : Agnes n'avait pas conservé ses trésors sous la forme de collections ordonnées, complètes, n'attendant plus que d'être exposées. Plusieurs pièces de la future manifestation « La haute couture à travers le siècle » avaient été reléguées Dieu sait où dans l'immense demeure. Une réalité qu'elle aurait pu anticiper si elle avait pris la peine de réfléchir un minimum à la question. Pour la raison évidente qu'Agnes n'avait pas acheté, des décennies durant, les créations de couturiers et de joailliers célèbres dans le but d'en faire des pièces de musée. En grandeoureuse qu'elle était de la beauté, elle avait tout simplement choisi ces bijoux et ces vêtements pour s'en parer.

Ce qui était, après tout, leur fonction première. Mais sa tâche actuelle de commissaire d'exposition ne s'en trouvait pas facilitée. Elle avait fouillé Wolcott de fond en comble. Et n'avait toujours pas réussi à mettre la main sur *la robe* Christian Dior en crêpe de Chine de la fin des années cinquante, avec sa cape de soirée en hermine. Depuis le moment où Jane avait vu une photo d'Agnes émergeant d'une limousine avec cette tenue de rêve sur le dos, elle avait su que cet ensemble formerait la pièce maîtresse autour de laquelle elle organiserait la future expo.

A condition, toutefois, qu'elle parvienne à mettre la main sur la tenue en question !

Elle avait le souvenir d'être tombée sur cette photo alors qu'elle était encore adolescente. Sa vieille amie lui avait décrit les circonstances dans lesquelles elle avait inauguré la Dior. Elle avait moins de trente ans, à l'époque, et son père l'avait incendiée pour avoir décliné une demande en mariage sur le mode « maintenant ou jamais » de la part d'un jeune homme de grande famille, qui avait refusé d'attendre son retour d'un trekking qu'elle avait projeté de faire en Amérique du Sud.

Les nerfs de Jane bourdonnaient d'excitation. Le nom d'Agnes Wolcott n'était peut-être pas célèbre d'un bout à l'autre de l'Amérique. Mais ses excentricités, son célibat affiché, la façon dont elle avait parcouru le monde à l'aventure, sa philanthropie et ses tenues spectaculaires faisaient d'elle un personnage. Elle avait la ferme intention d'inclure quelques-unes des anecdotes les plus fascinantes de la vie d'Agnes en même temps qu'un agrandissement de la photo en question. Plus d'autres clichés où on la voyait arborer les différentes créations qui figureraient au catalogue de l'expo.

Surexcitée, les mains tremblantes, elle cafouilla pour trouver le trou de la serrure. Elle sentait que cette exposition avait le potentiel nécessaire pour remporter un joli petit succès, ne le cédant en prestige qu'aux collections héritées de Jacqueline Kennedy.

Jane secoua la tête. *C'est un peu ambitieux de te dire ça, alors que tu n'es même pas fichue de localiser la moitié des pièces destinées à être exposées !* Peut-être avait-elle hérité du goût familial pour le spectaculaire, tout compte fait ? La pensée était effrayante, vu qu'elle avait toujours considéré que son activité au musée se situait loin au-dessus du petit théâtre de boulevard que Mike et Dorrie Kaplinski maintenaient tant bien que mal à flot. Mais une scénographie était une scénographie, quel que soit le lieu ou le budget.

Elle avait au moins fait une découverte intéressante, cet après-midi : Agnes avait rangé ses affaires personnelles en les regroupant selon les différentes époques de sa vie. Dans la mesure où les deux collections léguées au Met en recouvraient plusieurs, elle aurait du pain sur la planche, rien que pour exhumer tous les éléments. Mais elle était sur la bonne voie. Et elle espérait pouvoir progresser un peu plus rapidement, à présent qu'elle était lancée.

Jane secoua la tête. Il serait toujours temps de réfléchir à son organisation demain matin. Ce soir, elle ne voulait qu'une chose : s'immerger dans un bain chaud et parfumé, avaler la première chose comestible qui lui tomberait sous la main, et se glisser avec volupté entre les draps. Introduisant sa clé dans la serrure, elle poussa la porte de son appartement.

Ce fut d'abord le parfum qui lui sauta aux narines — une pointe d'Obsession. Puis elle trébucha sur la valise placée au beau milieu de sa petite entrée.

— Aïe... Zut !

— Ah, ma chérie, te voilà enfin ! Je commençais à me demander si tu finirais par arriver.

Dorrie Kaplinski apparut à l'autre extrémité de l'étroit couloir, l'habituel verre de whisky à la main. Deux glaçons et un fond de liquide ambré oscillèrent doucement de gauche à droite, alors que sa mère lui faisait signe de la rejoindre.

— Viens vite, ma chérie. Tu as l'air fatiguée. Je vais te préparer un petit quelque chose à manger.

Prenant une gorgée, Dorrie regarda autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir les ingrédients d'un repas se matérialiser d'eux-mêmes sous ses yeux.

— Comment es-tu entrée ici, maman ?

Jane jeta son sac à côté de la flasque de sa mère, sur le bar en forme de L qui séparait la cuisine du living. Elle avait veillé à ne donner sa clé ni à l'un ni à l'autre de ses parents.

— C'est la charmante jeune femme au bureau, en bas, qui a fini par m'ouvrir. Elle sait que je suis ta mère, bien sûr. Et elle s'est apitoyée sur mon sort en voyant mon attente se prolonger. Je me suis demandé si j'allais finir la nuit dans le hall, à faire le pied de grue. Tu travailles beaucoup trop, tu sais...

— Qu'est-ce qui te fait penser que j'étais à mon travail ? J'aurais très bien pu revenir d'un rencard un peu chaud.

Sa mère se contenta de lui jeter un regard patient. Jane haussa les épaules.

— Bon, d'accord... J'étais effectivement à Wolcott, à essayer de rassembler mes collections. Le legs d'Agnes au Met constituera l'exposition la plus importante que j'aie jamais organisée. Et les délais sont serrés.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu n'as pas voulu faire don de certaines de ces robes, ainsi que de quelques bijoux, à notre théâtre. Cela nous ferait de superbes costumes. Et franchement, ils nous seraient plus utiles qu'à ton précieux musée.

Je ne hurlerai pas. Je ne hurlerai pas.

— Comme je te l'ai déjà expliqué — et cela à plusieurs reprises, maman —, je ne peux pas te les donner, pour la bonne raison qu'ils ne m'appartiennent pas. Bijoux et vêtements ont été légués directement au Met, et je suis juste chargée de préparer l'exposition. Ce qui veut dire que, jusqu'à janvier, mes journées de travail seront chargées à bloc.

Elle se débarrassa de ses talons hauts et poussa un soupir de béatitude en rafraîchissant ses orteils surchauffés sur le parquet.

— C'est toujours un plaisir d'avoir ta visite, bien sûr, mais... que fais-tu ici, au juste, maman ?

Avec ta valise, qui plus est.

— Je viens de quitter ton père.

Les joues de Dorrie se colorèrent d'un rouge flamboyant, en harmonie avec les reflets dans ses cheveux, le pull décolleté qui lui moulait la poitrine et l'aura de haute indignation qui semblait l'entourer.

— Encore ?

Dorrie cligna des cils.

— Eh bien... oui. Ce monstre dépourvu de cœur...

— ... n'est qu'un triste salopard et un coureur de jupons pathologique. Oui, oui, je sais. Cela fait au moins cent fois que je t'entends affirmer la même chose. Et depuis l'âge de dix-huit ans, je te répète que je refuse d'être mêlée en quoi que ce soit à vos démêlés conjugaux, à papa et à toi. J'ai déjà donné pour une vie entière.

— Mais...

— Tu ne peux pas rester ici, maman. Si tu tiens absolument à monter ta énième mise en scène hystérique, prépare-toi à en assurer toi-même le financement.

— Jane Elise !

On sonna alors à sa porte et Jane soupira. Super ! Sachant qui elle trouverait sur le seuil, elle retraversa le couloir au pas de charge pendant que sa mère, qui partageait manifestement ses suspicions, hurlait dans son dos :

— Si c'est ton père, dis-lui de ma part que...

Jane ouvrit le battant à la volée sans même prendre la peine de regarder par le judas.

— Tu peux entrer, papa. On n'attendait plus que toi.

— Je ne suis pas ton père, annonça Poppy en s'avançant dans l'appartement. Mais je suppose que l'invitation vaut aussi pour moi ?

Repérant la valise de Dorrie, son amie lui adressa un regard compatissant, puis se plaça de façon à s'interposer entre elle et sa mère.

— Bonsoir, madame Kaplinski.

— Ah, c'est toi, Poppy !

Dorrie cligna des yeux, prise de court par l'entrée en scène d'un protagoniste inattendu.

— Euh... Tout va bien pour toi, mon petit ?

— Impeccable, oui.

Poppy se désintéressa de sa mère et se tourna vers elle pour lui fourrer un sac en papier entre les mains.

— Tiens. Je suis passée dîner chez papa et maman, ce soir, et ils m'ont proposé de t'apporter les restes.

— Waouh ! Magnifique idée.

D'un coup, Jane prit conscience qu'elle avait une faim de loup. Elle se dirigea droit sur le four à micro-ondes en sortant la barquette du sac.

— Ils sont adorables, tes parents. Comment se fait-il que tu aies décroché tous les gènes gagnants ?

Le visage de Dorrie s'empourpra un peu plus. Elle descendit le reste de son bourbon et la fusilla du regard.

— Oh ! j'ai parfaitement bien entendu, Jane. Toi, tu es tellement au-dessus des basses passions humaines, n'est-ce pas, avec ton joli appartement décoré à la perfection et ton métier d'intello. Mais qu'est-ce qu'un être dépourvu de sentiments comme toi peut comprendre à la sensibilité amoureuse ? Tu ne sais même pas ce que c'est qu'aimer. Tu ne sors pas, tu n'as jamais d'homme dans ta vie. Et tu ne reconnaîtrais pas la passion, même si elle te tombait dessus et t'embrassait sur les lèvres.

Jane répondit d'un ton égal, malgré le nœud énorme qui se formait dans son estomac.

— Tu serais surprise de découvrir à quel point l'amour-passion m'est familier, maman. Vous avez été d'excellents enseignants, papa et toi. J'ai appris une leçon importante rien qu'en vous observant, tous les deux.

— Et on peut savoir laquelle ?

— De fuir à toutes jambes dans la direction inverse si d'aventure la passion croisait mon chemin.

Dorrie lui adressa un sourire particulièrement aigre.

— Très drôle.

Jane jeta un coup d'œil sur la barquette en aluminium qu'elle venait d'ouvrir et, pour la première fois depuis qu'elle avait mis le pied dans son appartement, un authentique sourire s'épanouit sur ses traits.

— Le bœuf Stroganoff de ta maman ! Oh ! s'il te plaît, Poppy, pense à la remercier de ma part... Elle est vraiment adorable.

— Comme si ton petit mot de remerciement n'allait pas voler jusqu'à sa boîte demain matin à la première heure !

Poppy lui donna un petit coup d'épaule amical et sourit.

— Mais je lui transmettrai quand même. Elle ne demandera pas mieux que de recevoir un témoignage de gratitude en double dose.

Jane plaça la barquette dans le four à micro-ondes et enfonça un premier bouton. De nouveau, on sonna à sa porte. Songeant que cette fois, c'était forcément son père, elle prit le temps de terminer ses réglages avant de retourner ouvrir.

— Je t'interdis de laisser entrer ce monstre ! hurla sa mère d'une voix tellement suraiguë que Jane fut surprise que ses verres à vin — rarement utilisés — n'éclatent pas sur leur étagère.

— Maman, s'il te plaît... Essaie de décompresser, d'accord ?

Elle soupira et tira le battant.

— Bonsoir, pa...

Son père fit une irruption musclée dans l'appartement. Il avait le teint rubicond, et sa taille semblait s'épaissir un peu plus à chacune de leurs épisodiques rencontres. Mais sa chevelure d'artiste était restée drue, fournie et noire comme une aile de corbeau.

— Où est-elle ? lança-t-il d'une voix tonitruante. Où est ta mère ?

— « Et bonsoir à toi, mon adorable fille, murmura-t-elle tout bas. Comment va la vie pour toi, ma chère enfant ? »

Il s'immobilisa à peine, le temps de déposer un baiser distrait sur son front.

— Ça va, Jane ? marmonna-t-il sans attendre sa réponse.

Dorrie sortit alors comme un ouragan de la cuisine, et il se raidit. Jane vit qu'il l'avait déjà oubliée.

Attrapant d'un geste théâtral la valise de son épouse, il la transperça du regard.

— Prends ton manteau, Dorrie. Nous rentrons à la maison.

Sa mère leva le menton avec dédain.

— Là où tu seras, je ne serai jamais plus, Mike.

Jane poussa un discret soupir et passa dans la cuisine pour récupérer son dîner dans le micro-ondes. Sortant une fourchette d'un tiroir, elle s'adossa contre le bar et, tout en gardant un œil cynique rivé sur le duo parental, entreprit de manger, à même la barquette.

Poppy se joignit à elle.

— Que vois-je ? Pas d'assiette ? Pas de set de table ? Ava serait affreusement déçue si elle surprenait de tels signes de laisser-aller chez toi.

— Elle n'a qu'à être là pour me mettre la table.

Tournant la tête vers Poppy, elle désigna le réfrigérateur du menton.

— Tu bois quelque chose ? Un soda ? Ou le reste de la bouteille de vin que vous avez apportée la dernière fois ?

— Non, merci, ça va.

Prenant appui sur le bar derrière elle, Poppy se hissa en position assise. Examinant la surface immaculée de son perchoir, elle eut un large sourire.

— J'adore ton côté propre et ordonné. Si je faisais la même chose chez moi, j'aurais déjà de grands cercles rouges de jus de canneberge sur le derrière.

— Tu es vraiment le dernier des salauds, Mike !

La voix de Dorrie, qui avait momentanément baissé en hauteur comme en volume, venait de s'élever de nouveau dans les aigus. Avec un léger soupir, Jane reporta son attention sur ses parents.

Ils se tenaient dressés face à face, comme deux coqs prêts au combat. Sa mère pointa un index impérieux sur la porte.

— Sors d'ici, tu m'entends ? Tu n'as rien à faire dans cet appartement.

— J'ai à faire dans cet appartement puisque tu t'y trouves.

— Mais puisque je te *dis* que c'est fini ! Pars et cesse de me torturer une fois pour toutes. J'ai le cœur las, Mike ! Je n'en peux plus !

Son père ne bougea pas d'un iota.

— Je ne repars pas d'ici sans toi.

— Alors, nous sommes dans une sacrée impasse, Michael Kaplinski ! Car je viens de te le dire : je ne repartirai pas d'ici *avec* toi.

Les yeux bleus dont Jane avait hérité lancèrent des flammes.

— Tu crois que je ne le sais pas, que tu as une liaison avec cette petite garce anorexique obsédée par le box-office ?

— O joie ! C'est parti pour le grand numéro, chuchota Jane.

— Je n'ai pas de liaison avec qui que soit ! tonna Mike en se rapprochant encore de sa femme. Et même s'il me prenait idée d'en avoir une, qu'en aurais-tu à faire ? Tu as ton beau petit jardinier bien musclé pour te tenir chaud entre les draps.

— Ah, berk...

Jane eut une moue de dégoût. La nausée familière venait se loger au creux de son estomac. D'un geste inconscient, elle chercha le réconfort de la main de Poppy.

— Même pour eux, ça vole vraiment très bas.

Sa mère, pour une fois, parut être du même avis. Elle leva vers son mari un visage frappé par une expression d'horreur qui faisait directement écho à

celle de Jane.

— Cet *adolescent* ! Tu es vraiment fou à lier, Mike. Pourquoi m'intéresserais-je à ce gamin alors que je t'ai, toi ?

Dorrie aurait pu en rester là et se contenter de l'expression sincère d'une émotion authentique. Mais comment laisser passer une aussi belle occasion d'en rajouter dans le mélodrame ?

— C'est la goutte qui fait déborder le vase, Michael ! lança-t-elle d'une voix vibrante en se frappant la poitrine avec ferveur. Tu es allé trop loin. Jamais tu n'accepteras de croire ce que le monde entier sait déjà : que je t'appartiens, corps et âme !

Sur cet aveu passionné, la belle incomprise fondit en larmes. Découragée, Jane secoua la tête.

— Franchement, ils sont mauvais, non ? Et ils se demandent pourquoi leur théâtre est en permanence au bord de la faillite ?

— Ne pleure pas, Dorrie !

Les traits déformés par la panique, Mike saisit sa femme dans ses bras.

— Oh ! Mon Dieu, Dorrie, ne pleure pas, je t'en supplie... Je ne peux pas le supporter, quand tu pleures, et tu le sais.

En l'espace de quelques minutes, ils étaient passés de la guerre à mort à de ferventes démonstrations de tendresse, entrecoupées de baisers et de promesses passionnées. Ce fut le moment précis où Jane atteignit son point de saturation. Lâchant la main de Poppy, elle se détacha du bar.

— Je veux que vous sortiez d'ici, tous les deux, leur intima-t-elle sèchement.

Lorsqu'ils tournèrent la tête pour la regarder sans comprendre, elle s'emporta de plus belle.

— Tout de suite, j'ai dit !

Dorrie secoua la tête d'un air incrédule.

— Jane, voyons, mais qu'est-ce qui te prend ? Ton père et moi, nous venons de nous retrouver.

— Vous ne vous êtes jamais perdus, maman !

— Mais bien évidemment que si, puisque nous étions séparés ! A croire que tu n'écoutes jamais ce que l'on te dit ! Comment ai-je pu mettre au monde une fille qui n'a ni cœur, ni sentiment, ni sens du romantique ?

— Mon sens du romantique a disparu par le trou des toilettes avant même mes huit ans, répondit-elle d'une voix lasse. Ce n'est pas tout à fait une pièce inédite que vous venez de nous jouer là. Appelons les choses par

leur nom : c'est le même drame à rallonge que vous donnez depuis que je suis en âge de faire la claque ! Et le scénario a été de nature à me dégoûter de l'amour pour le restant de mes jours.

— Je t'interdis de parler à ta mère sur ce ton ! s'emporta Mike, en passant un bras protecteur autour des fragiles épaules de son épouse.

— Très bien. Alors, je m'adresserai à toi, plutôt. Parce que, aussi loin que je m'en souviens, il y en a toujours eu un sur les deux pour claquer violemment la porte et annoncer qu'il disparaissait de nos vies pour toujours. As-tu songé un instant au sentiment d'insécurité qu'éprouve un enfant, quand un de ses parents jure ses grands dieux qu'il part pour ne plus jamais revenir ?

— Je regrette, Jane.

Pendant une fraction de seconde, son père parut sincèrement désolé. Puis il secoua la tête.

— Mais tu n'es plus une enfant, maintenant. Il est temps que tu surmontes tes peurs de petite fille, ma chérie.

Elle redressa la taille.

— Tu as raison, papa. Je ne suis plus une enfant. Et c'est mon choix de femme adulte de ne plus endurer vos scènes à la con chez moi. Vous vous souvenez de cette émission qui passait, lorsque j'étais toute petite, et qui s'appelait « Connaissez-vous la chanson ? ».

Mike jeta un regard ému à Dorrie.

— Bien sûr. C'était l'émission favorite de ta mère.

— Au bout de quelques notes à peine, je retrouvais le titre de chaque chanson, se remémora fièrement Dorrie.

Jane prit la poignée de la valise de sa mère et la fit rouler démonstrativement vers la porte.

— Eh bien, tu vois, maman, je dois te ressembler plus qu'il n'y paraît, car, en quelques mots, je peux identifier n'importe lequel de vos thèmes de disputes. Trois mots suffisent. Parfois même seulement deux. Et j'en ai tellement assez d'entendre ces vieilles rengaines que je vomirais chaque scène, chaque réplique. Bref, la prochaine fois que vous aurez envie de remonter sur les planches pour rejouer votre bon vieux sketch, essayez de le faire devant un public qui n'aura pas été usé par trente années de répétitions et de redites.

Tirant la porte d'un geste brusque, Jane fit rouler la valise sur le palier.

— Rentrez chez vous, s'il vous plaît, murmura-t-elle. Je n'ai plus envie de vous servir de chambre d'écho.

Ses parents franchirent le seuil sans un mot, tête haute et raidis par l'indignation. Jane referma la porte derrière eux et massa du bout des doigts la zone douloureuse entre ses sourcils. Puis elle inspira et expira à fond, et rejoignit Poppy dans la pièce à vivre. Son canapé était placé devant la fenêtre qui dominait à la fois la baie obscure et le centre-ville illuminé. Jane s'y affala et sourit faiblement à son amie.

— Je suis désolée. Tu as eu droit au duo infernal plus souvent qu'à ton tour. Aucune amie ne devrait avoir à subir pareil traitement.

Poppy haussa les épaules sans paraître traumatisée le moins du monde.

— Tu parles d'une affaire ! Pense aux quantités de tofu que tu as stoïquement ingurgitées chez mes parents, dans le temps. Une épreuve que je n'aurais pas souhaitée à mon pire ennemi. Et tu l'as surmontée vaillamment. Les parents peuvent être... difficiles.

Jane émit un rire sans joie.

— Non ? Sans blague ?

— C'est probablement une fatalité... Une règle non écrite auquel aucun enfant n'échappe.

Poppy eut un sourire en coin, mais son regard se fit grave.

— Peut-être que ce soir, quelque chose a bougé, malgré tout. Ton père a paru vraiment ébranlé, lorsque tu lui as dit que leur cinéma permanent t'avait ébranlée, petite.

— Si seulement... Mais j'ai perdu tout espoir de les voir changer un jour de comportement.

Renversant la tête contre le dossier, elle tourna les yeux vers son amie.

— Ce n'est pas la première fois que j'essaie de leur faire passer le message. Mais ils sont un peu comme ces mauvaises comédies de boulevard qui n'intéressent plus personne et qu'on continue malgré tout de donner inlassablement. Ils ne changeront jamais. La seule chose qui pourrait les sauver, ce serait qu'ils diminuent leur consommation d'alcool. Ou peut-être même — lumineuse idée — qu'ils renoncent complètement à la boisson.

Elle secoua la tête et se redressa en riant.

— Mais bon, tant pis pour eux. S'ils ont envie de foutre leur vie en l'air, c'est leur problème. Je vous ai toutes les deux, Ava et toi. Et j'ai une

mission : j'ai une super expo à mettre sur pied. Et personne — pas même mes parents — ne pourra m'empêcher de mener ce projet à bien.

OceanofPDF.com

8

Je me demande ce qu'un type comme Devlin écrirait dans son journal. Déjà, pour commencer, il appellerait cela autrement. Un carnet de bord, peut-être ? Cela ferait beaucoup plus homme-homme. Et sa vie sexuelle tiendrait une grande place dans ses annotations. Moi aussi, je pourrais commenter ma vie sexuelle, je suppose. Mais encore faudrait-il que j'en aie une.

* * *

Devlin était toujours conscient du moment précis où Jane franchissait le seuil de Wolcott. Même s'il n'entendait pas grincer les gonds, même si elle entrait sans faire de bruit... il savait, tout simplement. C'était hallucinant qu'il se sente à ce point en phase avec cette femme, alors qu'ils ne s'étaient pas adressé deux mots depuis leur repas au restaurant asiatique, une semaine plus tôt. Sans compter qu'il en avait sa claque de ressasser inlassablement ce bout de soirée passé avec Jane Kaplinski.

Fatigué de s'écouter penser, il reposa son pied-de-biche et se remit en position debout. Calant ses poings fermés au creux de son dos, il fit quelques mouvements de buste de gauche à droite, puis se renversa en arrière pour se dérouiller les muscles. Il n'avait pas envie de se remémorer cette soirée, pas envie de s'intéresser aux états d'âme de la demoiselle Kaplinski. Mais ce n'était pas si simple de gommer Jane de ses pensées : il était obsédé par la vision de sa mince silhouette vêtue de noir passant la porte du restaurant. Il revoyait son dos raidi, ses épaules crispées...

Il avait commis une gaffe monstre, ce soir-là, c'était clair. Alors qu'il l'avait sentie aussi investie que lui dans leur conversation, elle s'était

fermée d'un coup et n'avait plus eu qu'une hâte : couper court et disparaître. Aussi loin de lui que possible, de préférence.

Depuis, elle affichait une politesse tellement glacée qu'il sentait venir les engelures. Pas besoin d'un doctorat de psycho pour comprendre qu'il s'était planté en croyant deviner qu'elle avait eu une enfance surprotégée. S'il avait été plus attentif, il aurait gardé en tête la réaction de Jane, lorsqu'elle avait découvert qu'Hannah et lui faisaient partie d'une famille nombreuse. C'était tout juste si elle n'avait pas eu la larme à l'œil, tant l'idée d'une vaste fratrie semblait l'émouvoir. Ce qu'il considérait comme une calamité, elle l'avait vu d'emblée comme une sorte de grand cercle doré, réconfortant et protecteur.

Mais le temps qu'il comprenne son erreur, elle avait déjà dressé une barricade. Et comment était-il censé escalader les murs qu'elle avait érigés, alors qu'elle lui refusait toute approche, même la plus banalement amicale ?

Il ne savait même pas pourquoi il éprouvait le besoin de faire tomber ses barrières, en plus. Il n'avait encore jamais rencontré de femme aussi bardée de défenses. Elle était littéralement hérissée de petits panneaux « Ne pas approcher. *Vade retro*. Arrière toute ! ». Il fallait être profondément maso pour vouloir s'enliser dans une relation aussi compliquée. C'était typiquement le genre de fille qui demandait plus d'efforts qu'elle n'apporterait de réconfort.

Mais voilà... Il avait cette obsession un peu folle : celle de la voir sourire de nouveau.

Car le sourire de Jane était une tuerie. Une tuerie à rendre fou. Peut-être parce qu'elle avait des dents très blanches, qu'elle montrait si rarement qu'elles vous éblouissaient lorsqu'elle les dévoilait à l'improviste. A moins que la fascination ne vienne de ses lèvres, qui avaient une irrésistible apparence de douceur. Mais la vraie raison, probablement, venait de son expression par défaut, marquée par un fond de mélancolie. Si bien que ses rares sourires l'éclairaient comme un soleil.

Quelle que soit l'origine exacte, il réagissait chaque fois comme s'il recevait un coup de poing dans l'estomac.

Ce qui ne serait pas catastrophique en soi si la sensation s'arrêtait là. Mais l'estomac n'était qu'une étape. Et à peine était-il atteint par l'un de ses sourires que la sensation, par effet ricochet, venait se propager plus bas, à la vitesse d'un boulet de canon. Une métaphore intéressante, d'ailleurs. Quel

homme, en effet, souhaiterait voir un boulet de canon se rapprocher ainsi de la partie la plus précieuse de son anatomie ?

Le problème, c'est que lorsque Jane souriait, il cessait de réfléchir et se contentait de réagir. Comme à cette même soirée, au restaurant. Il avait fallu qu'il se lève d'un bond sous prétexte d'aller chercher un verre d'eau. Sinon, il aurait sans doute plongé par-dessus la table et se serait jeté sur elle sans merci.

Car un sourire, encore, il pouvait l'endurer. Mais deux... Deux, c'était trop. Et la façon dont elle l'avait regardé lui était allée droit aux tripes. Car ses yeux semblaient dire quelque chose comme : « Viens me chercher si tu veux. »

Jane Kaplinski avait plus d'épaisseur, de mystère et de sensualité qu'il n'y paraissait au premier abord. Il avait eu un premier aperçu de sa vraie nature lorsqu'il l'avait vue couverte de bijoux, riant à gorge déployée — d'un vrai rire de femme à hommes — avec Ava. Et il avait eu plus qu'un aperçu, au restaurant, avant que la soirée ne capote lamentablement.

Quoi qu'il en soit, aperçu ou pas aperçu, il n'avait aucune intention d'aller courir après Jane Kaplinski aujourd'hui. Dev s'accroupit, récupéra son pied-de-biche et inséra l'extrémité aplatie entre le bord du parquet et le mur, avant d'exercer un effet de levier sur la partie en forme de crosse. Il resterait centré sur sa tâche, et abattrait le maximum de boulot avant de rentrer chez lui.

Il mit les écouteurs de son iPod, monta le son à fond et commença à arracher ses lattes. Vingt minutes plus tard, il était en sueur et s'interrompit le temps de retirer sa chemise en flanelle. Il se remit à la tâche de plus belle, avant même que le vêtement rejeté n'atterrisse au sol. Dix minutes s'étaient écoulées ainsi lorsqu'on lui tapota soudain l'épaule.

— Hé !

Son cœur fit un bond et il se déplia comme un ressort en arrachant les écouteurs de ses oreilles. Son épaule s'enfonça dans quelque chose de doux, et il entendit un sifflement d'air s'échapper de ce qui semblait bien être une paire de poumons. Il se retourna juste à temps pour voir Jane tituber et partir en arrière. Le temps qu'il réagisse et elle se prit les pieds dans un tas de lattes arrachées qu'il avait empilées juste derrière elle. Les doigts qu'il venait juste d'attraper lui échappèrent sans qu'il parvienne à les retenir.

Elle atterrit sur le dos.

— Ouille...

Et dire qu'il se croyait doté d'un sixième sens en ce qui concernait Jane ! Non seulement il n'avait pas perçu sa présence dans la pièce, mais encore il l'avait envoyée au sol lorsqu'elle avait timidement cherché à attirer son attention. *Super manœuvre, mon vieux. Le top de la délicatesse.* Encore une chance qu'il ait retiré les clous des lattes. Sinon, il serait déjà en route pour les urgences avec Jane Kaplinski sous le bras.

— Ça va ?

La main plaquée sur son diaphragme, elle cligna des yeux, lèvres entrouvertes, comme si elle cherchait à reprendre son souffle.

— Je... je n'arrive plus tellement... à respirer, haleta-t-elle.

Il jura entre ses dents.

— Oh, merde, je suis désolé. Je ne vous ai pas entendue entrer à cause de la musique et...

Dev s'interrompit et secoua la tête. Ses explications ne lui seraient d'aucun secours pour recouvrer son souffle.

— Essayez de vous détendre, Jane. Je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire, mais ça permettra aux nerfs de votre plexus solaire de se relâcher, ce qui remettra votre réflexe respiratoire en route. Tenez, je vais vous aider à vous remettre debout.

Il se pencha pour lui tendre la main.

Elle avait atterri dans une position inconfortable, les pieds en dedans et les genoux relevés. Sans le vouloir, il laissa dériver son regard à rebours de ses jambes fines et longues, racées comme celles d'une jeune pouliche. Sa jupe bleu marine était remontée sur le haut de ses cuisses, révélant...

Il ne put s'empêcher d'y regarder à deux fois. Jane Kaplinski, la reine du noir et du terne, portait des dessous rouges.

D'un rouge incroyablement sexy.

Sentant ses doigts agripper les siens, il écarta les yeux du joyeux triangle de satin entre ses longues cuisses couleur de lait. Maintenant le regard solidement rivé au-dessus de son cou, il la tira sur ses pieds.

— Je... je ne peux toujours pas... prendre... une inspiration... normale...

Il lui saisit le visage entre les mains. Sous ses doigts, ses mâchoires lui parurent incroyablement fragiles et délicates. Sa peau tenait ses promesses : elle était aussi soyeuse au toucher que son apparence l'avait laissé supposer. Se penchant sur elle, il lui souffla droit au visage.

Fort.

Ecarquillant les yeux sous le choc, elle tenta de se dégager en lui frappant les mains.

— Mais, enfin ! Qu'est-ce qui vous... Oh !

Les yeux écarquillés, elle prit une inspiration profonde.

— Ça y est ! Je respire ! Mes poumons ont recommencé à fonctionner !

Jane leva vers lui un radieux sourire.

— Comment saviez-vous que ça marcherait ?

Il la lâcha et recula d'un pas. *Stop, non. Ne me souris pas comme ça, malheureuse. Car tu ne sais pas ce qui te pend au nez.*

— Lorsque j'avais dix ans, j'ai vu Bren ce servir de ce truc sur notre chienne Roxie, quand cet idiot de cabot a essayé de nous suivre sur une échelle et qu'elle s'est retrouvée sur le dos, les tétones à l'air. Je crois que c'est l'effet de surprise, ou un truc comme ça, qui fait qu'on réinspire automatiquement.

Il haussa les épaules et l'examina d'un œil inquiet.

— Comment vous sentez-vous ? Je vous ai fait mal ?

— Oh, non, non, pas du tout...

Elle balaya la question avec désinvolture, comme s'il lui arrivait couramment de se faire envoyer au sol par des brutes de son espèce.

— Vous aviez une chienne, alors ? Quel genre ? Une petite ? Une grande ? J'ai toujours rêvé d'avoir un chien, quand j'étais gamine.

Dev se jura de ne pas se laisser attendrir par ses airs de petite fille émerveillée.

— Rox était un animal de taille moyenne, de couleur moyenne, d'aspect moyen. Le type même du bâtard américain de base. Elle descendait de plusieurs lignées hétéroclites, n'était ni belle ni laide et n'avait strictement rien de marquant.

Jane avait une façon de rester suspendue à ses lèvres qui avait eu pour effet immédiat de l'amener à se pencher sur elle de plus près. Il eut le bon sens de se redresser et de s'éclaircir la voix.

— Vous en avez un, à présent ?

— Euh... Quoi ? Pardon ?

— Un chien ?

Il claqua des doigts devant son visage et la gratifia du regard insolent qu'il avait appris à perfectionner sur ses sœurs.

— Hou, hou ! Essayez de suivre, O.K. ?

Elle plissa des yeux d'un air mauvais.

— Il faudra me pardonner si je suis un peu déconcentrée, Kavanagh. Ce n'est pas tous les jours que je viens demander un petit service et que je me fais propulser dans les gravats pour ma peine.

Génial. Il faillit brandir le poing en signe de triomphe. Avec une Jane irritable et teigneuse, la tentation n'était plus un problème. Il était parfaitement à son aise. Mais une Jane amicale, c'était une Jane en armes, dangereuse, redoutable et susceptible de le flinguer d'un simple sourire.

— Vous êtes plutôt du genre chiante, vous, non ?

Ses yeux bleus lancèrent des éclairs.

— Sûrement pas non ! Je ne suis même pas *modérément* chiante. S'il y a une personne au monde qui n'est pas exigeante, c'est bien...

Il l'interrompit d'un « peuh ! » sonore. Et lui jeta de nouveau son même regard provocant.

— Je vous ai présenté mes excuses, oui ou non ?

— Eh bien... oui. Mais...

— Voilà. Donc, n'essayez pas de changer de sujet.

Elle passa ses longs doigts pâles sur son front.

— J'avoue que je ne sais plus très bien, à ce stade, de quoi nous parlions au juste.

— Vous étiez en train de pleurnicher parce que vous n'avez pas eu de toutou lorsque vous étiez petite.

— Je ne pleurniche jamais !

— Bon, très bien. Vous ne pleurnichiez pas, vous affirmiez. Alors, dites-moi, maintenant que vous êtes une femme adulte et indépendante, combien d'animaux domestiques vous comptez chez vous ?

Elle leva le menton.

— Aucun. Enfant, j'aurais eu tout le temps nécessaire pour m'en occuper. Aujourd'hui, je ne suis pratiquement jamais chez moi. Si j'avais un chien, il serait seul toute la journée. Or les animaux méritent du temps et de l'attention. Enfin... C'est comme ça que je sens les choses, en tout cas.

Abandonnant sa pose hautaine, Jane plissa de nouveau les lèvres en une moue charmante.

— Ah, non ! Pas de sourire ! s'exclama-t-il.

Il se sentit comme le dernier des idiots lorsqu'elle cligna des paupières en fixant sur lui un regard stupéfait.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Jane, pour commencer ? Vous étiez venue me demander quelque chose ?

— Quoi ? Ah, oui !

A son grand soulagement, elle retrouva une attitude cent pour cent professionnelle.

— Les installateurs pour le nouveau système d'alarme ont appelé. Ils veulent venir demain à 13 h 15. Le problème, c'est que j'ai demandé au Met de prendre Poppy comme vacataire pour m'aider à cataloguer les collections Wolcott.

— Bien. Et le rapport avec ma personne ?

Mais bon sang, qu'y avait-il donc de si particulier chez cette fille pour le fasciner à ce point ? Même lorsqu'elle se drapait dans son sérieux tout en étant passablement secouée, comme cela semblait être le cas en ce moment.

— Attendez, j'y viens. Je suppose que c'est à cause de ma demande pour Poppy que ma directrice m'a soudain proposé d'assister à la réunion budget du Met. Ce qui n'était encore jamais arrivé et...

Notant son expression, elle balaya cette considération d'un geste de la main.

— Bon, bon, O.K., peu vous importent ces détails, bien sûr... La réunion devrait normalement se terminer à temps — avant 13 h 15, je veux dire —, et donc, a priori, je pourrai être ici à l'heure. Mais on ne sait jamais, si la réunion déborde et que la circulation n'est pas très fluide... Comme je ne peux pas être sûre à cent pour cent, j'ai pensé à vous.

Elle leva son visage vers lui, le regard grave et bleu, les joues rosées, la robe sage et marine.

Avec de la lingerie rouge passion cachée dessous.

— Quoi ?

Soudain conscient qu'elle venait de lui parler longuement et qu'il n'avait pas saisi un mot, il se secoua mentalement.

— Désolé, dit-il d'une voix dure, pour masquer le fait qu'il avait été occupé à fantasmer sur sa petite culotte. Je n'ai pas tout suivi, là.

— En gros, j'aimerais que vous ouvriez à l'installateur demain, au cas où je ne parviendrais pas à être ici à l'heure.

— Bien, sûr. Pas de problème... Ah, mais non, zut ! Ce n'est pas possible. Demain après-midi, je conduis Bren à l'hôpital pour sa chimio.

Elle lui saisit spontanément le poignet.

— Votre frère a un cancer ?

Aïe. Grosse gaffe. Bren ne souhaitait peut-être pas qu'il fasse circuler la nouvelle. Mais il était trop tard pour revenir en arrière. Et on devait pouvoir

compter sur la discrétion de Jane.

— C'est la raison de ma présence à Seattle. Bren avait besoin de moi pour le remplacer pendant ses phases de traitement.

Il se sentirait nettement plus tranquille, entre parenthèses, si son frère profitait de sa présence ici pour rester chez lui et se reposer complètement. La santé de Bren l'inquiétait, et il était persuadé qu'il récupérerait plus vite s'il cessait de travailler tant qu'il aurait ses chimios.

— Oh ! Devlin, je suis désolée... Ça doit être terrifiant pour votre famille. Il en a une à lui, d'ailleurs ? De famille, je veux dire ? A part vous et vos frères et sœurs ?

— Une femme et trois enfants, oui. Et nous avons encore nos parents. Et tout le reste de la smala Kavanagh.

— Vous devez tous être dévorés par l'inquiétude. On connaît le pronostic ? Mais cela vous ennuie peut-être que je vous pose la question ?

Il secoua la tête.

— Cela ne m'ennuie pas, non. La bonne nouvelle, c'est que son cancer n'est pas incurable. Le traitement marche et les médecins ont l'air optimistes. La mauvaise nouvelle, c'est qu'il faut endurer les effets secondaires des traitements.

Elle lui tapota le poignet d'un geste réconfortant, puis laissa retomber le bras.

— Ne vous inquiétez surtout pas pour mon installateur d'alarme. Poppy a des horaires généralement assez flexibles. Je m'arrangerai avec elle.

Un coin des lèvres de Jane se souleva en un petit sourire du genre « je suis une grande fille et je me débrouille ».

— Nous sommes aussi ignorantes l'une que l'autre dans le domaine technique. Mais dans le doute, il vaut mieux déléguer Poppy, car elle sortira toujours la carte du charme.

Le sourire de Jane se teinta d'ironie. Elle rentra un instant la tête dans les épaules, puis releva de nouveau le menton.

— Alors que moi, j'aurais plus tendance à mettre les gens en rogne. Avec, pour résultat final, un tout petit problème qui se mue en énorme complication.

Elle avait de l'humour, finalement. Et marqué par l'autodérision, en plus. Ce qui, de tous les types d'humour existants, était de loin celui qu'il préférait. Il ne manquait plus que ça. Alors qu'il avait cru dur comme fer,

jusqu'à présent, que le gène de l'humour lui avait été retiré chirurgicalement à la naissance.

Ses intentions honorables s'envolèrent en fumée. Il se rapprocha d'un pas.

— Tu n'aurais jamais dû faire cela, Jane Kaplinski.

Son visage se ferma et elle le considéra d'un œil suspicieux.

— Quoi encore ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Sourire. Tu devrais éviter, car, chez moi, ça déclenche des réactions assez... sérieusement torrides.

Elle lui frappa la poitrine du plat de la main. Juste un petit coup pour rire.

— Tu parles ! Arrête !

— Je parle, oui. Et avec le plus grand sérieux. Et maintenant que tu as provoqué inconsidérément une hausse de ma température interne, je vais être obligé de t'embrasser, Jane.

Il attendit, convaincu qu'elle bondirait vers la porte sans demander son reste.

— Crois-moi, Kavanagh, rétorqua-t-elle, les bras croisés sur la poitrine. Rien ne t'oblige à aller jusqu'à ces extrémités.

Ses lèvres restaient plissées par une même petite moue ironique alors qu'elle levait les yeux vers lui. Elle avait l'air mi-amusée, mi-irritée. Mais elle ne prit pas la fuite comme toute femme avisée l'aurait fait.

Il est encore temps, Dev. Tourne-le à la plaisanterie et dégage de là ! tonna la voix de sa raison. *Tout de suite !* Au lieu de quoi, il fit un pas de plus vers Jane. Huma de fragiles effluves de poire et de santal qui montaient... il ne savait d'où. De sa gorge, peut-être. A moins que ce ne soit son shampoing ? Dans l'un ou l'autre cas, il était perdu, de toute façon.

— Et si, je crois que je vais être obligé, Jane.

Il lui saisit la tête entre les mains et la fit basculer en arrière. Ses doigts délogèrent l'édifice précaire de sa chevelure relevée, et il sentit la fraîche caresse des mèches libérées glissant sur ses mains. Il se pencha sur son visage. Lentement. Convaincu qu'elle aurait le bon sens de le repousser et de leur éviter à tous deux une grossière erreur.

Mais elle n'en fit rien. Alors, il inclina la tête un peu plus bas encore et finit par lui effleurer les lèvres. Elles étaient douces, suaves, et il les goûta avec précaution, comme on trempe doucement les lèvres dans un nectar précieux.

Lorsqu'une sorte de ronronnement satisfait vibra dans la gorge de Jane, il eut du mal, soudain, à procéder avec la douceur et la précaution initiales. Malgré les efforts qu'il faisait pour se contenir, il exerça une succion un peu plus soutenue. Ouvrant sa bouche sur la sienne, il la referma doucement en capturant ses lèvres prisonnières. Puis la rouvrit de nouveau, mordilla sa lèvre inférieure avant de glisser la pointe de la langue dans le sillon discret, la fragile couture qui scellait l'accès au doux orifice espéré.

Attendant qu'elle lui accorde le passage.

Jane laissa échapper un de ses irrésistibles sons de gorge, puis elle lui agrippa les épaules en se dressant sur la pointe des pieds pour faciliter le baiser. Ses seins effleurèrent son torse alors qu'elle pressait sa bouche contre la sienne.

Il raffermi sa prise dans ses cheveux et inclina la tête de manière à ce qu'ils ne soient plus reliés que par sa langue.

— Laisse-moi t'embrasser, Jane, chuchota-t-il, espérant et redoutant un refus. Ouvre-toi.

Ses lèvres se desserrèrent lentement.

Il entendit un son inarticulé monter de sa propre poitrine. Comme un grondement de tempête. Il attira Jane contre lui et explora d'une langue fascinée le bord intérieur de sa lèvre, si doux, si tendre, comme une invite à pousser ses investigations plus avant. Le bord crénelé de ses dents racla sensuellement le dessous de sa langue lorsqu'il s'aventura, paupières closes, dans la cavité secrète de Jane — profondeurs intimes dont les fragrances explosèrent sur ses papilles. Là où il s'était attendu à ne trouver que tiédeur, il rencontrait chaleur, ardeur, parfums.

Comme un jardin d'orangers.

Comment aurait-il pu imaginer que l'accueil de sa bouche serait aussi tendre, après les paroles cinglantes qu'ils avaient échangées ? Il inclina la tête pour changer l'angle du baiser, et sa bouche se fit plus dure, plus impérieuse au contact de tant de douceur consentante.

Jane gémit tout bas et lui lâcha les épaules pour glisser les bras autour de son cou. Toujours sur la pointe des pieds, elle se moula contre lui et se cramponna, ses seins parfaitement ronds aplatis contre son torse. Sans une hésitation, elle laissa danser sa langue avec la sienne. Elles tournaient, viraient, se défiaient — s'entremêlant puis s'opposant tour à tour pour mieux se rejoindre.

Cette fois, c'en était fini. Toute trace de bon sens oubliée, Dev les fit pivoter et plaqua Jane contre le mur qu'il avait partiellement dénudé de ses lambris. Il écrasa sa bouche contre la sienne, avec une agressivité nourrie par une puissante montée de testostérone.

Loin de s'en effrayer, Jane lui attrapa les cheveux et en redemanda. Où était passé le petit oiseau noir blessé, à la sensualité réprimée, qu'il avait cru identifier en elle ? Il reconnaissait à présent la femme dont il avait eu un aperçu lorsqu'ils s'étaient vus pour la première fois, au Matador. Une femme à l'aise avec sa sexualité, une fleur épanouie, ouverte, affichant sa sensualité dans ses escarpins à talons hauts et motifs léopard.

Et ses dessous de satin rouge.

Lentement, il laissa descendre ses mains le long de son dos, jusqu'à atteindre la courbe de ses hanches. Attrapant ses jolies fesses nerveuses dans les paumes, il entreprit de remonter sa jupe, plissant le tissu en accordéon entre ses doigts écartés.

Il s'arracha de sa bouche à contrecœur pour se frayer un chemin de baisers jusqu'à la base de son cou et chuchota, les lèvres pressées contre sa peau :

— Tu ne peux pas savoir comme j'ai hâte de mettre la main sur cette petite culotte rouge.

Il savait que c'était trop tôt, bien trop tôt, qu'il passait directement de zéro à 90 degrés, comme un lycéen fébrile faisant l'amour en catimini sur le siège arrière d'une voiture. Mais il était bien trop excité pour respecter le déroulement des étapes.

Jane cligna des paupières, lui livrant le regard confus de ses yeux bleus.

— Mmm...

— Tes dessous, Jane... Tu es très différente de la femme que tu donnes à voir, n'est-ce pas ?

Il remonta encore un peu l'ourlet de sa jupe. Pressa sa bouche ouverte contre l'arc fragile de son cou. Dieu, que sa peau était douce — agréable à laper comme de la crème fouettée.

— Tu caches une nature explosive sous une froideur de façade, Jane. Ou, en tout cas, du satin rouge sous ta jupe sage de communiant.

— Du satin rouge...

Pendant une fraction de seconde, elle se pétrifia de la tête aux pieds. Puis elle s'agita frénétiquement pour le repousser.

Le revirement était si inattendu qu'il tituba en arrière.

— Jane ?

— Je suis désolée... Oh ! mon Dieu, je suis désolée.

Elle le contourna prudemment pour se placer à distance respectable.

— Je ne peux pas, Dev. Je ne peux pas faire ça.

— Quoi ?

Ce fut à son tour de cligner des paupières d'un air incrédule, alors qu'il se tournait pour la garder dans son champ de vision.

— Oh, si, tu peux faire « ça », Jane. Non seulement tu peux, mais tu as d'excellentes dispositions naturelles.

Elle gémit, mais il n'y avait plus rien de sensuel dans le son inquiet qui montait de sa gorge.

— Crois-moi, Dev, ce n'est pas du tout le cas.

D'un geste saccadé, elle désigna le mur contre lequel ils s'étaient tenus enlacés quelques instants plus tôt, à s'embrasser voluptueusement.

— Cette femme-là... Ce n'était pas vraiment moi.

Il était dans un état d'excitation avancé. Pour ne pas dire extrême. Mais il allait manifestement devoir composer avec cet inconfort physique. Et le brutal abandon de Jane lui donnait la pénible impression d'avoir été utilisé — pour ne pas dire abusé. Il tenta de ravalier sa contrariété. Cette indignation égocentrique à la « moi je » ressemblait plus à la réaction offusquée d'un gamin de dix-huit ans qu'à celle de l'adulte qu'il était.

Mais pour en rester aux comparaisons, s'il avait passé l'âge de se comporter en jeune coq frustré, n'aurait-elle pas dû dépasser, de son côté, le stade des provocations et des revirements de dernière seconde ?

Comme s'il venait de penser à voix haute, elle cessa de battre discrètement en retraite vers la porte, et s'immobilisa pour le regarder dans les yeux. Les siens étaient toujours un peu égarés, avec les paupières encore lourdes et le bleu de ses prunelles plus cristallin qu'à l'ordinaire — comme si un feu caché brûlait dans ses orbites. Ses joues étaient empourprées ; ses lèvres rougies, humides, encore gonflées par ses baisers. La sensualité à l'état pur.

Et il n'avait qu'une envie : la saisir dans ses bras et recommencer.

— Je suis réellement désolée, Devlin. Ce n'était pas du tout mon intention de t'allumer. Je... je me suis juste laissé emporter sans réfléchir.

— Ouais...

Il se frotta le visage, étirant la peau comme si elle était en caoutchouc. Puis il passa les deux mains dans ses cheveux et finit par laisser retomber

les bras contre ses flancs, lui rendant un regard sans aménité.

— Oui, bon, laisse tomber.

Pas très évolué, comme réponse. Il avait de plus en plus l'impression de se comporter en ado boudeur.

Cela dit, il avait des excuses. Son excitation déçue se rappelait à son souvenir sous la forme d'une série d'élancements particulièrement inconfortables. On pouvait difficilement attendre de lui qu'il se confonde en civilités.

Les yeux rivés au sol, il attendit que son érection retombe, refusant de croiser de nouveau son regard, même lorsqu'elle émit un petit rire sans joie.

— Oui, tu as raison, Dev. Il vaut mieux laisser tomber.

La crispation mêlée de tristesse, dans sa voix, lui fit enfin relever la tête. Mais il était déjà trop tard. Il ne restait plus de Jane que la trace ténue de son parfum et le bruit léger de ses pas dévalant les marches. Il esquissa le geste de s'élancer à sa suite, mais se ravisa. A quoi bon ? Il ne se sentait pas très clair sur ce qui venait de se passer.

C'était lui qui avait commencé, d'accord. Mais elle n'avait rien fait pour l'arrêter. Elle avait même coopéré avec un net enthousiasme. Jusqu'au moment où elle avait brusquement crié « stop ». Elle l'avait excité jusqu'à la garde, puis avait tranquillement tourné les talons.

Alors, pourquoi avait-il la pénible impression que c'était à lui de s'excuser ?

9

Le passionnel n'est décidément pas mon truc. Je ne suis pas tributaire de ma libido. Et je refuse catégoriquement de ressembler à mes parents.

* * *

« Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Jane se retrouva dans le salon d'apparat sans se souvenir comment elle y était arrivée. Pour la première fois depuis qu'elle travaillait sur le projet Wolcott, elle ferma les portes coulissantes derrière elle. Se renversant contre les panneaux délicatement sculptés, elle porta une main tremblante à ses lèvres. Des lèvres gonflées — brûlantes — comme si elles avaient été piquées par une abeille. Elle les sentit battre sous la pulpe de ses doigts comme les pulsations d'un poulx.

En écho à celui qui pulsait entre ses cuisses.

Toutes ces années passées dans la conviction qu'elle exerçait un contrôle parfait sur sa libido ! Ou qu'elle était suffisamment avisée, en tout cas, pour ne jamais se laisser dominer par ses passions.

Elle en avait même tiré une certaine fierté, autant le reconnaître. En songeant que le monde serait un endroit plus harmonieux si chacun faisait un petit effort de volonté pour contrôler ses instincts animaux.

Un petit rire amer lui échappa. Car elle n'était pas équipée d'une force de volonté hors du commun, tout compte fait. Elle avait simplement eu la chance de ne jamais croiser d'homme à même de libérer la femme sensuelle en elle — cette créature voluptueuse qu'elle gardait soigneusement

muselée, sauf dans les rares moments où elle lui laissait voix au chapitre, par exemple dans l'achat de lingerie sexy et de chaussures de femme fatale.

Eric, son amant universitaire, n'avait jamais réveillé sa sirène intérieure. Et c'était cette incapacité même qui l'avait séduite chez lui. Pas uniquement, bien sûr, mais elle y avait été pour beaucoup, si elle voulait être honnête avec elle-même. Car, s'ils avaient trouvé un agrément certain à leur vie sexuelle, celle-ci n'avait jamais été déterminante pour eux, comme cela semblait être le cas pour tant d'autres couples. Leur entente intellectuelle, si : elle avait été profonde, vertigineuse, stupéfiante. Mais leur sexualité avait tenu une place assez restreinte dans leur alliance amoureuse.

C'était du moins ce qu'elle s'était raconté.

Jane s'écarta de la porte et traversa la pièce jusqu'à l'antique bureau double qu'elle avait converti en poste de commandement. Elle alluma son ordinateur portable, mais resta assise, à regarder fixement les icônes qui se détachaient sur son fond d'écran.

Elle avait cru naïvement que ni pour Eric ni pour elle la sexualité n'avait eu grande importance. Jusqu'au jour où Eric l'avait accusée de ne jamais se « lâcher » avec lui. Et lui avait annoncé qu'il n'en pouvait plus d'attendre qu'elle lui fasse suffisamment confiance pour se donner enfin à lui en toute liberté.

Aujourd'hui, en tout cas, elle n'avait pas eu besoin de beaucoup de sollicitations pour laisser sa passion intérieure se déchaîner. Une image d'elle-même littéralement scotchée contre le corps de Devlin lui remit le feu aux joues. Furieuse contre les battements incontrôlés de son cœur, elle se passa la main dans les cheveux, en les repoussant de ses tempes. Le dernier peigne encore en place tomba sur le sol. Jane songea avec un petit pincement de honte que les autres étaient probablement éparpillés quelque part dans le solarium en travaux, à l'étage au-dessus.

Elle haussa les épaules avec impatience. Tant pis pour les peignes. Car Devlin avait raison au moins sur un point : ses cheveux refusaient de rester attachés, de toute façon.

— Comme si c'était là ton plus gros problème, marmonna-t-elle tout haut.

Bon sang ! Mais comment un seul petit baiser pouvait-il dégénérer aussi rapidement en un tourbillon incontrôlable ? Et par quel curieux phénomène lui avait-il procuré ce sentiment d'*impérieuse* nécessité ? Il n'y avait rien eu

d'autre entre elle et Dev qu'un simple *baiser*, nom d'un chien... Et des baisers, elle en avait déjà reçu un certain nombre. Pas une infinité, bien sûr. Mais une quantité raisonnable.

Jane jura tout bas. Le problème n'était pas de savoir combien de fois elle avait été embrassée, mais de définir ce que ces baisers lui avaient fait éprouver. Des sensations d'agréable chaleur, de réconfort, de tendresse, d'affection, et quelques autres émotions douces du même ordre. Ces baisers avaient été de doux baisers. De plaisants baisers.

Le rire rauque qui monta de sa gorge la fit presque s'étrangler. Le baiser de Devlin n'avait rien eu d'*agréable*. Il avait été brûlant, furieux, emporté. Et tellement d'autres choses, encore, qu'il l'avait réduite à un comportement quasi animal en l'espace d'un clin d'œil. Comment était-ce possible ? D'où cet homme tirait-il la capacité de la transformer en une autre elle-même ? En une femme qui ne pensait plus qu'à se frotter contre lui, à le lécher de la tête aux pieds ? Au point d'avoir aspiré à l'effraction de ses doigts sous l'élastique de sa culotte en satin.

Cet homme était un danger public et elle s'arrangerait désormais pour garder une distance prudente. C'était la seule solution. Même si elle avait été près de faire une entorse sur ses bons vieux principes anti-sexualité torride, il restait le facteur temps. Elle ne pouvait absolument pas se permettre de se laisser distraire de son travail. Les collections Wolcott lui offraient une opportunité comme il ne s'en présenterait jamais plus. Mais, au lieu d'avancer avec toute l'efficacité professionnelle dont elle se savait capable, elle passait un temps fou à fouiller dans des armoires, à vider des commodes pour tenter de mettre la main sur les robes et les accessoires destinés à l'exposition haute couture. Son retard ne cessait d'augmenter, et elle n'avait aucune intention de perdre du temps supplémentaire en le passant au lit avec Devlin. Aucun homme ne valait pareil sacrifice.

Jane poussa un long soupir, s'assit à son bureau et porta son attention sur son programme du jour, terrifiée à l'idée que l'épisode avec Devlin ne vienne troubler sa concentration. Eh bien, non, non et non. Elle s'arrangerait pour ne pas perdre le fil. Pour commencer, elle s'attaquerait à la tâche la plus simple sur sa liste. Ce serait déjà un début. Et elle n'aurait plus, ensuite, qu'à enchaîner. Le tout, c'était de démarrer. Une fois lancée, elle finirait petit à petit par se calmer, se ressaisir.

En principe, du moins, car cela n'en prenait pas vraiment le chemin. Elle était radicalement chamboulée.

Hé, ho, c'est fini, ces pensées défaitistes ? S'asseyant droite comme un I, elle attrapa son téléphone cellulaire. Depuis l'âge de dix ans, tu bosses comme une malade pour t'en sortir. Après tout ce que tu as accompli, tu ne vas pas te casser la figure maintenant.

Ouvrant son téléphone, elle composa posément le numéro de Poppy.

* * *

« Eh bien, qui l'eût cru ? » se dit Gordon Ives le lendemain après-midi. Enfin, la chance revenait dans son camp.

Immobile devant la porte du bureau de Jane, il sentit un imperceptible vent de triomphe lui effleurer le visage. Il avait passé des jours et des jours avec le sentiment qu'il était grillé, foutu, et qu'il ne serait plus jamais vainqueur. Mais en ce moment précis, il jubilait, convaincu que sa bonne fortune lui souriait de nouveau. Chanceux, il l'avait toujours été, après tout. Jusqu'au moment où il avait tout perdu dans ce maudit tournoi truqué et qu'il s'était retrouvé dans la panade. Mais ne fallait-il pas avoir une veine insensée pour passer à côté du bureau de Jane juste au moment où elle parlait au téléphone ?

A une amie proche, de toute évidence.

Au sujet de l'installation de sécurité de Wolcott.

Il s'était creusé la tête pour trouver le moyen de s'introduire dans cette vieille baraque depuis le moment où elle avait parlé de financer un système d'alarme flambant neuf et perfectionné. Il avait cru que c'était chose faite depuis longtemps, mais, apparemment, il avait péché par excès de pessimisme.

Quoi qu'il en soit, il avait retrouvé sa veine d'antan.

Veillant à rester invisible de son côté de la porte, il écouta ce que racontait Jane et esquissa un sourire.

— Merci, Poppy, j'apprécie... Oui, oui, je sais... Bien sûr que je ferais la même chose pour toi. Mais il reste que tu me tires une sacrée épine du pied. L'installation s'est passée sans problème, alors ?

Un silence tomba, envahissant ses tympans, pendant que la femme à l'autre bout du fil bavassait interminablement. Ses paupières s'alourdirent, une somnolence le gagna, et il faillit sursauter lorsqu'il entendit soudain Jane demander :

— Et le code de sécurité, au fait ? Ça serait tout moi d'oublier de le noter et de faire sonner l'alarme en arrivant cet après-midi.

Il tendit l'oreille, dans un état de concentration maximale, les yeux rivés sur le combiné qu'elle tenait à la main. *Voilà qui commençait à devenir intéressant.* Dans un monde parfait, Jane aurait répété le code à voix haute tout en l'inscrivant.

Mais il ne fut pas exactement surpris que cela n'arrive pas. S'il y avait une chose que l'expérience lui avait apprise, c'est que le monde était rarement idéal.

Il l'entendit juste marmonner des « mmm... » à répétition pendant qu'elle notait — ou mémorisait ? — la série de chiffres.

— O.K., c'est bon. Je l'ai. Tu es la reine d'entre les femmes, ô grande prêtresse de notre sonorité. Tu ne peux pas savoir comme je suis soulagée que ce problème soit réglé. C'est au moins un élément que je peux rayer de la longue liste des angoisses qui me tiennent éveillée la nuit... Pardon ? Non, pas tout de suite. J'ai du boulot à finir ici avant de filer à Wolcott. Mais je suis fière d'être la seconde à essayer notre nouveau système d'alarme... Ah bon ? Déjà ? La troisième, alors. Tu y seras encore dans une heure ?... Zut. On essaie de se voir plus tard, si tu veux ? On pourrait peut-être manger un truc ensemble. Ou boire un verre pour fêter la bonne nouvelle. Car j'ai eu le feu vert pour t'embaucher, figure-toi !

Quoi ? Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Il valait mieux pour les fesses de Kaplinski que cette embauche soit sans rapport avec les collections Wolcott. Mais bon... Ce n'était pas le moment de s'attarder pour essayer d'en savoir plus. Prendre le risque d'être surpris en train de traîner dans le couloir serait un mauvais calcul. La dernière chose dont il avait besoin, c'était que Jane se souvienne de l'avoir vu rôder à proximité de son bureau, le jour où elle avait reçu le nouveau code de sécurité pour son alarme. Refrénant sa curiosité, il se força à poursuivre son chemin.

Pendant un quart d'heure qui lui parut interminable, il resta à la cafétéria du premier étage, à boire un café qu'il ne se souvint même pas d'avoir goûté, à regarder aller et venir les visiteurs du musée sans vraiment les voir. Il aurait été incapable d'en identifier un seul, même si on lui avait donné une fortune pour le faire. Il était trop occupé à ruminer cette histoire d'embauche dont Jane avait parlé au téléphone. Elle s'apprêtait donc à faire appel à une greluce quelconque tirée de la rue pour l'aider à Wolcott ?

Alors qu'elle avait sous la main quelqu'un d'ultra-compétent comme lui ?
La salope !

Elle pouvait être sûre d'une chose, en tout cas : il mettrait tout en œuvre pour récupérer le code de son alarme.

A présent, il n'avait plus aucune raison de rester là à perdre son temps. Jugeant qu'un délai suffisant s'était écoulé pour qu'elle ne fasse pas le lien entre son apparition et sa conversation téléphonique, il termina son fond de café tiède et remonta au sixième étage.

Jane n'était pas dans son bureau — encore un coup de chance pour lui. Il balaya le couloir d'un regard rapide, puis pénétra dans la pièce. Hélas... Pas de bout de papier traînant commodément sur le bureau avec le code griffonné dessus. Il connut un instant d'inquiétude. Et s'il s'agissait d'un nombre spécial, avec une signification particulière pour Jane et ses amies ? Elle n'avait peut-être même pas eu besoin de l'inscrire ?

Mais en examinant de plus près le bloc-notes vierge à côté du téléphone, il distingua la marque en creux, à peine visible, d'une rangée de chiffres. Choisisant un crayon HB dans le pot de verre de Murano placé sur une étagère, il crayonna doucement autour du premier décalque. Un zéro apparut en blanc au milieu du lavis au crayon. Puis un cinq. Un un. Et un six.

Avec une belle poussée d'adrénaline, il s'attaqua à ce qui semblait être le dernier chiffre.

— Tu cherches quelque chose, Gordon ? s'enquit une voix derrière lui.

Le dos tourné de manière à dissimuler le bloc-notes trafiqué du champ de vision de Jane, il arracha discrètement le premier feuillet, puis griffonna le prénom de l'intéressée sur la page d'en dessous avant de se redresser. Glissant le papier qui l'intéressait dans sa ceinture, il se retourna calmement. Il froissa le second feuillet en prenant soin de laisser le nom de Jane bien visible.

— Ah, Jane ! Cela tombe vraiment bien que tu sois encore là. Je pensais que tu étais déjà partie.

Il lui adressa le sourire d'une rayonnante fiabilité qu'il avait mis au point dès l'âge de dix ans.

— J'allais justement te laisser un petit mot. Mais j'avoue que cela m'arrangerait drôlement d'avoir la réponse à ma question aujourd'hui plutôt que demain. Ce serait toujours ça de réglé avant la fin de ma journée.

Il la gratifia d'un haussement d'épaules débonnaire.

— Tout le monde n'a pas la chance de pouvoir quitter son poste de travail tout de suite après le déjeuner.

Elle fit la grimace. Il avait manifestement réussi à la distraire d'une éventuelle suspicion quant à sa présence dans son bureau.

— Crois-moi, ce n'est pas l'idée que je me fais d'un après-midi de congé, Gordon.

— Je sais.

Elle était tellement prévisible, la pauvre. Lui-même, en revanche, avait quelques jolis rôles de composition à son actif. Avec une expression compatissante, il lui effleura brièvement le dos de la main du bout des doigts.

— Je ne doute pas un instant que tu sois submergée de boulot à Wolcott, et donc je ne veux surtout pas te faire perdre trop de temps. Mais le restaurant du musée s'inquiète déjà d'éventuelles restrictions diététiques pour le dîner organisé en l'honneur du couple royal d'Espagne. Et je n'avais aucun élément pour leur répondre. Ils sont pressés de mettre leur menu au point, apparemment.

— Je suis quasiment certaine qu'ils ne suivent pas de régime particulier, mais attends quand même une seconde, je vais voir ce que j'ai dans le dossier.

Jane se dirigea vers le meuble de classement dans le coin de son bureau sur lequel elle posa l'enveloppe en papier kraft qu'elle tenait dans la main en entrant. Puis elle se baissa pour ouvrir le second tiroir à partir du bas et fourragea dans ses papiers.

— Je suis désolée, Gordon. Je pensais t'avoir fait des photocopies de tout ce dont tu pourrais avoir besoin.

— Oh ! tu sais, il y a toujours un petit détail qui passe à l'as, rétorqua-t-il d'un ton rassurant, tout en se dévissant le cou pour essayer de lire ce qu'elle avait écrit sur le bout de papier accroché par un trombone sur le rabat de l'enveloppe. Ce n'est pas vraiment un problème, et ce n'est pas non plus d'une urgence folle, mais ça me facilitera la tâche d'avoir l'information tout de suite.

Sur le papier à lettres, il réussit à identifier une série de chiffres. Juste au moment où son cœur commençait à battre plus vite, Jane émit un « Ah ! » satisfait et sortit son dossier. En se redressant, elle referma le tiroir avec un mollet dont il nota pour la première fois qu'il était étonnamment bien galbé.

Il ravala in extremis le petit rire ironique qui avait failli lui échapper. Comme s'il risquait de s'intéresser à la plastique de la Kaplinski ! En fait, il ne pensait jamais à elle comme à une personne. Et encore moins comme à une femme. Jane, c'était juste un obstacle sur son chemin. Une empêcheuse de tourner en rond qui ralentissait l'évolution de sa carrière. Sachant que son poste au musée l'aidait malgré tout à maintenir un style de vie correct, en attendant qu'il s'enrichisse au poker.

Jane s'approcha alors pour ouvrir la chemise devant lui. Et il laissa toutes ses considérations de côté pour se concentrer sur ce qu'elle lui racontait. Se penchant sur le contenu du dossier cartonné couleur brique, elle le feuilleta rapidement.

— Bon, voyons ce que nous avons là-dedans...

Elle sortit le document fourni par le Patrimonio Nacional, l'organisme qui administrait les propriétés de la famille royale et qui avait organisé le prêt de l'exposition. Elle fit glisser un doigt mince et élégant sur la première page. Ne trouvant pas ce qu'elle cherchait, de toute évidence, elle la retourna sur le bureau et répéta la même action sur un second feuillet.

Son index s'immobilisa à mi-page.

— Ah, voilà... Nous y sommes. Alimentation : rien. Pas de restrictions diététiques.

Elle poussa le dossier dans sa direction.

— Tiens, si tu veux, jette un coup d'œil là-dedans au cas où j'aurais oublié autre chose. Je ferai des photocopies demain matin et je te les transmettrai dès que possible.

Il trouva un autre document qui n'avait pas été inclus dans le dossier qu'elle lui avait remis, et le lui tendit.

— Jane, cela t'ennuierait de faire ces copies tout de suite ? Ou je peux m'en charger moi-même, si tu préfères ? Cela m'ennuie de te retarder, car je sais que tu es très occupée, mais j'aimerais rapporter tout ça chez moi ce soir pour étudier ces documents d'un peu plus près.

Elle hésita. Puis, exactement comme il l'avait prévu, elle hocha la tête.

— Pas de problème. Je te fais ça tout de suite.

Il s'interdit de laisser libre cours au petit sourire de triomphe qui lui chatouillait la commissure des lèvres. Franchement, cette fille n'avait aucun mystère. Elle se comportait toujours exactement comme il s'y attendait.

— Je vais te les faire en face, dans le bureau de Marjorie, annonça-t-elle.

Cette fois, elle l'avait pris de court. Il pensait disposer d'un moment tranquille, dans son bureau, pour continuer à fouiner pendant qu'elle ferait les photocopies au cinquième étage. Il n'en sourit pas moins vaillamment et prit le bloc-notes sur son bureau.

— Cela t'ennuie si j'en profite pour me faire une petite liste pense-bête ?

L'idéal, bien sûr, serait qu'elle laisse le bout de papier où était inscrit le code sur le meuble de classement où elle l'avait posé.

— Vas-y, je t'en prie, répondit-elle aimablement.

La garce prouva alors que, si elle était dépourvue d'imagination et aussi excitante qu'un plat de nouilles froides, elle n'en avait pas moins la tête sur les épaules. Car elle prit soin de récupérer son enveloppe avant de sortir du bureau.

Sans perdre une seconde, il défroissa son bout de papier, l'aligna sur une feuille vierge et recommença à faire ses lavis au crayon, cette fois en partant du bord droit. Deux nouveaux chiffres apparurent, mais il n'eut pas le temps de les identifier. Ils apparaissaient de façon nettement moins distincte, après les manipulations que le bout de papier avait subies. Il le glissa dans sa poche arrière et commença à griffonner une liste de choses à faire au moment où le son aigu de la photocopieuse dans le bureau de Marjorie mourut dans le silence.

Il leva la tête lorsque Jane revint dans la pièce et cligna des yeux, comme s'il avait été absorbé dans ses pensées au point d'oublier où il se trouvait. Il enfouit le crayon qu'il avait utilisé au milieu d'une bonne douzaine de ses congénères, ne souhaitant pas qu'elle s'aperçoive que la pointe était anormalement effilée. Le diable, après tout, était dans les détails.

Il sourit légèrement.

Car s'il y avait un homme au monde pour qui les détails comptaient, c'était bien lui.

10

Les hommes, décidément, appartiennent à une autre espèce. Aucune comparaison possible avec nous !

* * *

Lorsque Jane s'engagea dans l'allée privée devant l'hôtel particulier, il n'y avait plus de place pour garer ne serait-ce qu'un tricycle. L'espace restreint était encombré par toutes sortes de véhicules. Une chance qu'elle ait fait attention en entrant ! Elle ressortit en marche arrière, et passa six pâtés de maisons avant de trouver un espace suffisamment grand pour pouvoir y caser sa voiture. Il ne lui restait plus qu'à faire le trajet à pied jusqu'à Wolcott, juchée sur les talons hauts de ses bottines. Dommage qu'elle n'ait pas changé de chaussures au Met, au lieu d'attendre son arrivée pour enfiler les confortables ballerines jaunes qu'elle laissait sur place. Qui pouvaient bien être les propriétaires de tous ces véhicules garés devant l'hôtel particulier ?

Avant même d'introduire sa clé dans la serrure de la porte, à l'arrière, elle entendit un son de voix masculines. Des voix expansives, bruyantes, qui n'émanaient pas seulement de la cuisine, mais roulaient du haut des escaliers de la vieille demeure pour se répandre jusque dans le jardin à travers les fenestrons et les petites fentes ici et là. Jane aperçut deux, peut-être trois silhouettes masculines de l'autre côté de la vitre. Leur nombre était difficile à déterminer, car ils étaient en mouvement, et sa vision était fragmentée par les lamelles des stores vénitiens, si anciens qu'ils étaient redevenus à la mode.

Elle chercha à introduire la clé dans le pêne du verrou. Mais les crans étaient devenus trop larges, apparemment, et elle se heurta à une résistance. La poignée tourna alors sous sa main et quelqu'un ouvrit la porte à la volée. Déséquilibrée, elle partit en avant.

Si elle avait trouvé le brouhaha sonore, de l'extérieur, ce n'était rien à côté du vacarme qui l'assaillit à l'intérieur. Le haut de la maison résonnait du fracas des lattes brisées et du crissement des vieux clous arrachés. Sur les deux étages régnait une ambiance résolument masculine faite de cris, de rires et de jurons sonores.

— Bravo, bien joué, David.

La voix qui venait de s'élever était grave et plutôt troublante. Des mains qui lui parurent chaudes, même à travers l'épaisseur de son manteau, la retinrent par les épaules, l'empêchant de s'étaler au sol.

— Grâce à toi, elle a failli s'aplatir sur le carrelage. Tu n'as jamais su t'y prendre avec les femmes, toi.

L'homme qui l'avait empêchée de tomber lui pressa les épaules d'un geste de réconfort.

— Ça va, jeune fille ? Plus de peur que de mal, apparemment ?

Levant les yeux, elle découvrit un visage long et étroit. Des cheveux bruns tombaient sur des yeux assez profondément enfoncés, de la couleur du chocolat amer. Il avait un nez long et osseux, des pommettes aiguës et l'aspect austère d'un moine trappiste. Même s'il n'y avait rien de monacal dans la façon dont il l'examinait de la tête aux pieds.

En voyant qu'elle l'avait pris sur le fait, il sourit, sans paraître le moins du monde embarrassé, et la libéra sans se presser.

— Vous devez être Belles Jambes. Je suis Finn Kavanagh. Et l'andouille qui vous a ouvert la porte, c'est David, notre petit frère.

Le David en question était brun, lui aussi. Un peu plus lourd d'aspect que Finn, de quelques années plus jeune et a priori doté d'un peu moins d'assurance.

— Salut, dit-il presque timidement. Et désolé de vous avoir fait perdre l'équilibre.

— Aucune importance. J'ai juste été surprise. D'habitude, Devlin travaille seul, donc je ne m'attendais pas à trouver tant de monde à l'intérieur. Et mon nom est *Jane*, précisa-t-elle en gratifiant Finn d'un regard appuyé... qui se fixa soudain sur le nouvel écran de sécurité, où s'allumait un clignotant rouge, juste à la droite de son épaule puissante.

— Oh ! mon Dieu ! L'alarme !

Elle se précipita pour la désactiver mais, une fois plantée devant l'appareil, un grand vide se fit dans sa tête. Le code ? *C'était quoi, déjà, le nouveau code, bon sang ?*

Finn prit appui d'une main contre le mur juste au-dessus du clavier numérique. Il se tenait juste derrière elle, sans la toucher, et pourtant elle avait le sentiment d'être enveloppée par sa présence physique. Il pencha la tête et ses lèvres effleurèrent son oreille.

— Dev l'a désactivée, ma belle.

Puis il s'écarta. Et fit un pas en arrière.

Elle aurait dû se sentir soulagée de l'apprendre. Au lieu de quoi, alors qu'elle se retournait lentement pour lui faire face, elle eut à composer avec une étrange faiblesse. Une sensation de flou qui n'avait que très peu à voir avec les questions d'alarme. Même si la proximité physique de Finn ne provoquait pas les réactions exacerbées que suscitait Devlin, elle avait une conscience aiguë du fait que les deux hommes dans la pièce étaient... des hommes.

Qu'avaient-ils donc de si particulier, ces frères Kavanagh ? Auraient-ils reçu plus que leur part de phéromones à la naissance, ou quelque autre phénomène biologique de ce genre ?

Refusant de se comporter comme un lapin apeuré au milieu des loups — même si elle ne se sentait que très modérément à son aise —, elle prit son air le plus digne.

— Et de quel droit a-t-il pris l'initiative de la désactiver ?

— Il n'en fait qu'à sa tête, notre Dev, commenta David.

Avec un sourire jusqu'aux oreilles, il tira une chaise de la pointe de sa chaussure de chantier et l'écarta de la table minimaliste créée par Jean-Michel Frank. Balançant une jambe par-dessus le dossier, il s'installa face à une petite glacière. Jane nota alors qu'il y en avait trois sur la table, avec autant de bouteilles Thermos.

— Cela peut lui arriver, oui, admit Finn. Mais dans ce cas précis, il a agi pour des raisons purement pratiques.

Finn la regarda droit dans les yeux. Il ne restait plus trace dans son attitude du côté « moi homme, toi femme » qu'il avait adopté avec elle quelques instants plus tôt.

— Nous avons passé la matinée à entrer et à sortir, pour monter des outils et évacuer des gravats. Impossible de refaire le code à chaque

passage.

Jane songea que sa réaction avait été stupide. Et elle l'admit sous la forme d'un léger sourire.

— J'imagine qu'aucun cambrioleur ne serait assez maso pour se risquer à entrer ici alors que trois hommes solides et hautement visibles ont investi les lieux. Surtout avec le boucan que vous faites.

— Quatre, rectifia David en vidant le contenu d'une glacière pour le disposer sur la table.

Devant son air surpris, il précisa :

— Nous sommes quatre à être des... Comment avez-vous dit, déjà ?

— Quatre hommes solides et hautement visibles, intervint Finn en lui décochant un sourire. Aucune inquiétude à avoir alors que nous sommes dans les parages... David, fais une démonstration à la dame.

David détacha à peine les yeux de son pique-nique, mais condescendit à faire jouer les muscles d'un bras. Sous la manche lâche de son sous-vêtement thermique, Jane distingua un biceps de taille impressionnante.

— Voilà. Tout ça pour dire que nous sommes *quatre* hommes solides et hautement virils à occuper les lieux.

Finn secoua la tête et appliqua une pichenette sur le crâne de son frère.

— Hautement *visibles*, crème d'andouille.

David haussa les épaules, dévissa sa bouteille Thermos et versa du café dans le couvercle qui faisait office de gobelet.

— Virils, visibles, tout ce que vous voudrez. Et pour ce qui est du facteur sonore, c'est seulement en votre absence, Jane. Nous avons l'ordre strict de la fermer quand vous êtes là.

— Alors comment se fait-il que je te trouve là à bavasser ? s'éleva une voix derrière eux.

La silhouette de Devlin se découpait dans l'encadrement de la porte donnant sur le vestibule. Le rythme cardiaque de Jane connut une accélération notable. Une onde de chaleur monta dans sa poitrine et sa gorge avant de gagner ses joues. Elle envia la nonchalance de David, qui ne tourna même pas la tête à son entrée.

— Oh ! ça va... C'est la pause déjeuner. Et elle ne travaille pas encore, là. Je me prépare mentalement à faire silence.

— Tu as bien l'air de te préparer, tiens !

Bren, que Jane trouva plus maigre que le soir où elle l'avait croisé au Matador, vint prendre place à la table face à la troisième glacière.

— Bon, d'accord, je ne me prépare pas, je mange, admit David d'un air débonnaire, en prenant une grosse bouchée de l'énorme sandwich qu'il venait de déballer.

Tout en mâchant, il ouvrit un paquet de chips. Fascinée, Jane regarda Bren déballer son propre déjeuner. Il sortit une boîte qu'il tendit à Devlin. Ce dernier l'examina un instant d'un regard neutre, puis il se dirigea vers le four à micro-ondes. Finn sortit son propre repas et les quatre frères procédèrent à un partage. Les voir agir avec une évidence tranquille mâtinée d'humour était un régal pour les yeux. C'était comme un ballet — évident, harmonieux, sans qu'aucune parole soit nécessaire entre eux.

— Tu as montré à Jane comment utiliser la nouvelle alarme ? demanda Dev à Finn.

— Ah, merde, non, j'ai oublié.

Finn se leva de table et lui fit signe de le rejoindre.

— Tenez, venez voir... Vous savez déjà comment la désactiver en entrant le code. Mais comme Dev a dit qu'il vous arrivait de travailler seule ici, le soir, et que la maison est immense, nous l'avons réglée de façon à ce qu'elle se remette automatiquement en marche. Ce qui veut dire que vous aurez également à composer le code avant de ressortir. Pour le cas où, comme nous, vous auriez à entrer et à sortir fréquemment, il vous suffira de la débrancher complètement.

— O.K. Cela ne paraît pas trop compliqué.

Finn lui appliqua une petite tape sympathique sur la joue.

— Oui, je crois que vous devriez faire ça comme un chef. Que dis-je ? Comme une reine.

Jane le suivit des yeux alors qu'il regagnait la table. Chauds, très chauds devant, les hommes Kavanagh.

Pendant que Dev faisait chauffer sa pitance, Bren sortit un sac rempli de médicaments. Il leva les yeux juste à temps pour la surprendre à le regarder. Elle prit soudain conscience qu'elle était restée plantée là, à les fixer d'un œil ahuri.

— Désolée d'empiéter sur votre temps de pause. Je vous laisse manger en paix.

Le micro-ondes fit entendre son appel en trois temps, mais Devlin ne l'ouvrit pas tout de suite. Il tourna la tête par-dessus son épaule pour la regarder.

— En paix ? Vous avez eu le temps de vous faire une idée de ce que donne un moment de « paix » chez les Kavanagh. Cela ne ressemble à rien de ce que pourraient imaginer les gens ordinaires.

Oh ! mon Dieu, ne me souris pas comme ça ! Elle comprit soudain pourquoi il lui avait intimé l'ordre de ne pas lui adresser de sourire, la veille. S'il avait été affecté par le sien comme elle était affectée en ce moment...

Bren l'examina d'un air de sollicitude.

— Vous avez mangé ?

Jane réussit à se ressaisir et tapota la besace qu'elle portait en bandoulière.

— Pas encore, non. Mais j'ai ce qu'il faut dans mon sac. Je grignoterai à mon bureau.

Quatre regards scandalisés se fixèrent sur elle et David secoua la tête.

— Vous avez de la chance que notre mère ne soit pas là pour vous entendre dire une insanité pareille. Elle vous enverrait au coin.

— Une insanité ? Moi ? Je n'ai pas prononcé de gros mots, que je sache ?

Ce qu'elle les avait surpris à faire tous les quatre dans un langage assez coloré, lorsqu'elle était arrivée.

— Nous, les Kavanagh, nous prenons notre alimentation très au sérieux, expliqua Bren. Et manger en travaillant contrarie la digestion.

— Ce n'est pourtant pas moi qui me promène avec une trousse bourrée de médicaments.

Les mots tombèrent de ses lèvres avant qu'elle ait eu le réflexe de les rattraper au passage. Elle se pétrifia, consternée d'avoir pu sortir une horreur pareille.

Il y eut une seconde de silence pendant laquelle les quatre hommes la tinrent clouée au centre de leur attention. Puis Finn siffla entre ses dents.

— Elle n'a pas sa langue dans la poche, la petite.

— Je suis vraiment dé...

— Et elle a franchement un mauvais fond, avec ça, pour s'attaquer à un homme malade du cancer, renchérit Devlin.

Bren hocha la tête. Il la considéra le temps d'un, deux, puis trois battements de cœur.

— Cela me plaît assez, ce genre de brutalité chez une femme. Si je n'avais pas été un mari aussi comblé, ça m'aurait excité. Sérieusement,

même.

Du bout du pied, il repoussa la chaise en face de la sienne et lui fit signe.

— Assieds-toi donc avec nous, Jambes de Rêve, si je puis me permettre de te tutoyer.

Jane s'exécuta sans piper mot.

— Elle préfère qu'on l'appelle Jane.

Devlin apportait la ration fumante de Bren, exhalant de divins fumets à présent que le couvercle était ouvert. Puis il repartit en direction du réfrigérateur et l'interrogea du regard par-dessus la porte ouverte.

— Pendant que j'y suis, je peux te rapporter quelque chose à boire, Jane ?

— Je veux bien un Coca, s'il y en a.

La sensation de chaleur commençait tout doucement à se retirer de ses joues. Et peut-être — mais rien n'était moins sûr — avaient-elles perdu leur teinte cramoisie.

— J'imagine que tu n'es pas capable de le boire comme un homme ?

Elle soutint le regard de Devlin sans broncher.

— Je ne sais pas. S'agit-il d'écraser la canette dans ma main au-dessus de ma bouche ouverte et d'essayer de viser juste pour ne pas m'en mettre plein la figure ?

— Non. Je te parle juste de boire directement à la canette. Mais je ne sais pas pourquoi je te pose la question. Il suffit de te regarder pour savoir que tu fais partie de ces filles qui sirotent leur boisson light dans des verres à cocktail.

Jane faillit répondre docilement qu'elle se passerait de ces commodités. Ses amitiés étaient presque exclusivement féminines. Elle n'avait aucune expérience des hommes comme Devlin et ses frères, qui passaient leur temps à envoyer des vannes tout en jouant à fond sur une certaine séduction. Mais elle se remémora l'attitude d'Hannah, qui ne se laissait pas marcher sur les pieds par les hommes de la famille Kavanagh. Elle songea également que, malgré son embarras manifeste, les quatre frères avaient bien pris sa répartie cinglante, qui correspondait à la forme brutale d'humour qu'elle pratiquait avec Ava et Poppy. Aucun d'entre eux n'avait paru aussi horrifié qu'elle par la façon dont elle avait appelé un chat un chat.

Elle releva légèrement le menton, prit un air de princesse, et posa tranquillement ses exigences.

— Bien sûr que je veux un verre. Et si tu peux me mettre aussi quelques glaçons ?

Elle sortit la minuscule portion de salade qu'elle avait prise à la cafétéria du Met et la posa sur la table. Puis elle fouilla dans sa besace pour essayer de repérer la fourchette en plastique, la serviette en papier et la sauce qui auraient normalement dû rester fixées sur la barquette à l'aide d'un élastique. Juste au moment où elle réussit à retrouver l'ensemble, il y eut un tintement et elle se redressa sur sa chaise. A côté de sa salade, Dev avait posé sa boisson — verre et glaçons compris.

— Merci.

Le micro-ondes tinta et Devlin retourna chercher son propre déjeuner. Jane suivit son large dos des yeux puis se tourna pour sourire à ses trois frères. Et découvrit qu'ils la considéraient avec une stupéfaction manifeste. Plus que stupéfaits, même, ils avaient l'air consterné.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que j'ai ?

Par automatisme, elle porta la main à sa bouche.

— J'ai quelque chose de coincé entre les dents ?

La question était d'autant plus stupide qu'elle n'avait encore rien mangé.

— C'est ça, ton déjeuner ? demanda David en désignant la petite boîte en plastique noir qui contenait sa salade.

Jane baissa les yeux en se demandant ce qu'elle pouvait contenir de si particulier pour que les trois hommes s'en émeuvent à point.

— Euh... oui. Pourquoi ?

— Ce n'est pas un repas, ça, trancha Finn en secouant tristement la tête. C'est de la nourriture à lapin. Et il y a à peine de quoi maintenir un organisme humain en état de survie.

Bren prit la situation en main et organisa le sauvetage.

— Dev ? Apporte-moi un bol pour Jane. Je veux qu'elle mange de ma soupe au chou et à la poitrine de bœuf.

Scandalisée, elle protesta vivement.

— Ah, non ! Il ne manquerait plus que je vous ôte le pain de la bouche. Vous travaillez dur physiquement, tous les quatre. Ce n'est pas tout à fait mon cas.

Sans tenir compte de son refus énergique, Bren vida une part de sa ration dans un bol, se servant de sa cuillère pour faire tomber les morceaux de viande en même temps que les légumes et le bouillon.

— Tu ne m'enlèveras rien de la bouche, Jane. Jody me prépare toujours des quantités déraisonnables de nourriture dans l'espoir de me faire reprendre du poids. Si je lui rapporte des restes à la maison, elle s'inquiète. Elle s'acharne à vouloir m'engraisser, mais je n'ai pas un gros appétit, en ce moment. Si tu m'aides, ça m'évitera d'en jeter la moitié à la poubelle.

Dev posa un verre de lait sur la table.

— Tiens, Bren. Avale tes cachets.

Il prit sa propre gamelle brûlante et vint s'installer à côté d'elle.

— Mange ta soupe, Jane.

Le regard qu'il lui jeta indiquait clairement que ce n'était pas le moment de discuter. Elle prit la cuillère qu'il lui avait apportée et but une gorgée de bouillon. Les quatre hommes avaient les yeux rivés sur elle et guettaient sa réaction. Jane se demanda si la gêne qu'elle ressentait se lisait sur ses traits. Elle réussit cependant à produire un sourire à l'intention de Bren et à lui dire la vérité :

— C'est une pure merveille.

Tous hochèrent la tête.

— Absolument, acquiesça Bren. Ma Jody est une formidable cuisinière.

Il commença à manger à son tour, et la tension se dissipa.

— Est-il vraiment raisonnable de travailler alors que tu es encore sous traitement ? demanda-t-elle à Bren.

Les trois autres Kavanagh se tournèrent d'un bloc pour le regarder, et Bren roula les yeux dans ses orbites.

— Ah, non, ne commence pas, toi aussi ! Crois-moi, ils m'ont tellement allégé le travail que même un bébé pourrait y arriver. Et j'aime mieux être occupé ici et me rendre utile plutôt que de tourner en rond à la maison, à jouer les grands malades.

Jane se mordit la langue et s'abstint de répondre que « jouer » n'était pas vraiment le mot. Elle se contenta de faire honneur à sa soupe et à sa salade, tout en écoutant les propos qui fusaient entre les quatre hommes. Ils s'insultaient tous sans complexe, mais il était clair qu'il existait un attachement fort entre eux. Tous les quatre avaient pour point commun d'être singulièrement bien dans leur peau. Au moins dans le cadre familial, en tout cas.

David, le benjamin, n'était déjà plus un gamin. Elle apprit d'ailleurs au fil de la conversation qu'il était marié et père de deux enfants. Un garçon et une fille. Laquelle fille était restée à la maison, ce jour-là, pour cause d'otite. Bren était le père de trois filles. Finn, lui, était encore célibataire.

Et il défendait férocement son statut, à en croire les taquineries sans fin dont il faisait l'objet. Le menton calé dans la main, Jane observait le jeu permanent entre les quatre frères, les concessions subtiles et néanmoins constantes, les signes d'affection prodigués alors même qu'ils se traitaient de tous les noms d'oiseaux.

* * *

Et Devlin observait Jane en train de les observer. Il était resté un instant cloué sur place, en la trouvant dans la cuisine en compagnie de ses frères. Ils ne s'étaient plus recroisés depuis l'épisode fatal de la veille, où il lui aurait fait l'amour sans hésiter contre le mur, au milieu des décombres du solarium. Compte tenu de sa propre attitude au cours de cette scène malencontreuse, il avait pris la décision de rester à distance de Jane dans la mesure du possible. Car une fois son excitation retombée, il avait dû se rendre à l'évidence : il s'était comporté comme un goujat de premier ordre.

Il ignorait encore ce que Jane avait de si singulier, mais il avait renoncé à faire du déni systématique : l'attraction sexuelle qui flambait entre eux était d'une espèce particulièrement détonante, autant le reconnaître. Assis à côté d'elle, il captait par bouffées capricieuses ses effluves de poire et de bois de santal, et se demandait quel style de lingerie elle avait choisi, aujourd'hui, sous le noir — ô surprise ! — du sobre tailleur-pantalon qu'elle portait avec un chemisier couleur marron glacé. Vu la façon dont il réagissait à sa présence, il aurait fallu qu'il ait la mauvaise foi chevillée au corps pour affecter l'indifférence.

Il se renversa contre son dossier pour contempler les jambes de Jane et jeter un coup d'œil sur ses chaussures affriolantes du jour. Il s'agissait en l'occurrence d'une paire de bottines à talons aiguilles avec suffisamment de brides pour faire le bonheur d'une dominatrice fétichiste, fouet en main.

La voix de David le ramena en sursaut à la conversation en cours.

— ... et puis il y a Dev.

— Euh... oui ?

Arrachant son regard de la vision fatale, il vit que David avait terminé son sandwich et versait ses dernières chips au creux de sa main. Tout en enfournant les ultimes restes de son repas, son plus jeune frère pointa un doigt vers lui à la manière du canon d'un pistolet. Quelques miettes chutèrent sur la table.

— Waouh ! Quand même... Je me demandais ce qu'il fallait te dire pour détourner enfin ton attention des jambes de Jane.

David se tourna vers sa voisine et prit de faux airs onctueux, comme un marchand de tapis.

— Il faut t'en méfier, de celui-ci, Jane, lui dit-il solennellement. Notre Dev a une femme dans chaque port. C'est un marin sans terre et sans attaches.

Il avait toujours eu un certain succès avec les femmes, et cela l'amusait beaucoup, d'ordinaire, de voir que ses frères le considéraient comme une sorte de tombeur globe-trotter. Mais pour des raisons qu'il avait du mal à cerner, il n'avait pas envie de donner une fausse impression à Jane.

Elle se contenta de faire pivoter son menton, posé au creux de sa paume, pour le regarder.

— Ah, *vraiment* ?

Ses yeux bleus se posèrent sur lui pour l'examiner de la tête aux pieds avant de remonter pour décrire le trajet en sens inverse.

Bon, d'accord. Elle avait d'excellentes raisons d'adhérer à l'image de lui que présentaient ses frères. Il ravala un sourire d'autodérision. Dieu sait qu'il ne s'était pas illustré avec elle par la subtilité de ses approches !

— Ce Kavanagh-ci, Jane, est une pierre qui roule et qui n'amasse pas mousse, poursuivit David, la mine lugubre. Les filles, il les prend et les jette comme des mouchoirs en papier.

— On l'appelle le Briseur de cœurs, renchérit Finn en adressant un clin d'œil à Jane. Il vaut mieux que tu saches que Dev est incapable de rester plus d'un mois ou deux au même endroit. C'est un libertin sans feu ni lieu qui court plus vite que son ombre.

Bren hocha la tête avant d'en rajouter une couche à son tour.

— C'est vrai. Il ne tient pas en place, notre Dev. Dès l'instant où je serai rétabli, il repartira pour la Grèce, l'Espagne ou l'Italie. Et il disparaîtra si vite qu'on ne verra plus de lui que le nuage de caoutchouc brûlé qu'il laissera dans son sillage.

Le regard de Jane se fit pensif alors qu'elle le dévisageait.

— Mmm... je vois. Le genre d'homme qui fait rêver toutes les femmes, on dirait ? observa-t-elle nonchalamment.

— Ce n'est rien de le dire, répliqua l'intéressé. Les nanas font la queue rien que pour jouir un instant de ma formidable compagnie. Elles sont nombreuses à s'être jetées dans la Méditerranée à la seule pensée qu'elles pourraient me perdre !

Elle inclina gracieusement la tête sur le côté.

— Tu es sûr qu'elles ne le font pas pour se rincer à grande eau de la pellicule de suffisance qui semble te coller à la peau ? C'est un peu comme la bave d'escargot. Une fois qu'on en a sur soi, il faut une grande quantité d'eau salée pour s'en débarrasser.

Il ne put s'empêcher de rire. Jane éveillait sa curiosité. Elle avait l'air toute sage, toute rangée — du genre « plus carrée et rationnelle, tu meurs ». Mais Finn avait raison : elle avait de la répartie. Et son humour était en phase avec le sien. Un léger sourire vint jouer en écho sur les lèvres de Jane. Puis elle se détourna résolument pour s'adresser à ses frères.

— Alors ? Comment se fait-il que vous soyez tous rassemblés ici, aujourd'hui ?

Il n'écouta que d'une oreille pendant que Bren expliquait qu'ils disposaient de deux jours de battement, en attendant une livraison retardée de colle à joint à base de résine pour le chantier sur lequel ils travaillaient. Il ne demandait qu'une chose, en fait : que l'attention de Jane se porte ailleurs que sur lui. Car il était en train de s'apercevoir qu'il appréciait cette fille. Vraiment. Il aimait son sens de l'humour, sa simplicité, la façon dont sa peau fine pâlisait et s'empourprait tour à tour. Mais l'affection durable pour une femme ne figurait pas dans ses projets. Apprécier la petite Jane Kaplinski pourrait mener trop facilement à des complications dont il ne voulait surtout pas entendre parler.

Cette pensée le fit tressaillir et il se redressa sur sa chaise. « Hé ! Tu divagues ou quoi, Kavanagh ? » S'il devait se passer quelque chose entre Jane et lui — et il était, pour sa part, plutôt disposé en ce sens —, il n'y aurait strictement aucune *complication* pour autant. Il lui parlerait sans détour afin qu'elle entre dans cette histoire les yeux ouverts, avec une notion claire de ce qu'elle pouvait attendre de lui : une relation brève, mutuellement satisfaisante, hautement érotique, qui serait agréable et détendue tant qu'elle durerait, mais dont le terme naturel coïnciderait avec son départ pour l'Europe.

Mais c'est peut-être très « suffisant » de ta part de faire ce genre de projet ? songea-t-il avec une légère pointe de dépit. Car Jane lui paraissait appartenir à cette catégorie de personnes qui ne prenaient pas les choses à la légère. Autrement dit, pas le genre de fille à se jeter à corps perdu dans une aventure limitée dans le temps et fortement axée sur sa composante sexuelle. Donc, le jour où il lui proposerait de faire un petit tour entre ses draps...

Autant regarder les choses en face : il avait neuf chances sur dix pour qu'elle l'envoie bouler avec fracas.

OceanofPDF.com

11

Il a fallu que Poppy me mette cette idée folle dans la tête — et maintenant, plus moyen de l'ôter de mes pensées.

* * *

Observer les échanges entre les frères Kavanagh avait agi sur elle à la manière d'un tranquillisant. Lorsque Jane monta au grenier, après cette pause déjeuner impromptue, elle se sentait étonnamment détendue.

Mais sa belle sérénité s'effondra très vite.

Comment aurait-elle pu durer, sincèrement ? Elle avait un planning à respecter, et ne pouvait consacrer qu'une partie de son temps à rassembler les pièces pour les deux expositions au Met et les enregistrer dans sa base de données. D'habitude, les délais serrés et la détermination d'objectifs la stimulaient et lui permettaient d'être dans les temps. Mais, jour après jour, sur ce projet qui lui tenait pourtant à cœur, le retard venait s'ajouter au retard.

Elle avait donc tout intérêt à se bouger les fesses *prestissimo*. La dernière chose qu'elle pouvait se permettre, ce serait d'être *short* au moment où il lui faudrait décider de la mise en espace, du plan de parcours, de la scénographie ainsi que du choix de l'affiche — sans parler des divers projets qui accompagneraient l'exposition. Ces étapes cruciales ne devaient surtout pas être négociées à la hâte. Car de bons chiffres de fréquentation ainsi qu'un catalogue exceptionnel pouvaient élever une simple exposition au rang d'événement culturel.

Côté joaillerie, pas de problème. Elle avait trouvé dans une petite vitrine, sur une commode vénitienne, dans la chambre à coucher d'Agnes,

l'ensemble de ses bijoux fantaisie. Et toutes les pièces de valeur se trouvaient dans le coffre. Il lui restait encore des recherches à faire pour préciser l'origine et l'année de fabrication pour certaines parures. Et un nettoyage professionnel serait nécessaire pour la plupart de ces bijoux. Mais elle avait au moins terminé la saisie dans sa base de données, et bien avancé aussi sur son épreuve du catalogue.

La collection Haute Couture, en revanche, lui faisait piquer des crises à répétition. Si seulement elle parvenait à mettre la main sur quelques-unes des toilettes qu'elle avait vues elle-même sur Agnes ou admirées en photo, il y aurait moyen de faire un tabac et d'asseoir durablement sa réputation en tant que commissaire d'exposition. Le problème, c'est que les tenues en question demeuraient introuvables. Les armoires et les dressings avaient livré leur contenu, bien sûr. Mais rien de ce qu'elle avait rassemblé jusque-là n'avait le potentiel nécessaire pour faire décoller son expo.

Elle frissonna en pénétrant dans le grenier. Il faisait froid, humide, et une vague odeur de moisissure flottait dans l'air. Mais Jane prit son mal en patience et entreprit d'explorer méthodiquement les lieux. Elle repéra quelques tailleurs dans une armoire, quelques robes, des manteaux et des chapeaux dans une autre. Mais comme les autres tenues qu'elle avait déjà répertoriées, aucun de ces vêtements et accessoires ne constituait la fine fleur de la garde-robe d'Agnes Wolcott. Où étaient donc stockées les pièces maîtresses, et tout particulièrement la robe Christian Dior brodée de perles qu'elle avait espéré utiliser comme pièce centrale de son exposition ?

Bon sang, mais où était le *gros* de la garde-robe ?

Elle écarta de vieux meubles qui faisaient obstacle, ouvrit des malles, regarda même sous de vieux cadres de lit en fer. Rien. De guerre lasse, elle passa la main à l'intérieur des penderies, espérant trouver un loquet permettant de débloquent un espace secret, derrière ou à côté. Mais ses efforts ne lui rapportèrent que des mains noires de crasse et des toiles d'araignée poussiéreuses plein les cheveux.

Après avoir épuisé méthodiquement toutes les possibilités du grenier, elle redescendit d'un pas lourd à l'étage inférieur. Les hommes s'étaient remis à la tâche, eux aussi, et le son de leurs rires et de leurs joyeux jurons l'accueillit dans le couloir. Mais Jane était trop découragée pour que le charme puisse encore opérer. Le visage sombre, elle se débarbouilla rapidement dans la salle de bains attenante à la chambre à coucher d'Agnes. Un début de mal de tête lui comprimait méchamment les tempes.

La céphalée monta en puissance pendant qu'elle explorait les penderies de sa vieille amie en tapotant le fond, comme elle l'avait fait à l'étage au-dessus, dans l'espoir de trouver une porte dérobée. Sans succès.

Elle n'avait rien, rien, rien.

Pas une trace, pas une piste. Le moral en chute libre, elle passa dans le boudoir attenant. Elle savait qu'Agnes ne lui avait pas tendu de piège. Si sa vieille amie lui avait confié cette mission, c'était parce qu'elle souhaitait de tout cœur qu'elle réussisse. Dans le testament, elle avait indiqué très précisément quelles collections elle souhaitait léguer au Met. Alors pourquoi ne pas avoir laissé d'indications pour l'aider à accomplir sa tâche ? Quelques mots, quelques explications lui auraient au moins donné une direction pour orienter ses recherches. A force de palper en vain chaque mur, chaque cloison, Jane se surprenait à rêver de ces cartes imaginaires que dessinent les enfants pour les conduire à la mythique île au trésor.

Sous le canapé, elle trouva un coffre, mais il ne livra pour seul butin que deux plaids en angora fin. Il n'y avait qu'un seul placard, dans la pièce, et il contenait presque essentiellement du linge de maison. Les quelques vêtements pliés sur une étagère étaient bien trop ordinaires pour pouvoir prétendre à figurer dans une collection consacrée à la haute couture. Peut-être était-ce l'angoisse qui montait, la sensation d'être acculée par le temps, le tout ajouté au vacarme incessant produit par les travaux de démolition.

Toujours est-il que ses nerfs la lâchèrent.

— Merde, merde, merde, merde et MERDE !

Envolé, le contrôle habituellement féroce qu'elle exerçait sur chacun de ses gestes. Les poings serrés, Jane martela les moulures sculptées qui encadraient le linteau et le jambage du cabinet. Puis elle conclut sur un vigoureux coup de pied dans le chambranle.

— Ouille ! Oh, pétard !

En se mordant la lèvre pour ne pas crier, elle sautilla en cercle. Son orteil meurtri dans sa ballerine jaune protestait énergiquement. Non seulement cela faisait un mal de chien, mais elle se sentait passablement ridicule. Qu'est-ce qui lui avait pris de se laisser aller comme cela, bon sang ?

Jane ne perdait jamais la maîtrise d'elle-même. Elle n'était jamais en retard, respectait scrupuleusement ses plannings, ne renonçait jamais et gardait son calme en toute circonstance.

L'imperturbabilité était sa vertu première.

Tout comme elle ne se laissait jamais embrasser par des hommes de l'espèce de Devlin Kavanagh.

A la manière d'un agresseur bondissant soudain du fond d'une allée sombre, la pensée la fit tressaillir, comme si on l'avait poussée contre un mur crasseux pour lui pointer le canon d'une arme sous le menton. Tout en se demandant d'où elle tirait d'aussi scabreuses comparaisons, Jane continuait à sautiller en rond pour tenter de calmer les élancements dans son doigt de pied martyrisé.

Jusqu'au moment où elle s'immobilisa net, oubliant à la fois son orteil et le baiser de Dev. Les yeux ronds, elle fixa les lambris en sapin qui couvraient le mur à côté du cabinet. Ou du moins ce qu'il en restait, car ils avaient... disparu.

— Oh... mon Dieu !

Un rire étranglé lui échappa alors qu'elle découvrait l'ouverture encadrée de bois de cèdre apparue comme par enchantement. Son acharnement à coups de poing et de pied avait dû déclencher un mécanisme dissimulé quelque part dans le jambage, même si elle était incapable de préciser à quel moment le panneau s'était écarté.

Mais peu importait la manière dont la porte dérobée s'était ouverte. Car devant elle...

— Salut, mes beautés !

Cette fois, son rire était de délice et de triomphe. Elle pénétra dans l'espace long et étroit et passa amoureusement la main sur sa collection retrouvée.

Des robes de couturier, de gracieux tailleurs et des tenues de bal appartenant à une ère révolue étaient suspendus sur des cintres rembourrés. Et la Dior, aussi ravissante qu'elle l'avait espéré, faisait partie du nombre. Elle ouvrit des cartons stockés sur des étagères fixées au-dessus des portants et en sortit des trésors par dizaines : escarpins, foulards, écharpes, enroulés dans du coton blanc.

Comment avait-elle pu imaginer un instant qu'elle trouverait ces précieux vêtements au grenier ? L'humidité et les températures fluctuantes auraient agi comme le baiser de la mort sur ces textiles délicats. Elle n'aurait jamais dû oublier qu'Agnes, son amie et mentor, avait eu jusqu'au bout un sens aigu du détail.

Elle avait toujours accordé une attention soutenue à la conservation de ses précieux objets. Elle n'avait peut-être pas remarqué que sa maison

tombait doucement en ruine autour d'elle, mais elle avait toujours été extrêmement renseignée sur ce qu'il convenait de faire pour préserver avec soin ses chères collections.

Sur un nuage, Jane sortit du placard dérobé. Première chose à faire : appeler Ava et Poppy ! Riant aux éclats toute seule, elle sortit de la pièce en courant et descendit dans le salon du rez-de-chaussée où elle sortit son portable de son sac. Ava apparaissait la première dans son répertoire de numéros enregistrés.

« Bonjour, vous venez de joindre Ava Spencer. Je suis occupée en ce moment, mais... »

Mince. Elle voulait annoncer la nouvelle directement. Pas en laissant un message. Elle se contenta donc de demander à son amie de la rappeler. Sur le point d'appuyer sur la touche mémoire suivante pour appeler Poppy, elle se ravisa au dernier moment.

Poppy devait venir lui donner un coup de main dans — Jane regarda sa montre — moins de vingt minutes. Garder sa découverte pour elle la rendait à moitié folle d'impatience. Mais, de toutes les personnes qu'elle connaissait, Poppy était de loin la plus « cerveau droit dominant ». Il serait criminel de l'appeler pour lui assener une nouvelle étourdissante alors qu'elle tenait un volant. Et puis, elle aurait tellement plus de plaisir à montrer sa caverne d'Ali Baba plutôt que de raconter les circonstances de sa découverte au téléphone. Même surexcitée, elle était capable d'attendre encore un gros quart d'heure.

Enfin... Un peu plus que cela, tout compte fait, puisque Poppy n'arrivait jamais à l'heure. Un détail qui lui était momentanément sorti de la tête ! Lorsqu'elle tomba enfin sur son amie, en entrant dans le salon d'apparat, Jane faillit danser de joie. C'était le cinquième voyage qu'elle faisait entre les deux étages depuis qu'elle avait trouvé le dressing caché. Elle en oublia de faire les gros yeux en voyant Poppy jeter nonchalamment son précieux ordinateur portable sur le canapé.

— Te voilà enfin ! Je commençais à désespérer de te voir apparaître !

Se retournant pour lui faire face, Poppy interrompit le déroulement de la longue écharpe multicolore dont elle s'était enveloppée contre les premiers froids. Elle haussa un sourcil assombri avec art.

— Ah, zut... Je me suis trompée d'heure ?

— Non, non. Tu es même quasiment dans les temps, si on inclut ton retard standard. Mais j'étais tellement impatiente de te voir que l'attente

m'a paru interminable.

D'un geste de la main, elle balaya ces considérations au loin.

— Mais tu es là, maintenant, et c'est merveilleux ! Tu as même pensé à ton ordinateur et je considère que c'est un miracle.

— Tu m'avais demandé de l'apporter, non ?

Son regard se posa sur les mains tachées de peinture de son amie.

— Le fait de te le demander est une chose... Mais quand tu es en pleine création, avec ton groupe d'ados, tu oublies parfois jusqu'à ton propre prénom.

— Bon, O.K., tu me connais comme si tu m'avais faite. Mais j'avais mis deux alarmes dans la classe pour y penser, admit Poppy avec un large sourire.

— Tu es géniale. Mais viens vite. Il *faut* que je te montre quelque chose, maintenant, tout de suite, ou j'explose !

Attrapant son amie par la main, Jane la tira jusqu'à l'escalier central pour la conduire en toute hâte à l'étage au-dessus. Une fois dans le boudoir, elle pointa le doigt sur la large ouverture dans le mur.

— Et voilà l'affaire ! Regarde ça !

Elle eut un geste large du bras, comme un présentateur de cirque dévoilant le clou du spectacle.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis, ma chérie ?

Poppy ouvrit des yeux ronds et s'avança pour examiner l'encadrement de bois de cèdre.

— Waouh ! Nom d'un spaghetti ! Une penderie secrète... Une vraie penderie secrète ! Incroyable !

Elle se retourna pour lui jeter un regard luisant de curiosité.

— Raconte ! Comment l'as-tu trouvé ?

Sans attendre sa réponse, Poppy reporta son attention fascinée sur le dressing plein à craquer.

— C'était un coup de chance, Pop. Et de la chance aveugle, qui plus est. Enfin... Tout a commencé par une réaction violente de mauvaise humeur de ma part, à vrai dire.

Cet aveu eut pour effet immédiat de ramener le regard de Poppy sur sa personne.

— Ai-je bien entendu ? Une réaction *violente* ? Ce n'est pas toi, ça !

Jane éclata de rire.

— Oui, je sais, ça ne me ressemble pas. Mais je me félicite chaudement d'avoir été infidèle à moi-même. Depuis qu'on nous a remis les clés de Wolcott, je n'avais qu'une idée fixe : dénicher enfin les fringues de couturier d'Agnes.

— Oui, je sais. Je me demande pourquoi elle ne t'a jamais montré ce dressing fantôme, d'ailleurs.

Poppy haussa les épaules et se baissa pour examiner quelque chose à même le parquet du placard.

— Si tu veux mon avis, elle a dû t'écrire un mot quelque part. Mais le message doit être entre les pages d'un livre ou dans un tiroir de bureau. Ou peut-être dans son journal intime, tiens... C'est quoi, ces trucs bizarres, collés aux plinthes ?

— Des pièges à mites.

Poppy retira la main en sursaut.

— Berk ! C'est gluant, ces cochonneries.

— Le fait qu'il n'y ait aucune prise collée dessus est un cadeau des dieux. Cela veut dire que ce dressing était fermé de façon suffisamment hermétique pour que les bestioles ne puissent pas y pénétrer. Agnes a pris des précautions exemplaires. Elle a vraiment bien fait les choses : cette grande penderie spécialement aménagée est maintenue à température constante. Et la lumière du soleil n'y entre jamais. Les ampoules électriques sont toutes non fluorescentes et à faible consommation. Ah, tiens, ça me fait penser qu'il faut que je vérifie au musée de combien de vitrines de verre avec filtres anti-UV je pourrai disposer.

Elle tapota ses poches vides.

— Zut. Si j'avais eu un stylo sur moi, je l'aurai noté. Mais bon, tant pis... Je m'en souviendrai.

Avec un haussement d'épaules, elle s'accroupit à côté de Poppy.

— Le plus urgent, maintenant, est de repérer le mécanisme. Pour pouvoir refermer, déjà, dans un premier temps. Et pour que je puisse continuer à utiliser cette penderie comme lieu de stockage, en attendant le transfert au Met.

Elle passa lentement la main sur la moulure, mais le bois était lisse, sans aspérité ni accroc. Son euphorie retomba d'un cran. Combien de temps lui faudrait-il perdre encore, à élucider le mystère de ce fichu placard ?

Un grand fracas se fit entendre de l'autre côté du couloir, suivi d'une série de jurons émis par un chœur vigoureux de voix masculines. Jane

tourna la tête pour regarder Poppy.

— Les hommes..., murmura-t-elle pensivement. Une espèce complètement à part. Leur nature est bruyante, grossière, et j'admets volontiers que j'ai parfois le plus grand mal à comprendre ce qui les anime. Mais il faut reconnaître qu'ils détiennent certains savoirs. Ils s'y entendent pour faire fonctionner les choses, par exemple. Des trucs auxquels je ne comprends vraiment rien. Et cela peut être très...

— Mmm... Attirant ? Séduisant ? Pratique ?... *Utile ?*

— Et comment ! Mais on ne voudrait pas les exploiter pour autant, bien sûr.

Poppy haussa de nouveau le même sourcil tracé à la perfection.

— A part qu'il existe une vérité quasi universelle : le Mâle, d'un bout à l'autre de la planète, adore faire la démonstration de ses talents sous le regard admiratif du sexe opposé. Ne serait-il pas dommage que nous les privions d'une occasion de leur montrer à quel point nous avons besoin d'eux ?

Jane acquiesça avec sagesse.

— Passer à côté d'une telle mine de talent brut sans aller y puiser serait un triste gaspillage. Et le gaspillage, comme chacun sait, doit être combattu assidûment.

Les deux amies quittèrent la pièce d'un même pas et grimpèrent au premier étage, direction solarium.

Une fois sur le pas de la porte, cependant, elles s'immobilisèrent net et fixèrent le spectacle en silence. L'anarchie régnait en maîtresse dans un univers étranger qui se déclinait résolument sous le signe de la testostérone. La dernière fois que Jane était entrée dans cette pièce, Devlin entamait tout juste son œuvre de démolition. Mais là, avec les quatre hommes actifs en même temps, la grande pièce était déjà à moitié désossée. Chacun des frères était occupé à une tâche différente, mais leurs actions impliquaient toutes des outils ultrasonores et des jurons créatifs.

Et de la sueur en prime. Les chemises en flanelle étaient tombées et les T-shirts humides dessinaient des dos d'athlètes. Ce qui prouvait, une fois de plus, si besoin en était, que les frères Kavanagh jouissaient d'une belle forme physique. Le regard de Jane, cependant, se fixa sur une anatomie bien particulière et y demeura scotché. Seulement, une fois qu'elle eut décollé son attention des épaules larges, des muscles longilignes, du creux souple qui marquait la colonne vertébrale de Devlin — puis qu'elle eut

arraché son regard du fessier en tout point admirable qui tendait l'arrière de son jean, alors qu'il était à moitié agenouillé sur le sol —, elle comprit que ce qu'elle avait d'abord perçu comme un désordre était en vérité un chaos parfaitement structuré. Ses frères et lui fonctionnaient ensemble comme une seule machine bien huilée à quadruple engrenage.

David fut le premier à remarquer leur présence. Il venait de poser sa perceuse, et s'était relevé pour escalader une pile de bois et se diriger vers l'endroit où ses frères avaient aligné leurs glacières. Il en sortit une bouteille de boisson énergétique et les repéra au moment où il se redressait en dévissant le bouchon.

— Ah, tiens !

Il les salua avec le plus grand naturel, puis traversa la pièce pour aller tapoter l'épaule de Bren. Il fit un signe de tête dans leur direction tout en tendant la bouteille à son frère aîné. Bren but à grandes gorgées à même le goulot et tourna son attention vers elles. Il avait la mine un peu pâle, mais il ne leur adressa pas moins un magnifique sourire, tout en s'essuyant la bouche du revers de la main.

— Entrez, entrez, mesdames.

Au son de sa voix, Finn releva la tête et se dévissa le cou pour leur jeter un regard par-dessus son épaule. Puis il se servit de son pied-de-biche pour aller chatouiller les côtes de Devlin.

Ce dernier arracha les écouteurs de son iPod et interrogea son frère des yeux.

— Quoi ?

— Y a du jupon pas loin.

— Serait-ce synonyme de : « Il y a du grabuge pas loin » ? s'interrogea Poppy à voix haute, alors que la tête de Devlin pivotait dans leur direction.

— Je suppose que les jupons, c'est nous, fit remarquer Jane. Même si *toi*, tu es en pantalon, et que *moi*, je suis en pantalon. Bizarre, non ?

Sa blonde amie haussa les épaules avec philosophie.

— Je pense que nous avons déjà eu droit à de pires qualificatifs que celui-là.

Sans tenir compte de leurs conciliabules, aux relents encore adolescents, Devlin se leva d'un mouvement fluide. S'essuyant le front avec le bras, il s'avança jusqu'à elles.

— Je peux faire quelque chose pour vous, mesdames ?

— J'ai un service à demander.

Devlin s'était approché si près qu'elle dut renverser la tête en arrière pour le regarder.

— Ce n'est pas urgent, mais si l'un de vous a une minute, pourrait-il nous aider un instant à résoudre un petit problème technique ?

— Bien sûr. De quel ordre, le problème ?

— J'ai trouvé un placard dérobé dans le boudoir attenant à la chambre à coucher. Et je n'arrive pas à...

Jane se tut en découvrant qu'elle parlait dans le vide. Les frères Kavanagh étaient déjà tous sortis comme un seul homme. Elle les trouva dans le boudoir, accroupis ou rampant près de la penderie, inspectant les lieux avec la minutie exaltée de chercheurs à deux doigts d'inventer le remède miracle contre le rhume.

Poppy et elle échangèrent un regard. Son amie lui adressa un sourire en coin qui disait clairement : *Ah, les hommes ! Bénies soient leurs petites têtes.*

— Comment as-tu fait pour l'ouvrir ? demanda Bren.

— Eh bien, là est la question, justement. Je me suis... euh... un peu énervée, à un moment donné, et j'ai commencé à donner des coups sur le jambage, là. Il est possible que je l'aie également frappé avec le pied.

Elle ravala une brève exclamation d'autodérision. Comme s'il existait l'ombre d'un doute sur la question du coup de pied...

— Quoi qu'il en soit, le mécanisme s'est déclenché, mais je ne sais pas comment. J'espérais que vous résoudriez l'énigme.

Derrière Bren, elle distingua Devlin, qui s'était placé à l'intérieur du débarras pour faire courir le rayon d'une lampe de poche sur les boiseries qui formaient l'encadrement. Sans modifier la position de la torche, il reculait centimètre par centimètre.

Avec un petit cri d'alarme, elle s'élança en avant.

— Devlin, non, attention ! Tu es sur le point d'effleurer ma collection. Et tu es un peu... en sueur.

Elle ne put cependant s'empêcher de lui sourire. *Ma collection*, avait-elle dit. Car elle était bien là, devant elle, prête à être cueillie, pour ainsi dire. Incroyable comme la situation s'était renversée, d'une seconde à l'autre. Une heure plus tôt encore, elle se voyait au bord de l'échec, avec l'effondrement de ses nouvelles perspectives de carrière pour seul horizon.

Et maintenant, après un bref et stupide moment de déroute, son avenir avait retrouvé ses couleurs arc-en-ciel.

Devlin s'interrompit dans ses recherches et tourna la tête dans sa direction. Son regard coula sur elle, chaud, enveloppant — soie liquide et caressante. Se dégageant non sans mal de son emprise visuelle, elle se tourna vers Poppy. Et s'éclaircit la voix.

— Je pense que le plus simple sera de descendre le contenu du dressing dans le salon en bas pour l'inventorier.

Ouf ! Elle avait réussi à s'exprimer normalement. Mais qu'y avait-il donc chez cet homme pour lui chambouler les neurones jusqu'à la frapper d'hébétude ?

— Une fois que ces quatre-là auront repris leur travail, ils recommenceront à faire un potin d'enfer, et nous ne nous entendrons plus parler, si nous restons ici.

— Hé ! C'est flatteur, ça, comme remarque ! protesta gaiement Devlin, tout en passant la main sur la moulure sculptée autour du placard... Ah, je te tiens, mon salaud, marmonna-t-il de l'intérieur. J'ai trouvé le mécanisme, les gars.

Toutes les têtes se tournèrent instantanément vers lui.

Il leur adressa à tous un sourire impudent.

— Là. Je vais l'actionner, alors tenez-vous prêts. Dis-moi si tu vois quelque chose bouger, David.

— Ah, voilà, oui. Ça y est ! Il est sur la moulure externe, dans cette partie très ouvragée.

Les frères Kavanagh jouèrent avec leur découverte pendant encore dix bonnes minutes, s'amusant à ouvrir et à fermer la porte dérobée. Ils testèrent le mécanisme avec Devlin à l'intérieur pour vérifier s'il pouvait en sortir par lui-même. Puis ils firent un nouvel essai à vide. Tout cela dans la bonne humeur, avec force railleries, vannes et éclats de rire.

Une fois assuré que tout fonctionnait bien, le quatuor Kavanagh finit par s'éloigner à contrecœur et retourna à ses démolitions. Les bras chargés de vêtements, Jane et Poppy s'immobilisèrent dans le placard au trésor et regardèrent les quatre hommes quitter la pièce.

Puis elles sortirent côte à côte et descendirent l'escalier.

— Waouh ! chuchota Poppy. Jolie brochette de beaux mecs ! Normalement, je ne m'intéresse pas aux hommes qui ont dix ans de plus que moi, mais le grand type au crâne rasé me procure je ne sais quels mystérieux frissons...

— C'est son côté mari et père de famille qui doit te faire cet effet, l'interrompit Jane d'une voix égale. Et avant que tu ne fasses une fixette sur David, je te préviens qu'il est dans le même cas de figure. C'est uniquement de la chasse interdite, tout ça.

Poppy lui jeta un regard interrogateur.

— David ?

— Le plus jeune. Avec les cheveux châtain clair.

— Tu es devenu un puits de science en Kavanalogie appliquée, on dirait ?

Jane haussa les épaules.

— J'ai partagé leur déjeuner, tout à l'heure.

Poppy s'immobilisa si brusquement sur une marche que son chargement de vêtements menaça de lui échapper des mains. Raffermissant sa prise, elle se remit en mouvement. Non sans l'avoir fusillée, d'abord, d'un regard lourd de reproches.

— Tu mens comme un arracheur de dents, Janie-Jane.

— Non, je te jure. Parole de scout.

Posant avec soin ses trésors sur le canapé du salon, elle expliqua comment elle s'était retrouvée attablée dans la cuisine en compagnie des quatre frères.

Poppy se débarrassa à son tour de son chargement.

— Tu as eu quatre beaux mecs balèzes aux petits soins avec toi, donc ?

Sa blonde amie se redressa et tapota sa poitrine du bout des doigts.

— Modère-toi, ô mon cœur. Rien que de t'entendre raconter la scène, j'en ai des palpitations.

— On se calme, fillette, on se calme. Je ne voudrais pas avoir à aller chercher le jet d'eau en bas.

Poppy lui décocha un clin d'œil.

— Et le moine sexy, au fait ? Il est marié, lui aussi ?

Sa comparaison fit les délices de Jane.

— Tu trouves aussi qu'il a un physique monacal ? C'est exactement ce que je me suis dit en voyant Finn ! Jusqu'au moment où je l'ai surpris à me déshabiller des yeux. Et la réponse est non, au fait. Plus célibataire que célibataire, l'ami Finn. Et déterminé à le rester, d'après ce que j'ai compris de leur conversation au cours du déjeuner.

— Aucun problème. Je n'ai pas envie de l'épouser. Juste de batifoler un peu.

Jane forma un bec de canard avec une main et ouvrit et ferma le pouce.

— Pfff... Que du pipeau !

Un petit sourire rêveur se forma au coin des lèvres de Poppy.

— Du pipeau ? Peut-être... Mais pas forcément. Avoue qu'on sent chez lui un certain savoir-faire en matière de zones érogènes féminines.

Le sourire se fit coquin.

— Sans parler de l'irrésistible attrait lié au côté moine fauteur... Mais parlons plutôt de toi, Janie, enchaîna-t-elle d'un ton plus énergique. Quand comptes-tu te lancer dans un marathon érotique échevelé avec Devlin le Rouge ?

Son cœur battit si fort qu'elle sentit la pulsation lui heurter presque douloureusement les côtes.

— Euh... Jamais ? riposta-t-elle en levant les yeux au ciel, l'air de dire : « Tu as bientôt fini, avec tes bêtises ? »

Alors pourquoi cette vertigineuse impression que l'idée n'était, au fond, pas si follement irréalisable ?

Poppy secoua la tête d'un air peiné, sa queue-de-cheval nouée à la hâte suivant chacun de ses mouvements.

— Jane, Jane, Jane... Mais qu'allons-nous faire de toi ? Car tu es vraiment en train de louper le coche, là.

Jane tenta de ne rien dire. Elle essaya de toutes ses forces, même. Mais elle s'entendit néanmoins répondre :

— Le coche, je ne sais pas, mais le bateau, peut-être. Apparemment, Devlin est juste de passage à Seattle. Dès que son frère sera remis, il retournera convoier ses voiliers en Europe.

— Mmm...

Poppy scruta ses traits avec une attention soutenue.

— Voilà qui est intéressant. Car si tu t'autorisais à envisager une brève histoire avec lui, cela te permettrait de jouer gagnant sur tous les plans, non ? En fonction de tes critères, je veux dire. Tu pourrais vivre quelque chose d'intense et de sexuel avec un mec dont je suis prête à parier qu'il sait ce qu'il fait dans un lit. Tout en échappant aux complications relationnelles qui te font si peur.

Elle leva le menton.

— Ce n'est pas du tout une question de peur ! Mais tu sais comme moi que les trucs intenses et sexuels, ce n'est vraiment pas mon sty...

Jane s'interrompit net en se remémorant la façon dont elle avait réagi aux baisers de Dev.

Jeta un coup d'œil à son amie.

Examina ses ongles avec attention.

Pourquoi ne pas s'autoriser une passade ? Qu'est-ce qui l'en empêchait, concrètement ? Cela ne ferait de mal à personne. Une histoire, même passionnelle, ne serait pas forcément nuisible, à condition que les règles soient claires depuis le début et que le terme soit fixé d'emblée.

Une telle expérience, d'autre part, ferait d'elle une meilleure conservatrice. Elle expérimentait la passion, le désir fou, et tout le fatras émotionnel qui accompagnait le duo des corps en mutuelle addiction. Ce qui lui serait très utile pour mieux comprendre la sensibilité artistique des plasticiens, des sculpteurs avec qui elle était amenée à travailler.

Dernier point et non des moindres : Devlin l'attirait comme aucun homme encore ne l'avait attirée. Il était intelligent, drôle, baroudeur et doté d'une certaine finesse. Et on ne faisait pas plus séduisant que lui.

Et il quitterait Seattle dans peu de temps.

Quand retrouverait-elle pareille combinaison gagnante réunie chez un même homme ?

Elle reporta son attention sur Poppy et déclara lentement :

— Bon... Je ne dis pas que je le ferai, bien sûr. Mais peut-être qu'à la rigueur je pourrais envisager une petite parenthèse avec Devlin.

12

Je me demande pourquoi Agnes ne m'a jamais parlé de cette penderie secrète. Ava pense qu'elle devait être persuadée de l'avoir fait. Quoi qu'il en soit, c'est une aubaine que j'aie craqué comme une gamine capricieuse. Je me voyais déjà en train d'expliquer à Marjorie que je n'avais pas réussi à trouver la collection ! J'aurais vraiment eu l'air fin.

* * *

Gordon avait les nerfs à vif lorsque le calme retomba enfin sur Wolcott, ce soir-là. Il s'était préparé à la perspective d'avoir à attendre avant que Jane ne quitte l'hôtel particulier. Mais il n'avait pas prévu, en revanche, de le trouver plein à craquer de travailleurs du bâtiment.

Dix-huit heures venaient de sonner, cependant. Ils ne devraient tout de même pas tarder à rentrer chez eux, non ? Craignant qu'un voisin trop curieux ne repère sa présence s'il faisait un tour de pâté de maisons supplémentaire en voiture, il choisit de rouler à faible allure dans la rue qui passait en contrebas de la propriété. L'hôtel particulier était aisément repérable de ce nouveau point de vue. Et en ouvrant la vitre, il percevait même le bruit de travaux qui s'élevait du haut de la maison.

Le problème, c'est que la rue était étroite et pleine de voitures garées dans tous les sens ; il ne pouvait donc se permettre de se déconcentrer trop longtemps de sa conduite. Exaspéré à force de tourner en rond, il finit par immobiliser sa voiture à l'autre bout du pâté de maisons. Ça irait bien comme ça. Personne ne semblait lui prêter la moindre attention, de toute

façon. Alors, autant prendre le temps d'observer l'hôtel particulier un peu sérieusement.

Elle était vraiment énorme, cette baraque. Située sur le flanc ouest de la colline Queen Anne, Wolcott bénéficiait d'une vue panoramique sur Lake Union, le centre-ville, ainsi que sur le monument de gloire local, construit à l'occasion de l'Exposition mondiale de 1962 : l'Aiguille de l'espace. L'hôtel particulier en lui-même avait l'air vétuste et mal entretenu, à côté des constructions mastoc et gonflées aux stéroïdes qui avaient poussé dans le voisinage. Mais la propriété devait valoir une petite fortune de par sa situation.

Dont un tiers revenait de plein droit à la Kaplinski.

S'il le savait, ce n'était pas parce qu'elle s'en était ouverte à lui. Ah, ça, non, elle avait gardé le silence radio sur cette affaire. L'information ne lui était pas parvenue non plus par le biais d'un de leurs collègues, au musée. Se vanter publiquement de ce genre d'héritage ne devait pas être bien vu, dans les cercles raffinés dont elle faisait partie. Jane était issue de la haute bourgeoisie de Seattle. Il suffisait de l'écouter parler pour s'en assurer. Et de la regarder, bien sûr.

Plus coincée des fesses que cette nana, tu meurs.

Mais *lui*, en tout cas, était efficace. Et malin. Son éducation dans les cités ne lui avait peut-être pas appris le raffinement, mais elle lui avait enseigné l'art de la débrouille. Très jeune déjà, il avait compris qu'il fallait *toujours* être renseigné sur l'adversaire. Il avait donc mené sa petite enquête sur Kaplinski. Ce qui n'avait pas été spécialement compliqué pour lui, car, en tant que conservateur adjoint, il connaissait l'importance de la recherche. On pouvait même dire qu'il l'avait dans le sang.

Gordon Ives n'était pas un amateur, que ce soit sur le plan professionnel ou autre. D'accord, il projetait de faire le grand saut et de passer du musée au poker professionnel. Mais il n'en était pas moins ultra-compétent dans son métier actuel. Ses connaissances en art — appliqué ou non — étaient largement plus étendues que celles de la majorité de ses collègues.

Pour en revenir à Jane, donc, il avait découvert qu'elle n'avait pas seulement eu le privilège d'avoir été imposée par Agnes Wolcott comme commissaire d'exposition pour les collections dont la vieille fille avait fait la donation au Met.

Comme si la chance ne lui souriait pas déjà suffisamment, ses copines de la haute et elle avaient hérité de toute la baraque — meubles et objets

d'art y compris.

Là, il y avait carrément de l'abus. Chaque fois, c'étaient les déjà riches qui retiraient leur épingle du jeu. Non seulement ils accroissaient leur capital en permanence, mais c'étaient eux qui, à tous les coups, décrochaient les promos et les traitements de faveur.

Alors que les gogos comme lui étaient tout juste bons à ramasser les restes.

Il sentit la tension familière l'envahir et fit un effort conscient de volonté pour détendre sa mâchoire, sa nuque, ses épaules, son plexus solaire. Il prit quelques respirations profondes, puis fit rouler sa tête de droite à gauche tout en remuant les doigts pour les décrisper. Ce n'était pas le moment de se tendre au point de sortir plié en deux de sa voiture. Il était calme ; il était confiant. Et il garderait une parfaite maîtrise de lui-même jusqu'à ce qu'il en ait fini avec la tâche à accomplir. Après, il pourrait toujours se lâcher. Mais, en attendant, il avait intérêt à fonctionner en mode zen.

Et à la jouer fine.

Parlant de jouer fin, d'ailleurs, il était temps qu'il se bouge de là avant que le voisinage ne s'émeuve de sa présence. Dans les quartiers hautement privilégiés comme celui-ci, ils avaient peut-être leurs propres formes de réseaux de surveillance ? Leurs bonnes sud-américaines avaient sans doute mission de coller leurs grands yeux bruns au judas sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour vérifier qu'aucun inconnu ne s'attardait dans le secteur.

Il trouva une place de parking à une distance raisonnable. Attrapant son imperméable Burberry pour se prémunir des brusques averses de saison, Gordon le glissa avec soin dans le sac à dos qu'il avait apporté pour transporter ses « acquisitions ». Il ferma la poubelle qu'il avait achetée pour remplacer sa chère Lexus — un sacrifice douloureux mais inévitable, qu'il avait dû consentir pour calmer les hommes de main d'Eddy. Puis il gagna la rue sur laquelle donnait l'entrée de l'hôtel particulier. Parvenu à l'intersection, il s'immobilisa à l'ombre d'un vieux cerisier et examina prudemment les lieux.

A ce moment précis, trois véhicules sortirent en marche arrière de la résidence.

Eh bien... Ce n'était pas trop tôt ! Il les regarda disparaître au bout de la rue, puis se dirigea d'un pas tranquille vers Wolcott et vérifia qu'aucune

voiture ne se trouvait plus dans l'allée. Il évita avec soin tout comportement suspect, comme ralentir le pas ou jeter des regards furtifs autour de lui. La tête haute, il remonta l'allée comme s'il était le propriétaire de cette modeste chaumière.

Lorsqu'il se trouva devant la porte de la cuisine, il s'autorisa à jeter un rapide regard autour de lui. Le jardin entouré de murs était petit et envahi par une végétation indisciplinée. Et la maison aurait eu besoin, au minimum, d'une nouvelle couche de peinture. Mais c'était bien le dernier de ses soucis en ce moment. Il n'était pas venu là en acheteur. Plutôt en... emprunteur, si l'on pouvait appeler les choses ainsi. Souriant de son humour, il tira une clé de sa poche.

Avec une compassion feinte, il secoua la tête. Pauvre Jane... Elle était si prévisible que c'en était désolant. La vie devait être terne à mourir, lorsqu'on manquait d'imagination à ce point. Dieu sait qu'il avait plus de créativité dans le petit doigt qu'elle n'en avait dans son triste petit corps anorexique.

Car que faisaient les femmes de leur sac à main, lorsqu'elles étaient au travail ? Elles les fourraient dans le tiroir de leur bureau, bien sûr. Et comme par hasard, c'était là qu'il avait trouvé le sien, tout en bas, au fond. Elle n'avait même pas pris la peine de fermer le meuble à clé, c'était dire. Grâce à son sens aigu du détail, il ne lui avait pas fallu trois secondes pour identifier la clé de Wolcott parmi les quatre qui se trouvaient sur le même anneau.

Cela dit, nul besoin d'être un observateur de génie pour repérer une clé neuve et brillante au milieu d'autres, un peu plus ternes et usées. Surtout lorsque l'une d'entre elles était à l'évidence une clé de voiture avec commande à distance.

Il n'avait pas eu besoin de déployer des stratégies spectaculaires, à la différence de l'ami 007, le roi des espions chic. Comme Bond, il aurait pu prendre une empreinte rapide dans une boîte pleine de mastic et replacer la clé ensuite. Mais il ne connaissait personne, à vrai dire, qui saurait fabriquer une clé à partir d'une simple empreinte. Et puis, il avait le goût du risque dans la peau.

Mais s'il aimait tenter des coups de poker — et pour cause —, il était suffisamment intelligent pour mettre toutes les chances de son côté et ne prendre que des risques calculés. Il avait choisi un moment où Jane avait été « invitée » — pour ne pas dire sommée — à retrouver Marjorie pour faire le

point sur les expos Wolcott. Dès l'instant où il l'avait vue disparaître dans le bureau de la directrice, il avait détaché la clé de l'anneau et avait marché tranquillement jusqu'au kiosque du cordonnier, en bas du Comstock Building. Une fois muni de son double, il avait replacé tranquillement l'original. Tout cela dans les temps.

Et maintenant qu'il avait la clé et le code de l'alarme, il ne lui restait plus qu'à se remplir les poches.

Il entra par la porte de la cuisine et désactiva l'installation de sécurité. Adoptant une respiration régulière pour rester calme et concentré, il jeta un rapide regard autour de lui. Bon, rien d'intéressant pour lui dans cette pièce. C'était juste une cuisine, ni superbement restaurée ni monstrueusement laide non plus. Inutile d'espérer trouver des lingots d'or disposés sur l'évier, prêts à être cueillis et emportés. Estimant qu'il n'avait aucune raison de s'attarder, il sortit dans le couloir.

— Je meurs de faim, lança une voix féminine en provenance de la pièce au fond du hall, avec une arcade carrée. Je vais voir si je trouve quelque chose dans le frigo.

Oh, putain ! Gordon se plaqua contre le mur, son cœur battant avec une telle violence qu'il fut surpris qu'il ne déclenche pas l'alarme de la voiture du voisin. En voyant les trois véhicules partir, il avait cru que la maison était vide. Voilà qui lui apprendrait à tirer des conclusions trop hâtives. A chaque mot prononcé, le son de la voix se rapprochait de l'endroit où il se tenait comme une vulgaire bestiole prise dans le faisceau des phares.

Il était grillé. Le regard paniqué qu'il jeta autour de lui confirma ce qu'il savait déjà : il n'y avait aucun endroit dans ce grand couloir où il aurait pu se cacher. Sauf s'il le retraversait pour regagner la cuisine. Mais une telle manœuvre pouvait l'amener dans le champ de vision de la personne qui s'apprêtait à passer sous l'arcade.

Ces pensées lui traversèrent l'esprit à la vitesse de la lumière alors qu'il se déplaçait latéralement, toujours plaqué contre le mur pour tenter de s'éloigner au maximum des personnes qui se trouvaient à Wolcott.

— Toi et ton éternel appétit ! s'éleva la voix amusée de Jane. Si tu peux tenir encore dix petites minutes, je t'invite à dîner.

— Tu veux dire que tu envisages sérieusement d'arrêter le travail pour ce soir ?

La voix de l'autre femme paraissait étonnée. Mais déjà un peu plus lointaine, par chance, comme si elle venait de se retourner vers l'intérieur

de la pièce qu'elle s'apprêtait à quitter.

— C'est marrant. J'étais convaincue que tu passerais la nuit entière avec ta collection haute couture pour célébrer ta découverte.

— Tu es vraiment un drôle de numéro, Poppy.

Sauvé. A la vague de soulagement succéda très vite une montée de colère contre les deux femmes qui l'avaient mis dans cette position humiliante. *Poppy* ! Coquelicot, autrement dit ! Ce n'était pas un prénom, ça, franchement ! Pour une petite fille, à la rigueur, mais pour une femme ! Et la troisième larronne, comment s'appelait-elle ? Capucine ? Secouant la tête, il décida qu'il pouvait désormais retourner dans la cuisine sans trop de risque. A pas de velours, il traversa de nouveau le vestibule et se retrouva en relative sécurité.

Lorsque la voix de Jane s'éleva, à l'autre bout du couloir, elle était un peu moins distincte mais toujours audible.

— En tout cas, nous avons bien avancé, cet après-midi. Tu ne peux pas imaginer comme je suis soulagée d'avoir enfin mis la main sur cette garde-robe fantôme. Je ne suis pas encore prête à camper avec ces robes toute la nuit, mais je suis vraiment rassurée de les avoir à disposition. Je propose que nous remontions toutes les pièces que nous avons cataloguées pour les remettre dans la penderie... Ah, non, pas celle-ci, par contre. Elle reste là.

— Tu viens de dire que tu voulais ranger tout ce que nous avons déjà catalogué ?

— Je sais, je sais...

Même de l'endroit où il se trouvait, Gordon perçut une pointe de contrition amusée dans la voix de Jane.

— Je voulais dire, tout sauf la Dior. Elle me tient lieu de talisman et je veux la garder sous les yeux pendant que nous poursuivrons notre inventaire. Je devrais avoir terminé bien avant que les travaux ne commencent à cet étage. Aucun risque qu'elle prenne la poussière.

— Ne t'inquiète pas, Janie-Jane. Je comprends que tu aies envie de l'avoir à portée de main, rétorqua la femme au nom stupide. C'est une splendeur, cette robe. Tu n'aurais pu rêver plus belle pièce centrale pour ton expo.

— Elle fera fureur, c'est sûr. Je suis surexcitée comme une gamine de cinq ans, Poppy. Allez, viens, on se dépêche de ranger tout ce qu'il y a sur ce portant, puis je t'emmène au mexicain d'à côté et tu pourras commander tout ce qu'il y a sur la carte, et même plus encore !

Pendant que les deux femmes discutaient, Gordon ouvrit doucement la porte du placard à balais de la cuisine. Il fit un rapide calcul et estima qu'il était probablement assez mince pour se glisser à l'intérieur. Il était moins sûr, en revanche, de pouvoir le faire sans déplacer le contenu. En entendant les filles sortir dans le vestibule avec leur chargement et emprunter l'escalier central, il traversa la cuisine sans bruit et se dirigea vers une autre porte qui ne donnait ni sur le couloir ni sur l'extérieur. Il tourna la poignée et tira doucement.

Les gonds grincèrent horriblement.

A l'exception de sa tête qui pivota pour regarder par-dessus son épaule, son corps entier se pétrifia. Mais aucune exclamation de surprise ne s'éleva, suivie d'une soudaine cavalcade de pas précipités courant dans sa direction. Gordon, qui ne s'était même pas rendu compte qu'il retenait son souffle, recommença à respirer doucement. Il en conclut que le son qui lui avait fait l'effet d'un coup de canon dans le silence n'avait été qu'un petit craquement insignifiant, inaudible hors de la pièce, et encore moins de l'étage au-dessus. Reportant son attention sur la porte, il risqua un regard par l'entrebâillement.

Ah ! Impeccable ! Une buanderie. Avec précaution, pour ne pas provoquer de nouveaux grincements, il ouvrit un peu plus grand et se faufila dans la pièce. A côté du lave-linge se dressait une armoire haute jusqu'au plafond. Gordon l'ouvrit et constata qu'il y avait largement la place pour un homme de taille moyenne. A condition de se tasser un peu, bien sûr. Il grimpa à l'intérieur et s'assit, les jambes repliées. Puis il tira pour refermer la porte.

Et il attendit.

Et attendit.

Et attendit encore.

Avec l'impression que cela n'en finissait pas et que les dix minutes annoncées s'étaient écoulées depuis des siècles. Enfin, il entendit les deux femmes entrer dans la cuisine. Avec deux grosses portes entre elles et lui, il ne pouvait plus suivre le détail de leur conversation et ne perçut que quelques mots ici et là. Mais il en entendit suffisamment, en tout cas, pour comprendre qu'elles se préparaient à partir.

Après ce qui lui parut une éternité, Gordon entendit *enfin* la porte claquer derrière elles. Il se força stoïquement à patienter cinq minutes de plus — qui lui parurent plutôt en durer trente-cinq. Puis il se risqua hors de

son armoire. Sa position recroquevillée l'avait engourdi et ses muscles tétanisés protestèrent lorsqu'il tenta de se redresser. Il se dirigea vers la porte d'une démarche claudicante, puis s'immobilisa, la main sur la poignée.

Le moment de vérité.

La porte était si épaisse qu'il n'avait aucun moyen de vérifier s'il y avait encore d'autres personnes dans la maison. Mais Dame Fortune était, en général, plutôt bien disposée à son égard. Et sa mère ne l'avait pas élevé en trouillard.

Il tourna la poignée. Entrebâilla le battant d'un millimètre, puis deux.

Et trouva la cuisine déserte et la maison silencieuse.

Gordon poussa un soupir de soulagement. Car, même si la Chance était son amie, prendre le dessus sur les riches était rarement chose facile. Ils avaient déjà tous les avantages au départ : leurs relations haut placées, leur éducation raffinée, leurs confortables héritages. Mais s'en contentaient-ils, seulement ? *Tu parles*. Il fallait en plus qu'ils enfonce la tête des pauvres sous l'eau. Se déplaçant avec précaution, il sortit pour la seconde fois de la cuisine et longea furtivement le couloir jusqu'à la pièce où il avait entendu Jane et sa copine parler. Il jeta un coup d'œil, puis se risqua sous la voûte et resta planté là, les yeux ronds, la mâchoire pendante.

— Eh bien, mon salaud !

C'était une véritable caverne d'Ali Baba, avec des trésors absolument dans tous les coins : sur les étagères, par terre, dans les bibliothèques, sur... Bref, toutes les surfaces horizontales étaient investies. Il y en avait tellement partout qu'il ne savait par où commencer.

Ce qu'il avait lu dans les articles consacrés à la vieille Wolcott se confirmait point pour point. Cette femme avait été une collectionneuse de génie.

Ce fut à peine s'il accorda un regard aux pièces destinées à l'exposition de Jane. Il se contenta de noter la présence de deux portants roulants, dont l'un était bourré à craquer de vêtements haute couture. Lesquels, à première vue, étaient en excellent état de conservation. En toute autre circonstance, il aurait pris le temps d'examiner de très près chaque pièce, chaque accessoire.

Mais aujourd'hui, il n'avait d'yeux que pour le butin transportable. En tant qu'amateur d'art, il était fasciné par le nombre et la diversité des collections, sans parler de leur valeur et de leur caractère exhaustif. En tant

que joueur de poker avec une épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, il ne gardait que son propre salut en ligne de mire.

Eh oui, les bons amis, je suis sauvé. Gordon eut un sourire jusqu'aux oreilles. Il était plus que verni, là. Béni des dieux ! L'idéal, bien sûr, aurait été de rafler une collection complète. Il aurait tiré une jolie petite fortune de cette série de tabatières anciennes en porcelaine, par exemple.

Mais dans l'immédiat, son but était d'éviter d'attirer l'attention sur ses petits « prélèvements ». Et pour cela, il avait tout intérêt à ne sélectionner que quelques objets disparates ici et là. Une fois à l'abri de la menace qu'Eddy faisait peser sur sa vie, il aurait tout le temps de mettre au point un plan plus élaboré et de s'intéresser au reste de ces trésors. Parmi tous les fabuleux objets d'art qu'il avait sous les yeux, il en voyait certains dont un seul suffirait à financer ses droits d'entrée pour le prochain tournoi de poker.

Dans un premier temps, Gordon fit un tour complet de la pièce, rien que pour le plaisir de se remplir les yeux. Il ne toucha à rien et se contenta d'admirer.

Si on lui avait laissé le soin de rassembler et de valoriser des objets d'une pareille beauté, il aurait peut-être renoncé à ses ambitions de poker pour rester un petit assistant de conservation sous-payé. La vieille dame n'avait pas fait du travail d'amateur, en amassant ces merveilles.

Mais il était réaliste. Et la réalité, hélas, n'avait rien d'édifiant : les expositions de ce calibre iraient toujours aux Jane Kaplinski de ce monde, à des gens nés dans la soie qui avaient fréquenté les bonnes écoles et cultivé leurs relations haut placées. Les damnés de la terre, comme lui, qui avaient fait leur scolarité dans le public après une enfance dans les cités, inspireraient toujours la plus profonde méfiance aux grosses huiles imbues d'elles-mêmes qui dictaient leur loi dans les musées.

Se concentrant de nouveau sur sa mission, Gordon prit note mentalement des quelques possibilités qu'offrait le salon, puis il quitta la pièce pour voir ce qui se présentait ailleurs.

La baraque, dans son ensemble était un vaste panier aux œufs d'or, conclut-il trois quarts d'heure plus tard. Pas une pièce qui ne soit pleine à craquer de petites merveilles. Au premier étage, il préleva quelques éléments de collection ici et là, les roulant dans les torchons de cuisine dont il s'était muni à cet effet. Mais il savait que ces quelques jolies prises ne suffiraient pas à le libérer de ses dettes. Il aurait préféré ne pas avoir à

toucher aux collections qui se trouvaient dans le salon où Jane passait apparemment le plus clair de ses journées, et où elle remarquerait plus facilement l'absence de certaines pièces. Mais il n'avait pas le choix. Car c'était là qu'Agnes Wolcott avait entreposé ses plus précieux trésors.

Il redescendit à l'étage inférieur.

Il faisait sombre dans le salon de réception. Ou d'apparat — Dieu sait comment les riches appelaient ce genre d'endroit. Par chance, la pièce donnait sur l'arrière. Il ferma donc hermétiquement les hautes portes coulissantes de bois ouvragé et se risqua à allumer une petite lampe de bureau. Puis il sortit une puissante lampe torche de son sac pour examiner de plus près les antiquités que le faible halo de l'abat-jour laissait dans l'ombre. A dessein, il entama son inspection parmi les séries d'objets situés le plus loin possible de l'espace de travail de la chère Jane.

Il opéra ses choix avec minutie et prit soin de réarranger les collections de manière à ne pas laisser de vide révélateur. Une heure et demie déjà s'était écoulée lorsqu'il estima avoir réuni de quoi se débarrasser une fois pour toutes du redoutable Eddy.

Il avait éteint la lampe et se préparait à sortir lorsque la masse sombre du portant avec ses vêtements haute couture attira son regard. Gordon ralluma sa torche et s'accorda quelques instants pour examiner la collection d'un peu plus près.

Tout dépendrait de la façon dont Jane saurait s'y prendre pour mettre son exposition en scène, bien sûr, mais ce qu'il voyait là avait un sacré potentiel. Elle risquait de se faire une belle réputation dans le métier, la garce. Et même de passer rapidement conservateur. Une vague de ressentiment intense monta en lui, comme un poison lent qui se disséminait dans ses veines.

Une vision de la dague cachée dans la pipe à opium chinoise du XIX^e siècle qu'il avait subtilisée s'imposa un instant à son esprit. Il vit la lame étroite et acérée et se visualisa en train de ravager sa collection. Penser aux dégâts irréversibles qu'il pouvait opérer en moins d'une minute lui procura une satisfaction intense quoique trop brève.

Ce ne serait que justice, au fond. Il était plus brillant, plus instruit, plus doué qu'elle. Mais cette fille lui volait son avenir sous son nez. Bon, d'accord, il ne voulait pas sacrifier le reste de sa vie à un musée où il n'était pas apprécié à sa juste valeur. Mais était-ce une raison pour que Jane lui

marche sur la tête et se hisse en haut de l'échelle hiérarchique ? Quelques petits coups de couteau bien placés suffiraient à les remettre à égalité.

Avec un soupir résigné, Gordon éteignit sa lampe et écarta les portes coulissantes. Toucher à la collection de Jane équivaldrait à signer son passage. Or il avait bon espoir que sa petite visite de fin d'après-midi passerait inaperçue. Ce qui lui laisserait toutes ses chances pour revenir tranquillement par la suite faire son marché dans le Monde Merveilleux d'Agnes Wolcott.

Il partirait aussi discrètement qu'il était venu, donc. En laissant la future collection haute couture de Jane dans l'état où il l'avait trouvée. Mais une fois qu'il aurait fini de dérober tout ce qui l'intéressait, il démolirait Kaplinski. Et il frapperait là où ça fait le plus mal.

En plein dans sa sacro-sainte carrière.

OceanofPDF.com

13

Etourdissant. Bouleversant. Le bonheur absolu. Oh ! mon Dieu. Qui l'aurait cru ?

* * *

Depuis l'instant où Jane avait admis pouvoir envisager une « passade » avec Devlin, elle n'avait plus réussi à s'ôter l'idée de la tête. Impossible de dégager ses pensées de ce qui était devenu une obsession taraudante.

Peut-être était-ce dans le seul but de l'exorciser que, quelques jours plus tard, en entrant dans la cuisine de Wolcott pour se servir à boire, elle lâcha d'un seul trait, en trouvant Devlin déjà accroupi devant le réfrigérateur ouvert :

— Serais-tu d'accord pour coucher avec moi sans engagement de part et d'autre ?

Elle se sentit devenir brûlante, puis glacée, puis brûlante de nouveau. Tous ses habituels mécanismes de défense — et elle en avait une vaste collection — hurlaient en chœur une protestation horrifiée. *Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu es folle ?* Qu'était devenue sa capacité à surveiller sa langue et à ne jamais laisser échapper la moindre parole involontaire ? Sauf avec Poppy et Ava, elle ne prononçait *jamais* sans réfléchir les premiers mots qui lui venaient à l'esprit. Elle évaluait d'abord avec soin les répercussions possibles, au lieu de se jeter tête la première dans l'abîme. Et voilà que maintenant...

Devlin lâcha la bouteille d'eau qu'il venait d'attraper et se releva sans se presser. Le fil des pensées de Jane fut coupé net. Son cœur cognait maladivement dans sa poitrine. Elle n'avait qu'une envie : fuir. Mais la

fierté clouait au sol les semelles compensées de ses chaussures Beverly Feldman.

Devlin ferma d'un coup sec la porte du réfrigérateur. Et ce fut comme si le temps, qui venait de se ralentir à l'extrême, passait soudain en mode accéléré. Il la regarda, le visage impassible, les yeux brûlants.

— Va chercher ton manteau.

— Pardon ? Ah... euh...

Posant un pied sur l'autre, sous sa semelle en liège, elle croisa les mains dans le dos en s'entortillant les doigts.

— Je ne voulais pas dire tout de suite, là, maintenant !

— Moi si. Je n'ai pensé à rien d'autre depuis le moment où tu m'as fait de l'œil, le premier soir, au Matador. Juste avant que tu me battes froid.

Elle aurait voulu protester que jamais au grand jamais elle n'avait « fait de l'œil » à qui que ce soit. Mais ce serait un mensonge. Elle avait posé sur lui le regard d'une femme sensible à l'aura sexuelle d'un homme. Le nier serait faire preuve de mauvaise foi. Il y avait bel et bien eu une étincelle, une alchimie forte, une réaction exothermique entre eux dès le premier instant où elle avait posé les yeux sur lui. Elle avait tenté de couper court lorsqu'elle avait découvert qu'il était ivre. Mais elle ne pouvait nier ce mouvement d'attirance initial.

Elle secoua faiblement la tête.

— Tu parles, que tu n'as pensé qu'à ça !

— Oh que si, Jane Kaplinski. Et maintenant que je suis invité à faire toutes les choses que j'ai imaginé pouvoir improviser avec toi dans un lit, je ne prends pas le risque de te laisser changer d'avis.

Avalant la distance entre eux, en deux pas de géant, il lui attrapa le poignet d'une main calleuse, refroidie par la bouteille d'eau glacée qu'il venait de toucher.

— Allons-y.

Elle balbutia une protestation mais ne se laissa pas moins entraîner alors qu'il se dirigeait à grands pas vers le vestibule. Il s'immobilisa au pied du large escalier central.

— Hé, Finn !

Le couinement strident d'une scie électrique déclina, puis mourut dans le silence.

— Ouais ?

— Je m'absente un moment.

— *Quoi ?* Hé ho, mais ça va pas, mon gars ? Tu te fous de nous ou quoi ?

Il y eut un bruit sourd indiquant que Finn reposait son outil, puis des pas lourds résonnèrent à l'étage.

— Le chargement de mortier arrive demain, ce qui veut dire que Bren et moi, nous retournons sur le chantier Morris. Il nous reste un *paquet* de boulot à abattre d'ici là, mon vieux, donc...

La voix furieuse de Finn montait en puissance au fur et à mesure que le bruit de ses bottes de chantier se rapprochait. Mais le frère de Dev se tut abruptement lorsqu'il apparut en haut des marches et qu'il les découvrit en bas côte à côte. La tension exaspérée qui marquait son attitude s'évanouit d'un coup quand il vit que Devlin lui tenait la main. Le regard de Finn se porta alors sur son visage et s'attarda sur les deux cônes enfiévrés qui embrasaient ses joues.

L'ombre d'un sourire joua au coin de ses lèvres.

— Ah, O.K... Je n'ai rien dit. A tout à l'heure, Dev !

Une tempête de protestations s'éleva lorsque Finn regagna le solarium. Jane l'entendit crier :

— Allez, on se remet au boulot, les gars. Dev doit faire une petite course avec Jane.

Il disparut de leur vue, mais l'écho de son rire continua de flotter derrière lui. Il était manifestement ravi par l'ambiguïté de la formule « petite course avec Jane »...

* * *

Malade de honte, elle tenta de détacher les doigts qui lui emprisonnaient le poignet.

— Dev, non, s'il te plaît. Tout compte fait, je ne crois pas que ce soit une très bonne idée. Je...

Il ne resserra pas son emprise, mais ne la libéra pas pour autant.

— Erreur, Jane. Je pense que c'est une idée de génie, au contraire.

Devlin partit en direction du salon d'apparat si vite qu'elle courait presque pour le suivre.

— Pas si je dois voir tes frères ricaner d'un air entendu chaque fois que je les croiserai !

Une fois dans la pièce, Devlin lui lâcha la main et regarda autour de lui.

— Finn n'est pas du genre à cafter, rétorqua-t-il distraitement en parcourant le salon des yeux. S'il a sorti ce truc de « petite course », c'était juste pour me laisser entendre qu'il avait compris de quoi il retournait. Mais je peux te garantir qu'il ne dira rien à Bren et à David... Tiens, enfile-moi ce truc-là.

Il arracha son manteau du portant qu'elle n'avait qu'à moitié rempli, aujourd'hui, de pièces inventoriées, et le lui fourra dans les bras. Puis il se pencha et, sans même poser les mains sur elle — ne la touchant que de ses lèvres légèrement gercées —, il l'embrassa.

Une sorte de grand fracas lumineux retentit dans sa tête. Elle oublia son sens du devoir, qui s'était réveillé à la vue de tout ce qu'il lui restait encore à cataloguer ce jour-là. Un soupir mourut sur ses lèvres, qui se détendirent puis s'entrouvrirent, appelant son baiser.

Pendant quelques secondes trop brèves, Devlin la combla en mêlant sa bouche à la sienne. Puis il releva la tête. Recula d'un pas. Et la fixa de sous ses paupières soudain appesanties.

Leurs regards se rivèrent l'un à l'autre. Le temps d'un battement de cœur. Puis d'un second. Au même moment, ils émirent deux soupirs jumeaux qui montèrent du fond de leur poitrine. Ils firent chacun un pas en avant et Jane laissa tomber le manteau qu'elle tenait et lui ouvrit les bras. Leurs corps se soudèrent l'un à l'autre avant même que le vêtement n'ait atteint le sol.

La bouche de Dev s'arrima à la sienne.

Ce baiser-ci s'inscrivit sous le signe de la vitesse, de l'abandon extrême et de la frénésie. Jane cessa de penser et n'entendit plus en elle que le tumulte du désir le plus fou. Elle s'aperçut à peine que la danse impérieuse de leurs corps l'emportait en arrière. Lorsque ses épaules touchèrent le mur, elle émit un gémissement et fit monter sa jambe droite le long de la cuisse de Dev pour s'accrocher à sa hanche. La masse de vêtements entre eux formait une intolérable barrière qui empêchait Dev d'aller et venir contre elle aussi librement qu'elle l'aurait souhaité. Avec un son de gorge étouffé, elle s'attaqua à la manche de son pull, mais sans aucun résultat. Et elle ne pouvait supporter l'idée d'avoir à se détacher de lui le temps nécessaire pour qu'ils se débarrassent de tout ce qu'ils avaient sur le dos.

Il arracha sa bouche de la sienne.

— O.K., c'est soit ici, maintenant, avec mes frères juste au-dessus. Soit chez moi où nous serons tranquilles. Une chance : ce n'est pas trop loin

d'ici.

Devlin respirait fort et vite. Il se pencha pour ramasser son manteau par terre et le tint ouvert.

— Fais ton choix, Jane. Vite. Je ne sais pas combien de temps je serai capable de garder la tête à peu près froide.

Elle glissa les bras dans les manches du manteau, dégagea ses cheveux et attrapa son sac.

Mais lorsqu'ils sortirent de l'hôtel particulier quelques instants plus tard, Devlin s'immobilisa net.

— Et merde !

— Quoi ?

Refroidie par son soudain accès de colère, elle cligna des paupières. Un soupçon de malaise s'insinua en elle alors qu'une froide rafale de vent venue du large vint dégager les brumes cotonneuses dont le désir avait obscurci son cerveau. Dans quelle regrettable aventure s'était-elle lancée sans réfléchir ?

— Je n'ai pas de voiture. C'est Finn qui est passé me prendre ce matin.

Passant la main dans ses cheveux, il fronça les sourcils.

— A qui est le SUV Honda, là ?

— A moi, pourquoi ? Pour une fois que je pouvais me garer dans l'allée, j'en ai profité. D'habitude, quand j'arrive, tes frères et toi avez déjà monopolisé toutes les places de stationnement.

— Ho, ho... La voiture est à toi ?

Un lent sourire se dessina sur ses lèvres, et ses yeux s'éclairèrent, passant d'un ambre sombre à des nuances qui rappelaient un tapis de mousse dans le clair-obscur d'un sous-bois.

— Quelle brillante idée tu as eue de t'être garée au bout ! Nous pourrions sortir sans avoir à demander à mes frères de déplacer leurs engins. Passe-moi tes clés.

— Ce n'est même pas la peine d'y penser. Ce sont *mes* clés et c'est *ma* voiture, donc *je* conduis.

Dev lui attrapa la nuque d'une main et l'attira contre lui pour l'embrasser à perdre haleine. Lorsqu'il mit fin à leur baiser, quelques instants plus tard, elle était pantelante, les jambes coupées, étroitement plaquée contre lui de la poitrine aux genoux.

Dev se pencha pour essuyer d'une lente caresse sa lèvre inférieure encore humide de son baiser.

— Je connais les raccourcis pour arriver chez moi en un temps record. Nous y serons beaucoup plus vite.

Elle lui tendit le trousseau avec un regard d'avertissement.

— D'accord pour cette fois. Mais n'en tire pas pour autant la conclusion que chaque fois que je serai en désaccord avec toi, il te suffira d'un baiser pour balayer mes objections.

Avec un sourire en coin, il s'inclina en lui ouvrant la portière.

— Loin de moi cette idée, princesse.

Elle grimpa à bord mais tourna la tête vers lui avant qu'il ne referme.

— Car moi aussi, je peux jouer à ce petit jeu-là, monsieur Kavanagh.

Il souleva doucement une mèche de cheveux qui lui tombait sur la joue.

— Je ne cherche pas à te manipuler, Jane. J'essaie juste de t'amener dans mon lit dans les plus brefs délais possible.

— Bon, d'accord. Mais je te préviens quand même, au cas où.

— Ça marche. Je note l'avertissement.

Il referma sa portière et contourna le SUV à grandes enjambées.

Ils ne se dirent pas grand-chose alors que Dev enfilait les chemins détournés entre le quartier de Queen Anne et Belltown. Mais le silence qui pesait dans la voiture les unissait dans une même tension sexuelle. Détachant une main du volant sur une ligne droite, Devlin lui effleura le genou.

— Il est clair entre nous que je retourne en Europe dès que Bren sera rétabli, n'est-ce pas ?

— J'ai enregistré ce détail, oui.

Elle s'éclaircit la voix. Un petit rire lui échappa, marqué par une pointe d'hystérie.

— Je *table* sur ton prochain départ, même.

Les doigts de Devlin se resserrèrent imperceptiblement sur sa cuisse alors qu'il détachait les yeux de la route pour lui jeter un regard en coin.

— Ouille. Prends ça dans les dents, mon vieux Dev.

Jane hésita. Mais elle doutait qu'il ait envie de l'entendre dissenter sur le mélange confus de peur et de curiosité que suscitait le désir qu'il éveillait en elle.

— Tu préférerais que je me cramponne à toi en te suppliant de rester ici pour toujours avec moi ?

Dev réagit par une grimace. Sa mimique lui arracha un second rire. Un peu plus cynique, cette fois.

— Mmm... C'est bien ce que je pensais...

Ils arrivaient devant l'immeuble de Devlin, à l'extrémité nord du quartier de Belltown. Ils laissèrent la voiture dans le garage en sous-sol et prirent l'ascenseur jusqu'au troisième étage. Dev l'aida à retirer son manteau et prit un cintre pour l'accrocher dans le placard de l'entrée. Jane s'avança jusque dans le séjour et regarda autour d'elle, cherchant à distraire sa nervosité. Mais elle ne trouva pas grand-chose dans la pièce qui puisse lui procurer quelques clés sur la personnalité de son occupant. Elle dénombra un fauteuil et un canapé de couleur indéterminée, qui avait l'air d'avoir été puisé quelque part dans un grenier ; une petite table collée à un accoudoir, avec une lampe de chevet dessus. Un téléviseur antique, avec une vieille antenne posée au sommet, était juché sur un meuble-bibliothèque de fortune constitué de quatre magnifiques parpaings décoratifs et de deux planches.

Devlin vint la rejoindre et elle leva les yeux des journaux, des magazines de sudokus et des quelques livres entassés sur la petite table.

— Tes goûts en matière de déco sont très... épurés.

Il partit d'un grand rire.

— Quand j'ai appris la nouvelle, pour Bren, je convoyais un yacht de Marseille à Athènes. Il me restait encore deux jours de traversée et je pouvais difficilement descendre en marche. Alors, le temps d'arriver, de restituer le voilier et d'accomplir les formalités... Je n'ai pas voulu faire le crochet par chez moi, à Palerme, pour récupérer mes affaires. Résultat : j'ai débarqué ici avec le sac de marin que j'avais sur le bateau et rien d'autre.

Il haussa les épaules.

— En même temps, ça n'aurait pas changé grand-chose que je repasse à la maison. Je partage une location avec un ami qui fait le même métier que moi et, comme nous ne sommes quasiment jamais là, l'un et l'autre, c'est plutôt spartiate aussi, question décor. Un peu plus étoffé qu'ici quand même, mais bien dans le même style.

— C'est en contraste total avec la façon dont j'ai bâti mon cocon. J'ai plein, plein d'objets chez moi. Et la plupart sont des souvenirs... Je ne vois rien de personnel ici.

— Je ne suis pas collectionneur et j'aime bien voyager léger. Avec un style de vie aussi peu sédentaire que le mien, il vaut mieux ne pas posséder plus que ce qu'on peut porter sur le dos. Mais viens avec moi à côté, et je vais te montrer quelque chose de cent pour cent personnel.

Il haussa un sourcil.

— Quelque chose qui va te plaire, j'en suis certain.

— Un quelque chose que tu portes sur toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? s'enquit-elle un peu sèchement.

Jane était surprise — pour ne pas dire déçue — par la façon dont il abordait leur future intimité sexuelle. De la part de Devlin, elle s'était attendue à plus de subtilité et d'élégance. Quoi qu'il en soit, elle était soulagée d'être de nouveau en mouvement, avec les mains de Devlin sur elle. Car dès qu'il la touchait, elle ne *pensait* plus normalement.

— Hein ?

Il s'immobilisa pour l'interroger du regard.

— Oh ! Tu as cru que je te parlais de...

Rejetant la tête en arrière, il partit d'un grand rire. Puis il la ramena contre lui et la serra dans ses bras si fort qu'il la souleva de terre, talons hauts compris. Reprenant ses esprits, il la reposa avant de lui faire craquer les côtes. Mais il continua à sourire largement, les mains posées sur ses épaules.

— Tu croyais que je vantais ma marchandise ?

Elle fit la moue. Mais inutile d'espérer que ses joues garderaient leur pâleur naturelle. Elle les sentait virer rapidement au flamboyant prononcé. Les lèvres de Devlin frémirent, mais il lui jeta un regard solennel.

— J'aime à penser que je suis un peu moins lourdingue que ça, dans mon approche avec les femmes.

Passant un bras autour de ses épaules, il l'entraîna dans une chambre à coucher tout aussi dépouillée que le reste de l'appartement. Le lit se résumait à un matelas posé sur un sommier à lattes. Sur la table de chevet, il prit une photo encadrée.

— Je sais que tu as un faible marqué pour les grandes familles, dit-il en la lui tendant. Elle a été prise le soir de mon retour. C'est ma tante Eileen qui l'a prise. Ma mère et ma sœur Hannah l'ont imprimée et encadrée.

Elle examina le portrait de groupe qui rassemblait au moins vingt-cinq personnes.

— Oh ! mon Dieu... tu as des liens de parenté avec tous ces gens ?

— Hé, mais c'est juste un échantillon ! Il manque tous ceux qui avaient d'autres projets ce soir-là.

Devlin se plaça derrière elle et l'attira contre lui pour lui montrer un couple âgé d'une bonne soixantaine d'années. Son souffle tiède lui caressa

sensuellement l'oreille pendant qu'il lui présentait sa famille :

— Ces deux-là, ce sont mes parents... Juste à côté, la petite dame toute frêle, c'est ma mamie Hester, avec sa grande amie, ma mémé Katherine. Ma sœur Kate a été nommée d'après elle, entre parenthèses. Là, c'est mon pépé Darragh... Kate, c'est celle qui se marre. Bon, Hannah, tu la connais déjà... Et ces deux tourtereaux qui se regardent dans les yeux, ce sont ma sœur Maureen et son mari Jim.

Il tourna la tête pour lui déposer un baiser, lèvres ouvertes, dans le cou.

— La rousse à côté, c'est ma tante Eileen...

— Celle qui a pris la photo, donc ? demanda Jane, pour montrer qu'elle avait encore toute sa tête et qu'elle suivait ses explications.

Mais elle sentait son corps entier fondre et se liquéfier. De longs frissons ininterrompus lui parcouraient la peau dans les endroits les plus sensibles.

— La photographie, oui, acquiesça-t-il.

Et, comme pour la récompenser de sa bonne réponse, il lui appliqua un second baiser gourmand dans le cou. Un peu plus bas, cette fois. Elle faillit gémir mais se ressaisit.

— Hé, mais si c'est ta tante qui prend la photo, comment expliques-tu qu'elle figure sur le portrait ?

Et voilà ! La preuve qu'elle savait encore ce qu'elle disait.

— Je l'explique par le fait qu'elle a mis le retardateur et posé l'appareil sur une solide bibliothèque. Le couple à côté d'elle, donc, ce sont Mag et Clem — un oncle et une tante...

Jane continuait stoïquement à fixer le portrait, mais Devlin ponctuait chaque prénom prononcé d'un nouveau baiser, en alternant la nuque, le cou et ses oreilles, dont elle ignorait avoir le lobe si sensible. Elle perdit le fil des oncles, tantes, cousins, neveux et nièces dont il égrenait la liste d'une voix de plus en plus hypnotique. Elle renonça également à se tenir droite et se laissa aller en arrière dans l'étreinte de Devlin. Avec ses talons hauts, quelques centimètres seulement les séparaient, et son érection venait pousser contre le bas de son dos. Pour mieux éprouver la puissante sollicitation de son membre, elle oscilla presque imperceptiblement des hanches — juste une amorce de mouvement —, tout en exerçant une pression accrue contre lui pour accentuer le contact.

Le souffle de Devlin s'accéléra et il saisit le lobe de son oreille entre ses dents pour mordiller doucement.

— Tu sais que j’adore tes chaussures, Jane ? Elles sont incroyablement sexy pour quelqu’un qui, par ailleurs, s’habille plutôt comme une bibliothécaire entre deux...

— Ah, non ! Ce n’est pas vrai du tout !

Elle ménagea une légère distance entre eux et se dévissa le cou pour le regarder par-dessus son épaule.

— Ces stéréotypes éculés révèlent ton ignorance, Kavanagh ! As-tu au moins mis le pied dans une bibliothèque récemment ?

Sa voix se teinta d’inquiétude feinte.

— D’ailleurs... Tu sais lire, au moins ?

Devlin la ramena fermement contre lui et resserra l’étau de ses bras pour la maintenir prisonnière.

— Je lis couramment certains signaux corporels, lui chuchota-t-il à l’oreille.

Il lui adressa un sourire qui, à lui seul, suffit à liquéfier les muscles de ses cuisses. Puis il se pencha pour enfouir de nouveau le visage dans son cou, et imprima une ligne de baisers en pointillé du bout de son menton au creux derrière l’oreille.

— Bon, je te promets de ne plus comparer ton style vestimentaire à celui d’un rat de bibliothèque. Mais tu reconnaîtras quand même que personne ne s’aviserait de te prendre pour une strip-teaseuse.

— Quel dommage ! Dire que j’ai toujours rêvé de passer pour une effeuilleuse...

— Rien n’est perdu... Il suffit de ne pas se laisser dissuader par tout ce noir, ce marron et ce beige occasionnel, et s’intéresser à ce que tu portes à tes pieds. Tes chaussures sont toujours très sexy. Et tes culottes... explosives. De quelle couleur est celle d’aujourd’hui, ma chère Jane-pas-si-inhibée ?

— Blanche, mentit-elle sans hésiter. En coton. Couvrante.

Elle sentit le souffle de son rire s’insinuer jusqu’au creux le plus secret de son oreille.

— Je suis prêt à parier cent dollars que non.

Jane posa le portrait de famille sur la table et se retourna dans ses bras.

— Tu remporterais le pari, chuchota-t-elle.

Puis, se suspendant à son cou, elle l’embrassa avec toute la fougue du désir qu’il venait d’attiser au cours des cinq dernières minutes. Dès l’instant où leurs lèvres se touchèrent, ce fut comme une répétition du feu d’artifice

que chacun de leurs contacts faisait jaillir et se déployer. Jane sentit les portes de ses pensées se refermer pendant que sa libido rugissait. Avec un gémissement sourd, elle noua les jambes autour des hanches de Dev et croisa les chevilles dans son dos, les talons pressés contre ses reins athlétiques.

La pièce se mit à tourner autour d'elle. Avant de comprendre ce qui lui arrivait, elle se retrouva allongée sur le lit avec quatre-vingt-dix kilos de puissance masculine en émoi au-dessus d'elle. Son regard couleur de sous-bois — ambre sombre tavelée de mousse — brûlait dans le sien.

— Encore un baiser et je te dépouille de toutes ces pelures noires que tu as sur le dos, annonça-t-il d'une voix rauque.

Jane se demanda s'il s'agissait d'une menace ou d'une promesse. Sans lui laisser le temps de trancher dans un sens ou dans l'autre, Devlin l'enserra entre ses cuisses, l'enveloppa de ses bras et fit lentement descendre sa bouche sur la sienne.

Leur baiser fut lent, grave, profond. Perdant pied, elle s'enfonça corps et âme dans un monde chaud et liquide, traversé des saveurs, des couleurs, des odeurs qui composaient Devlin. Avec un gémissement sourd, elle captura sa lèvre inférieure entre les siennes. La texture était élastique et ferme lorsqu'elle passa les dents sur la surface — flexible, aussi, constata-t-elle en la mordant plus franchement. A titre d'expérience, elle tira avec précaution. La membrane s'étira tandis qu'il relevait la tête et sa forme se modifia lorsqu'il sourit, découvrit-elle avec un plaisir de chatte gourmande.

Elle libéra sa lèvre et il se laissa descendre sur son corps pour s'intéresser de nouveau à son cou, avec toute la science sensuelle dont elle le savait désormais capable. Mais cette fois, ce fut le long de sa gorge que ses lèvres tracèrent leur sillon de feu et de désir. Portant la main à ses cheveux, elle glissa les doigts dans les mèches aux couleurs pain d'épice, et il s'immobilisa à la hauteur du creux palpitant, à la base de son cou, pour chercher encore une fois son regard. Se soulevant sur les coudes, il glissa une main sous l'encolure de son pull en fin cachemire noir.

— On va te débarrasser de toutes ces couches inutiles, Jane.

Il fit glisser le vêtement sur ses épaules, libéra les bras, puis batailla un peu pour le faire passer par-dessus sa tête. Se redressant pour l'enfourcher à genoux, il fit mine de s'essuyer le front avec la manche, comme s'il venait de mener un âpre combat.

— Eh bien... Il y a du boulot, avec toi. Je n'ai encore jamais rencontré de femme qui mettait autant d'acharnement à cacher ce qui mérite d'être mis en valeur.

Du bout du doigt, il traça le bord de son chemiser sans col en organza de soie. Le visage plissé par la concentration, il fit passer par la boutonnière un premier bouton couvert du même tissu que le corsage, et dévoila un petit triangle de chair.

— Tu as la plus belle peau qu'on puisse imaginer, chuchota-t-il en la caressant d'un doigt admiratif. Pourquoi la recouvres-tu comme ça ?

S'attelant de nouveau à sa tâche, il libéra un second bouton. Puis un troisième.

— Pour éviter les situations comme celle-ci, admit-elle.

Elle s'étonna aussitôt d'en avoir révélé autant. Depuis le premier instant où elle avait rencontré Devlin, ses mécanismes d'autocensure semblaient régulièrement tomber en panne.

Son regard vint fouiller le sien.

— J'aimerais bien que tu m'en dises un peu plus là-dessus. Mais maintenant n'est pas le bon moment.

Arrivé à la dernière boutonnière, il écarta les pans de soie.

— Bleu, murmura-t-il presque rêveusement en effleurant un papillon brodé ton sur ton.

— Turquoise.

— Je suis un mec, moi, ma chérie. Nous, les hommes, nous ne faisons pas dans ce genre de nuance.

Il fit glisser la paume sur un de ses seins et le pressa doucement.

— Mais turquoise ou pas turquoise, j'ai un faible pour tes sous-vêtements.

Au premier contact de sa peau calleuse sur sa poitrine, Jane en perdit toute faculté à converser et s'arc-bouta sous la caresse en émettant une espèce de son suppliant. Ses seins étaient peut-être petit format — bon, d'accord, il n'y avait pas de « peut-être » : ses seins *étaient* d'un petit format. Mais leur sensibilité, elle, n'avait rien de minimaliste. Elle était intense.

D'une intensité qui allait chercher quelque part dans les méga et les giga.

Et Devlin appartenait manifestement à la catégorie d'homme à laquelle cette hypersensibilité ne faisait pas peur. Il la nourrirait et la stimulerait, au

contraire.

Comment elle savait cela, elle n'aurait su le dire, au juste. Car la seule personne à avoir touché sa poitrine depuis de longues années, c'était elle-même. Un état de fait dont elle s'était très bien accommodée jusque-là, puisqu'il lui permettait de garder le contrôle de sa vie en main. Mais de contrôle, il ne resta plus trace lorsque Devlin la souleva du matelas pour dégrafer son soutien-gorge et le retirer d'un seul geste. Les pointes de ses seins apparurent, dressées telle une supplique incarnée adressée à l'homme penché sur elles.

Devlin accéda sans hésiter à leur appel. Attrapant les mamelons fièrement érigés entre pouce et index, il les fit rouler doucement entre ses doigts.

Elle ne reconnut pas le son implorant qui roula de sa gorge. En d'autres circonstances, l'embarras l'aurait pétrifiée. Mais en cet instant, elle n'était pas en état de s'en inquiéter, alors qu'un arc électrique semblait soudain relier ses seins au vide brûlant qui se creusait entre ses cuisses. La sensation lui fit soulever le bassin dans un mouvement réflexe et ses jambes s'écartèrent.

Il jura entre ses dents, effleura encore une fois les pointes de ses seins, puis se dressa à genoux, fit passer son T-shirt sur sa tête, le jeta de côté sans ménagement et revint peser sur elle. Jane s'enfonça plus profondément dans le matelas, avec la sensation étourdissante de leurs peaux nues et chaudes entrant pour la première fois en contact.

Il se laissa descendre en un lent mouvement de reptation le long de son corps, et elle ronronna de plaisir lorsque la poitrine de Dev glissa sur ses aréoles. Attrapant un sein dans une paume, il aspira un mamelon entre ses lèvres.

Elle vit ses joues se creuser, sentit le mouvement de succion jusque dans son bassin et émit de nouveau le même son presque désespéré. Enfouissant les doigts dans les cheveux de Dev, elle pressa sa tête plus étroitement contre sa poitrine. Mais, presque aussitôt, elle eut le réflexe inverse et tenta de le repousser, effrayée par la montée vertigineuse d'un plaisir qui virait à l'insoutenable.

— Oh ! S'il te plaît, gémit-elle. S'il te plaît...

Dev leva la tête, vit ses pommettes embrasées et la volupté qui alourdisait ses paupières. Dans sa main reposait le fragile arrondi d'un sein, et son mamelon dressé frottait contre son palais sous la ferme pression

de sa langue. Et il était à deux doigts de jouir dans son jean, comme un adolescent surexcité sur le point de conclure pour la première fois avec la fille de ses rêves.

Toujours est-il que Jane méritait d'être attaquée pour publicité mensongère. Car elle dissimulait vraiment très soigneusement son incroyable potentiel érotique... *Mais qu'est-ce que tu crois, idiot ? Que la tenue vestimentaire est un indicateur fiable en matière de sexualité ? Les vêtements ne disent rien de la sensualité d'une femme. Rien. Zéro. Nada.* C'était une évidence qu'il aurait dû saisir depuis longtemps. Mais il avait le cerveau un peu lent, sans doute. Car cette vérité pourtant élémentaire le prenait de court une fois de plus, tandis que *cette* femme se mouvait contre lui en laissant échapper ces petits sons de gorge qui disaient « prends-moi » de la façon la plus irrésistible qui soit.

A contrecœur, il lâcha la pointe hardie d'un mamelon — qui semblait être le détonateur personnel de Jane — et se redressa, un genou de chaque côté de ses jambes ouvertes. Exerçant une pression sur l'extérieur de ses cuisses, il les ramena l'une contre l'autre. Il vit ses hanches se cambrer, puis dessiner un petit mouvement de rotation érotique contre le couvre-lit lorsqu'il descendit la fermeture Eclair de son jean.

Nom d'un chien... Elle allait le tuer avant l'heure, à ce rythme.

— Soulève-toi, ma belle.

Jane s'exécuta aussitôt et il fit glisser son pantalon le long de ses jambes, faisant apparaître un très joli petit semblant de culotte assorti à son soutien-gorge. Il avait presque fini de lui ôter son jean, mais il prit le temps d'une pause en chemin pour passer le pouce au creux du sillon humide sous le satin turquoise.

— Oh ! Dev...

Sa voix s'éleva de deux octaves et ses cuisses dénudées cherchèrent à écarter ses genoux qui les maintenaient fermées. Jurant tout bas, il lui arracha plus qu'il ne lui ôta son jean. Lequel était à jambes larges, heureusement, car, dans sa fièvre, il avait oublié les chaussures.

Tant mieux, d'ailleurs, car elle était résolument canon ainsi, juste vêtue de sa minuscule culotte de satin et de ses escarpins à bride de séductrice. Il lui attrapa les chevilles, les souleva, puis tira fort, la faisant glisser sur la couette pour l'amener sur ses genoux. Ouvrant ses jambes, il la fit remonter de manière à ce que son membre encore prisonnier de son jean se trouve en contact avec le satin turquoise entre les cuisses soyeuses de Jane.

Elle s'offrit sans hésiter, s'arc-boutant contre lui, mais il vit qu'il la tenait selon un angle inconfortable, pour ne pas dire impossible. Se rasseyant sur ses talons, il la plaça à cheval sur lui. Jane croisa aussitôt les chevilles derrière son dos et noua les bras autour de son cou, de manière à presser ses petits seins durs et fermes contre son torse.

— Oooh..., chuchota-t-elle, sous le choc.

Sous le choc, il l'était également. Il laissa glisser les mains le long de son dos nu et attrapa l'arrondi de ses hanches, si minces, si souples, si étonnamment féminines. Puis il lui imprima un léger mouvement d'avant en arrière, pour la faire onduler sur lui.

— Alors, Belles Jambes ? Prête pour une petite course ? Endiablée ?

Non seulement Jane ne rougit pas, cette fois, mais elle sourit avec assurance. *Cette* Jane-ci était incroyablement charnelle et désinhibée.

Il se fit cette réflexion avant même que le rire bas, rauque et sensuel ne monte de la poitrine de la jeune femme.

— Tu veux faire la course, mon pote ? riposta-t-elle. Alors, allons-y...

Plantant les semelles en liège de ses chaussures sur le matelas de chaque côté de ses hanches, elle se souleva puis retomba. Lentement. Avec un rythme et une précision qui menacèrent de les mener rapidement à la folie l'un et l'autre.

Il commença à mouvoir les hanches à son tour. Doucement, au début, puis plus vite et plus fort, jusqu'à la soulever très haut et redescendre en la soutenant à deux mains pour la maintenir plaquée sur lui.

Il s'immobilisa, pantelant.

— J'ai envie de toi, Jane. Je veux être en toi, complètement.

Elle posa sur lui le regard de ses yeux bleus voilés par le désir.

— C'est vexant à admettre, mais mes jambes ne me soutiennent plus, de toute façon, reconnut-elle dans un souffle.

Il la fit basculer sous lui en riant, força sa bouche d'un baiser passionné, puis se leva pour se débarrasser en un tournemain de ses bottes, de ses chaussettes et de son jean.

En appui sur les coudes, jambes nonchalamment ouvertes, un genou replié, elle s'exhibait avec une adorable impudeur, ses petits seins orgueilleux dressés, appelant une débauche de caresses.

— J'aime vraiment beaucoup ta petite culotte, Jane. Mais je sens que je t'aimerais encore plus sans.

— Toi d'abord, ordonna-t-elle.

Il glissa les pouces dans l'élastique de son caleçon et le fit descendre jusqu'au point où la gravité prit la relève.

— Oh ! mon Dieu...

Sans détacher les yeux du membre qu'il venait de libérer et qui pointait vers elle comme un aimant, elle s'assit pour finir de se déshabiller à son tour. S'humectant les lèvres, elle leva les yeux vers lui.

— Je suis désolée... Je ne peux pas m'empêcher de te regarder, chuchota-t-elle.

Il prit son sexe dans sa main pour en calmer les oscillations.

— La fascination est réciproque, tu sais.

Il ne pouvait détacher les yeux de ce mètre soixante-cinq de chair adorable, avec cette peau sans défaut, légèrement rosée sous l'effet de l'excitation et juste vêtue d'une paire d'escarpins à talons hauts. Ni de son regard très bleu à demi voilé, ni de la cascade de cheveux lisses qui tombaient sur son épaule droite, reprise en écho par le Bikini épilé « ticket de métro » qui — Jane étant Jane — était dessiné avec une méticuleuse précision.

— Tu devrais te promener nue plus souvent. C'est une tenue qui te va au teint.

Elle lui décocha un sourire grinçant.

— Je parie que tu dis ça à toutes les filles que tu déshabilles.

En vérité... non. Il avait croisé nombre de femmes dans sa vie et il en avait connu plusieurs avec un corps beaucoup plus spectaculaire que celui de Jane. Mais toutes avaient eu le souci de mettre leur plastique en valeur par leur style vestimentaire. Et il n'avait pas eu de vraie révélation lorsqu'il les avait vues dévêtues. Alors qu'avec Jane, il allait d'heureuse surprise en heureuse surprise, au contraire. Le simple fait de l'observer l'amena à se caresser distraitement. Il n'avait même pas conscience de le faire, d'ailleurs. Jusqu'au moment où le regard de Jane tomba sur sa main qui coulissait doucement.

Levant de nouveau les yeux vers lui, elle lui fit signe avec le doigt.

— Viens là, plutôt, toi.

Elle n'eut pas à le lui demander deux fois. Il réussit à ne pas lui sauter dessus à la hussarde, mais de justesse. Et le fait qu'il ait eu à se faire violence pour se retenir lui donna à réfléchir. *Elle est encore innocente comme la pluie, ou presque, alors que tu es un vieux briscard du sexe. Vas-tu laisser cette ingénue te mener par le bout du nez ?*

Jamais de la vie.

Il s'allongea à côté d'elle et entreprit de lui montrer qui était le maître. Tout son talent, toute son expérience furent mis à contribution. Il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle crie grâce, la caressa jusqu'à lui arracher des gémissements.

Mais il ne se berçait pas d'illusions : entre elle et lui, le maître en séduction n'était pas forcément celui que l'on pouvait penser. Il referma les dents sur le lobe de son oreille, et ses doigts glissèrent sur la soie fragile de son ventre pour s'insinuer entre ses lèvres d'amour déjà glissantes et ouvertes, sous l'adorable jardin secret formé par son rectangle pubien.

— Tu signes ma défaite, Jane... Tu es tellement sincère. Tellement audacieuse. Tellement vraie.

Il fit aller et venir doucement son doigt.

— Tellement chaude, aussi.

— Oh ! Dev, Dev... S'il te plaît...

La tête renversée sur les oreillers, elle respirait vite, très vite. Et ses hanches de sirène ondoyaient sous ses mains.

— Tu ne voudrais pas, s'il te plaît...

Il se pencha en riant sur ses lèvres.

— S'il te plaît, quoi ? Qu'aimerais-tu que je te fasse, Janie-Jane ?

Il avait entendu ses amies l'appeler ainsi, et le diminutif lui avait paru étranger à Jane. Mais il se rendait compte à présent qu'il lui allait comme un gant.

— Je voudrais que tu viennes en moi, s'il te plaît, chuchota-t-elle en refermant la main sur son sexe. Je te veux, toi. Maintenant. D'accord ?

— A votre service, belle dame.

Il aurait eu tort de chercher à différer encore, d'ailleurs. Car si elle continuait à le toucher ainsi deux secondes de plus, il jaillirait entre ses doigts comme une fusée. Il se libéra doucement pour rouler sur le côté et prendre un préservatif dans le tiroir de sa table de chevet.

Lorsqu'il la rejoignit, il se plaça au-dessus d'elle et entreprit de la ramener à l'état d'excitation qu'elle avait atteint juste avant cette petite interruption technique. Il y parvint en un temps record. Une preuve, s'il en était besoin, que Jane Kaplinski, qui pouvait se comporter comme la plus prude des femmes, était en vérité un baril de poudre à la sensualité explosive.

Il lui lécha les seins, posa une paume à plat sur son mont de Vénus et chercha l'accès tellement tentant. Il sentit sa chair palpitante se resserrer autour de ses doigts et son dernier reste de patience s'envola. Ouvrant ses jambes à l'aide d'un genou, il prit position entre ses cuisses et, tout doucement, se glissa à l'orée de sa féminité.

Elle était si étroite, et en même temps si incroyablement offerte, comme une terre d'accueil... Il contempla son visage aux joues rosies et vit que ses yeux bleus chaviraient déjà.

— Jane ?

Elle fit un effort pour focaliser son regard sur lui.

— Mmm...

— Je veux que tu saches que je suis clean.

— O.K.

Elle noua ses jambes aux siennes, ce qui eut pour effet de l'amener plus profondément en elle.

— Moi aussi.

Comme s'il avait eu la moindre inquiétude à ce sujet ! Il hésita à lui en faire la remarque, mais, avant qu'il ait eu le temps de se décider, elle planta de nouveau les pieds sur le matelas et se souleva de manière à mieux le prendre en elle, l'épousant si étroitement, dans l'asile moite de sa chair, qu'il crut perdre le contrôle de lui-même.

Le souffle coupé, il la pénétra entièrement. Jane se déhancha, renversa la nuque et émit un son de plaisir tremblant. Il se retira pour mieux revenir.

— Oh...

Elle lui agrippa les bras, enfonçant ses ongles courts et durs dans ses muscles bandés, et fixa son regard sur lui, le front plissé par une mimique presque étonnée.

Aurait-il dû procéder avec plus de douceur ? Mais dès qu'il les soulagea de son poids, les hanches de Jane se soulevèrent pour mieux accueillir son coup de reins suivant, dont il tenta — sans grand succès — d'adoucir la portée.

— Oh... Je me sens... tellement remplie.

— C'est trop pour toi, Jane ?

Craignant d'y avoir été un peu fort, il suspendit son élan. *Dis non. Dis non. Dis non.* Car, très franchement, il n'était pas tout à fait sûr d'avoir la force de renoncer, si elle reculait maintenant.

Fermant les yeux, Jane s'humecta les lèvres.

— Non... non, pas trop. Je veux plus... j'en veux encore, encore... encore.

Il n'en fallut pas plus pour qu'il perde la tête. Il aurait dû tenir compte de sa relative inexpérience et y aller graduellement. Mais au lieu de cela...

Enfonçant les orteils dans le matelas, il se hissa à la force des poignets et la pénétra avec force, encore et encore, porté par la frénésie de ses reins enflammés. Baissant les yeux sur le point de jonction entre eux, il vit le mouvement de coulisse de sa chair durcie s'enfonçant dans la nacre humide. Un va-et-vient puissant, exaltant, hypnotique. S'arrachant à sa contemplation, il porta son attention sur le visage de Jane.

Ses joues étaient empourprées, ses paupières lourdes, son regard levé vers lui.

— Oh, oui... oh, oui, oh, oui, chantait-elle en d'incessantes vocalises ponctuées de gémissements. C'est tellement... tellement bon.

Pliant les coudes, il abaissa le buste pour l'embrasser.

— C'est bon d'être en toi, Jane. Bon de te sentir... Tu es si douce, si chaude, si serrée, oh... Jane.

Il sentit une contraction autour de son sexe, une première pulsation puissante, et il se força à ralentir son rythme pour accroître encore ses sensations.

— Voilà... C'est ça... Laisse venir, Janie... Laisse-toi porter.

Courbant le dos pour avoir accès à ses seins, il aspira doucement un mamelon entre ses lèvres. Elle poussa un cri de saisissement, ses contractions en anneau pétrissant son membre, le tirant irrésistiblement avec elle pour le mener vers son propre orgasme. Abandonnant le contrôle qu'il avait réussi à maintenir sur lui-même, il se sentit durcir encore en elle tandis qu'il accélérât le mouvement de ses reins. La fin de l'orgasme de Jane continuait de le stimuler, comme un appel à la rejoindre. Et il était perdu, perdu...

Un éclair rouge passa devant ses yeux. Il cessa de voir et d'entendre, ne sentit plus que la montée sans retour d'un plaisir aussi violent qu'insondable. La danse de ses reins s'accéléra. Dans une ultime convulsion, il renversa la tête, bouche grande ouverte, et sentit un rugissement puissant s'élever du fond de sa poitrine tandis qu'il se perdait en Jane, se disséminait en Jane, se fondait en elle.

Quelques secondes — ou peut-être était-ce un siècle ? — plus tard, il s'effondra.

— Waouh..., chuchota-t-il d'une voix si éraillée qu'elle semblait avoir été passée à la sableuse.

Entourant Jane de ses bras, il l'enveloppa avec précaution au creux de son étreinte. Un des bras de la jeune femme s'échappa et retomba sans force sur le couvre-lit, les doigts repliés. Elle paraissait incapable de remuer ne serait-ce que le petit doigt, mais un rayonnement calme illuminait son visage presque translucide.

— Je suis surpris que tu ne fasses pas l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Janie. Tu es faite pour le plaisir.

Elle n'ouvrit même pas les yeux, tellement elle paraissait à bout de forces. Mais elle acquiesça d'un signe de tête.

— Oh, oui, je suis faite pour ça... Je suis une authentique *sex machine*.

OceanofPDF.com

14

Je suis quoi, pour lui ? Tantôt à prendre, tantôt à laisser ? Je préférerais que Dev choisisse une attitude claire et qu'il s'y tienne.

* * *

— Désolé de t'avoir jetée hors du lit sans t'avoir laissé le temps de te ressaisir.

Jane jeta un regard en coin à Devlin, qui avait les yeux rivés sur le rétroviseur alors qu'il se préparait à déboîter. Elle sentit ses joues s'empourprer.

— Je n'ai pas eu l'impression d'avoir été sauvagement mise à la porte, murmura-t-elle.

Lorsqu'il avait repris suffisamment de forces pour la soulager de son poids et rouler sur le côté, il l'avait attirée dans ses bras, et ils étaient restés enlacés ainsi dix bonnes minutes. Elle avait senti les pulsations régulières de son cœur sous sa joue pendant qu'il lui passait les doigts dans les cheveux, lui caressait le dos et faisait pleuvoir une pluie de baisers sur son front, ses joues, ses tempes et le bout de son nez.

Elle avait eu le sentiment d'être enveloppée de douceur, d'attention, de sécurité.

Mais il lui parut préférable de ne pas en faire la remarque à Dev. Car il paraissait dangereux, dans son cas, de s'habituer à la sensation d'être dorlotée et protégée...

— Et puis, je comprends tout à fait que tu n'aies pas le temps de te prélasser, enchaîna-t-elle, optant pour une attitude pragmatique. J'ai

entendu ce que t'a dit Finn avant que tu ne leur fausses compagnie. Tu dois avoir mauvaise conscience de laisser tes frères travailler sans toi.

Il hocha la tête et murmura un commentaire évasif. Le silence qui se prolongeait entre eux commençait à la mettre mal à l'aise.

— Avec ça, poursuivit-elle, j'ai des objectifs urgents à remplir, moi aussi. Ça nous arrangeait donc l'un et l'autre de ne pas traîner trop longtemps au lit.

D'une certaine façon, elle était soulagée. Qu'était-on censé se raconter dans l'après-coup d'une expérience sexuelle apocalyptique ? Sa vision d'une activité qu'elle avait toujours considérée comme surfaite avait soudain évolué pour prendre les proportions d'un champignon atomique. Elle ne savait pas très bien comment se comporter, et encore moins quoi dire.

Dans ces conditions, ne serait-il pas capricieux de sa part de s'offusquer du peu d'efforts consentis par Dev pour entretenir un semblant de conversation ?

Ils gardèrent le silence pendant le reste du trajet jusqu'à Wolcott. Lorsqu'ils eurent franchi — toujours sans rien dire — la porte de la cuisine, Jane n'avait qu'une hâte : se retrouver seule. Laisant à Devlin le soin de composer le code de l'alarme, elle fila dans le vestibule pour retourner à son QG.

Il la rattrapa par le bras juste avant qu'elle n'écarte les portes coulissantes.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ? dit-il en lui tendant ses clés de voiture. Tu as l'air bien pressée de te débarrasser de moi.

— Tu n'as pas été particulièrement bavard, Dev. Je pensais que tu avais envie d'être débarrassé de ton côté.

Jane baissa les yeux sur sa main calleuse reposant sur sa manche en organza. Elle était tentée de se dégager, de lui fermer la porte au nez et de s'abîmer dans la garde-robe d'Agnes. Avec ses chers objets, elle savait exactement comment procéder. Alors que la relation homme-femme était nettement plus compliquée à aborder. Elle avait bien compris qu'il ne s'agissait pas d'un engagement durable. Dev et elle vivaient une passade, une histoire purement sexuelle qui ne se conjugait qu'au temps présent. Mais une fois le cadre posé, il lui manquait malgré tout le mode d'emploi. Ils venaient de passer une heure et demie ensemble. Peut-être que tout

s'arrêtait là ? Était-elle censée s'effacer avec un gracieux sourire et oublier pudiquement ce qui venait de se passer ?

Devlin fit un pas vers elle.

— Tut trouves que j'étais silencieux ? Probablement parce que j'étais sous le choc de cet après-midi. Et que je me demandais quand j'aurais l'occasion de te revoir.

— Ah...

Un léger vertige la saisit. Leur histoire n'était donc pas vouée à s'achever sur un épisode unique ?

— Eh bien... Tu peux venir demain soir chez moi, si tu es libre.

Il se pencha plus près encore.

— Et ce soir ?

— Pas possible.

Son cœur battait fort dans sa poitrine ; son ventre était parcouru de frémissements. Elle était tentée, vraiment tentée d'annuler ses projets pour la soirée.

Mais *interdiction formelle de lâcher ses amies pour un mec* : tel était le pacte sacré passé avec Ava et Poppy. Un engagement qui remontait à l'époque où elles se promenaient encore en brassière fillette. Enfin... Poppy et elle, du moins. Ava, elle, avait connu une éclosion plus précoce.

— Je ne peux pas, ce soir. J'ai mon abonnement au théâtre.

— Alors, va pour demain soir.

Il lui attrapa la nuque et l'attira contre lui pour lui prodiguer un baiser qui la laissa chancelante et médusée, les lèvres gonflées et palpitantes.

Il la laissa aller aussi brusquement qu'il l'avait saisie. Avec une vague sensation de tournis, elle se retrouva à le suivre des yeux, le regard rivé sur les mouvements de contraction et de détente de son fessier mémorable, tandis qu'il quittait la pièce à grands pas.

Secouant la tête pour chasser son vertige, elle fit coulisser les portes sculptées, accrocha son manteau sur un cintre et remonta mentalement ses manches pour se mettre à la tâche.

Enfin... elle essaya, du moins. Car sa concentration stagna au degré zéro. Son esprit était bombardé par un fouillis d'images, de souvenirs, de sensations qui la parasitaient de la tête aux pieds. Elle finit par s'avouer vaincue et s'accorda un temps de pause. Si elle prenait quelques minutes pour cesser de penser, de supputer, de s'inquiéter, de s'interroger sur la

façon dont son monde avait soudain basculé hors de son axe, son esprit ne finirait-il pas par s'éclaircir ?

Elle tira un fauteuil jusque dans le fond de la pièce et passa dans la cuisine pour se préparer un chocolat chaud. Puis elle s'installa avec son breuvage dans le coin sud-est du grand salon, un endroit où elle n'avait plus vraiment l'occasion de se poser, toute son attention étant requise par les bijoux et la haute couture. Tout en sirotant son chocolat, elle se régala de la vision des verres de chez Lalique, des fragiles broderies anciennes, des vases et des flacons avec des représentations de scènes d'hiver de Daum. Et surtout de sa collection préférée : les camées anciens dans une vitrine de verre.

Petit à petit, le calme se fit en elle.

Elle serra son mug de chocolat entre ses mains jusqu'à ce qu'il soit presque froid. Puis elle finit son fond de tasse d'un trait et se leva avec le sentiment d'avoir rechargé ses batteries. Cette fois, la concentration devrait de nouveau être au rendez-vous.

Et pourtant, en regagnant l'avant du salon, elle ressentit un malaise difficilement définissable. Elle aurait été incapable de dire ce qui la chiffonnait, mais c'était comme si elle avait inconsciemment enregistré une anomalie, un écart, un accroc. Les choses n'étaient pas exactement comme elles auraient dû être.

Mais *quelles* choses, au juste ?

Sûrement un élément d'une des collections qu'elle venait d'utiliser comme tranquillisant. Elle ne voyait pas d'autre réponse possible. Le problème, c'est qu'elle n'avait rien vu, consciemment, qui soit de nature à susciter la moindre inquiétude.

Donne-toi une minute ou deux pour essayer de comprendre de quoi il retourne, suggéra une voix en elle. *Une fois que tu auras fait la lumière sur cette affaire, tu te sentiras le cœur plus tranquille*. Elle avait fait volte-face et retournait vers le fond de la pièce lorsque des pas lourds dévalèrent l'escalier.

— Hé, Jane ?

Elle hésita, puis finit par hausser les épaules et revint sur ses pas. On frappa à la porte coulissante qui s'écarta avant même qu'elle ait crié d'entrer.

— Jane, tu es là ? s'éleva la voix de David. *Jane* ?... Ah, la voilà !

Les trois frères de Devlin se tenaient à l'entrée de la pièce. Elle ne put s'empêcher de leur sourire tant il émanait d'eux une gentillesse spontanée couplée à une tranquille assurance. Tous trois la gratifièrent d'un sourire en retour.

— Que se passe-t-il ?

Elle s'était adressée à David, mais se surprit à porter son attention sur Dev lorsque ce dernier apparut en arrière-plan, juste derrière ses frères. Elle fit passer dans son regard une question muette.

Mais il n'en savait apparemment pas plus qu'elle, car il indiqua d'une mimique qu'il n'était pas au courant de ce que tramait le reste de sa fratrie.

— Cela te dirait de venir à une fête ? demanda Finn.

— Hé ! C'est moi qui devais lui demander ! protesta David.

— Quand ? Demain ? Jane a du boulot jusqu'aux oreilles. Elle ne peut pas passer la journée à attendre que tu te décides à pondre ton invitation.

— Euh... une fête ?

La proposition inattendue avait un instant détourné son attention de Dev. Mais elle ne put s'empêcher de sonder de nouveau son expression. D'expression, elle ne lui en trouva aucune, cependant. Son visage était devenu étrangement neutre, fermé, comme absent.

Tout au fond d'elle-même, quelque chose de fragile se recroquevilla, comme une fleur précoce saisie par le gel. Inutile d'être un membre à temps plein du Club des Psychologues de Génie pour comprendre que Dev n'avait aucune envie que ses frères l'invitent quelque part.

Tête haute, elle se concentra de nouveau sur les trois autres hommes de la famille Kavanagh.

— Qui organise cette fête ? Quand ?

Si elle avait bien interprété l'attitude de Dev, elle n'y assisterait pas, de toute façon. Mais elle n'avait pas l'intention de refuser de but en blanc, alors que les frères Kavanagh avaient toujours été adorables avec elle.

— Ce samedi, claironna David. Chez nos parents.

— Oh, non ! protesta-t-elle, sincèrement horrifiée. Je ne peux pas m'imposer au milieu d'une fête de famille !

Les trois hommes renversèrent la tête en arrière et rugirent de rire. Même Devlin esquissa un rapide sourire.

— Pour nos parents, une fête n'est une fête que si la maison regorge de monde, dit-il.

Bren acquiesça.

— Voilà. C'est exactement ça. Et tu aurais l'occasion de rencontrer ma Jody. Depuis que je lui ai parlé de toi et du travail que tu fais au musée, elle meurt d'envie de te connaître.

Il lui décocha un sourire séducteur à la Kavanagh.

— Alors ? Qu'est-ce que tu décides ? Tu acceptes ? Je suis sûr que ça va te plaire.

— Absolument, intervint David. Avec les Kavanagh, on peut être sûr d'une chose : ils savent organiser des moments mémorables.

— Comme des combats à coups de poing sur le gazon, par exemple, marmonna Devlin. Ça frappe les mémoires.

— Ça suffit, Devlin ! protestèrent ses trois frères à l'unisson.

Finn précisa :

— Si tu ne vivais pas à l'étranger, tu saurais qu'il n'y a plus eu de bagarres chez les Kavanagh depuis le milieu des années quatre-vingt-dix.

Dev se rembrunit et Jane leur adressa un sourire crispé.

— C'est bête, j'ai laissé mon agenda chez moi. Cela me ferait vraiment plaisir de venir, mais je crains d'avoir déjà quelque chose ce samedi. Je n'ai plus tout à fait mon programme de la semaine en tête. Il faut que je vérifie.

— Aucun problème, répliqua Bren. Tu nous donneras la réponse demain.

Ils repartirent tous les quatre, y compris Devlin. Elle s'était pourtant attendue à ce qu'il reste pour lui demander instamment de ne pas accepter l'invitation. Pivotant sur ses talons, elle retourna à son ordinateur portable. Même si elle avait les nerfs à vif, elle pouvait se vanter de s'être tirée honorablement d'une situation sur le fil du rasoir. Sa réponse avait laissé entendre qu'elle aurait eu plaisir à venir, ce qui était d'ailleurs le cas. Elle aurait été ravie d'assister à ce grand rassemblement familial pour observer les Kavanagh en *live*. Mais il était clair que si Dev la considérait comme une partenaire acceptable pour rouler entre ses draps, il ne souhaitait pas la voir approcher sa famille de trop près.

Jane tenta de concentrer son attention sur ses tenues haute couture afin d'apaiser le ressentiment qui bouillonnait en elle. Mais elle avait les mâchoires crispées et se surprit à ressasser tout haut pendant qu'elle entrant ses données sur l'ordinateur.

Trois heures passèrent ainsi avant qu'elle ne se souvienne du malaise suscité par les collections exposées au fond de la pièce. Elle avait bien avancé dans son travail, cet après-midi — beaucoup mieux que ce qu'elle

avait espéré accomplir au moment où elle était revenue de sa petite virée crapuleuse avec Devlin. La colère avait été un excellent moteur, apparemment. Elle vérifia que chaque pièce cataloguée durant l'après-midi avait bien été placée sur le portant roulant, avec les affaires destinées à être replacées dans la penderie secrète. Puis elle s'éloigna vers le fond de la pièce pour essayer de mettre le doigt sur l'anomalie qui l'avait titillée, plus tôt dans l'après-midi.

Jane balaya les collections d'un regard insistant en se focalisant tout particulièrement sur les camées. Elle se concentra de toutes ses forces pour essayer de contraindre sa mémoire à lui restituer la position exacte de chaque pièce, la dernière fois qu'elle était venue les admirer.

— Et zut ! Pourquoi Agnes n'a-t-elle pas gardé des traces claires de tous ses achats ?

— Des traces, elle en avait. Le problème, c'est qu'elles étaient dans sa tête et qu'elle les a emportées dans la tombe.

Avec un cri de panique étouffé, elle se retourna vers Ava.

— Ah, c'est toi ! Tu m'as collé une peur bleue !

Elle tapota son pauvre cœur qui battait la chamade. Ava porta la main à sa bouche.

— Désolée de t'avoir effrayée.

Sans faire montre d'une grande contrition, son amie entra dans la pièce, ses hanches somptueuses ondulant comme sur des roulements à billes.

— Comme nous sommes venues avec la voiture de Poppy, je pensais que tu nous aurais entendues arriver de loin. Cette petite aurait grand besoin de changer son pot d'échappement.

— Cette « petite » à un compte en banque exsangue, lança Poppy en les rejoignant.

Ava secoua la tête.

— Hé, mais nous avons fait un gros héritage, oui ou non ? Il doit quand même y avoir assez d'argent dans les caisses pour que tu puisses t'offrir une malheureuse réparation chez le garagiste.

— Tu ne comprends pas : Agnes était riche en objets d'art, mais à court de liquidités. Et l'exécuteur testamentaire a dû régler pas mal de frais pour payer le notaire, les impôts fonciers et toutes sortes de taxes. Puis il y a eu les annonces légales adressées à des créiteurs éventuels qu'il a dû placer dans la presse spécialisée. Et l'acompte qu'il a fallu verser aux Constructions Kavanagh pour lancer la restauration.

— C'est sûrement anti-américain de ma part, admit Ava, mais ça me fait mal aux seins de payer des impôts fonciers.

Jane fit claquer sa langue contre son palais.

— Pfff... C'est très américain, au contraire, de renâcler quand il s'agit de payer ses taxes. Mais si ça peut te consoler, nous aurions normalement dû en acquitter beaucoup plus. A part pour l'argenterie et les bijoux, le soi-disant expert nommé pour évaluer les possessions d'Agnes a largement sous-estimé la valeur de toutes ses collections. Je crois qu'il a dû jeter un regard rapide et se dire que c'était juste de la bimbeloterie et des froufrous de vieille fille.

— Quel idiot, marmonna Poppy.

— Un idiot, certes, mais providentiel pour nous. S'il avait eu la moindre idée de la valeur de ces vases, de ces dentelles et de ces flacons, nous aurions été bonnes pour vendre le tiers de nos collections rien que pour payer l'Etat.

Tout en parlant, elle copia sur une clé ses fichiers du jour et éteignit son ordinateur, avant d'accorder sa pleine attention à ses amies.

— Nous n'avons pas encore abordé la question des décaissements. C'est quelque chose dont nous devrions sans doute prendre le temps de débattre. Il faut que nous calculions combien nous devons mettre de côté pour finir de payer les travaux. Nous aurons également à régler les impôts sur le revenu d'Agnes portant sur le premier trimestre de l'année où elle était encore vivante. Il faudra prévoir aussi les frais de fonctionnement de Wolcott, et mettre un peu d'argent à gauche pour faire face aux imprévus. Puis je pourrais sortir mes antennes et essayer de trouver des acheteurs pour certaines pièces. Mais je n'aurai pas vraiment le loisir de m'en occuper avant d'avoir fini de préparer mes expos, donc, en attendant que je puisse dégager plus de temps, je propose que nous vendions les collections de linge de maison ancien. Là, au débotté, j'ai déjà trois possibilités en tête. Nous n'aurions aucun mal à les écouler. Cela pourrait résorber ton découvert, Poppy.

Ah, tiens, à ce propos... Où était donc passée la nappe brodée et ajourée des années vingt, avec ses six serviettes de table assorties, qu'Agnes avait utilisée la première fois qu'elles étaient venues prendre le thé chez elle, à douze ans ? Jane se rappela qu'elle ne l'avait pas vue avec le reste du linge de table, cet après-midi. C'était peut-être cela qui avait déclenché ses signaux d'alerte. Agnes s'en était toujours servie pour dresser sa table

chaque fois qu'elles s'étaient retrouvées toutes les quatre. C'était devenu une tradition, au même titre que le carnet relié de cuir qu'elle leur offrait chaque année pour qu'elles puissent continuer à tenir leur journal.

Il n'était pas impossible, bien sûr, qu'un usage constant ait fini par user la nappe. Ramenant son attention sur la discussion en cours, Jane fit un rapide calcul mental pour établir la valeur approximative de la collection. Pour être plus précise, il aurait fallu qu'elle la réexamine d'un peu plus près, bien sûr. Mais comme ça, au jugé...

— Je pense que nous devrions pouvoir en tirer entre 15 et 20 000 dollars. Donc, en divisant ça entre nous trois, cela nous rapporterait...

Ava fit la moue.

— Des clopinettes.

— Parle pour toi, riposta vertement Poppy. Cela représente peut-être une somme dérisoire pour toi, mais cinq ou six mille dollars, à mes yeux, c'est une manne qui devrait m'assurer au moins trois mois de sourires de la part de mon cher banquier.

— Oh ! désolée, Pop...

Ava passa un bras autour des épaules de son amie et la serra contre elle avec une grimace de contrition.

— Je regrette, vraiment. J'ai parlé sans réfléchir.

Poppy appuya la tête au creux du bras d'Ava.

— Tu es toute pardonnée. Je sais bien que tu ne l'as pas dit par méchanceté. Tu es tellement habituée à nager dans l'opulence que tu n'as pas vraiment la notion de ce que les gens normaux considèrent comme une somme conséquente.

La tête toujours inclinée sur l'épaule d'Ava, Poppy plissa les yeux.

— Tiens... Il y a quelque chose de changé chez toi, Jane. Tu t'es offert un soin du visage ?

— Hein ?

— C'est comme si ta peau avait un éclat différent, une sorte de lumière intérieure...

Poppy se tut abruptement. Puis elle écarquilla les yeux, lui faisant penser à ces personnages de bande dessinée pour qui une ampoule s'allumait brusquement au-dessus de la tête.

— Hééééé !... Tu l'as fait ! Les galipettes avec Devlin !

Jane sentit le rouge lui monter aux joues sous le regard incrédule qu'Ava posa d'abord sur Poppy, puis sur elle.

— *Janie ?* Parle !

En entendant des voix d'hommes s'élever, tantôt dominantes, tantôt dominées par le fracas des travaux, elle leva les yeux au plafond avant de reporter son attention sur ses amies.

— Je ne veux pas aborder le sujet ici.

— Alors, c'est VRAI !

De stupéfaction, Ava lâcha l'épaule de Poppy, qui s'avança vers le portant où étaient suspendues les tenues déjà cataloguées. Une fois de plus ce jour-là, Jane vit son manteau arraché de son cintre.

Son amie le lui lança.

— Tiens, attrape !

Elle prit une brassée de vêtements qu'elle posa sur son bras.

— Aide-moi à monter tout ça là-haut, Ava, qu'on puisse fermer pour la nuit. Et après ça, on file boire un coup toutes les trois, avant la pièce.

Jane eut droit à un regard d'avertissement.

— Et il y en a une parmi nous qui aura tout intérêt à nous faire un exposé en règle. On veut tout savoir, jusqu'au plus infime détail.

* * *

— Les exposés, ça n'a jamais été mon truc, marmonna Jane vingt minutes plus tard, alors qu'elles étaient installées à une table de café, juste à côté du théâtre où elles devaient assister à leur représentation.

Poppy secoua la tête.

— Tsss... En classe, tu étais toujours ravie de nous montrer à quel point tu étais savante.

— Mais seulement lorsqu'il s'agissait de fournir des données objectives, rectifia Ava. Janie n'est jamais très à l'aise dès qu'il est question d'émotions et de sentiments.

Et comme elle était retournée comme un gant, elle se trouvait en plein dans sa zone d'ombre. Difficile de faire plus gênée qu'elle ne l'était en ce moment. Mais espérer que ses amies la laisseraient en paix si elle gardait le silence sur son aventure avec Devlin était irréaliste. Elle leur narra donc son entrée en matière avec Dev — un exploit dont elle était assez fière :

— Bon, les filles, vous n’allez pas me croire. Mais cet après-midi, je suis tombée sur Dev tout seul dans la cuisine. Et je lui ai demandé tout de go s’il voulait faire l’amour avec moi sans engagement de part et d’autre.

Ses deux amies restèrent un instant bouche bée. Poppy fut la première à se ressaisir.

— Tu nous racontes une craque ?

— Pas du tout.

Elle adorait cette image d’elle-même en Super Jane, audacieuse et libérée. Le problème, c’est qu’Ava et Poppy la connaissaient presque aussi bien qu’elle-même. Elle admit donc en toute franchise :

— J’ai voulu jouer les filles désinhibées, mais j’ai failli tomber dans les pommes avant même d’avoir fini de formuler ma proposition.

— Je suis sur le flanc, en tout cas, murmura Ava dans un souffle.

Sa rousse amie se tut pour laisser à la serveuse le temps de poser leurs boissons devant elles. Mais dès que la note fut réglée, elle se pencha au-dessus de la table pour la presser de questions.

— Et comment a-t-il réagi ? Il t’a sauté dessus pour te prendre sauvagement sur le carrelage de la cuisine ? Quels ont été ses premiers mots ?

— Il s’est d’abord redressé en silence. Puis il a juste dit : « Va chercher ton manteau ! »

Elle raconta la scène sans omettre trop de détails jusqu’au moment où — après l’avoir couverte de baisers pendant qu’elle tenait sa photo de famille — Dev l’avait fait pivoter dans son étreinte et qu’ils étaient tombés, bras et jambes enchevêtrés, sur son dessus-de-lit. Pour la suite, elle n’avait pas l’intention d’entrer dans les détails. L’intime restait l’intime. Mais le seul fait d’y repenser avait suffi à réveiller une foule de sensations torrides. Elle pressa les cuisses l’une contre l’autre, tant la pulsation entre ses jambes se faisait moite et insistante.

Poppy scruta ses traits avec une attention soutenue.

— Je suis sûre qu’il s’y est pris comme un dieu, observa-t-elle avec un demi-sourire.

— Oh ! si tu savais...

Elle faillit gémir tout haut et serra les genoux de plus belle.

— J’étais loin de me douter que...

Poppy hocha la tête d’un air avisé.

— Je me souviens d’être venue te voir pendant tes études. Tu m’avais présenté ton petit ami intello, là... Comment s’appelait-il, déjà ?

— Eric.

— Ah, oui, voilà, Eric. Il n’avait pas l’air d’être la sensualité incarnée, ce type. Mais ce qui se passe entre Dev et toi me paraît explosif... Tu es sûre d’être en accord avec le fait qu’il doit repartir assez rapidement en Europe ?

— Oui. Aucun problème de ce côté-là. Son départ prochain a été un gros argument de vente, au contraire.

Ava soupira en secouant tristement la tête.

— Oh ! Jane, Jane, Jane...

Les lèvres de Poppy se plissèrent en une amorce de sourire, mais elle ne se laissa pas distraire par l’intervention d’Ava.

— Donc, la date de péremption rapide est un point positif à tes yeux. Et vous avez vécu des instants sexuellement sublimes ?

Elle prit une gorgée de son vin et reposa son verre sur la table. Tournant le pied, elle observa le va-et-vient du liquide ambré, glissant sensuellement le long de la paroi. Puis les doigts de Poppy s’immobilisèrent et elle planta son regard dans le sien.

— Toutes les conditions devraient donc être réunies pour que tu flottes sur un petit nuage. Mais ce n’est pas du tout l’impression que tu donnes. Pourquoi ?

D’un côté, il fallait le reconnaître, elle aurait aimé avoir l’avis de ses amies sur la situation avec Dev. Mais la simple idée d’avoir à déballer ses émotions et — pire, même : son sentiment de vulnérabilité — sur la table lui tordait l’estomac. Elle aurait préféré de loin faire bonne figure et changer de sujet de conversation.

Mais difficile d’échapper à la perspicacité de Poppy et d’Ava. Quelle idée d’avoir des amies qui la connaissaient quasiment par cœur !

Levant son verre d’eau gazeuse, elle contempla la danse verticale des bulles qui se précipitaient pour éclater à la surface. Elle reposa sa boisson sur la table sans même penser à boire.

— J’avais imaginé que notre histoire ne se bornerait pas à un épisode unique. Maintenant que j’ai découvert les plaisirs de la chair avec un expert, je me réjouissais à la perspective d’approfondir l’expérience, pendant deux semaines, ou un mois, ou je ne sais combien de temps...

Elle reprit son verre, en scruta un instant le fond et conclut d'une voix étranglée :

— Je pensais que ce serait une bonne façon pour moi de tremper les orteils dans les eaux tumultueuses de la passion, sans prendre le risque de m'y noyer et de devenir aussi ravagée que mes parents.

Poppy secoua la tête.

— Sérieusement, Jane... Je pense que les personnalités mélodramatiques de ta mère comme de ton père, et les quantités massives d'alcool qu'ils ingurgitent ont joué un rôle beaucoup plus important dans les désastres qu'ils ont commis que l'amour passionné — et très charnel — qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

Ava se pencha pour poser sa main fraîche sur la sienne. Il fallut ce geste de réconfort de la part de son amie pour que Jane s'aperçoive qu'elle avait serré les poings. Elle les détendit, rassérénée par la compréhension dont Ava faisait preuve.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché, Jane ? Devlin doit retourner en Europe plus tôt que prévu ?

— Non.

Les délicats sourcils d'Ava se rejoignirent au-dessus de son nez.

— Alors pourquoi votre histoire s'arrêterait-elle là ?

Ses yeux lancèrent soudain des éclairs.

— Le salaud t'a plaquée dès qu'il a eu ce qu'il voulait ?

Sans même lui laisser le temps de répondre, Ava se redressa d'un air courroucé, offrant l'image même de la justicière outragée.

— Ne me dis pas qu'il a tout raconté à ses frères ?

Un incident douloureux, durant leurs années de lycée, avait rendu Ava particulièrement intolérante aux hommes assez mufles pour transformer un moment d'intimité sexuelle en exploit servant à se faire mousser en public. Elle avait offert sa virginité à un garçon dont elle avait cru qu'il tenait à elle. Pour découvrir, un peu plus tard, qu'il avait couché avec elle suite à un pari fait avec des copains.

Jane retourna sa main, paume offerte, pour serrer celle d'Ava.

— Non, ce n'est pas ça...

Elle parla du silence hermétique de Dev pendant le trajet du retour, de son apparent revirement positif lorsqu'il lui avait rendu ses clés de voiture, puis de l'invitation lancée par ses frères. Et de la façon peu flatteuse dont il s'était renfrogné.

— Cela paraît très ambivalent, comme attitude, admit Ava. Mais tu ne crois pas que tu t'inquiètes peut-être pour rien ? Il est possible que tu aies mal interprété sa réaction.

— Encore aurait-il fallu, pour le savoir, qu'il accepte de communiquer un minimum ! Il n'a pas desserré les dents pendant que nous étions en voiture. Lorsqu'il m'a dit que c'était parce qu'il réfléchissait à la prochaine opportunité de me revoir, j'ai pensé que j'avais eu tort de considérer son silence comme un rejet. Mais juste au moment où je me félicitais que le malentendu entre nous soit levé, il a pris une tête d'enterrement en entendant ses frères m'inviter chez ses parents. C'est vrai qu'il n'a pas hurlé : « Plutôt mourir que de la voir débarquer chez nous ! » Mais il ne m'a pas encouragée à venir non plus. Au contraire.

De nouveau, en parlant, elle sentit la douleur froide causée par son rejet informulé. Elle se raidit, horrifiée par sa propre vulnérabilité face à un homme qu'elle connaissait si peu.

— Je n'avais pas l'intention de m'imposer. S'il ne voulait pas de moi, il lui aurait suffi de me le dire, s'insurgea-t-elle, en une ultime tentative pour se raccrocher à sa dignité.

Comme Ava et Poppy la fixaient en silence, elle finit par admettre sombrement :

— Je ne suis pas faite pour vivre ce fatras émotionnel ! En l'espace de quelques heures, j'ai dû passer de l'émerveillement devant la beauté de l'acte amoureux à la découverte sordide que j'étais un secret honteux pour Dev. Tout ce que je demande, c'est de savoir clairement sur quel pied danser avec lui, c'est tout.

— Jane veut toujours connaître les règles, murmura Ava.

— Exact. J'ai besoin de savoir où j'en suis. Et j'assume cette exigence.

— La communication, ça marche dans les deux sens, Janie, intervint calmement Poppy. Dev sait-il, lui, que tu considères que c'est terminé, pour vous deux ? Si tu veux mon avis, il est resté sur l'idée que vous vous retrouvez chez toi demain soir.

Jane soutint résolument le regard de son amie.

— S'il est assez stupide pour se présenter à ma porte après m'avoir traitée comme une maîtresse honteuse, c'est son problème. Et puisqu'il faut communiquer, je lui ferai savoir en termes clairs ce que je pense du fait d'avoir été désavouée comme... comme un vilain secret d'alcôve.

15

Révélation du jour : quelle différence entre un rassemblement chez les Kavanagh et une fête donnée par mes parents ! Je me sentais toujours — comment dire ? — esseulée, hors phase, lorsque Mike et Dorrie recevaient leur bande d'amis. Qui aurait cru que je pourrais me sentir partie prenante au milieu d'un groupe de personnes qui rient, s'amuse et font la fête ?

* * *

Dev était conscient de s'y être pris comme une brute avec Jane bien avant de voir l'œilleton de sa porte s'ouvrir et de l'entendre marmonner.

— Je dois reconnaître que tu fais preuve d'une certaine forme de courage, en t'autorisant à débarquer ici.

Il fit la grimace. Elle avait de bonnes raisons d'être remontée contre lui, vu qu'il avait tiré une tête de dix pieds de long lorsque ses frères l'avaient invitée. Alors qu'il avait déjà perdu des points en restant muet comme une carpe pendant tout le trajet de retour en voiture. Il pouvait difficilement lui en vouloir si elle avait été troublée, voire refroidie, par son attitude.

Troublé, il l'avait lui-même été. Passablement, même, vu la façon ébouriffante dont ils avaient fait l'amour. Il ne s'était pas attendu à ce que Jane, dans un lit, cela fasse tant d'étincelles. Et il était sorti de chez lui dans un état second.

Mais penser à cela maintenant lui servait surtout à éviter de faire face à ses torts.

— Laisse-moi entrer, Jane, s'il te plaît.

Son soupir fut suffisamment bruyant pour qu'il l'entende de l'autre côté de la porte.

— Bon...

L'œilleton retomba, il entendit tourner deux verrous, et le battant s'écarta. Jane l'attendait de pied ferme, vêtue d'un legging noir et d'un débardeur bustier, un pied nu posé sur l'autre, bloquant résolument le passage. Ses yeux bleus dardés sur lui étaient rétrécis par la colère. Mais aucun autre signe ne témoignait de sa mauvaise humeur. Un grand pot de glace au café à la main, elle mangeait à la petite cuillère en lui opposant un visage sans expression.

— Je suis désolé pour hier, Jane.

Elle haussa les épaules comme si c'était le dernier de ses soucis. Mais il avait vu la brève crispation sur ses traits, lorsqu'il s'était renfrogné dans le grand salon, la veille. Et il s'était comporté comme un idiot. Alors qu'il avait perçu qu'elle se sentait blessée, il n'avait pas pris la peine de s'expliquer, de la rassurer sur ce qu'elle avait à l'évidence vécu comme un rejet.

Il avait tout de même une petite excuse : Jane n'avait aucune idée de ce dans quoi elle se serait embarquée.

Restait à essayer de le lui faire comprendre.

— J'ai entendu Finn t'inviter à une fête chez mes parents et je me suis pris un coup de stress.

— Normal. Tu n'as pas envie que ta partenaire de sexe occasionnelle se trouve mêlée à ta vie familiale, rétorqua-t-elle d'un ton indifférent, en enfournant une nouvelle cuillerée de crème glacée.

— Pour le sexe occasionnel, ça reste à voir. Mais ma famille, tu n'imagines même pas ce que c'est. Mets un pied dans la maison et ma mère te demandera d'entrée de jeu si tu préfères les mariages d'automne ou les noces printanières. Ma tante Eileen te fondra dessus dans la foulée et voudra savoir si tu prévois d'avoir des enfants avant que tes ovules ne prennent un coup de vieux.

Jane cligna des yeux et en oublia de porter sa longue cuillère à confiture à ses lèvres.

— Quoi ?

— Dans ma famille, on n'est pas très respectueux de la vie privée des uns et des autres, ma poule. Et leur rêve à tous, c'est de voir survenir le maximum de mariages possible dans nos rangs. Puis, dès que tu te mets en

couple, c'est la question de la progéniture qui surgit. Comment ? Pas encore de bébé en route ? Mais qu'est-ce que tu attends ? Chez les Kavanagh, tout le monde aime les enfants. Et plus il y en a, plus nous sommes comblés.

Elle tressaillit.

— Parce que tu es *marié* ?

— Hou là, non, sûrement pas. Mais j'ai observé le phénomène pour ma sœur Maureen. Et mes belles-sœurs, mes cousines...

Enfonçant les mains dans les poches, il eut un petit mouvement d'épaules.

— Pour ma part, j'ai cessé d'emmener mes copines à la maison depuis l'âge de dix-sept ans.

— Mais pourquoi me poseraient-ils ce genre de questions à moi ? Personne n'est au courant, pour nous deux.

— C'est ce que tu crois. Mais elles ont le nez pour ça, les femmes de ma famille. Je ne sais pas comment elles font, mais elles flairent le phénomène à un kilomètre.

Jane l'examina un instant, puis fit un pas de côté pour libérer le passage.

— Entre... Tu veux de la glace ?

— Oui, je veux bien.

Il lui prit le carton des mains et creusa avec la cuillère dans le mélange glacé pour en prélever une bouchée, tout en la suivant dans le couloir.

Levant alors les yeux, il s'arrêta net. Car l'appartement de Jane offrait une étonnante variété de ce qu'il s'était le moins attendu à trouver chez elle : la couleur.

Une étourdissante débauche de couleurs.

Les murs du living étaient peints dans un très beau jaune d'or qui soulignait, par contraste, l'éclat du parquet en merisier. Un petit canapé en velours émeraude couvert d'une multitude de coussins multicolores formait, avec les deux fauteuils pourpres, un coin conversation détonant autour d'une table basse de bois et de verre. Sur une étroite table bibliothèque placée derrière le sofa, de grands bougeoirs en mosaïque de toutes les tailles contenaient de grosses bougies carrées. Des boîtes à sucre, à thé et à café en faïence décorée s'alignaient sur des étagères, au-dessus du plan de travail en granit noir.

— C'est beau, chez toi !

— L'appartement est petit, mais je l'adore.

Elle devait disposer d'à peine soixante mètres carrés, mais elle avait tiré le maximum de l'espace disponible.

— Tu sais que je passe le plus clair de mon temps à bord d'un bateau. A part quelques yachts en format de luxe, la plupart sont grands comme des mouchoirs de poche. Ton appartement est un véritable palace, en comparaison.

Comme à bord de presque tous les bateaux, d'ailleurs, tout ici était organisé et ordonné à la perfection. A l'exception d'une masse de papiers et de documents répandus sur le bar.

Il tourna les yeux vers Jane.

— Je t'ai interrompue dans ton travail ?

— Non, c'est bon. J'essaie juste de recouper les collections d'Agnes avec l'inventaire détaillé établi par l'expert qui a évalué toutes ses possessions.

Elle plissa un instant le front, puis son visage se détendit, comme si elle en gommait délibérément toute expression.

— Mais il n'y a rien là qui ne puisse attendre, ajouta-t-elle distraitemment.

Il désigna la porte au fond du living.

— Cela t'ennuie si je jette un œil ?

— Pas du tout.

Une petite véranda avec quelques plantes exotiques donnait à son tour sur un étroit balcon. Dev sortit, et la bise froide des derniers jours d'octobre souleva les extrémités de l'écharpe en laine qu'il avait nouée autour de son cou. Mais le vent était son ami et il sourit, saluant la nuit, les mains en appui sur la rampe en métal. Au sud et à l'est régnait la ville, avec son quadrillage de lumières et d'ombre, et devant lui, la baie d'Elliott s'étendait comme du satin noir répandu. Les lumières de la péninsule de Seattle ouest marquaient de leur scintillement tremblant la limite entre eau et terre. Et même s'il faisait trop sombre pour qu'on puisse distinguer les montagnes Olympiques, de l'autre côté du détroit, il ressentait leur présence invisible.

— Tu as une vue fantastique.

— Je sais.

Jane sortit pour s'accouder à côté de lui, rentrant la tête dans les épaules pour lutter contre la morsure du vent.

— C'est magnifique, non ?

Baissant la fermeture Eclair de son vieux blouson en cuir, il passa un bras autour de sa taille et l'attira contre lui, à l'abri de sa chaleur. Puis il referma le bomber sur elle et cala la tête de Jane sous son menton. Taquinées par le vent, des mèches de cheveux lisses venaient lui effleurer le visage de leur caresse de santal.

Elle se blottit confortablement contre lui et ils scrutèrent la ville nocturne en silence. Puis Jane posa les mains sur ses avant-bras.

— Je ne suis pas tout à fait sûre de comprendre pourquoi ta famille te pose tant de problèmes, murmura-t-elle, les yeux rivés sur la baie. Ils ont l'air d'être assez normaux, d'après ce que j'en entends. Alors qu'une fête chez *mes* parents est vouée à se terminer dans le drame et la beuverie. Mais si ça peut te faciliter les choses, je ne m'intéresse ni au mariage ni à la maternité. Et cela ne me dérange pas de le faire savoir à ta famille, si ça peut t'éviter de les avoir sur le dos.

Elle bascula la tête en arrière et la tourna pour le regarder.

— Je ne veux pas te posséder, Dev. Juste t'emprunter pour un temps.

Des visées qui faisaient d'elle la femme idéale pour n'importe quel célibataire digne de ce nom. Et pourtant, il ressentit comme un infime sursaut de colère. Son réflexe fut de resserrer sa prise sur elle, comme pour éviter qu'elle ne lui échappe trop vite.

Se secouant mentalement, il relâcha son emprise. Il y avait un moment qu'il n'avait rien avalé. Le fait d'être à jeun — ou presque — le rendait fantasque.

Elle l'avait rassuré, en tout cas, quant aux inquiétudes que lui avait procurées l'idée de la mettre en contact avec sa famille. Il frotta sa joue contre ses cheveux.

— Alors, Jane ? Je t'invite à venir à une petite fête avec moi ?

* * *

Gordon procédait avec application à son soin rituel du visage du samedi matin lorsque le téléphone sonna. Tout en continuant à faire pénétrer la crème hydratante dans sa peau fraîchement exfoliée, il alla vérifier le nom de son correspondant sur l'écran de l'appareil.

Jerry Waskowitz, un vieux copain du temps des cités.

Il hésita, la main en suspens au-dessus du poste sans fil. Ses anciens amis du quartier Terrace, il les avait presque tous perdus de vue. Mais Jerry

et lui avaient été potes depuis la maternelle. Et c'était la seule personne de son entourage à partager sa passion pour le poker. Depuis son fiasco à Las Vegas, il ne s'était plus manifesté, cependant.

Sur une impulsion, il prit le combiné.

— Oui ?

— Tcho, Gordie !

Il fronça les sourcils, contrarié par le surnom. Mais Jerry se reprit aussitôt.

— Gordon, je veux dire. Tu tiens la forme, vieux ? Ça fait un bail que tu n'as pas fait signe.

— Je vais bien, oui.

Cela n'avait même jamais été mieux. Ses dettes étaient réglées jusqu'au dernier cent. Plus l'ombre d'une menace ne pesait sur sa tête. Il était libre comme l'air.

— Tant mieux, mec, tant mieux. Tu te fais des petites parties de poker, ces jours-ci ?

— Non, pas trop. Je suis dans le boulot jusqu'au cou, en ce moment.

Et il avait été agréablement occupé à se servir dans les collections de Jane. Cela dit, à présent qu'il était débarrassé de ses dettes, il avait plus ou moins décidé de s'en tenir là et de renoncer à ses petites excursions à l'hôtel particulier.

— Ouais, le taf, ça te bouffe tellement ta vie que t'as du mal à trouver le temps de respirer. Je n'ai pas trop eu l'occasion de jouer non plus. Pas autant que je le voudrais, en tout cas. Tu t'en sors, alors, dans ton musée ?

— Oui, ça va. Mes perspectives ne sont pas trop mauvaises.

A part qu'il lui faudrait sans doute attendre qu'il soit vieux, grisonnant et — il frissonna de dégoût — *ridé* avant qu'on lui confie le genre de collection sur laquelle cette salope de Kaplinski avait déjà mis la main.

— Et toi ? Qu'est-ce que ça donne, au boulot ? demanda-t-il, par politesse.

Ce n'était pas qu'il s'en souciait le moins du monde, de la carrière de Jerry. Il était mécano, le pauvre. Difficile de tomber plus bas dans le bagne prolétarien.

— Au boulot ? C'est cambouis et compagnie, répondit aimablement ce dernier. Et un patron qui ne fait rien d'autre que gueuler. Toujours la même rengaine, quoi. Et c'est un peu pour ça que je t'appelle. Ça te dirait d'aller faire un tour au cercle de jeu, ce soir ?

Gordon fut à deux doigts de refuser. Dans un pénible sursaut de lucidité, il s'aperçut qu'il avait évité les casinos indiens et les salles de jeu où il avait passé tant de nuits à s'entraîner au poker, au cours des quelques dernières années. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ?

Il était joueur. Et un bon — un excellent — joueur, qui plus est. Ce n'était jamais très facile de passer par une phase de grosse déveine. Mais les épisodes de malchance n'épargnaient personne, à la table de jeu. Et le poker n'était pas seulement une question de chance ou de malchance. Il avait pour lui la compétence, la santé nerveuse, la concentration, la capacité à analyser l'adversaire.

Il était *fait* pour réussir.

Mais il n'atteindrait jamais rien s'il continuait à se planquer comme un rat au fond de son trou. La réussite au poker, c'était l'entraînement, encore l'entraînement, toujours l'entraînement. Alors, depuis quand restait-il terré chez lui à choisir la voie du moindre risque ? Pourquoi se contentait-il de vivoter en préparant la foutue expo espagnole de Kaplinski, alors qu'il avait la clé de la malle aux trésors ? Il se comportait comme un pétouchard, ni plus ni moins.

S'introduire dans l'hôtel particulier représentait un risque, bien sûr. Un risque que rien ne l'obligeait à prendre, dans la mesure où Fast Eddy ne représentait plus un danger. Mais quand on était né avec des couilles, on ne s'emmerdait pas avec de petites précautions. Fast Eddy ne représenterait un danger que si lui, Gordon, se mettait de nouveau en situation d'avoir besoin de ses services. Mais cela n'arriverait pas, puisqu'il avait le contenu de Wolcott comme atout secret.

Et il y gagnait un avantage supplémentaire, en plus : baiser Kaplinski.

Pas au sens propre du terme, hein ! Il fit la moue. Ramoner un pareil cul coincé ? Il aimait autant faire l'amour avec une poupée en caoutchouc tout droit sortie du congélateur. Mais chaque fois qu'il aurait une occasion de l'enfoncer, il s'arrangerait pour ne pas la laisser passer.

— Hé, Gord ? Tu dors, mon vieux ?

— Oh ! pardon ! J'ai été distrait par un spectacle maison. La voisine d'en face était en train de retirer son T-shirt pile devant sa fenêtre.

— Sans déconner ? Elle a tout enlevé ? Tu as vu ses nichons ?

— Oui.

— Putain, tu mènes la grande vie, mec. Alors, tu viens faire un petit tour à la table de jeu ce soir, oui ou non ?

— Oui, allez. Pourquoi pas ?

— Je te récupère chez toi, si tu veux. A quelle heure ça t'irait ?

— 21 heures ? Ce serait bon pour toi ?

Il songea à l'exquis abat-jour de verre de Steuben avec un motif de plumes étirées qu'il avait repéré à l'hôtel particulier, au cours de sa précédente visite. Il partirait sans doute pour 1 100 dollars par les voies officielles. Et pouvait en rapporter 700 ou 800 s'il passait par un receleur. Un petit sourire joua au coin de ses lèvres.

— Il faudra juste que je fasse un saut à ma banque pour effectuer... un retrait. Et après ça, ton heure sera la mienne.

* * *

Jane n'avait encore jamais vu autant de monde entassé dans une maison de taille ordinaire.

— Tu es sûr que tu ne veux pas me laisser entrer d'abord toute seule ? proposa-t-elle à mi-voix à Devlin. Ta famille n'a pas besoin de savoir qu'il y a un petit truc entre nous.

Mais il avait déjà poussé la porte d'entrée, et la rumeur de la fête les submergea comme une vague.

— Trop tard, répondit-il, fataliste. Ma mère nous a déjà dans son champ de vision.

Avant que Jane ait eu le temps de repérer Mme Kavanagh, Dev lui entoura les épaules d'un geste résolu, la fit contourner prestement un couple qui sortait pour fumer, leur cigarette déjà fichée entre les lèvres. Il évita deux hommes dans la force de l'âge débattant des mérites de divers réchauds de camping, et sillonna entre une horde de gamins qui passèrent comme une tornade en hurlant à pleins poumons.

— De toute façon, je te l'ai déjà dit, Janie. Les femmes de la famille Kavanagh ont un sixième sens pour savoir qui couche avec qui. Ce n'est même pas la peine de chercher à se cacher... Salut, m'man.

Il la lâcha pour embrasser une petite femme ronde avec la même couleur de cheveux que lui, qu'il gratifia d'une étreinte « spécial Dev ». Il la souleva du sol, la serra à l'étouffer, puis la reposa sur ses pieds et lui fit claquer un baiser sur chaque joue.

— Je te présente mon amie, Jane. Jane, ma mère, Erin Kavanagh.

Jane tendit la main.

— Enchantée, madame Kavanagh. C'est très gentil de m'accueillir chez vous.

Mais la mère de Dev ne voulut rien savoir d'une poignée de main et la serra spontanément dans ses bras.

— Oh...

Jane se figea dans un premier temps, ne sachant trop comment elle était censée réagir. Les seules personnes avec qui elle était habituée à avoir ce genre de contact physique étaient Ava et Poppy. Timidement, elle leva les mains et tapota les épaules d'Erin d'un geste maladroit.

— Nous sommes ravis — plus que ravis — de vous avoir ce soir parmi nous, Jane.

La mère de Devlin recula d'un pas pour la tenir à bout de bras en l'examinant d'un œil bienveillant. Puis elle la lâcha.

— Depuis le temps que j'entends parler de vous par mes autres fils, je suis contente d'avoir enfin un visage pour accompagner le nom.

D'un geste large de la main, Erin lui indiqua l'arrière de la maison.

— Vous trouverez de la bière, du vin et des boissons sans alcool dans la cuisine. Quant au buffet, il est dans la salle à manger. La maison est à vous. Servez-vous de ce qui vous fait envie et demandez à M. Bouche Cousue que voici de vous présenter à tout le monde.

Devlin s'y employa activement. Il lui fit faire connaissance avec ses deux autres sœurs, Kate et Maureen. Puis ce fut un défilé continu de cousins, de tantes et d'oncles, entrecoupé d'une armée de neveux, de nièces et de famille au second degré — sachant qu'il en manquait apparemment une bonne moitié. Dev l'entraîna ensuite au cœur du salon où trônaient ses deux grands-mères, Hester et Katherine. Puis ce fut le dressoir de la salle à manger où son grand-père et son père devisaient en dégustant un doigt de whisky. Lorsqu'ils tombèrent sur son frère David qui arrivait avec sa petite famille, Devlin lui présenta sa femme, Julie, ainsi que son fils et sa fille.

Il ne lui présenta pas Jody, la femme de Bren, mais uniquement parce que Bren l'attira à part pour se charger lui-même des formalités. En l'espace d'une demi-heure, elle avait échangé tant de sourires et serré tant de mains qu'elle en avait le vertige.

— Cela me fait penser à ton portrait de famille — gonflé aux stéroïdes, observa-t-elle en se tassant dans un coin de la cuisine resté libre pendant que Devlin sortait une bière et un coca light du réfrigérateur. Tu es apparenté avec tous ces gens ?

Dev se redressa et pencha la tête.

— Quoi ?

Elle éleva la voix pour essayer de couvrir le vacarme sonore produit par un petit groupe d'hommes qui avaient entamé l'hymne national irlandais, debout à côté de l'évier.

— Tous ces gens que tu m'as présentés ? Ils font partie de ta famille ?

— La plupart, oui.

Attrapant une poignée de glaçons dans le congélateur, il les fit tomber dans un verre qu'il lui tendit avec sa boisson. Avec un sourire en coin, il décapsula sa bière.

— Je t'avais prévenue, Jambes de Rêve. C'est une tribu à rallonge. Terrifiant.

A ses yeux, pas si terrifiant que cela. Elle ressentait plutôt une bonne dose d'envie. Toutes les personnes qu'elle avait croisées ce soir semblaient liées les unes aux autres par une sorte d'évidence. Il lui semblait rassurant de pouvoir se fondre de temps en temps dans le clan, de sentir que l'on faisait partie d'un ensemble aussi vaste, aussi soudé.

Dev lui attrapa la main.

— Allez, viens ! cria-t-il. Je ne m'entends plus penser, là-dedans. On va essayer de retrouver Hannah et Finn. Je parie qu'ils se sont planqués au sous-sol. Et telle que je connais Hannah, elle a dû rafler un assortiment de trucs sympas sur le buffet.

Ils se faufilaient dans la cohue, progressant en direction d'une porte située au fond de la cuisine, lorsqu'une femme entre deux âges surgit dans la pièce. Elle avait des cheveux d'un roux ardent dont l'éclat, estima Jane, avait sans doute été obtenu par les prodiges de la chimie la plus raffinée. La couleur aurait normalement dû jurer avec l'orange de sa veste déstructurée mais, pour une raison inexplicée, les deux teintes s'accordaient à la perfection, au contraire. Avec son port de tête, sa carrure, la respectable ampleur de son buste droit comme un I, l'arrivante avait une présence qui se fit sentir aussitôt dans la pièce.

Elle cria avec un fort accent irlandais, à l'intention des chanteurs :

— Hé, c'est bientôt fini, cette cacophonie ? Vous ne voyez pas que vous faites trembler les vitres ? Allez beugler dehors. Et plus vite que ça !

Le chœur d'hommes improvisé se tut. Et sortit en file indienne sans émettre un mot de protestation.

Dans le silence relatif qui suivit leur départ, la femme porta les poings à ses hanches et laissa courir son regard sur la foule de ceux qui étaient restés. Dès qu'elle les repéra, elle et Devlin, elle se dirigea vers eux d'un pas martial.

— Devlin, te voilà. Embrasse-moi, mon petit.

Dev s'exécuta sans discuter.

— Alors, tante Eileen ? Tu as l'air en grande forme, comme toujours. Je te présente mon amie Jane.

— Ravie de faire votre connaissance, madame. J'ai vu une très belle photo que vous avez prise de la famille de Devlin.

— Mmm... Le portrait que notre Dev a posé sur sa table de chevet, juste à côté de son lit ?

— Eh bien... euh...

La figure dominante de la famille lui fit subir un rapide examen visuel de la tête aux pieds.

— Vous avez quoi, là... Vingt-huit ans ? Vingt-neuf ?

— Tante Eileen...

En entendant la nuance d'avertissement dans la voix de Dev, Jane eut de la peine à réprimer un sourire.

— Trente ans, madame, répondit-elle poliment.

— Et la maternité, vous y songez ? Vous avez prévu de mettre un enfant ou deux au monde, avant que vos ovules ne prennent un coup de vieux ?

Ce fut plus fort qu'elle. Un rire irrésistible monta du fond de sa poitrine et éclata joyeusement.

Eileen fronça les sourcils.

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Seulement parce que cela correspond, mot pour mot, à ce que Devlin m'avait annoncé que vous me diriez.

Devlin soutint le regard de sa tante.

— J'ai essayé d'expliquer à Jane pourquoi j'étais stressé en entendant Finn l'inviter à cette fête. Je savais que les forces de l'Inquisition se déchaîneraient sur elle.

— Hé là, hé là, mon garçon ! Tu ne crois pas que tu t'emballes un peu, là ? J'ai juste posé une seule question et tu m'accuses de la harceler ?

Jane intervint en souriant :

— En tout cas, c'est un peu tôt pour me demander où j'en suis de mes projets de maternité.

Elle posa spontanément la main sur la manche d'Eileen.

— Je compte au total une soirée passée avec votre neveu. Aujourd'hui y compris.

— Hé ! Tu oublies que nous avons déjà mangé des nouilles sautées au basilic en tête à tête.

— Avec chacun notre panier-repas à emporter ? Ce n'est pas vraiment l'idée que je me fais d'une soirée romantique, Kavanagh. Cela dit, si tu veux y retourner et m'offrir mon dîner...

Une expression interdite se peignit sur les traits de Devlin. Et elle se demanda s'il venait d'avoir la même pensée qu'elle : s'ils avaient déjà fait l'amour à en déchirer les draps, ils n'étaient encore jamais sortis ensemble, au sens classique du terme.

Dev dut faire le même constat de son côté, vu qu'il se hâta de proposer :

— On pourrait essayer Mama's Kitchen, plutôt. Si tu aimes la nourriture mexicaine, du moins. Sinon, si tu préfères les fruits de mer, nous avons toujours la possibilité d'aller au Belltown Bistro.

Elle prit une gorgée de sa boisson.

— Les deux me font envie, en fait.

— Lundi soir ?

Un sentiment de bonheur inattendu l'envahit et elle se surprit à sourire. Accès de sentimentalisme aigu. Ce n'était pas prévu au programme de sa relation avec Dev. L'espace d'un instant, l'inquiétude la pétrifia sur place.

Mais elle chassa au loin ses appréhensions. Leur histoire prendrait fin avec le départ de Dev pour l'Europe. Rien ne servait d'analyser et de disséquer chaque émotion fugitive qu'elle croiserait sur son chemin. Le but, après tout, était de vivre pleinement cette aventure en temps limité.

— Je suis libre lundi soir, et ouverte à toutes les possibilités.

Dev lui attrapa le cou au creux de son bras et se pencha pour lui prodiguer un très doux baiser. Sans détacher son regard du sien, il releva la tête.

— A plus tard, tante Eileen.

Entrelaçant ses doigts aux siens, il se dirigea vers le fond de la pièce, se frayant adroitement un chemin dans la foule.

— Juste une dernière question, jeune fille, lança tante Eileen en élevant la voix. Vous préférez les mariages de printemps ou les noces d'automne ?

— Je croyais que c'était ta mère qui était censée me poser cette question, chuchota-t-elle à Dev.

Il haussa les épaules.

— Ma mère est restée très discrète, ce soir. Elle a peut-être décidé de faire une cure d'austérité, et de réduire drastiquement sa quantité quotidienne d'interférences dans la vie d'autrui.

Jane tourna la tête par-dessus son épaule pour répondre à sa tante.

— Je ne me suis jamais vraiment interrogée sur mes préférences en la matière... Mais j'ai déjà choisi mes demoiselles d'honneur, ajouta-t-elle après avoir laissé passer un temps de silence.

Dev se mit à rire et franchit avec elle la porte donnant sur l'escalier du sous-sol.

Ni Jane ni lui ne virent le sourire satisfait avec lequel sa tante Eileen les suivait des yeux.

16

Il faut que j'apprenne à me fier à mes intuitions. Cette désagréable impression que quelque chose ne tournait pas rond n'avait rien d'une illusion. J'avais de bonnes raisons de m'inquiéter.

* * *

Jane était euphorique. Elle avait fait un saut chez le photographe sur le trajet jusqu'au musée. Et même si elle avait juste eu le temps de regarder les clichés en coup de vent, elle avait déjà pu se faire une idée : les photos étaient bonnes — excellentes, même. Elle longea le couloir du sixième étage en dansant un boogie-woogie enthousiaste.

Gordon Ives sortit la tête de son bureau en la voyant virevolter.

— Eh bien ! Il y en a qui ont l'air en grande forme.

Jane agita l'enveloppe avec les photos sans arrêter de danser.

— Je suis excitée comme une puce ! J'ai photographié la robe que j'ai choisie comme pièce maîtresse de mon expo « Haute couture à travers le siècle ». Et le résultat est encore meilleur que ce que j'en attendais. Si le reste de la collection rend aussi bien, mon catalogue va flasher.

Elle s'immobilisa en plein déhanchement et lui adressa un sourire rayonnant.

— Gordon, tu as un œil exercé — je te considère comme un des meilleurs experts de notre profession. Ça t'intéresse de les voir ?

— Absolument.

Gordon lui emboîta le pas et la suivit dans son bureau.

— Hier, j'ai déposé une carte mémoire chez le photographe pour avoir quelques tirages..., expliqua-t-elle en se dirigeant tout droit vers sa table de

travail.

Ouvrant le tiroir du bas, elle y déposa son sac.

— ... et là, comme une idiote, j'oublie de les récupérer. Quand je m'en suis souvenue, j'avais déjà rentré ma voiture au chausse-pied dans une place de parking grande comme un mouchoir de poche, et parcouru deux kilomètres à pied pour regagner Wolcott.

Refermant le tiroir avec le pied, Jane jeta sur le bureau son enveloppe en papier kraft, contenant l'inventaire sur lequel elle planchait depuis quelques jours, et se débarrassa de son manteau d'un rapide mouvement d'épaules. Normalement, elle n'avait pas à travailler sur des documents personnels pendant ses heures de travail payées par le musée. Mais elle avait la ferme intention d'y jeter un coup d'œil, si elle parvenait à dégager une minute ou deux dans son planning surchargé.

— Oh là, attention ! murmura Gordon en tentant de retenir la pochette qui, emportée par son élan, glissait sur la surface lisse du bureau.

Le dossier s'ouvrit et son contenu glissa par-dessus bord.

— Ah, zut !

Jane alla rejoindre Gordon pour l'aider à ramasser ses papiers. La veille, elle n'avait pas eu le courage de retourner à sa voiture et de s'extirper de sa place de parking pour refaire le trajet jusqu'au centre-ville et récupérer ses tirages. Mais elle aurait peut-être eu avantage à y retourner quand même. Car elle avait passé la nuit à s'inquiéter au sujet de ces photos.

Elle s'accroupit pour aider Gordon à récupérer la liste d'inventaire éparpillée sur le sol. Les photos avaient une importance décisive, en fait. Si la Dior avait été décevante, il aurait fallu tout reprendre au début et chercher une nouvelle pièce maîtresse. Une tâche tellement coûteuse en temps qu'elle préférerait ne pas y penser. D'autant plus que la Dior correspondait à un choix viscéral.

Elle tendit la main pour récupérer les papiers que Gordon avait ramassés et qu'il scrutait d'un air absent. Posant ses feuillets sur les siens, elle se redressa.

— Merci, Gordon.

Jetant un regard sur la page du dessus, elle fronça brièvement les sourcils à la vue de deux items surlignés en jaune.

— Je m'inquiétais pour les photos, mais je crains d'avoir des soucis d'une autre nature, murmura-t-elle, consciente qu'il était temps de sortir la tête hors du sable.

Car elle avait la certitude, désormais, que des objets de valeur avaient disparu à Wolcott.

— Je peux t’être utile en quelque chose ?

— J’apprécie ta proposition, mais je crains qu’il n’y ait plus que la police qui puisse m’aider pour résoudre ce problème.

Elle soupira, puis son regard tomba sur l’enveloppe du photographe. Laissant un instant ses préoccupations de côté, elle en vida le contenu sur le bureau.

— Mais je veux bien que tu me donnes ton avis d’expert là-dessus, en revanche, reprit-elle en lui faisant signe de s’asseoir.

D’un geste vif, elle disposa les tirages devant lui de manière à ce qu’il puisse les examiner.

— Tiens, regarde, et dis-moi ce que tu en penses.

— Nom de...

Son exclamation se perdit dans un murmure alors qu’il se penchait pour étudier les différents clichés de la robe en crêpe de Chine, d’une subtile teinte champagne. Sur certaines photos, elle figurait seule ; sur d’autres, avec la cape en hermine assortie.

— Christian Dior, commenta-t-il à haute voix.

Il finit par lever les yeux pour lui jeter un regard.

— Fin des années cinquante ?

— Exact.

— Elle est dans un état de conservation parfait, d’après ce que je vois. Et elle rend superbement en photo.

— Oui, tu trouves aussi ?

Jane dut se faire violence pour ne pas repartir dans une danse sauvage autour de son bureau.

— Tu me confortes dans ce que je pensais, Gordon. C’est une merveille, cette robe. Je suis vraiment contente de mon coup.

Elle retourna s’asseoir en se forçant à marcher d’un pas mesuré. Mais ses hanches, elles, n’avaient pas dû retenir la consigne, car elles virevoltèrent victorieusement juste avant qu’elle ne s’effondre dans son fauteuil de bureau.

— La cape est magnifique aussi, bien sûr. Mais je crois que c’est vraiment la robe qui fera le clou de l’expo.

Son téléphone fixe sonna et elle s’excusa pour répondre.

— C’est toi, Belles Gambettes ?

La voix sensuelle de Dev coula comme un nectar dans ses oreilles, en réponse à son « allô ».

— Désolé de t'appeler à ton travail, mais je sais que tu as une vie sociale très papillonnante.

Elle émit un raclement de gorge en guise de protestation.

— Pfff...

— Ah, c'est très gracieux et féminin, comme réponse, commenta Dev. C'est ce que j'apprécie chez toi.

Elle refusa de lui donner la satisfaction d'éclater de rire, mais elle sourit, avec une délicieuse sensation de chaleur dans le ventre, en faisant basculer le dossier de sa chaise de bureau vers l'arrière.

— Que puis-je faire pour toi, Kavanagh ? Comme tu l'as souligné toi-même, je suis sur mon lieu de travail et j'ai à faire.

— Je voulais juste mettre la main sur toi avant que ton agenda n'affiche complet. Tu es libre ce soir ?

— Jusqu'à présent, oui. Mais la journée ne fait que commencer.

— Voilà pourquoi on m'appelle M. Lève-tôt, justement. Je suis un oiseau du matin, pas chagrin. Veux-tu prendre un verre avec moi, ce soir ? Et enchaîner sur un dîner ?

Jane se surprit à battre des cils, comme s'il pouvait la voir. Et rougit de ses propres gamineries.

— Oh, ciel, monsieur, dois-je comprendre que vous me proposez un rendez-vous dans les formes ?

— Cela y ressemble, oui. Acceptes-tu de dîner avec moi ce soir, Jane ? Je t'achèterai peut-être même une rose, si tu me promets de te laisser embrasser.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Comme si j'allais entrer dans ce genre de transaction sur ma ligne professionnelle, cher monsieur !

— Tu as raison. C'est une conversation que nous reprendrons à l'heure du dessert. Tu es d'humeur à manger mexicain ? Nous pourrions nous regarder dans les yeux au-dessus d'une assiette de fayots.

Cette fois, elle rit plus franchement encore.

— Tu es d'un romantisme aigu, Devlin K.

— Tu n'imagines même pas à quel point, mon cœur. Alors, ça marche pour Mama's Kitchen ?

— C'est noté.

— Merveilleux. On se revoit cet après-midi à Wolcott pour finaliser le projet. Tu me diras à quelle heure je pourrai passer te prendre chez toi.

Jane reposa le combiné d'un geste rêveur. Ainsi, il lui proposait une vraie soirée en tête à tête, dans les règles ! Avec enlèvement et livraison à domicile, tout le bataclan. Si elle avait laissé libre cours à sa spontanéité, elle se serait tortillée de plaisir sur son siège. Mais elle avait déjà fait preuve d'un manque suffisant de sérieux professionnel devant son collègue pour ce matin. La réaction de Gordon ne se fit d'ailleurs pas attendre.

— Très *hot*, le rencard, apparemment ?

Son premier réflexe fut de le remettre à sa place avec quelques mots cinglants. Mais il serait injuste envers Gordon de flirter ostensiblement devant lui au téléphone, puis de le punir pour avoir eu l'inélégance de s'en apercevoir. Difficile, qui plus est, de monter sur ses grands chevaux alors qu'elle avait un sourire jusqu'aux oreilles à la perspective de sa soirée avec Dev.

— *Hot*, je ne sais pas. Une invitation à dîner, en tout cas...

— Ce soir ?

— Eh oui !

Il soupira.

— Tu as bien de la chance.

Jane le regarda en s'interrogeant pour la première fois sur la vie amoureuse de son collègue. Elle n'était même pas certaine de connaître les préférences sexuelles de Gordon. A priori, il paraissait hétéro, mais vu le temps qu'il passait en soins, vu sa méticulosité, ses tenues recherchées, vu le fait qu'elle ne l'avait encore jamais vu en compagnie d'une femme... Elle aurait eu du mal à se prononcer dans un sens ou dans l'autre, à vrai dire.

Car il fallait bien reconnaître qu'elle ne l'avait jamais vu non plus en compagnie d'un homme.

— Et toi ? s'entendit-elle demander. Tu vis avec quelqu'un ?

— Non.

— Tu vois quelqu'un occasionnellement, peut-être ?

— Même pas, en ce moment. Je suis pour ainsi dire marié à mon travail, ces derniers temps.

— Oui, je sais ce que c'est.

Elle le savait d'autant mieux qu'elle avait fonctionné ainsi... jusqu'à Dev. De petites ondes la traversèrent lorsqu'elle prit conscience qu'elle

n'était déjà plus la même personne que quelques jours plus tôt. Batifoler avec Dev lui avait apporté une forme d'équilibre. Un équilibre dont elle n'avait jamais eu conscience d'être privée. Ava et Poppy lui avaient toujours apporté une forme de stabilité, le sentiment d'être comprise, aimée, acceptée. Mais le fait d'avoir banni de sa vie tout ce qui ressemblait de près ou de loin à l'amour l'avait peut-être rendue un peu trop sérieuse, un peu trop grave. Peut-être le désir et la passion n'avaient-ils pas que des côtés négatifs ?

A condition, bien sûr, qu'ils lui soient inspirés par un homme qui aurait pris le large avant qu'elle ne tombe dans l'accoutumance et ne devienne aussi esclave de ses passions que ses parents.

Gordon se leva avec brusquerie.

— Bon, je ferais mieux de me remettre à mon travail.

Elle se mit également sur pied.

— Oui, je t'ai encore pris du temps. Merci de m'avoir consacré ce moment pour regarder les photos. J'ai une pleine confiance en ton jugement. Et je te l'ai déjà dit, mais je ne le répéterai jamais assez : je te suis vraiment très reconnaissante pour toutes les heures de travail que tu as investies dans l'exposition espagnole.

— Aucun problème. Ça me fait plaisir de t'aider.

* * *

T'aider, oui. T'aider à basculer du haut de la Space Needle ¹. Gordon regagna son bureau au pas de charge et referma la porte derrière lui d'un geste mesuré. Cela l'aurait soulagé de la faire claquer à péter les gonds. Mais il ne pratiquait pas ce genre de défoulement. En tant qu'individu civilisé, il gardait le contrôle de lui-même, contrairement aux hommes de Néandertal avec qui il avait grandi dans sa cité.

Il avait besoin d'un temps de réflexion. Kaplinski était à la fois plus rapide et plus observatrice qu'il ne l'avait pensé, puisqu'elle avait déjà repéré la disparition de certains éléments de ses collections. Cela dit, son amie la Chance avait joué une fois de plus en sa faveur. Certes, il était sur le point de perdre sa poule aux œufs d'or. Mais c'était quand même un hasard *fabuleux* qu'il se soit trouvé là juste à temps pour rattraper le dossier que Kaplinski avait fait tomber. En ramassant les feuillets qui s'en étaient

échappés, il avait vu une liste d'objets d'art dont certains étaient surlignés. Ceux-là mêmes qu'il avait prélevés pour sa cause. Ses objets à lui.

Ainsi, la garce se préparait à faire intervenir les flics ? Puisque son robinet à devises se refermait, il ne lui restait plus qu'à effectuer une ultime expédition à Wolcott. Ce soir, puisque Jane avait son rencard. (Qui aurait jamais cru qu'il se trouverait un homme, en ce bas monde, pour avoir envie de se taper Miss Cul-coincé ? Cela paraissait difficile à imaginer, mais ce qu'il avait perçu de leur conversation pointait tout de même assez nettement dans ce sens. Et il fallait voir comme la Kaplinski avait eu l'air émoustillé.)

Mais ce n'était pas le moment de se perdre en digressions oiseuses. Puisque sa réserve secrète devait lui être enlevée, il pouvait aussi bien donner à la police quelques objets supplémentaires à rechercher.

Et pendant qu'il y était, qu'est-ce qui l'empêchait de mettre un gros bâton dans les roues de sa très chère et estimée collègue, et de contrarier ses brillants projets ? Il lui riait au nez une dernière fois en lui montrant quelle haute opinion il avait d'elle.

L'opération ne lui rapporterait pas un centime. Mais cela ficherait en l'air la semaine de cette péteuse.

Et rien qu'à cette perspective, il se sentit déjà beaucoup mieux.

* * *

— Tu as pu obtenir une table dans le salon Elvis Presley ?

Jane tourna la tête pour sourire à l'hôtesse qui les guidait dans la pièce remplie à craquer de souvenirs d'Elvis.

— Comment as-tu réussi cet exploit, Dev ?

Il détacha son regard de l'oscillation de ses hanches, et en oublia un instant de s'interroger sur la couleur de la lingerie cachée sous la sage jupe bleu marine.

— J'ai le bras long, moi, madame.

Elle lui jeta un regard sceptique.

— Je croyais que chez Mama's Kitchen, ils ne prenaient de réservations qu'à partir de six personnes ?

— Bon, O.K., disons que j'ai peut-être juste eu un coup de chance.

Il avait demandé une table dans la salle Elvis, mais on ne lui avait rien promis, car le restaurant accordait effectivement la priorité aux groupes. L'hôtesse écoutait leur conversation avec un petit sourire amusé. Elle les

laissa seuls après les avoir conduits jusqu'à leur table, et il se pencha vers Jane, effleura le dos de sa main, puis glissa ses doigts entre les siens. Jamais, lui semblait-il, il ne se lasserait de la douceur de sa peau.

— Je leur ai dit que je voulais ce qu'ils avaient de plus beau pour ma belle, chuchota-t-il.

Elle battit des cils.

— J'adore les hommes influents.

— Alors, lâche-toi, et vis sur un grand pied : commande le margarita à la fraise et l'assortiment complet.

Elle suivit ses recommandations à la lettre et, quelques minutes plus tard, une serveuse leur apporta leurs boissons. Il regarda Jane prendre une gorgée de son cocktail de jus de fruits.

— Tu ne bois jamais d'alcool, Jane ?

Elle hésita un instant avant de répondre.

— Il m'arrive de boire un verre de vin ici et là. Mais en principe, j'évite, parce que mes parents sont... de gros buveurs.

Son front délicat se plissa.

— « Gros buveur » est encore un euphémisme. Ils sont alcooliques, en fait.

Son impulsion première fut de lui prendre les deux mains. D'offrir une consolation. Mais il garda non sans mal sa pose nonchalante. Car une consolation était à l'évidence la dernière chose à laquelle elle aspirait.

— Ton père *et* ta mère ?

— Oui, les deux.

Que lui dire, alors ? Ce n'était pas non plus le genre de révélation que l'on saluait d'un « Ah bon ? » laconique. Les doigts de Jane pianotaient au rythme de la musique. Comme pour signifier son besoin de passer à autre chose.

Il s'entendit murmurer malgré tout :

— Je suis désolé, Janie. Ton enfance n'a pas dû être facile.

Elle haussa les épaules et détourna les yeux. Ce n'était manifestement pas un sujet qu'elle avait envie d'aborder en grignotant ses chips. Sans compter qu'ils étaient censés passer une soirée à s'amuser et à se détendre. Il reconnut le morceau de musique diffusé dans le restaurant, et remarqua que Jane reprenait les paroles à mi-voix.

— Je parie que tu étais fan de Bon Jovi, lorsque tu étais adolescente, lança-t-il avec une moue dédaigneuse.

— Comment ça, « était » ? Je ne l'ai jamais renié, cet homme. As-tu déjà pris le temps de regarder Jon Bon Jovi avec attention, au moins ?

— Pas franchement, non. Il n'est pas tout à fait mon genre.

Elle reposa son verre.

— Mmm... Tu n'es pas branché blonds ?

— Très drôle, Kaplinski.

Les lèvres de Jane se relevèrent en une mimique autosatisfaite.

— Cent millions de fans ne peuvent pas se tromper massivement. Mais je parie que tu préférerais le hard rock version Van Halen.

Plantant son menton au creux de sa paume, elle l'examina un instant en silence, les yeux plissés par la concentration.

— J'essaie d'imaginer ton look de l'époque. Tu refusais de porter autre chose que des jeans, c'est ça ? Non, attends ! Je parie que tu te baladais vêtu d'un pantalon en toile de parachute et que tu faisais du breakdance. Je te vois comme si j'y étais, à tourner sur toi-même, tête en bas.

Il sourit.

— Raté. C'était Finn, le roi du breakdance, chez nous. Et j'allais à l'école religieuse, donc je portais un uniforme. Tu imagines la joie ! A la maison, je mettais des jeans. Mais j'avoue avoir passé une année entière à frimer en pantalon parachute. Il fallait voir la classe que j'avais, avec ces frocs. Les filles salivaient devant moi. Elles me voulaient toutes.

— Je suis sûre que tu devais être une légende vivante... à tes propres yeux.

Elle laissa glisser sur lui un regard lent et appuyé qui fit passer entre eux un long frisson électrique. Désamorçant la charge érotique, elle lui adressa un sourire enjoué.

— Je vais t'avouer une chose, bourreau des cœurs. J'ai un petit faible pour les pantalons parachute. Et je crois même qu'ils redeviennent à la mode. Il se pourrait que je m'en achète une paire, un de ces quatre.

— Ho, ho ! Toi ? En rouge franc ? Coquelicot ?

Elle se mit à rire.

— Je n'irai peut-être pas jusque-là, non.

— Alors, quelle est ta couleur préférée ? Non, attends, ne dis rien. Je vais deviner.

Il ferma les yeux, prit un air concentré et porta deux doigts à son front.

— Ça y est... Je vois... Le noir !

— Raté, gros malin. Le vert.

Devlin ouvrit les yeux et se redressa, étonné.

— Sérieux ?

— Tout à fait. J'ai un grand amour pour le vert. Surtout dans des teintes assez douces. Genre vert sauge.

— Comme les murs de ta chambre à coucher.

Il avait eu l'occasion de se familiariser grandement avec cette pièce, l'autre soir, et il avait aimé l'atmosphère créée par le vert-gris tendre contrastant avec le blanc immaculé des boiseries. La même harmonie de couleurs se retrouvait dans la housse de couette, avec un motif de feuilles de palme, et dans les petits coussins adossés à ses oreillers.

— Oui, comme dans ma chambre, acquiesça-t-elle. Et toi ? Ta couleur préférée ?

— Bleu. Comme tes yeux, mon cœur.

— Pfff...

Il lui sourit, songea que ses cheveux souples et lisses glissaient sur sa joue comme une coulée de soie. Et se souvint d'un style de coiffure qu'affectionnait sa sœur Hannah, lorsqu'ils étaient ados.

— Quand tu étais au lycée, tu te crêpais les cheveux pour qu'ils se dressent autour de ta tête ?

Elle le regarda de haut.

— Merci pour le compliment. Tu es infiniment plus vieux que moi, c'est clair. Je n'avais que onze ou douze ans à l'époque où ça se faisait.

Il se mit à rire.

— Raison de plus ! Comme si les filles prépubères ne s'intéressaient pas aux modes des grandes... Ho ho, je vois ! Tes cheveux sont trop raides pour que tu puisses prétendre à un look type afro ? conclut-il avec un sourire entendu.

— Et voilà, tu as mis le doigt sur le point névralgique, admit-elle sans chipoter. Je reconnais que j'étais vexée comme un pou. Poppy avait une superbe masse sur la tête, alors que nos coiffures retombaient comme des soufflés, à Ava et à moi.

— La consolation, maintenant, c'est qu'Ava et toi, vous n'avez pas de photos embarrassantes dans vos tiroirs, qui permettront aux générations futures de vous tourner en ridicule.

— C'est un fait.

Leurs commandes arrivèrent et ils continuèrent à échanger des anecdotes au sujet de leur adolescence. A se regarder dans les yeux au-

dessus d'un plat de haricots. A se raconter des anecdotes plus récentes. A se regarder toujours plus intensément dans les yeux.

Puis à se parler de leurs métiers respectifs.

— Ton projet, donc, c'est de continuer à convoyer des voiliers pendant le restant de ta vie active ? s'enquit Jane, après l'avoir écouté évoquer ses traversées en Méditerranée.

— Probablement pas jusqu'à la fin de ma carrière, non. Une part de moi adore ce boulot, adore la beauté des îles et la vie en mer, et ne peut même pas imaginer faire autre chose. Mais l'autre partie risque de se lasser, dans quelques années, de mener une existence itinérante avec juste un sac sur le dos.

— C'est un mode de vie que je n'arrive même pas à imaginer, admit Jane. J'adorerais voyager, découvrir le reste du monde. Mais je ne partirais jamais plus de deux ou trois semaines d'affilée. Je suis une fille de Seattle, viscéralement attachée à ma ville. Et puis il y a Poppy et Ava, mon travail au musée...

Elle prit une fourchetée de riz mais la laissa en suspens, sans la porter jusqu'à ses lèvres.

— Mais raconte-moi tes îles magiques, Dev.

Leurs dîners refroidirent dans leurs assiettes respectives pendant qu'ils partageaient des bribes de leur passé. Plus ils parlaient et riaient ensemble, plus Dev sentait une prise de conscience se dessiner.

Jane lui plaisait. Réellement. Et pas seulement à cause de l'extraordinaire compatibilité sexuelle qui les faisait partir en flammes chaque fois qu'ils s'effleuraient. Ils s'accordaient à tant de niveaux que cela l'effrayait presque. Et plus il passait de temps avec elle, plus il découvrait de nouvelles affinités.

Lorsque la serveuse apporta un *flan de queso* pour Jane et un café pour lui, il se renversa contre son dossier et la regarda prendre une cuillerée de son dessert.

— Donc, pour en revenir au sujet que nous avons abordé au téléphone, ce matin... Savoir si tu te laissais embrasser dès le premier rencard...

Prenant le temps de lécher sa cuillère, Jane posa les yeux sur lui, l'observant sous ses cils baissés, si bien qu'il ne voyait que l'éclat des iris bleu pâle soulignés par un anneau plus sombre. Elle finit par lui adresser un sourire de jeune fille sage et abaissa le regard sur son assiette.

— Je ne suis pas ce genre de fille, monsieur.

— Aïe ! Mon cœur saigne.

La pointe de l'escarpin de Jane lui caressa alors la cheville sous la table, alors qu'elle continuait de le regarder avec le même sourire d'ingénue.

— Si j'ai affaire à une forte détermination en face, je pourrais peut-être changer d'avis, cela dit... Je suis sensible aux arguments des hommes qui ont un haut degré de motivation.

Sa réaction éclair fut de lever le bras pour appeler la serveuse.

— Hé, mademoiselle ? L'addition, s'il vous plaît. Nous sommes terriblement pressés.

Jane se mit à rire et retira son pied pour le ramener sagement de son côté de la table.

Ils se dirigeaient vers la voiture de sport qu'il s'était procurée en vue de leur sortie lorsque son portable sonna. Il vérifia d'où venait l'appel et s'excusa.

— Désolé. Mais je suis obligé de répondre... Allô ? Finn ? Tu as un problème ?

— Tu as déjà apporté la grosse scie circulaire à Wolcott ?

— Oui. Je vais en avoir besoin pendant quelques jours.

— Il va falloir modifier tes projets, frérot. Nous en avons besoin demain pour le chantier Morris. Je suis en route pour l'hôtel particulier, là. Tu l'as mise où ?

— Dans le débarras, dans la pièce à côté du solarium. Côté nord. C'est tout ce que tu voulais me demander ?

— Oui, c'est tout.

— Bon. Ne me rappelle plus, alors. J'ai un rencard.

Finn se mit à rire.

— Je vois. Embrasse tendrement Belles Jambes pour moi.

— Pour toi ? Jamais de la vie, non.

Il referma son téléphone, le laissa tomber au fond de la poche de son blouson et passa le bras autour des épaules de Jane.

— Je suis à toi pour le restant de la nuit, beauté.

Un peu plus tard, traversant la pelouse entre les deux immeubles qui formaient la résidence de Jane, Dev s'immobilisa, l'attira dans ses bras et chercha ses lèvres. Il ne releva la tête que lorsqu'il la sentit se liquéfier entre ses bras.

— Invite-moi à boire un dernier verre chez toi, suggéra-t-il.

Ce qu'il aimait vraiment beaucoup chez Jane, c'est qu'elle ne se laissait jamais marcher sur les pieds. Retrouvant sa verticalité, elle dénoua les bras, qu'elle avait accrochés à son cou, et lui effleura la nuque de la pointe de ses ongles.

— Mmm... J'hésite...

Il l'embrassa de nouveau jusqu'à ce que ces mêmes ongles s'enfoncent dans sa chair pour mieux le retenir. Il arracha sa bouche de la sienne.

— Jane Kaplinski, je t'ordonne de m'inviter !

— Cela te dirait d'entrer chez moi un instant pour...

S'humectant démonstrativement les lèvres, elle caressa les petites marques en forme de croissant qu'elle avait imprimées dans sa nuque.

— ... boire un dernier verre ? chuchota-t-elle d'une voix si sensuelle qu'il en eut des frissons jusqu'en bas du dos.

— Puisque tu me le proposes si gentiment, Jane...

Ils traversèrent le hall d'entrée sans se toucher, comme deux relations d'affaires. Mais dès que les portes de l'ascenseur se furent refermées sur eux, Dev s'adossa contre la paroi, la crocheta par la taille et l'attira à lui pour mêler sa bouche à la sienne. Lorsqu'il releva la tête, cette fois, Jane se pressait contre lui, une jambe levée pour lui enserrer la cuisse.

Il émit un son rauque.

— Il y a une caméra de sécurité dans cette cabine ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Dans le doute, je m'abstiendrai quand même de t'arracher tes vêtements. Je ne voudrais pas te voir apparaître sur internet dans un site réservé aux photos déshabillées prises par une caméra invisible.

Avec un soupir tremblant, elle appuya le front contre le cuir de son blouson.

— Si seulement j'avais acheté mon appartement au troisième étage, nous y serions déjà...

Quelques secondes plus tard, ils sortaient de l'ascenseur et se coursaient jusqu'à l'appartement. Hors d'haleine, il se colla contre le dos de Jane et frotta ses cuisses avec ses paumes en l'embrassant dans la nuque, pendant qu'elle se débattait avec ses serrures. Lorsque le battant céda brusquement, ils tombèrent plus qu'ils n'entrèrent dans son appartement.

Les quelques secondes normalement nécessaires pour traverser l'entrée s'étirèrent pour se transformer en minutes. Ils se laissaient distraire par un baiser qui donnait lieu à un second et s'enchaînait sur un troisième. Le tout

accompagné de tentatives fébriles visant à s'arracher le maximum de vêtements au passage. Jane se dégagea non sans mal de son étreinte lorsqu'ils arrivèrent à hauteur de la cuisine.

— Ah, oui ! Ton dernier verre..., murmura-t-elle, pantelante.

Avec un rire étranglé, il la souleva dans ses bras, la porta jusqu'à sa chambre et la jeta sur son lit. Se laissant tomber à côté d'elle, il se souleva sur un coude pour déboutonner son top.

— J'ai un bon tuyau pour toi, ma chérie : ne crois jamais un mot de ce que te raconte un homme torturé par l'obsession de découvrir la couleur des dessous que tu dissimules. Il est capable d'avoir recours à n'importe quelle ruse de bas étage pour accomplir ses noirs desseins.

Ecartant avec une attention presque religieuse un pan de tissu sombre, il retint un instant son souffle.

— Ah, c'est grandiose, chuchota-t-il en imprimant un baiser sur la peau, ô combien délicate, dans le creux fragile entre ses seins. *Vert...*

¹ . La Space Needle (littéralement « aiguille de l'espace ») est une tour futuriste construite à Seattle. Elle culmine à 182 mètres.

J'ai toujours entendu les parents de Poppy parler de façon très critique de la police. Je pensais que c'était juste un vieux préjugé des années soixante. Une rébellion d'anciens hippies contre toute forme d'autorité. Mais le spécimen de flic que je viens de rencontrer me paraît quand même laisser à désirer.

* * *

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? murmura Devlin alors qu'ils étaient blottis dans les bras l'un de l'autre, flottant de conserve dans une douce euphorie post-orgastique.

Jane soupira et il passa une main calleuse sur sa hanche nue.

— Je te sens tendue, tout à coup. Et j'ai l'impression d'entendre le grésillement des circuits neuronaux en surchauffe. A quoi réfléchis-tu si fort ?

Jane lui répondit la vérité sans une hésitation. C'était un soulagement de partager enfin ses inquiétudes.

— J'avais une espèce d'angoisse diffuse sur laquelle j'essayais de me rassurer...

Elle ajusta légèrement sa position pour se serrer encore plus fort contre lui et frotta la joue contre son torse. Sous la chaleur encore moite de sa peau, elle sentit le glissement des muscles puissants lorsque Dev resserra les bras autour d'elle. Il attendit en silence, lui laissant le temps de trouver ses mots.

— J'ai voulu me persuader que ce que je percevais à un niveau viscéral n'était qu'un effet de mon imagination. Mais maintenant, il faut que j'arrête

de différer et que je fasse ce que j'aurais dû faire depuis le début : appeler les flics.

— Waouh, carrément ?

Il se dégagea pour rouler sur le côté, mais glissa aussitôt un bras autour de sa taille pour la ramener vers lui. Une fois qu'ils furent face à face, il se cala sur un bras et scruta ses traits.

— Comment ça, tu veux faire appel à la police ? Que se passe-t-il donc, Jane ?

Adoptant une position en miroir de la sienne, elle lui parla des pièces manquantes dans les collections d'Agnes.

— Il y a quelques jours, déjà, j'avais eu un sentiment bizarre — l'impression que quelque chose manquait. Mais comme je ne savais pas quoi, j'avais réussi à me convaincre que je me faisais des idées.

— Oui, je comprends. Tu as un mode de fonctionnement très carré, très rationnel.

Soulevant la tête qui reposait sur son biceps, il se pencha pour l'embrasser au creux du cou.

— C'est juste une observation, entre parenthèses. Ne le prends pas comme une critique.

— Je ne l'ai pas pris comme une appréciation négative. J'ai tendance à voir les choses en noir et blanc, en effet.

— Principalement en noir, on peut le dire, rectifia-t-il à mi-voix.

Elle ne releva pas, mais les taquineries incessantes de Dev sur son goût pour les vêtements sombres lui arrachèrent malgré tout un sourire. Et elle se sentit déjà meilleur moral.

— Comme je te le disais, donc, avant d'être interrompue, je pensais que je me faisais des idées. Je m'en voulais, même, de me laisser envahir par des pensées négatives. Je me trouvais parano, en me disant qu'il y avait toutes sortes d'explications possibles au fait que certains objets que je me souvenais d'avoir toujours vus chez Agnes n'étaient plus là aujourd'hui.

Du bout des doigts, il effleura la peau sensible de son cou en repoussant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Et qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, finalement ?

— Lorsque j'ai retrouvé la liste d'inventaire qui a été établie en vue de l'homologation du testament, et que j'ai vérifié, toutes les pièces que je ne retrouvais pas y figuraient.

— Ce qui signifie qu'elles ont été volées entre-temps ?

— Je ne vois malheureusement pas d'autre explication. Et en refaisant le tour de l'hôtel particulier, liste en main, pour procéder à un inventaire de contrôle, j'ai remarqué qu'il manquait d'autres objets d'art dont l'absence ne m'avait pas frappée. Il faut impérativement que je porte plainte. Et que j'en parle à Poppy et Ava, que j'aurais dû informer immédiatement de mon malaise. Mais je n'ai pas arrêté de reporter le moment en me disant que tout rentrerait dans l'ordre et que je trouverais une explication.

Elle fit la grimace.

— C'était absurde de ma part de raisonner ainsi. Il faut que je me ressaisisse, que j'assume mes responsabilités et que je passe ces trois appels.

— Mais pas tout de suite, si ? murmura Dev en l'attirant plus près, peau contre peau.

Se laissant descendre le long de son corps, il entrouvrit les lèvres en atteignant la pointe de son menton. Puis il traça l'arc de son cou du bout des dents et mordilla l'attache sensible de l'épaule.

— Il est tard, déjà, tu ne crois pas ?

Elle frissonna sous l'effet de la menace sexuelle sur sa peau vulnérable... et leva la tête pour mieux s'offrir.

— Pas si tard que ça, protesta-t-elle faiblement. Il est tout juste 20 heures.

— Mais 23 heures à New York, murmura-t-il en descendant plus bas.

La main gauche de Dev glissa, légère comme un souffle de brise, sur la surface frémissante de son ventre.

— Cinq heures du matin en Espagne.

Paupières closes, elle s'abandonna à son toucher.

— Ce qui revient plus ou moins à dire qu'il est toujours minuit quelque part ? chuchota-t-elle d'une voix qui se voilait déjà.

Les doigts de Dev plongèrent doucement entre ses cuisses.

— Et minuit, c'est l'heure d'aimer. Il sera toujours temps d'appeler demain matin.

* * *

Gordon restait figé face à la robe Dior, avec un couteau parfaitement aiguisé à la main et une taie d'oreiller bourrée d'objets volés posée à ses pieds.

C'était la troisième fois qu'il revenait se planter là, face à cette robe, et il commençait à s'irriter de ce qu'il fallait bien appeler de la procrastination de sa part. Son projet avait été ultrasimple, pourtant : s'introduire dans la place, prélever tout ce qu'il pouvait décemment transporter sans transformer son sac en hotte de Noël, lacérer la robe et sortir de là *presto* avant l'arrivée de la cavalerie. En deux temps, trois mouvements, il aurait assuré son avenir et détruit — au moins en partie — celui de Kaplinski.

Certes, son projet initial avait été de dévaster l'intégralité de la collection haute couture — pas seulement sa pièce phare. Mais il faudrait qu'il se contente de cette demi-victoire. Il avait fouillé tout l'hôtel particulier en sélectionnant son butin, mais impossible de mettre la main sur la garde-robe de la vieille Wolcott. Cette garce de Kaplinski avait probablement déjà procédé au transfert des tenues vers le musée. Même s'il ne comprenait pas pourquoi elle avait gardé sur place la robe qu'elle considérait comme le futur clou de l'expo.

Enfin, bon... Peu importait l'explication. Il ne voulait retenir qu'une chose : la chance était redevenue son amie. Même s'il ne pouvait pas massacrer la garde-robe complète, il avait ce qu'il fallait sous la main pour pourrir la vie de Kaplinski. Il voyait d'ici sa mine décomposée lorsqu'elle découvrirait sa chère robe déchiquetée. C'était l'essentiel, après tout. Que cette garce soit anéantie. Cassée. Brisée.

Gordon souriait tout seul rien qu'à cette pensée éminemment jouissive.

Mais la sagesse voulait qu'il attende encore un peu avant de se réjouir de la déconfiture de l'ennemi. Jusqu'ici, il était toujours passé à travers les mailles du filet, mais pour une raison bien simple : il ne forçait jamais sa chance. Il était joueur par essence. Mais il existait une nuance de taille entre la prise de risque calculée et le risque inconsidéré. Lorsqu'il s'agissait de jongler entre les possibilités et les probabilités, il avait appris à être très attentif aux secondes.

Bref, il était temps de boucler sa tâche et de filer. Les perles dorées qui ornaient la robe luisaient doucement dans le faible halo de la petite lampe de bureau qu'il avait allumée. Gordon fit un pas en avant et leva son couteau.

Sa main demeura en suspens, trembla, puis son bras retomba contre son flanc.

— Et merde...

Pas moyen d'accomplir le geste. Il était trop amateur de belles choses pour pouvoir commettre pareil sacrilège. La robe cintrée était dans un état de conservation parfait. Un petit chef-d'œuvre en soi. Impossible de mettre en lambeaux une pièce d'une telle valeur.

Ce qui ne voulait pas dire qu'il la laisserait sur place pour que Kaplinski puisse en tirer tous les avantages. Sûrement pas, non. Même s'il n'avait pas le cœur de détruire son trophée, il ne l'abandonnerait pas entre les petites mains avides de Jane. Décrochant la robe de son cintre en satin rembourré, il la plia avec soin et la posa sur son butin, dans la taie d'oreiller.

Au fond, c'était encore mieux comme ça. Il l'installerait derrière du verre filtrant anti-UV — avec des écarteurs, bien sûr, pour éviter le contact — et il l'intégrerait à sa petite collection privée.

Au fil des années, il avait subtilisé quelques objets d'art ici et là dans les différents musées où il avait été stagiaire ou employé. Voler dans un musée était d'une facilité surprenante, à condition d'avoir les nerfs solides et un minimum de talent. Bien évidemment, il ne s'agissait pas de dérober une pièce prestigieuse ni même remarquable. Il attendait généralement une de ces opérations de tri périodiques au cours desquelles étaient retirées des collections en réserve les pièces détériorées ou trop anciennes. Chargé d'établir la liste des éléments à mettre au rebut, il en faisait figurer deux ou trois en parfait état qu'il avait repérés avec soin au préalable. Lorsqu'il apportait sa liste au conservateur, il lançait toujours d'un ton joyeux :

— Naturellement, je vous laisse le soin de vérifier par vous-même.

Comme si ces gens-là allaient s'en donner la peine ! La plupart des conservateurs installés détestaient se salir dans d'obscures réserves poussiéreuses. Une fois seulement, l'un d'eux l'avait pris au mot. Gordon avait tout juste eu le temps de se ruer sur place avant lui pour infliger — à regret — les dégâts qu'il avait inventés sur sa liste.

Comme il avait eu la sagesse de ne jamais puiser deux fois à la même source, sa collection personnelle restait très limitée. Mais il prenait toujours un très grand plaisir à la contempler. Ces quelques pièces choisies lui étaient d'autant plus chères qu'il avait déjoué le système pour se les approprier.

Sa collection avait été nettement plus intéressante que les deux bricoles et demie que possédait la chère *Jane* avant qu'elle n'hérite du tiers du contenu de Wolcott. Bien évidemment, il ne lui avait jamais parlé de ses trésors. Mais leur existence avait toujours été comme un talisman secret, un

avantage invisible qui l'avait soutenu alors que Kaplinski et lui étaient engagés dans une lutte inexorable pour décrocher les missions proposées par Marjorie.

Puis, d'un coup, Jane était passée loin devant lui sur le front de la propriété artistique. Et c'était tellement injuste ! De quoi se cogner la tête contre les murs... Soudain conscient qu'il respirait trop fort et trop vite, Gordon contempla le sac rempli à ses pieds.

Et le calme se fit de nouveau dans son esprit.

Ce serait au moins ça de gagné. Même si sa collection personnelle était modeste, il venait d'y ajouter une pièce de choix : la Dior de Kaplinski serait désormais *son* trophée. Et il ne la regarderait jamais sans sourire, car il se souviendrait chaque fois de la façon dont il aurait berné cette pauvre courge de Jane.

Il aurait également le plaisir de penser à elle lorsque ses petits « emprunts » de ce soir financeraient le tournoi de poker qui marquerait son entrée dans les circuits professionnels. Dans quelques années, il aurait les moyens d'acquérir des œuvres d'art achetées au grand jour. Des musées où il avait été regardé de haut, des musées où personne n'avait eu suffisamment de nez pour reconnaître son génie, se battraient pour exposer ses collections personnelles.

Et il n'écouterait que son humeur pour savoir s'il les leur prêterait ou non...

Ragaillardi, Gordon éteignit la petite lampe de bureau et partit d'un pas léger en direction de la cuisine. Et là, clac. Nouvelle déveine. Alors qu'il était sur le point de s'éclipser tranquillement, il entendit des voix masculines à l'arrière de la maison. Des pas lourds résonnèrent, suivis d'un cliquetis de clés.

Il s'esquiva dans la salle à manger juste avant que la porte ne s'ouvre et que sa silhouette coupable ne se découpe en pleine lumière. Effaré, il regarda autour de lui, le cœur battant, l'adrénaline pulsant dans ses veines.

Deux hommes en pleine discussion pénétrèrent dans la cuisine :

— ... l'idée de faire construire une maison — pardon, un « chalet » — au bord de l'autoroute, franchement, ça me dépasse. Bon, d'accord, en hiver, avec la neige, ça sera un peu plus calme. Mais « chalet », ça évoque la montagne, les vaches et les filles blondes avec des tresses ! Alors que là, les seules associations qu'on aura avec cette baraque, ce seront les couinements des freins de camion dévalant la chaussée !

Par chance, la lune qui entrait par les hautes fenêtres à meneaux éclairait généreusement la pièce. Gordon examina les lieux. A l'exception d'un placard encastré, il n'y avait pas un seul endroit dans la salle à manger qui pourrait le dissimuler entièrement à la vue des arrivants. Longeant le mur à pas de loup, il se dirigea vers le placard en question. Il serait toujours plus en sécurité là-dedans qu'accroupi sous la grande table en acajou.

Mais lorsqu'il ouvrit la porte lambrissée, il découvrit un ancien monte-plats dont le vieux plateau mal aligné était situé à une bonne vingtaine de centimètres au-dessus de la ligne du parquet. Pendant une fraction de seconde, il fixa l'installation d'un œil incrédule, se demandant à quoi pouvait servir un monte-plats alors que la cuisine était de l'autre côté du couloir.

Il se ressaisit presque instantanément. Comme s'il avait le temps de s'interroger sur l'architecture intérieure ! La cuisine avait sans doute été au sous-sol, à l'origine, mais il n'en avait rien à taper, vu les circonstances. Car le monte-charge était trop petit pour qu'il puisse s'y loger. Et il n'était pas du tout certain, d'ailleurs, que la poulie aurait supporté son poids. Par réflexe, il posa sa taie d'oreiller pleine à l'intérieur, lorsqu'il entendit les voix d'hommes se rapprocher. Refermant sans bruit, il se plaça derrière la porte de la salle à manger, de manière à être invisible du couloir.

Si ces hommes étaient des ouvriers du bâtiment, ils venaient peut-être juste récupérer quelque chose qu'ils avaient oublié. Si c'était le cas, il lui suffisait d'attendre sans bouger, le temps qu'ils prennent ce qu'ils étaient venus chercher. Puis il ressortirait son butin — qu'il aurait dû garder avec lui, comprit-il avec le recul — et filerait sans demander son reste.

— Je monte chercher la scie et je redescends tout de suite, annonça l'un des hommes, sa voix s'élevant soudain à quelques centimètres à peine de sa cachette.

Gordon se pétrifia. L'espace qui les séparait était tellement infime qu'il aurait pu glisser un doigt entre le battant et le gond, et attraper une mèche de cheveux du type solidement charpenté qui se trouvait juste à sa portée.

— Bonne idée, tiens, acquiesça son compagnon qui se trouvait encore dans la cuisine. J'adore qu'on fasse le boulot à ma place. Je me pose et je t'attends ici.

Le type châtain aux larges épaules se mit à rire et poursuivit son chemin. Une panique qu'il n'avait pas encore ressentie jusque-là avait saisi Gordon à la gorge, et il était aux prises avec un réflexe élémentaire : fuir.

Mais il se força à prendre une longue inspiration silencieuse et se secoua mentalement.

Arrête. Tu es plus fort que tes instincts primaires, se rappela-t-il sévèrement. Il refusait de laisser des réflexes animaux prendre le dessus sur ses acquis civilisés. S'il bougeait maintenant, il attirerait l'attention des deux brutes dépourvues de cervelle et il serait fait comme un rat.

Il força ses muscles à se détendre et sourit sombrement. Aucune raison de paniquer. Il suffisait d'attendre. Sa cachette n'était pas très sûre, mais, d'un autre côté, si ces types travaillaient là depuis un moment, ils n'avaient aucune raison de s'intéresser à cette salle à manger, où ils ne mettaient probablement jamais les pieds. Tout devrait bien se passer, à condition qu'il garde son calme.

Il maintint son immobilité de statue pendant ce qui lui parut être une éternité. Puis le type qui était monté à l'étage cria :

— Hé ho ? Dev n'avait pas dit qu'il avait laissé la scie circulaire dans la pièce à côté du solarium ?

— Ouais, c'est ça. Côté nord ! cria l'autre en réponse.

— Quoi ?

— David, tu n'as vraiment rien dans le citron, mon petit gars !

Marmonnant qu'il avait demandé un chiot à sa mère et qu'il avait reçu à la place un petit frère totalement inutile, un homme élancé aux cheveux brun foncé passa à côté de la salle à manger au pas de charge. Une seconde plus tard, Gordon l'entendit gravir l'escalier en courant.

— J'ai dit le débarras qui est du côté du...

Gordon ne prit pas le temps d'attendre la suite. Se déplaçant sur la pointe des pieds jusqu'au monte-charge, il tendit la main pour l'ouvrir, lorsqu'il entendit celui qui s'appelait David crier quelque chose. Tout de suite après, il perçut le martèlement des pas qui descendaient.

Plus une seconde à perdre. Sors de là ! Le besoin de fuir se fit si impérieux, cette fois, qu'il n'était plus question de lutter. Paniquant pour de bon, pour la première fois depuis l'entrée des deux hommes, il sortit de la pièce en courant, traversa la cuisine et quitta la maison par l'arrière avant que les deux hommes n'atteignent le pied de l'escalier.

Se forçant à ne pas courir dans la rue, il longea les trois pâtés de maisons qui le séparaient de sa voiture. C'est seulement lorsqu'il eut la main sur la poignée de sa portière que Gordon sentit la terreur refluer. Son premier réflexe fut de repartir en direction de l'hôtel particulier. Et

d'attendre que les deux types s'en aillent pour rentrer récupérer son paquet dans le monte-charge.

A part qu'il était trop tard pour revenir en arrière. Il s'était grillé lui-même en ne prenant pas le temps de désactiver l'alarme avant de partir.

S'il avait été comme les petites frappes de son quartier, il aurait tenté sa chance quand même. On pouvait supposer, après tout, que les deux employés du bâtiment n'avaient pas pris la peine de remettre l'alarme en marche, alors qu'ils n'étaient entrés que pour quelques minutes. Un autre, à sa place, n'aurait pas renoncé aussi facilement et serait retourné reprendre son bien.

Mais combien étaient-ils, parmi ses anciens potes de la cité, à croupir dans les différentes tôles du coin ?

Il n'avait pas l'intention de partager leur sort.

Jurant avec dédain, Gordon mit le contact et repartit chez lui.

* * *

Dev et Jane fouillaient dans le congélateur à la recherche d'une crème glacée lorsque le portable de Dev sonna. Il lut le nom à l'écran, secoua la tête et ouvrit son téléphone.

— Ne me dis surtout pas que tu ne trouves pas la scie, mec, parce que je suis sûr de l'endroit où je l'ai laissée.

— On a un souci par ici, Dev.

Au son de la voix de Finn, Dev perdit instantanément le sourire.

— Un souci où ça ? A Wolcott ?

Il s'écarta du plan de travail. Jane se retourna pour l'interroger du regard, et il leva la main pour lui demander d'attendre. Sans un mot, elle remit la barquette de glace au congélateur et referma la porte.

— A Wolcott, oui. L'alarme s'est déclenchée alors que nous étions à l'étage, avec David.

— Peut-être que la porte s'est mal refermée derrière vous lorsque vous êtes entrés ?

Alors même qu'il posait la question, Dev connaissait déjà la réponse. Dès qu'ils avaient été en âge de prendre leur premier marteau, leur père leur avait martelé ses consignes. Ils avaient appris à ne jamais négliger aucune précaution lorsqu'il s'agissait de protéger les biens de leurs clients. Jane, d'autre part, lui avait parlé des objets de collection qui avaient été volés.

— Désolé. Je retire ma question.

— Nous avons parlé aux agents de sécurité qui reçoivent le signal d'alarme. Les flics sont prévenus. Ils arrivent.

— Nous aussi.

Le visage de Jane était marqué par la tension lorsqu'il referma son téléphone et le glissa dans sa poche arrière.

— Qu'est-ce qui se passe, Dev ?

— Finn et David pensent que quelqu'un s'est introduit dans l'hôtel particulier pendant qu'ils y étaient. Ils ont prévenu la police.

— Oh ! mince, non... Encore ! Et dire que je le savais !

Elle repartit en courant dans sa chambre.

— Laisse-moi juste le temps de m'habiller, cria-t-elle en se débarrassant du bas de pyjama qu'elle avait enfilé à la hâte pour faire une incursion dans la cuisine.

Elle passa un jean et un T-shirt et prit un petit cardigan noir qu'elle boutonna pendant que Dev s'habillait de son côté. En moins de cinq minutes, ils franchissaient la porte de l'appartement.

Lorsqu'ils se garèrent devant l'hôtel particulier, ils trouvèrent la maison illuminée de la cave au grenier. Poussant la porte, ils virent Finn et David qui les attendaient dans la cuisine.

Les deux hommes se levèrent d'un même mouvement.

— On est vraiment désolés, Jane, déclara Finn d'un air sombre.

— Désolés pour quoi ? Vous n'y êtes pour rien.

— Nous avons réfléchi, et nous sommes convaincus que la personne se trouvait déjà dans la maison lorsque nous sommes arrivés. Nous aurions dû être plus vigilants.

Jane brandit sa liste d'inventaire.

— Si quelqu'un est à blâmer ici, c'est moi. Ce n'est pas la première fois que quelqu'un s'introduit dans l'hôtel particulier. Je venais justement d'expliquer à Devlin que j'avais constaté la disparition de certaines pièces. Mais comme je refusais de croire qu'elles pouvaient avoir été volées, j'ai différé le moment d'appeler la police.

— Et quand tu m'as dit que tu voulais donner l'alerte dès ce soir, je t'ai persuadée d'attendre jusqu'à demain matin, intervint Dev. Donc, si on veut jouer à ce petit jeu, je suis coupable aussi.

Il secoua la tête avec impatience.

— Nous pouvons passer la nuit à nous flageller, en nous désolant de tout ce que nous aurions dû faire et que nous n'avons pas fait. Mais cela ne nous avancera à rien.

Jane acquiesça tristement.

— C'est vrai. Je vais donc agir concrètement et voir avec ma liste d'inventaire ce qui manque dans le grand salon.

Finn la suivit des yeux d'un air sombre.

— Ça me fout en l'air, ce truc.

David indiqua d'un signe de tête qu'il partageait cet avis.

— Ça craint, oui, acquiesça Dev.

— *Noooooooooon !*

Lorsque le gémissement de Jane s'éleva dans le silence, il véhiculait un tel sentiment d'horreur que les trois frères bondirent sur pied, se bousculant dans leur hâte d'atteindre le salon d'apparat. Quelques secondes plus tard à peine, ils franchissaient les portes coulissantes au coude à coude.

Jane se retourna en les entendant. Elle frissonnait, comme si la température de la pièce venait de chuter brutalement.

— Ils ont pris la Dior, annonça-t-elle, les yeux écarquillés, en luttant contre l'accès d'hystérie qui menaçait. Oh ! mon Dieu... *Ils ont pris la Dior !*

— C'est quoi, une diaure ? demanda David, sourcils froncés.

Elle détacha un des bras qu'elle avait frileusement croisés sur ses épaules et désigna le portant désormais vide, comme si cela répondait à la question.

— Tu veux parler de la robe dorée qui est toujours accrochée là ? demanda Dev.

Même s'il s'était contenté de deviner, elle lui fut reconnaissante d'avoir au moins une vague idée de ce dont il retournait.

Elle fit oui de la tête et lui adressa un sourire tremblant pour le remercier d'avoir saisi. Puis, devant les trois hommes visiblement pétrifiés d'horreur, elle sentit une grosse larme rouler sur sa joue, malgré ses vaillants efforts pour garder bonne figure.

— Oh, non, ne pleure pas..., supplia David.

Finn détourna les yeux, la mâchoire crispée.

Dev la rejoignit en deux pas et lui entoura les épaules.

— Aucun voleur n'aurait idée de s'encombrer d'une *robe*, objecta-t-il avec une calme logique masculine. Peut-être que tu l'as rangée avec les

autres dans le placard secret et que tu ne t'en souviens plus. Tu ne crois pas ?

Elle eut un rire bref.

— Si seulement... J'ai fait tellement attention pour tout le reste ! Mais la Dior était mon... Comment dire ? Mon porte-bonheur, mon talisman. J'avais besoin de l'avoir sous les yeux tout le temps, pour qu'elle nourrisse mon inspiration et m'aide à concevoir la plus belle expo couture jamais donnée au Metropolitan.

Elle s'essuya subrepticement les yeux, à l'abri rassurant du torse de Dev.

— Et maintenant, je vais devoir annoncer à la directrice du musée qu'un élément majeur de l'héritage d'Agnes a été volé parce que j'ai manqué de professionnalisme. Quelle arrogance de penser que je pouvais garder cette robe avec moi, au lieu de prendre les mesures de sécurité nécessaires !

Une sonnette tinta dans le vestibule et ils se regardèrent un instant sans comprendre. Personne n'utilisait jamais la porte d'entrée en façade. Finn fut le premier à se ressaisir.

— La police, dit-il en s'éloignant pour aller leur ouvrir.

Mais à la place du duo d'inspecteurs qu'ils s'attendaient à voir surgir apparut un agent de patrouille solitaire — une femme d'allure austère, au visage fermé, aux cheveux d'un châtain clair assez indistinct.

Finn la présenta comme étant la brigadière Stiller.

Jane s'était extirpée de l'étreinte de Dev pour donner au moins l'illusion qu'elle tenait encore debout toute seule. Fonctionnant en pilotage automatique, elle voulut tendre la main à la policière. Mais la femme en uniforme se contenta d'un bref signe de tête. Le cuir de son holster craqua lorsqu'elle tira un calepin de sa poche arrière.

— Vous êtes la propriétaire ?

Avec un vague sentiment de ridicule, Jane fourra la main dédaignée par la brigadière Stiller dans la poche de son jean.

— Copropriétaire. Nous sommes trois, en fait.

Elle tourna la tête vers Dev et lui jeta un regard indécis.

— Il faut que j'appelle Ava et Poppy, d'ailleurs.

L'agent de police nota leurs trois noms et adresses, puis porta, elle aussi, son attention sur Dev.

— Et vous êtes ?

— Devlin Kavanagh. Vous avez déjà rencontré mon frère Finn, et voici David. Notre entreprise — Kavanagh Constructions — est chargée de la restauration de l'hôtel particulier.

— Et vous travaillez encore le soir à 21 h 45 ?

Les yeux de Dev lancèrent des éclairs, mais il répondit d'une voix neutre.

— J'avais stocké ici une grosse scie circulaire dont mes frères ont besoin demain pour un autre chantier. Ils sont donc passés la récupérer. L'alarme s'est déclenchée pendant qu'ils étaient au premier étage. Nous en avons conclu qu'une personne qui était déjà à l'intérieur a pris peur et s'est sauvée.

— Il y a d'autres explications possibles : vos frères ont pu oublier de désactiver l'alarme. Ou mal refermer la porte en entrant.

Finn fit un pas en avant.

— L'alarme est configurée de façon à se réactiver automatiquement, objecta-t-il froidement. Si vous appelez la société de sécurité, elle pourra vous fournir l'heure exacte à laquelle l'alarme a été désamorcée ce soir.

Jane redressa la tête en sursaut.

— Ils peuvent nous fournir ce genre d'information ?

— Tout à fait. C'est un système de sécurité ultrasophistiqué que vous avez fait installer.

— Alors, j'aimerais obtenir si possible le détail des heures d'activation et de désactivation de l'alarme depuis qu'elle a été installée. Car j'ai déjà toute une liste d'objets de collection dont j'avais constaté la disparition avant ce soir.

Le front barré par un pli sévère, la policière la cloua du regard.

— Et vous n'avez pas jugé utile de le signaler à la police ?

Jane soupira.

— Ces collections, je les ai connues quasiment toute ma vie. Au début, j'ai pensé que les éléments absents avaient peut-être simplement subi l'usure du temps, et qu'ils avaient été mis au rebut. Ou qu'ils avaient été cassés. Ou donnés à Dieu sait qui. Il a fallu que je vérifie, liste d'inventaire en main, pour me rendre à l'évidence et admettre qu'ils avaient été volés. J'ai abordé le sujet avec Devlin ce soir, et j'avais l'intention de porter plainte dès demain matin.

La policière l'examina un instant en silence, puis reporta son attention sur Finn.

— Admettons pour le moment que la société de sécurité puisse confirmer que vous avez bien mis l'alarme. Pouvez-vous pour autant affirmer avec certitude que vous avez bien refermé la porte derrière vous ?

Finn prit un accent irlandais à couper au couteau.

— Si je vous dis que le père nous étranglerait à mains nues, Davy et moi, si nous commettions ce genre de négligence, ça vous suffit ?

L'ombre d'un sourire joua sur les lèvres de la brigadière. Finn poursuivit d'un ton plus grave.

— Le système d'alarme est réglé de telle façon qu'il est impossible d'entrer le code si une porte ou une fenêtre reste ouverte. D'autre part, je suis resté dans la cuisine à attendre, pendant que David montait à l'étage. Si l'alarme n'avait pas été désactivée correctement, elle se serait déclenchée à ce moment-là.

— Si vous êtes resté dans la cuisine, comment cet éventuel intrus aurait-il pu sortir sans que vous le remarquiez ?

— Lorsque David a crié du premier étage qu'il ne trouvait pas la scie...

— Parce que je cherchais dans le réduit qui était au sud du solarium alors qu'elle était au nord, précisa son frère.

— ... donc, je monte pour l'aider à chercher. Mais David avait déjà rectifié son erreur. Au moment où j'arrive en haut de l'escalier, il avait trouvé la scie à l'endroit que Dev nous avait indiqué. Du coup, je redescends aussi sec et, en entrant dans la cuisine, je sens un courant d'air. C'est là que je vois que la porte donnant sur l'extérieur est entrebâillée. L'alarme s'est déclenchée environ cinq secondes plus tard.

— Vous avez la liste des gens qui connaissent le code ? demanda Stiller.

Jane prit la parole.

— Les deux autres propriétaires et moi, nous l'avons, bien sûr. Et puis les Kavanagh. Personne d'autre. Du moins, à ma connaissance.

La policière fixa Devlin.

— Vous avez des employés embauchés récemment ? Des personnes dont vous n'êtes que moyennement sûrs ?

— Pas du tout, non. Uniquement des employés de longue date. Des gens de confiance. Et cautionnés par l'Etat de Washington. Renseignez-vous sur nos antécédents. Vous verrez qu'aucune plainte n'a jamais été déposée contre Kavanagh Constructions.

— Et le code de l'alarme, ici, à Wolcott ? Est-il inscrit quelque part dans les locaux de votre entreprise pour que vos employés puissent entrer et

sortir seuls lorsque vous n'êtes pas présents ?

Les trois frères se hérissèrent.

— L'équipe qui intervient sur ce chantier se résume à nous trois. Le reste de nos employés est occupé ailleurs.

— Et même si nous avions d'autres ouvriers ici, nous n'aurions jamais commis l'imprudence d'afficher le code où que ce soit, ajouta Dev d'un ton courroucé. Etes-vous en train de suggérer que nous avons nous-mêmes monté le coup ?

Jane tressaillit. La possibilité, à vrai dire, ne lui avait même pas traversé l'esprit. Elle l'envisagea pendant cinq secondes, prit cinq secondes supplémentaires pour méditer sur ce qu'elle savait de Devlin et de sa famille, et conclut que l'idée était grotesque.

— Reconnaissez que tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent tend à donner cette impression, rétorqua la policière, avec une douceur dont elle n'avait pas fait preuve jusque-là.

Jane secoua la tête.

— J'exclus d'emblée cette hypothèse, décréta-t-elle fermement. Mon amie Poppy a pris tous les renseignements possibles et imaginables sur Kavanagh Constructions avant la signature du contrat. L'entreprise existe depuis 1969. Depuis plus de quarante ans, la famille Kavanagh est honorablement connue à Seattle. Pourquoi mettraient-ils leur réputation en jeu pour une poignée d'objets d'art qui valent, certes, une fortune — mais seulement si on sait où et comment les vendre ?

— Vous semblez avoir une certaine expertise en la matière, observa la policière. Sauriez-vous comment les écouler ?

— Je suis conservatrice au musée métropolitain de Seattle. Donc, oui, je saurais comment les écouler. Mais si vous entendez par là que je les aurais volés moi-même, n'oubliez pas que je les possédais déjà. Je vous invite également à vérifier mes antécédents : je ne suis pas endettée, et je n'ai pas d'addictions qui me mettraient dans la nécessité de me procurer de grosses sommes en liquide.

— Pouvez-vous me procurer la liste des objets qui ont disparu ?

— J'en ai une ici, oui. Mais elle n'est pas complète, puisque je n'ai pas encore eu le temps de déterminer ce qui a été volé ce soir. La seule chose dont je sais avec certitude qu'elle a été emportée, c'est une robe Christian Dior.

Son ventre se noua douloureusement et elle passa les doigts dans ses cheveux.

— Ce qui est une véritable catastrophe, pour moi.

— Une catastrophe ? Vous vous désespérez à cause d'une *robe* ? s'écria la brigadière.

Le ton de sa voix disait clairement quelle haute opinion elle avait d'une femme capable de se mettre dans tous ses états pour un objet aussi frivole.

Jane redressa la taille et soutint le regard de la représentante des forces de l'ordre. Elle commençait à en avoir plus qu'assez de l'attitude suspicieuse et des remarques agressives de cette femme. Si elle se montrait aussi tranchante avec les victimes, Dieu sait comment elle se comportait avec les coupables ! Et rien ne justifiait qu'elle se laisse traiter comme une *fashion victim* à la cervelle d'oiseau.

— Je suis bouleversée par le vol d'une robe haute couture, oui ! Parce qu'il s'agit d'une pièce de musée datant des années cinquante dont la valeur a été estimée à plus de vingt mille dollars. Une pièce qui, de surcroît, ne nous appartient pas. Cette robe fait partie d'une donation faite au Met, et j'étais en train de cataloguer ce legs en vue de la préparation d'une exposition. Or je n'avais pas mis la Dior en sécurité avec le reste de la collection. Sa disparition est un coup dur pour moi. Non seulement pour des raisons affectives, mais aussi parce que je suis en tort sur le plan professionnel. Cette perte risque de se traduire par un net recul dans ma carrière.

— Dans ce cas, en effet, vous auriez dû prendre plus de précautions.

— Hé ! protestèrent les trois hommes d'une seule voix.

David et Finn retinrent Dev lorsqu'il s'avança, l'air furibond, vers la brigadière.

Jane rassembla toute la dignité dont elle parvint à faire montre.

— Merci de le souligner, c'est très aimable de votre part. Car je ne m'étais pas aperçue toute seule que j'avais commis une erreur. Franchement, je pensais que mon moral était au plus bas, mais, grâce à vous, il descend encore d'un cran.

— Désolée, répliqua la brigadière, sans se départir de sa raideur.

Le rouge monta à ses joues, mais elle soutint le regard de Jane sans ciller.

— J'aurais dû m'exprimer avec plus de diplomatie, poursuivit-elle, mais la journée a été rude. Je vais prendre la description de tous les objets

volés, bien sûr. Et nous ferons le tour des prêteurs sur gages pour voir ce qui peut resurgir. Mais apparemment, vous avez en permanence des gens qui entrent et qui sortent de cette maison. Et, de même que dans les affaires d'homicide, nous nous intéressons toujours en premier lieu à la famille, nous commençons par les gens qui sont en possession du code de l'alarme, lorsque nous enquêtons sur un vol commis sans effraction. Surtout si vous me dites qu'il y a déjà eu d'autres objets dérobés avant ce soir. Je vais donc questionner toutes les personnes susceptibles d'entrer et de sortir d'ici librement. Je ne vois pas très bien sur quelle autre piste je pourrais enquêter — sauf, bien sûr, si vous m'indiquez quelqu'un qui aurait eu l'opportunité de s'approprier le code pour une raison X ou Y.

Résignée, Jane hocha la tête.

— Si vous le permettez, je vais vous faire faire le tour des lieux. Vous comprendrez mieux pourquoi je ne me suis pas aperçue tout de suite que certaines collections étaient incomplètes.

Après avoir consacré vingt minutes supplémentaires à la visite de l'hôtel particulier en compagnie de la policière, elle lui remit la liste qu'elle avait déjà établie.

— Je vous apporterai la suite après-demain lorsque j'aurai procédé à une vérification complète, promit-elle, après l'avoir raccompagnée jusqu'à la porte.

Refermant derrière elle, Jane se retourna pour s'adosser contre le battant clos. Repoussant d'un geste las les cheveux qui lui tombaient sur le front, elle regarda les trois frères Kavanagh, qui l'avaient suivie jusque dans le vestibule.

— Waouh, c'est un vrai réconfort de se sentir soutenue par la police ! Qui d'autre aurait envie de lancer un bon petit cri primal des familles ?

Dev fit un pas dans sa direction.

— Stiller avait au moins raison sur un point : les apparences jouent contre nous. Tu es sûre que tu nous fais confiance ?

Elle cligna des paupières.

— Sûre et certaine. Je ne comprends rien à ce qui se passe, mais si j'ai une certitude, c'est bien celle-ci : aucun d'entre vous ne me volerait ne serait-ce qu'une épingle à cheveux.

Finn l'attrapa dans ses bras et lui planta un baiser sur les lèvres. Ses compétences en la matière eurent presque le même impact hors-échelle-de-

Richter que celles de son frère. Jane en avait le tournis lorsque Finn la reposa sur ses deux pieds et se tourna vers Dev.

— J'ai un conseil à te donner, mon coco : dépêche-toi de l'épouser, sinon, c'est moi qui lui passe la bague au doigt.

OceanofPDF.com

Je ne sais pas ce que je deviendrais sans mes amies. Le monde ne serait plus aussi vivable, sans Ava et Poppy.

* * *

Vingt minutes après l'appel de Jane, ses deux amies arrivaient à Wolcott ventre à terre.

— Je suis vraiment, vraiment désolée, les filles, conclut-elle après leur avoir exposé en détail ce qui s'était passé. Je n'ai pas assuré, sur ce coup-là.

Poppy secoua la tête.

— Sans blague ? Et moi qui pensais que tu étais la perfection même ! Voilà que les événements prouvent le contraire. Quelle horreur !

— Comment ? Elle n'est pas parfaite ? s'écria Ava d'un ton incrédule, avant de hausser les épaules avec philosophie. Dans un sens, c'est un soulagement, non ? C'est tellement décourageant pour les autres, les gens qui ne commettent jamais d'erreur...

Ava lui passa un bras autour des épaules et l'attira dans son étreinte généreuse.

— Allez, arrête, Janie, ordonna-t-elle d'un ton plus grave. La responsabilité ne repose pas que sur toi.

Sur un hochement de tête, Poppy s'employa à lui remonter le moral à son tour.

— Toi, au moins, tu avais repéré que des éléments de collection manquaient. Ni Ava ni moi ne nous en étions rendu compte.

— Oui, c'est ça, lancez-moi des fleurs, pendant que vous y êtes, rétorqua-t-elle d'un ton morose. J'ai constaté les disparitions, et puis j'ai

passé tout mon temps à essayer de me convaincre que je ne savais pas ce que je savais.

— Mais c'est tout à fait normal que tu aies réagi ainsi ! Nous avons installé à grands frais un système de sécurité du tonnerre de Dieu. Tu n'avais aucune raison de penser que quelqu'un ait pu passer à travers.

Dev franchit la porte ouverte et les rejoignit dans le salon. Il se dégageait de lui une impression rassurante de solidité et de compétence. Ses épaules musclées se dessinaient sous le pull tout doux qu'il avait mis en l'honneur de leur dîner ensemble.

Un « rencard » qui semblait remonter à des années-lumière.

— Finn et David sont partis, annonça-t-il. Et j'ai configuré l'alarme pour changer le code. Vous vous souvenez de ce que vous devez faire, une fois que vous aurez entré les nouveaux chiffres ?

— Oui, c'est bon. Je me rappelle.

Jane se tourna vers ses amies.

— Il ne nous reste plus qu'à inventer un nouveau code. Vous avez des idées ?

Dev se détourna.

— Je vous laisse délibérer.

— Non, reste. Nous te confierons le nouveau code dès que nous l'aurons choisi, de toute façon. Du moins...

Elle interrogea Ava et Poppy du regard.

— A condition que vous soyez persuadées comme moi, toutes les deux, que notre voleur ne peut pas être un des frères Kavanagh ?

Sa propre certitude était viscérale. Elle n'en sentit pas moins monter une certaine nervosité en attendant la réaction de Poppy et d'Ava. Etant très différentes toutes les trois, elles n'avaient pas toujours des opinions concordantes dans tous les domaines. Mais en règle générale, elles ne se chamaillaient que sur des questions de détail. Si Ava ou Poppy devaient avoir des doutes, ce serait leur premier vrai différend sur un sujet important.

— Pas de problème pour moi, répondit Poppy. Je partage entièrement ta conviction.

Le soulagement relâcha la tension musculaire de Jane. Elle tourna la tête vers Ava. Sa rousse amie la rassura d'un regard et s'adressa directement à Dev.

— Je n'ai pas passé autant de temps avec toi et tes frères que ces deux-là, mais j'ai confiance en Jane. Elle a un instinct très sûr.

Au coin de ses lèvres joua l'amorce d'un sourire amusé.

— Quant à Poppy, avec ses grands yeux bruns étonnés, ses boucles blondes et ses longues jupes néo-hippies, elle passe peut-être pour une douce rêveuse sexy planant à dix mille pieds. Mais Jane et moi, nous pouvons témoigner de sa ténacité et de son attention scrupuleuse au détail. Avant de passer un contrat avec votre entreprise, elle a procédé à toutes les vérifications possibles et imaginables.

— C'est un fait, oui, acquiesça Poppy.

Mais elle n'éprouva manifestement pas le besoin d'en dire davantage, car elle enchaîna aussitôt :

— Vous savez ce qui me gonfle le plus, dans cette histoire — à part le fait que Janie ait perdu la pièce cruciale de son expo, bien sûr ? Eh bien, c'est l'attitude de la police. Parce que quelqu'un — homme ou femme — est venu se servir à Wolcott. Nous savons que ni nous ni les Kavanagh ne sommes les coupables, mais les flics décrètent qu'ils centreront leur enquête sur nous, point barre. Ce qui équivaut à donner à notre voleur l'autorisation de continuer tranquillement son petit trafic. Et franchement, ça me fout dans une rogne noire.

Ava acquiesça vigoureusement.

— Je suis de ton avis. Et je me demande si je ne vais pas en toucher un mot à mon oncle Robert. Sachant qu'il va pousser sa balle de golf avec le maire quasiment tous les mercredis...

Ava s'interrompt pour laisser éclater un rapide sourire carnassier, qui offrait un contraste marqué avec le côté « déesse de la terre » — tout en douceur flamboyante et en courbes généreuses — qu'évoquait son apparence physique.

— Je pense qu'il serait temps qu'ils abordent des sujets un peu plus sérieux, tous les deux, que de parler match-play et double-bogey.

* * *

— Il vaut mieux éviter de se mettre sur le chemin d'Ava lorsqu'elle est en colère, apparemment, observa Dev alors qu'il raccompagnait Jane chez elle, une demi-heure plus tard. C'est un peu comme si on voyait une Marilyn Monroe à qui il pousserait soudain des dents d'alligator.

Jane ne répondit pas. Du coin de l'œil, il vit qu'elle avait le regard tourné vers la vitre.

— Elle a réellement l'oreille du maire, alors ?

Avec un effort manifeste pour effacer le pli soucieux qui barrait son front délicat, elle porta son attention sur lui.

— Tout à fait, oui. Ses parents ne sont peut-être pas du genre chaudoudou, mais ils ont des relations haut placées chez les politiques de la ville, du comté et de l'Etat.

— Pratique.

— Je suppose, oui, acquiesça-t-elle sombrement. A défaut d'une enviable famille cocon comme la tienne, c'est aussi bien d'avoir quelques politicos dans sa poche.

Mmm... Moyen, moyen, pour l'« enviable famille cocon ». Mais considérant l'origine de cette remarque, il tendit le bras et lui posa une main réconfortante sur le genou.

— Je suis désolé pour la robe.

Elle fit la grimace.

— Et moi donc ! Je réagis vraiment comme un bébé, pour le coup.

Se redressant sur le siège passager, elle tenta, sans grand succès, de faire meilleure figure.

— J'imagine que c'est absurde de se laisser abattre pour un bout de tissu. Comme notre chère policière de service l'a fait remarquer, il n'y a pas mort d'homme. Ce n'est pas comme si j'avais trouvé la formule imparable pour instaurer la paix dans le monde et que j'avais perdu le bout de papier où je l'aurais notée.

— Cette flic est un âne. Et je pense que ce soir, tu devrais t'autoriser à déprimer sans complexe. Il sera toujours temps de te ressaisir demain matin.

Elle lui adressa son premier véritable sourire depuis sa découverte du vol.

— Ça me plaît bien, cette idée. Merci, Dev. Je vais renoncer à lutter pour ce soir. Et demain sera un autre jour.

Il trouva une place de parking juste devant son immeuble. Lorsqu'il passa un bras autour de ses épaules, en descendant de voiture, elle s'affaissa contre lui comme si elle était trop lasse pour soutenir son propre poids. Pour la seconde fois, il se rendit compte à quel point elle était démoralisée par les cambriolages. Une drôle de sensation se diffusa en lui : une envie de protéger, d'écarter les obstacles sur la route de Jane Kaplinski.

« Epouse-la vite, mon coco, sinon, c'est moi qui lui passe la bague au doigt. »

Son pas se suspendit, pendant un millième de seconde, puis il repartit avec un petit sourire amusé. *Oui, c'est ça, Finn !* Il voulait la protéger des coups du sort comme celui qu'elle avait reçu ce soir. Pas s'enchaîner à vie avec une femme qu'il connaissait à peine.

Ils avaient presque atteint l'entrée de la copropriété, et Jane cherchait ses clés dans son sac lorsque des voix théâtrales lançant des invectives enfiévrées filtrèrent à travers les portes de verre. Elle s'immobilisa en sursaut et leva la tête.

— Oh ! non... La cerise sur le gâteau. C'est vraiment ma soirée, aujourd'hui.

Il fronça les sourcils en regardant le couple entre deux âges qui se querellait en gesticulant.

— Ce sont des gens que tu connais ? Des voisins ?

— Oh ! bien mieux que ça ! Je te présente les duettistes de choc : Mike et Dorrie, les Amants Ennemis et leur cirque ambulant permanent.

Elle dut lire sa perplexité sur ses traits car elle précisa :

— Tu as devant toi Mike et Dorrie Kaplinski, Dev.

— Aïe ! Autrement dit...

— Mes chers parents, oui.

Jane rejeta les épaules en arrière.

— Ecoute, Dev, le plus simple serait que tu rentres chez toi. Inutile de t'infliger une séance de mélodrame. Je te promets que je t'appelle dès que j'aurai fini de régler la crise imaginaire du jour.

Se dressant sur la pointe des pieds, elle pressa un baiser sur ses lèvres, puis plongea sous son bras pour se dégager et poussa la porte de l'immeuble.

Tu crois que je vais te laisser comme ça, ma belle ? Sans un mot, il la suivit.

La fille qui tenait le bureau d'accueil de la copropriété les vit entrer avec un soulagement manifeste.

— Regardez ! s'exclama-t-elle pour attirer l'attention du couple occupé à se déchirer. Votre fille est arrivée.

Jane jeta un regard d'excuse à la jeune employée.

— Bonsoir, Sally. Ils sont venus séparément, je parie ?

— Oui, comme d'habitude. Cette fois, c'était votre père, d'abord, puis votre mère. S'il vous plaît, cela vous ennuerait de les faire monter chez vous ?

Le ton de la fille était presque suppliant. Jane soupira.

Un homme au teint rougeaud avec les mêmes cheveux d'un brun brillant que Jane se leva du canapé.

— Voilà plus d'une heure que nous t'attendons, Jane Elise.

La femme aux cheveux méchés orange-rouge demeura assise, en revanche, ses bras écartés posés sur le dossier. Une attitude qui faisait saillir sa poitrine pendant qu'elle croisait et décroisait ses jambes gainées d'une matière ajustée bleu électrique. A chaque changement de position, le pied du dessus battait l'air avec impatience.

— Non seulement tu arrives à point d'heure, Jane, mais cette jeune personne, dit-elle en pointant le menton vers la dénommée Sally, a refusé de nous laisser monter chez toi. C'est un comble !

Voyant que Dev l'avait suivie, Jane lui attrapa la main et se dirigea sans un mot vers l'ascenseur. Les portes s'écartèrent dès qu'elle actionna le bouton d'appel. Dev nota que le père de Jane leur emboîtait résolument le pas, et que sa mère se levait en hâte pour faire de même. Ils s'entassèrent à quatre dans la cabine.

— Si vous aviez téléphoné pour vous annoncer, observa Jane d'une voix neutre, j'aurais pu vous donner l'heure approximative de mon retour. Enfin... plus ou moins. Car avec tous les ennuis que j'ai eus ce soir...

Elle s'interrompit et secoua la tête.

— Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. Vous ne vous intéressez pas à ces détails.

Dev lui jeta un regard surpris. Comment pourraient-ils ne pas être intéressés par les difficultés que traversait Jane ? C'était le propre des parents de se soucier des ennuis de leur progéniture, non ?

Cela dit, à sa grande surprise, aucun des deux époux Kaplinski ne demanda de précisions sur les « détails » en question. Alors que Jane les avait pourtant provoqués à le faire par sa remarque. Dev secoua la tête. Tout compte fait, il devrait peut-être arrêter de se raccrocher à des généralités, et admettre qu'elle connaissait ses parents mieux que lui.

— Quant à Sally, maman, si elle ne vous a pas autorisés à monter chez moi, c'est parce que j'ai laissé des instructions strictes dans ce sens à toutes les personnes qui travaillent à l'accueil.

— Tu refuses d'ouvrir ta porte à ta propre mère ? Je n'ai encore jamais rien entendu d'aussi glaçant. Mais est-ce vraiment étonnant, de la part de l'iceberg que tu as toujours été ?

Dev tressaillit. La réalité de sa présence finit par s'inscrire sur le radar de Dorrie, car elle tourna enfin les yeux vers lui alors qu'ils atteignaient l'étage de Jane.

— Vous êtes qui, vous, au juste ? demanda-t-elle alors que Jane introduisait sa clé dans la serrure.

Dorrie l'examina de la tête aux pieds d'un regard d'expert.

— Pas le petit ami de ma fille, ça, c'est sûr. Vous avez trop d'énergie sexuelle pour notre prude petite Jane. Vous travaillez ensemble au musée, peut-être ?

Une rougeur envahit la nuque de Jane, en réaction à la remarque cruelle de Dorrie. Une colère glacée noua le ventre de Dev. Comment une mère pouvait-elle dénigrer sa propre fille ainsi ?

— Mes rapports avec votre fille n'ont rien d'édulcoré, madame Kaplinski.

Passant un bras autour du cou de Jane, il laissa pendre délibérément une main sur sa poitrine. Puis il cueillit une mèche de ses cheveux, l'enroula autour de l'index et caressa leur texture soyeuse avec le pouce, la jointure de ses doigts effleurant ses seins à chaque mouvement.

— Mon nom est Dev. Et je suis le mec de Janie.

— Ah, tiens ! Sérieusement ?

Dorrie se tourna vers sa fille et haussa les sourcils avec ironie.

— Je croyais que les relations passionnelles te faisaient fuir à toutes jambes ?

Jane jeta un regard neutre à sa mère.

— Tu ne sais rien de mes arrangements avec Devlin.

— De toute façon, le problème n'est pas là, intervint Mike avec impatience.

Dev fixa sur lui un regard stupéfait. Tout père normalement constitué, apprenant que sa fille avait une relation « tout sauf chaste » avec un type dont il ne savait rien, était censé réagir au quart de tour, et prendre l'homme entre quatre yeux pour lui poser quelques questions. Mais a priori, Mike se fichait comme d'une guigne de savoir avec qui couchait sa fille, car il ne jugea même pas utile de jeter un regard dans sa direction.

— J'aimerais que tu fasses entendre raison à ta mère, Jane.

— Non, papa. Je ne prends pas parti entre vous et tu le sais. Suis-je la seule à avoir mémorisé nos vingt-cinq dernières conversations sur ce même thème ?

Aucun de ses parents ne répondit et Jane soupira.

— Bon... Je vais me répéter une fois de plus : je ne veux plus servir d'arbitre entre vous, d'accord ?

Dev comprit très vite pourquoi Jane subissait la vingt-sixième édition d'une scène perpétuellement renouvelée, car son père poursuivait sans paraître l'avoir entendue :

— Jane, nous donnons *La Chatte sur un toit brûlant* et Dorrie veut jouer le rôle de Maggie ! Explique-lui qu'elle a passé l'âge, bon sang ! Je le lui ai dit et répété jusqu'à en perdre la voix, mais tu sais comment est ta mère lorsqu'elle a une idée en tête.

Dev ne put s'empêcher de jeter un regard noir au père de Jane. Comment sa fille était-elle censée répondre à une requête pareille, franchement ? Dans tous les cas de figure, elle était perdante. Si elle donnait raison à son père, elle vexait sa mère. Et en même temps, il était difficile de soutenir que Dorrie avait encore un physique à jouer les jeunes premières.

Mais Jane était faite d'une étoffe plus solide qu'il n'y paraissait. Ou peut-être était-elle habituée à gérer ce duo improbable depuis son âge le plus tendre. Car elle rétorqua du tac au tac :

— Je suppose que tu considères que de ton côté tu es encore assez jeune pour le rôle de Brick ?

— Exactement ! s'écria Dorrie. Alors, explique à ce vieil imbécile qu'il se couvrirait de ridicule si...

— J'ai un flash d'actualité pour vous deux ! lança Jane, coupant sans hésiter la parole à sa mère. Vous êtes *l'un et l'autre* trop âgés pour tenir encore ces rôles. Alors, pourquoi ne pas donner une pièce qui serait en rapport avec votre âge, pour changer ? *Arsenic et vieilles dentelles*, par exemple ? Cela me paraît tout trouvé.

— Merci bien, rétorqua Dorrie d'un air horrifié. Comme si j'étais en âge de jouer les vieilles dames. Et partager le premier rôle avec une femme... plutôt mourir !

Elle avait l'air aussi défaite qu'une mère digne de ce nom à qui on aurait demandé de remettre son enfant à un marchand d'esclaves.

— Alors, vous n'avez qu'à donner *Qui a peur de Virginia Woolf* ! lança Jane, à bout de nerfs.

Il y eut un instant de silence confondu. Puis...

— Aaaah..., fit Dorrie pensivement.

— Pas mal, acquiesça Mike. C'est même une riche idée !

Il sourit à sa fille.

— Tu n’aurais pas une bouteille de gin qui traîne ? On pourrait s’asseoir et approfondir l’idée en partageant un verre.

Jane se frotta les tempes d’un geste las.

— Tu as déjà vu une bouteille d’alcool « traîner » chez moi, papa ?

— Non, c’est vrai. Ce n’est jamais très accueillant, chez notre fille, hélas.

— A qui le dis-tu ? soupira Dorrie. Mais tu viens quand même d’avoir une idée brillante, ma chérie.

Dev vit une fugitive expression de plaisir glisser sur les traits de Jane. Mais sa mère se détournait déjà pour poser la main sur le bras de son mari.

— Il n’y a que six acteurs en tout dans la pièce, et il y aurait moyen de prendre des étudiants du conservatoire pour jouer la serveuse et... c’est qui l’autre, déjà ? Le barman ? Non, le gérant, je crois.

Elle secoua la tête.

— Enfin, peu importe. L’essentiel, c’est que nous devrions pouvoir nous débrouiller pour prendre des jeunes qui tiendront ces rôles sans trop se faire payer.

— Ma tête va exploser, murmura Jane.

Dev estima que, cette fois, la mesure était comble. Ces deux-là étaient infernaux. Manifestement, leur fille n’existait pour eux que lorsqu’ils pensaient pouvoir l’utiliser comme une arme à brandir contre l’autre. D’un geste impatient, il sortit son portefeuille de sa poche, préleva un billet de vingt dollars et le tendit à Mike.

— Tenez. Allez boire un café. Comme ça, vous pourrez discuter tranquillement hors de la pièce. Jane a passé une très mauvaise soirée et elle a besoin de repos.

— Et d’aspirine, marmonna-t-elle. J’aurais vraiment, vraiment besoin de deux aspirines et d’un grand verre d’eau.

Son père n’hésita pas à empocher le billet.

— Merci, fiston, c’est gentil. Tu viens, Dorrie ? On pourrait aller au El Gaucho et retourner quelques idées.

— Ah, non, tu ne me feras pas entrer dans ce pub qui pue le vieux cigare ! Allons plutôt au Viceroy.

— Tu veux rire ? Ils ont tous l’âge de Jane, là-dedans.

Jane les raccompagna jusqu’à la porte, mais ils semblaient déjà avoir oublié son existence. Ils sortirent en continuant à se chamailler et

disparurent dans le couloir sans même un au revoir. Ni Mike ni Dorrie n'avait embrassé Jane, songea Dev, sidéré. Dans sa famille, on n'entrait et ne sortait jamais de chez un proche sans passer par une vigoureuse accolade assortie d'une bise ou deux. Et chez sa mère, sa tante et ses grands-mères, c'était toujours de franches embrassades. Jusqu'à ce soir, il avait considéré ces façons de faire comme allant de soi et ne s'était guère interrogé sur ces pratiques, sauf pour souhaiter, occasionnellement, que tante Eileen opte pour les nouveaux rouges à lèvres non transférables. Mais ce soir, il voyait soudain sa famille sous un autre angle.

Prenant Jane au mot, il passa dans la salle de bains, en face de la cuisine, et se tint prêt avec un verre d'eau et deux aspirines lorsqu'elle revint.

— Ah, super... Merci.

Elle prit les deux cachets et avala toute l'eau d'un trait, jusqu'à la dernière goutte.

— Je t'en remets encore un peu ? demanda-t-il en désignant le verre.

— Non, ça va, merci. Tout ce que je voudrais, maintenant, c'est dormir, dormir, dormir.

— Va te préparer, alors. Et je te ferai un petit massage de la nuque avant de te border.

Elle lui jeta un regard las.

— Tu n'es pas obligé de faire tout ça.

— Obligé, non. Mais j'ai envie d'être avec toi, ce soir.

Jane releva la tête, comme si elle faisait un effort sur elle-même pour rassembler sa dignité.

— Je devrais sans doute m'excuser pour le comportement de mes parents. Et me sentir malade d'embarras que tu les aies vus à l'œuvre dans leurs pires moments. Mais j'ai décidé il y a quelques années que les actes de Mike et de Dorrie ne concernaient qu'eux, et que leur façon d'être ne rejaillissait en rien sur ma personne. En bref, je considère que je n'ai rien à voir avec eux.

— Alors là, je confirme. Il n'y a pas photo, acquiesça-t-il avec emphase.

— C'était soit ça, soit passer ma vie dans un état de honte permanente, admit-elle avec son habituelle franchise.

Jane observa un temps de silence, puis confessa avec une petite grimace :

— Bon, d'accord, je vais être tout à fait sincère : j'aurais préféré que tu n'assistes pas à cette scène épique, illustrant notre glorieuse dynamique familiale. Et je suis désolée que tu aies eu droit à cet étalage sordide. C'était mignon de ta part d'avoir pris parti pour moi et...

Il souleva une mèche de cheveux qui tombait sur les yeux de Jane.

— Mignon ? Ce n'est pas tout à fait mon style, ma caille. Ta mère ne sait pas qui tu es, si elle te voit comme sexuellement coincée. Et j'ai pensé qu'il serait intéressant qu'elle ouvre les yeux et découvre la vraie nature de sa fille... Cela dit, toutes les familles ont leurs zones d'ombre et leurs côtés tordus, ajouta-t-il gentiment.

Elle laissa reposer le front contre son torse.

— Oh ! mon Dieu... Ne sois pas si compréhensif. S'il te plaît. Je crois que c'est un peu trop pour moi, ce soir.

— D'accord. J'arrête.

Il la prit par les épaules, la fit pivoter en direction de sa chambre et lui donna une petite tape sur les fesses.

— File te changer.

Sans une protestation, elle disparut dans la petite salle d'eau attenante à la chambre.

Pendant son absence, il alluma les bougies sur la console, derrière le canapé en velours vert, et éteignit toutes les lumières à part une petite lampe, dans la cuisine, qu'il régla très bas. De retour dans le living, il alluma le poêle au gaz et vit les flammes orange aux pointes bleues s'élever, grandir et lécher les bûches artificielles. Retirant ses chaussures, il s'assit pour attendre, le dos contre l'accoudoir rembourré du canapé, la jambe droite étendue le long des coussins et la gauche écartée, le genou plié et le pied sur le parquet. Son regard distrait se posa sur la fenêtre, et il fit craquer ses jointures en regardant un ferry illuminé glisser sur la baie, entre les flammes des bougies qui se reflétaient sur la vitre obscure.

Jane aussi jeta une ombre noire sur le carreau lorsqu'elle vint le rejoindre un peu plus tard, vêtue d'un caleçon d'homme et d'un top serré sous un peignoir en polaire noué autour de la taille.

Ecartant encore plus sa jambe pliée, il tapota le coussin entre ses cuisses et lui attrapa le poignet lorsqu'elle arriva à sa portée. Son visage démaquillé paraissait doux et fragile, à la lumière des bougies qui allumaient des reflets de feu dans ses cheveux. Il l'attira entre ses jambes, lui ordonna de desserrer le peignoir et fit glisser l'encolure sur ses épaules lorsqu'elle se

fut exécutée. Une fois le terrain de manœuvre dégagé, il entreprit de lui masser la nuque.

Avec un petit son de gorge, elle laissa tomber la tête en avant et lui laissa toute liberté pour agir.

Il pétrit avec ses doigts, pressa avec les pouces. A chaque manipulation, elle émettait un petit grognement d'aise en abandonnant sa tête aux mouvements de ses mains. Petit à petit, cependant, les sons s'interrompirent, sa respiration s'allongea tandis qu'elle somnait dans le sommeil. Les dernières traces de tension disparurent dans sa nuque, et son menton toucha sa poitrine.

Dev la renversa en arrière contre lui et la regarda dormir. Il vit à la lumière des bougies que son caleçon et son top étaient gris, ce qu'il n'avait pas pu discerner dans la pénombre, lorsqu'elle s'était approchée. Avec un sourire, il écarta une mèche de cheveux restée collée sur sa lèvre inférieure. Si sa mère avait toujours porté des couleurs électriques et agressives comme celles qu'il avait vues ce soir, il comprenait mieux les penchants de Jane pour le neutre, le sombre, la demi-teinte.

Il la fit pivoter, centimètre par centimètre, de manière à placer un bras sous son dos et l'autre sous ses cuisses. Puis il se releva en la tenant bien calée contre sa poitrine. La portant jusque dans sa chambre, il souleva la couette et la déposa délicatement dans son lit. S'il l'avait pu, il lui aurait retiré le peignoir, mais il avait peur de la réveiller s'il procédait à des manœuvres trop compliquées. Et Dieu sait qu'elle avait besoin de sommeil, après la soirée qu'elle venait de subir.

Comme il se redressait pour s'éclipser discrètement, elle entrouvrit les yeux et le rattrapa par les épaules.

— Où tu vas ? murmura-t-elle d'une voix endormie.

— Je rentre. Je te laisse dormir tranquillement.

— Non.

Ses bras se refermèrent autour de son cou, et il sentit la caresse luxuriante de la polaire marine contre sa peau.

— Reste.

Elle bâilla largement, longuement, puis s'humecta les lèvres, les paupières languides, cherchant son regard. Un imperceptible sourire releva les coins de sa bouche.

— Fais-moi l'amour.

Dev savait qu'il aurait dû résister à l'invite de ce chaud sourire à demi endormi. Il aurait dû se contenter de lui masser encore les épaules jusqu'à ce que le sommeil s'empare de nouveau d'elle — ce qui n'aurait été l'affaire que de quelques minutes.

Et pourtant, il se pencha sur son visage. Et trouva sa bouche.

Avec un petit bourdonnement de plaisir indolent, elle l'attira vers elle et il prit place sur le lit, à moitié couché sur elle pendant qu'ils échangeaient un baiser long, lent et profond.

Jusqu'à présent, ils avaient fait l'amour dans le tumulte, l'urgence et la fièvre — chevauchant à bride abattue sur la ligne droite du plaisir, toujours à la limite de la perte de contrôle. Ce soir, il l'aima avec tendresse, avec patience, avec un soin infini. Il la débarrassa de son peignoir, lui ôta son top, retira son caleçon court en le faisant glisser sur la soie fragile de ses cuisses, et jeta le tout par-dessus bord. Ses propres vêtements vinrent s'ajouter au petit tas formé sur le sol.

Puis il revint à elle, peau contre peau. Tantôt il se maintenait en suspens au-dessus d'elle, à la force des poignets, et ils ne se touchaient alors que par leurs bouches mêlées et les bras noués de Jane. Tantôt il pliait les coudes pour se laisser descendre, frottant son torse contre ses seins, pressant l'intérieur de ses cuisses contre l'extérieur satiné des siennes, interrogeant son ventre de la pointe de son sexe, sondant doucement son entrejambe, cherchant le creux doux où son désir brûlait de s'assouvir. Il se mouvait avec une lenteur délibérée, patiente, une sensualité étirée à l'infini. Et il en payait le prix. La sueur inondait ses tempes, et il serrait les dents pour prolonger les préliminaires jusqu'à la limite extrême de ses forces.

— Oh ! viens ! chuchota Jane en soulevant les hanches pour suivre le mouvement des siennes. Viens en moi... Oh ! Devlin, maintenant...

Accrochant ses talons derrière ses genoux, elle s'arc-bouta à sa rencontre. Il sentit sa féminité offerte contre lui, tellement prête à l'accueillir, à l'enserrer, à se donner et à le prendre. Se laissant descendre, il la posséda d'un trait, d'une poussée puissante de ses reins. Comme saisis, ils se figèrent l'un et l'autre, retenant leur souffle, suspendus dans un même silence qui ressemblait à un recueillement.

Puis il vit les cernes sous les yeux de Janie et se remémora sa fatigue. Il était hors de question de se déchaîner en elle. Plantant les coudes dans le matelas, il passa doucement les doigts dans ses cheveux au niveau des tempes et se mut en elle, comme s'ils se berçaient l'un l'autre, alternant des

va-et-vient superficiels avec des poussées lentes et profondes. Les yeux de Jane chavirèrent. Il accéléra son rythme et son souffle se fit irrégulier, puis ses ongles s'enfoncèrent dans la chair de ses épaules, et ce fut le déferlement. Elle ondula sous lui et il se sentit enveloppé par les circonvolutions de son plaisir, une longue série de spasmes qui s'enroulaient autour de son sexe, le propulsaient sans appel vers sa propre jouissance.

« Epouse-la, mon coco, sinon, ce sera moi ! »

Il n'avait même pas encore eu le temps de s'effondrer sur le corps prostré de Jane que les mots de son frère vinrent s'inscrire à l'improviste au fronton de ses pensées. Il se tendit, les mains crispées sur le matelas, les coudes fermés. *Ça suffit. Finn, fous-moi la paix !*

Mais il avait beau essayer de chasser ces mots de son esprit, ils continuaient à folâtrer dans sa tête. C'était d'autant plus absurde qu'il n'était absolument pas prêt à se marier avec qui que ce soit. Mais il devait reconnaître qu'il se sentait désireux de protéger Jane, depuis qu'il avait vu le couple de ses parents à l'œuvre. Et puis, il y avait la façon dont ils venaient de faire l'amour... Leur abandon partagé le laissait à vif, vulnérable, en même temps dans la plénitude de sa force et voué à la défendre contre le monde entier.

Il posa le regard sur elle. Sa chevelure répandue se détachait sur le vert argent des draps, ses cils épais reposaient sur des joues rosies par l'amour, et son sourire de chatte repue offrait un mélange irrésistible de sensualité et d'innocence.

Il posa son front contre le sien et sentit presque malgré lui une détermination d'acier l'envahir.

— Tu sais quoi, Janie ? Tu devrais venir avec moi en Europe, quand je repartirai dans quelques semaines.

19

J'ai horreur, horreur, horreur qu'on change les règles du jeu à mi-parcours.

* * *

Jane se tendit soudain comme un ressort.

— Quoi ?

Sa merveilleuse léthargie — la sensation grandiose de flotter dans un océan tiède de pure félicité — se dissipa, chassée par une bouffée d'angoisse et de colère. Elle pressa les épaules puissantes de Dev, chercha à le repousser.

— Ote-toi de là.

Il roula sur le côté pour lui faire face, et elle se dressa, toute raide sur son séant, en relevant le drap. Sa nudité, qui lui avait paru si naturelle quelques secondes plus tôt, lui donnait soudain le sentiment d'être désarmée et vulnérable devant lui. Elle coinça nerveusement le linge de lit sous ses aisselles.

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Dev ?

Elle le savait, bien sûr. Mais son esprit se rebellait, comme si elle ne parvenait à assimiler tout à fait ce qu'elle avait pourtant perçu, entendu et compris.

— Rien.

Il changea de position sur le matelas, et elle se demanda s'il était aussi à l'aise que son attitude détendue le laissait supposer.

— Considère que je n'ai rien dit, O.K. ?

Elle commença à se décrisper.

Jusqu'au moment où Dev fronça soudain les sourcils.

— Oh ! et puis si, merde ! Considère que j'ai parlé !

Il se souleva sur un coude et repoussa de sa main libre les mèches qui lui tombaient sur les yeux.

— Je te propose de repartir en Europe avec moi lorsque Bren sera tiré d'affaire.

— Mais je ne peux pas, Dev ! C'est strictement impossible !

— Bien sûr que si, tu le peux.

Se laissant glisser de nouveau en position allongée, il plia le coude pour caler sa tête dans sa paume. La position faisait ressortir la musculature puissante de ses bras. Même ainsi, immobile, il émanait de lui une énergie animale qui la troublait jusqu'à paralyser sa faculté de penser.

— Ecoute, je ne te demande pas de sauter dans ton jean et de tout laisser en plan pour partir sur-le-champ, poursuivit-il d'un ton plus calme. Je ne sais pas du tout quand Bren sera suffisamment remis pour que je puisse m'en aller. Mais songe à la collection de musées grandioses que tu visiterais en Europe. Tu adorerais le Vieux Continent. Je t'emmènerais à la voile dans des îles d'une beauté si extraordinaire que tu ne voudras plus jamais les quitter.

— « Hé, petite fille, tu viens faire un tour avec moi ? ironisa-t-elle. Je te donnerai tous les bonbons que tu veux. »

Mais le rire qui montait presque irrésistiblement de sa poitrine se teinta de stridences hystériques.

— Honnêtement, Dev... Ta proposition ne pouvait pas tomber plus mal.

— Parce que...

— Tu ne comprends donc pas ? Tu viens de rencontrer mes parents, non ? Mais tu as peut-être pensé que la scène de ce soir était une crise exceptionnelle ? Crois-moi, ce n'est pas le cas.

Elle secoua la tête si fort que ses cheveux la giflèrent et qu'elle craignit de ressembler à une poupée montée sur ressort.

— La comédie burlesque à laquelle tu as assisté ce soir constituait un échantillon tout à fait représentatif de ce à quoi j'ai été confrontée toute mon enfance. Je ne me souviens même plus à quel âge j'ai fait ce vœu : ne jamais me laisser engloutir par une passion tellement dévorante qu'elle ne laisse *aucune* place pour le reste.

— Trop tard.

Une montée de panique lui serra la gorge, et elle s'efforça de ravalier le tout.

— Ce n'est absolument pas trop tard.

— Il se pourrait que ça le soit pour moi. Car ce que je ressens pour toi, c'est franchement passionné.

— Comme c'est joliment exprimé, mon cher.

Il soutint son regard sans sourire.

— Je n'essaie pas de te soutirer une signature sur un contrat de mariage, Jane. Je ne peux pas vraiment dire si ce truc entre nous est appelé à durer ou non. Mais je sais que je ressens quelque chose pour toi que je n'ai encore jamais ressenti jusqu'ici. Et j'ai envie d'explorer le sentiment d'un peu plus près.

Alors qu'elle luttait désespérément pour garder une expression neutre, il scruta ses traits d'un œil d'aigle.

— Donc, tu n'es même pas tentée de t'enfuir avec moi sur mon grand cheval blanc ?

Elle faillit s'étrangler sur un rire amer. Ne pas être tentée ? Il n'y avait qu'à le regarder. Ses cheveux en bataille, l'ombre d'une barbe d'un jour sur sa mâchoire, cette peau tendue sur une musculature de lutteur antique. Cet homme était Dangereux, avec un méga D majuscule.

Et encore... Ce n'était que le côté physique. Le danger émotionnel était encore plus menaçant pour sa tranquillité d'esprit.

— Si, je suis tentée, admit-elle en détournant les yeux. Et c'est bien ce qui m'effraie. J'ai mes racines ici, à Seattle. Avec Poppy et Ava que je considère comme ma vraie famille. Et puis, j'ai ma carrière qui commence tout juste à décoller — du moins si la disparition de la Dior ne fiche pas tout par terre. Mais malgré tout ce qui me retient ici, la tentation est là. J'ai *envie* de monter dans un avion avec toi, de traverser la Méditerranée à la voile et de parcourir les grands musées d'Europe. Mais je *refuse* de tout laisser en plan et de renoncer à une vie que j'ai passé des années à construire, juste pour satisfaire quelques hormones en délire.

— Ce n'est pas seulement hormonal, entre nous, et tu le sais.

— Est-ce que je le sais, seulement ?

— Si ce que tu éprouves ressemble à ce que j'éprouve, oui, tu le sais. Mais rien ne t'oblige à dire oui maintenant. Prends ton temps, fais-toi désirer autant que tu le voudras. Je ne suis pas pressé.

Il lui caressa le bras, lentement, sensuellement, effleurant un sein sensible au passage, alors qu'il descendait de l'épaule au poignet. Jane retint son souffle. Sa chair trembla et sa peau frémit. Mais ce n'était rien à côté de ce qu'elle éprouva lorsque leurs regards se trouvèrent et qu'elle lut la détermination dans le sien.

Elle en fut secouée jusqu'à la moelle.

— Je ferai tout pour essayer de te convaincre, Jane, lui annonça-t-il avec assurance. Tu ne pourras pas dire que je ne t'aurai pas prévenue.

* * *

Gordon observait discrètement du fond du couloir du sixième. Il vit Jane frapper à la porte de Marjorie avant de disparaître dans son bureau. Puis il poursuivit son chemin jusqu'à son propre domaine, et s'y retira en prenant soin de se boucler à l'intérieur.

Alors seulement, il dansa victorieusement devant sa table de travail.

« Alors ? Cela te fait quel effet, d'avoir à annoncer à Marjorie que tu t'es fait faucher la Dior ? Pas très confortable, hein ? Tu te sens toujours aussi fière de toi ? Pauvre conne, va. »

Cela dit... Avec un soupir de défaite, il se laissa tomber sur sa chaise de bureau. Si seulement il s'était raccroché à son butin, au lieu de prendre bêtement la fuite, l'autre soir. C'était la Dior, surtout, qu'il regrettait. Pour le reste, tant pis. Il était un grand garçon, et perdre faisait partie du jeu. Jouer était affaire de risques, jamais de certitudes. Mais la Dior...

La Dior était un objet précieux et il avait compté se l'approprier. Elle méritait d'être placée dans une vitrine ventilée, maintenue à température constante, avec des filtres anti-UV, comme il l'avait projeté. Au lieu de quoi elle était maintenant vouée à moisir tristement dans ce monte-charge verrouillé.

Mais bon... Que pouvait-il y faire ? Avec un haussement d'épaules, Gordon attrapa le dossier de cette maudite exposition espagnole. La situation était ce qu'elle était, et il ne voyait aucun remède à apporter pour le moment. Kaplinski était peut-être stupide, mais sûrement pas au point de garder le même code pour l'alarme. Et il n'avait statistiquement aucune chance de tomber dessus par hasard une seconde fois.

Mais il avait au moins la satisfaction d'avoir détruit sa réputation irréprochable au Met. Penser à la douche froide que la Kaplinski devait être

en train de se ramasser en ce moment même lui procurait une excitation presque sexuelle.

Il sourit, avec la satisfaction du travail bien fait.

* * *

— Oh, non, Ava ! Ça tombe vraiment très, très mal pour moi.

Consternée, Jane prit son téléphone portable et se laissa tomber sur la causeuse, dans le salon d'apparat de Wolcott. Les nerfs vrillés par le stress, elle se massa distraitement la nuque. Elle n'avait qu'une idée en tête : trouver une nouvelle pièce phare pour son expo. Plus que jamais, elle était pressée par le temps.

Elle entendit Ava soupirer à l'autre bout du fil.

— Désolée si le timing n'est pas bon, mais je n'ai pas eu voix au chapitre, dans l'histoire. Oncle Robert a bien transmis le message au maire, apparemment. Et ce dernier a dû appeler le préfet de police dans la foulée parce que cet inspecteur... comment s'appelle-t-il, déjà ?

Jane entendit un froissement de papier à l'autre bout du fil.

— ... De Sanges. L'inspecteur De Sanges, donc, m'appelle et m'annonce — je dis bien « m'annonce », sans s'inquiéter de savoir si ça nous arrange ou non — qu'il sera à Wolcott cet après-midi à 17 heures pour prendre une déposition. Je m'arrangerai pour arriver avant lui. Et j'ai briefé Poppy aussi, pour qu'elle ne soit pas en retard.

— Bon, eh bien, puisqu'on ne peut pas faire autrement..., acquiesça-t-elle d'une voix défaite.

— Ah, voilà qui fait plaisir à entendre. J'aime ce genre de réaction positive ! lança la voix exaspérée d'Ava.

Mais son amie se reprit aussitôt.

— Oh ! Janie, je suis désolée... Tu as parlé aujourd'hui à ta directrice pour lui annoncer que la Dior avait été volée, n'est-ce pas ? L'entrevue s'est mal passée ?

— Eh bien, disons que si j'étais un chien, j'aurais la queue entre les jambes et que je me tiendrais planquée sous la table.

— *Quoi ?* Elle t'a fait des reproches ?

— Pas ouvertement, non. Marjorie a été très gentille, très polie. Elle m'a assuré à plusieurs reprises que je n'y pouvais rien. Mais je ne suis pas vraiment sûre qu'elle me croie.

— Bon, c'est sûr que ça n'a pas dû l'enchanter d'apprendre que la Dior avait disparu. Mais d'un autre côté, elle sait à quel point tu es consciencieuse et responsable. Tous les gens qui te connaissent un tant soit peu comprendront que tu as fait le nécessaire pour protéger les éléments de la future expo.

— Oui, la preuve ! J'ai été un modèle de professionnalisme et d'efficacité en laissant cette robe sortie plutôt que de la mettre en lieu sûr.

— Tu ne la laissais pas sur le trottoir ! Elle était dans une maison fermée, protégée par une installation de sécurité au top du top des normes actuelles.

— Oui, je sais, je sais... Et je n'ai pas l'intention de me flageller et de pleurer sur ce qui n'est plus. Mon problème, c'est que je tourne en rond à essayer de me concentrer sur la recherche d'une nouvelle pièce maîtresse pour l'expo. J'avais misé à fond sur la Dior et prévu de mettre l'accent sur elle, que ce soit dans le catalogue ou pour les affiches. Maintenant, il faut que je lâche complètement cette idée, que j'efface toute empreinte de cette fichue robe de mes circuits neuronaux et que je trouve autre chose. Mais pas de souci... Je serai prête à recevoir ton inspecteur De Sanges lorsque vous viendrez tout à l'heure.

En raccrochant, Jane entendit les allées et venues de Devlin qui travaillait juste au-dessus. La tentation était forte de monter et de vider son sac auprès de lui. De se faire plaindre et reconforter entre ses bras.

Mauvaise idée. Très mauvaise idée, même. Elle la stocka avec colère dans une étagère reculée de son cerveau, en compagnie d'autres initiatives mal inspirées de la même eau. Puis elle passa dans la bibliothèque, avec l'intention de se plonger dans les albums photo où elle avait découvert pour la première fois Agnes vêtue de la Dior. Peut-être qu'en voyant son mentor dans d'autres tenues, elle trouverait une nouvelle source d'inspiration.

Mais elle avait oublié à quel point les albums étaient nombreux. Une seule chose à faire : en emporter une grosse pile chez elle, ce soir, pour les examiner tranquillement. Elle leva les yeux vers le plafond dans la direction où résonnaient les coups de marteau de Dev. Peut-être lui demanderait-elle de lui donner un coup de main, tout compte fait. Elle avait essayé de l'éviter par tous les moyens. Mais, malgré tous ses efforts pour l'esquiver, elle ne cessait de le voir resurgir.

Et le pire, c'est qu'elle s'enchantait chaque fois de sa présence. Demander à Dev de se concentrer sur la recherche d'une nouvelle pièce

maîtresse pour son expo focaliserait son attention sur l'ici et le maintenant. Et avec un peu de chance, il passerait moins de temps à lui parler d'Europe, de veillées en mer sous les étoiles et d'îles blanches en Méditerranée. Une propagande à laquelle il se livrait vigoureusement depuis l'autre jour.

Mais elle ne pouvait se permettre de réfléchir à la proposition de Dev maintenant. Le sujet était trop brûlant, trop compliqué, trop chargé en émotions. Elle se pencherait sur la question lorsqu'elle aurait l'esprit plus libre pour méditer sur cette affaire. Comme...

Eh bien...

Jamais.

Bon, d'accord, ce serait injuste pour Dev. Mais pour le moment en tout cas, elle ne voulait rien savoir de l'Europe et de ses sirènes. Et elle se donnait le droit d'écarter ce fichu dilemme de son esprit.

Décidée à avancer coûte que coûte, Jane s'attaqua, bille en tête, aux vêtements haute couture non encore catalogués qui restaient dans la penderie secrète. Cette phase de son travail était quasiment terminée. Ce serait déjà un gros cap de franchi. Pour la suite, normalement, elle serait dans les clous. A condition, bien sûr, que les recherches à effectuer sur certaines de ces pièces ne donnent pas lieu à des complications imprévues.

Quoi qu'il en soit, pour le moment, c'était tout ce à quoi elle voulait s'autoriser à penser.

Poppy et Ava arrivèrent un peu avant 16 h 30, les joues rougies par la soudaine vague de froid. Elles avaient à peine retiré leurs manteaux et déroulé leurs écharpes qu'on sonna à la porte d'entrée. Cela ne pouvait être que l'inspecteur De Sanges. Mais il arrivait avec une solide demi-heure d'avance.

— Sûrement une ruse de flic pour nous déstabiliser, marmonna Jane en quittant la pièce pour aller ouvrir.

Subir de nouveau l'attitude suspicieuse de la police était la dernière chose au monde dont elle avait besoin en ce moment. Mais il était hors de question de s'y soustraire, et elle procéda à un réajustement d'attitude en chemin. Il serait injuste de montrer à cet inspecteur qu'elle était tout sauf enchantée de le voir arriver à Wolcott. Ava, Poppy et elle avaient réclamé sa venue, après tout. Alors que ce brave inspecteur avait sûrement d'autres urgences à traiter de son côté. Affichant un sourire poli, elle tira le battant.

Puis dut renverser la tête, loin, loin en arrière, pour lever les yeux vers l'homme qui se tenait sur le perron.

Waouh !

Il n'était pas beau à proprement parler. Mais il y avait quelque chose de fascinant dans ses yeux sombres, ses pommettes taillées à la hache et l'arrogance d'un nez osseux au relief prononcé. Il avait vraiment l'air d'un oiseau de proie. Pendant une fraction de seconde, elle crut le reconnaître. Mais oui, voilà, c'était lui : LE cheik romantique, héros favori des fantasmes de la sonorité ! Toi, homme-homme, grand, fort et dominateur ; moi, petite esclave tremblante lovée à tes pieds. Lorsqu'elles étaient adolescentes, elles avaient tissé toutes trois les histoires les plus farfelues sur ce thème. Pour la première fois, ce jour-là, elle faillit sourire.

— Euh... bonjour.

Jane se ressaisit promptement. Ce n'était pas le moment de laisser les fantaisies nées de leurs premiers émois sexuels prépubères interférer sur l'enquête en cours.

— Je suis Jane Kaplinski. Vous devez être l'inspecteur...

— De Sanges, dit-il d'un ton sec, professionnel et plutôt réfrigérant.

Il était clairement mécontent d'être là, ce garçon. *Le pied*. Un flic renfrogné était tout ce qui manquait encore à son bonheur pour parachever cette journée.

Cela dit, De Sanges n'y pouvait rien si elle avait passé une journée abominable. Pas plus qu'il n'était responsable de sa ressemblance avec le héros imaginaire qu'Ava, Poppy et elle évoquaient rêveusement à douze ans. Veillant à garder une expression professionnelle, elle s'effaça pour lui laisser le passage.

— Entrez, je vous en prie.

Elle précéda le grand flic silencieux jusque dans le salon où Ava et Poppy les attendaient. Une fois les présentations faites, il cacha sa haute silhouette dans le fauteuil qu'elle lui indiqua, sortit un carnet fripé de la poche de poitrine de sa veste, et lui demanda sans transition de lui dire tout ce qu'elle savait. Jane lui fit le récit de ce qui s'était passé et il griffonna des notes, demanda des éclaircissements ici et là, l'interrompit une fois ou deux pour poser une question que la brigadière avait négligée.

Pour le reste, il ne gaspilla pas sa salive pour faire la moindre observation ou remarque. Après avoir collecté toutes les informations, il demeura silencieux, les yeux rivés sur son carnet miteux aux bords écornés.

Son expression laissa Jane avec le sombre pressentiment qu'il ne leur offrirait aucun espoir de retrouver leur voleur.

Elle tressaillit lorsque Poppy éleva soudain la voix.

— Vous ne nous aiderez pas plus que la brigadière de l'autre jour, n'est-ce pas, inspecteur ?

Se levant avec impatience, elle fit les cent pas derrière le confident où elle s'était d'abord assise avec Ava. Puis elle attrapa le dossier pour river sur De Sanges un regard noirci par la colère.

— Cette enquête représente-t-elle trop de travail pour vous ? Ou est-ce le contraire ? Peut-être trouvez-vous notre plainte sans intérêt ? Nous vous ennuyons, sans doute ?

De Sanges l'observa de son fauteuil club. Pendant un bref instant, le choc admiratif généralement suscité par Poppy transparut sur ses traits. Mais l'expression se dissipa si vite que Jane se demanda si son imagination lui avait joué des tours pour la seconde fois, après sa vision du cheik romantique de leurs rêves de jeune fille.

— Non, madame, répondit-il avec une froide politesse. Ce n'est ni de la paresse ni de l'ennui. J'ai juste été interrompu brutalement alors que j'enquêtais sur une agression avec coups et blessures perpétrée sur une personne âgée actuellement hospitalisée. J'ai dû tout laisser tomber pour aller tenir la main à trois jeunes femmes qui ont perdu leurs petites cuillères en argent.

Oups... Jane devait reconnaître qu'il était percutant. Il avait réussi à les traiter de petites filles gâtées sans prononcer les mots ouvertement.

Cela dit, elle comprenait qu'il n'apprécie pas d'avoir été contraint, pour des raisons de copinage politique, de s'occuper de leur cambriolage.

Mais Poppy ne partageait pas ses scrupules, apparemment. Contournant le confident, elle foula le tapis en quelques enjambées rageuses, dans une grande envolée de jupes. Puis elle abattit les mains sur les accoudoirs du fauteuil de l'inspecteur et se pencha vers lui, électrisée des pieds à la tête par une indignation volcanique.

— Je suis vraiment profondément désolée qu'aucune d'entre nous n'ait été blessée par notre voleur ! vociféra-t-elle entre ses dents serrées, son nez touchant presque celui de De Sanges. Si nous avions su plus tôt que c'était une condition à remplir pour nous rendre dignes de votre attention, nous nous serions jetées dans la gueule du loup sans hésiter ! Et si vous laissiez de côté un instant vos idées toutes faites sur nous — ce qui ne manque pas d'ironie, de la part d'un flic qui refuse de faire son boulot, et que...

— Mon boulot, je le fais exactement tel qu'il doit être fait.

— Ah, vraiment ? Ou vous contentez-vous de tirer des conclusions prématurées en vous basant sur des indices succincts, sans vous soucier de creuser un peu pour aller voir au-delà des apparences ?

Il se leva d'un seul mouvement, forçant Poppy à se rejeter en arrière. Un instant, ils demeurèrent debout face à face à se défier du regard, si concentrés l'un sur l'autre que Jane s'attendait presque à voir un filet de fumée s'élever en spirale de l'espace — restreint — qui les séparait.

De Sanges dut en prendre lui-même conscience, d'ailleurs, car l'aura rouge de colère qui émanait de lui s'éteignit pour céder la place à un halo gris et froid. Il prit une attitude plus neutre et recula d'un grand pas.

— Ce métier, je le fais depuis presque treize ans, mademoiselle Calloway.

Croisant les bras, il regarda Poppy de haut. Il émanait de lui une autorité dure et froide, frisant l'arrogance.

— Vous seriez mal venue de remettre mon professionnalisme en cause.

Poppy, de son côté, ne fit même pas l'effort de refréner son emportement.

— Et pourquoi ne le remettrais-je pas en cause ? Quel respect avez-vous témoigné pour les victimes de vol que nous sommes ? Pendant que votre collègue la brigadière et vous employez tous vos efforts à prouver que nous ou les Kavanagh sommes les coupables...

Les muscles des épaules de De Sanges se crispèrent, comme si l'animosité de Poppy mettait son self-control à rude épreuve. Mais le ton de sa voix demeura calme et poli.

— Pour l'instant, mes soupçons pèseraient plus nettement sur vous.

— Ah tiens ! Comme par hasard ! Cela vous chiffonne, n'est-ce pas, que quelqu'un ait la témérité d'oser vous demander de faire votre boulot ? Car pendant que vous vous égarez sur de fautes pistes, notre vrai voleur, lui, jouit d'une paix royale.

— Alors, donnez-moi des éléments sur lesquels je puisse travailler ! rugit-il.

Il leva un doigt long, à la peau olivâtre.

— Un, il n'y a pas eu effraction.

Un second doigt vint rejoindre le premier.

— Deux, personne n'avait le code à part vous et l'entreprise de bâtiment.

Un troisième doigt se dressa.

— Vous venez d'assurer ce lieu pour une fortune...

Ava intervint avec un calme qui offrait un contraste marqué avec l'attitude de Poppy.

— Et à quel moment auriez-vous voulu que nous l'assurions, cette propriété, inspecteur ? Nous venons juste d'en hériter, ainsi que de tout ce qu'elle contient.

— Mais vous pensez peut-être que nous sommes responsables également du décès d'Agnes Wolcott ? lança hargneusement Poppy.

Il fit un pas vers elle.

— Ecoutez, vous, la blonde, je...

— Hé ! protestèrent Ava et Poppy d'une même voix.

Une discrète rougeur envahit ses pommettes acérées et il recula.

— Je vous présente mes excuses, mademoiselle Calloway. Là, oui, j'ai manqué de professionnalisme.

Jane et Ava jetèrent un regard appuyé à leur amie, qui fulminait toujours.

— Quoi ? maugréa Poppy d'un ton morose, en réponse à leur message muet.

Lorsque leur regard se fit plus insistant encore, leur blonde amie finit par hausser les épaules.

— Bon, bon, d'accord...

Elle se tourna vers l'inspecteur.

— Veuillez accepter aussi les miennes. Ma dernière remarque était sans doute déplacée.

Les excuses avaient été prononcées, mais avec une absence de conviction presque palpable.

Ava leva les yeux au plafond, puis s'adressa calmement à l'inspecteur.

— Nous ne sommes pas un trio d'idiotes. Si nous avions voulu nous voler nous-mêmes, nous n'aurions pas attendu d'avoir installé un système de sécurité ultra-performant.

Jane hocha la tête.

— Et j'aurais évité de fusiller ma carrière dans l'œuf, en incluant dans la liste des objets volés une robe d'une valeur de vingt mille dollars appartenant au musée où je travaille.

— Quoi ?

Elle expliqua par quelles circonstances les deux collections revenant au musée se trouvaient encore à l'hôtel particulier. De Sanges écouta avec

intérêt et ressortit son carnet.

— Quelqu'un, au musée, aurait-il intérêt à ternir votre réputation auprès de votre direction ?

Jane cligna des yeux à cette idée, à la fois nouvelle et déconcertante. Mais après un temps de réflexion, elle ne put que secouer la tête à regret.

— Non. Pas vraiment, en fait.

De Sanges se frotta la racine du nez avec le pouce et l'index de la main gauche.

— Vous ne me donnez pas beaucoup d'éléments sur lesquels démarrer... Mais je vais voir ce que je peux faire, promit-il en laissant retomber la main.

Il formula encore quelques questions, réussit à extorquer certains détails supplémentaires, puis se leva. Jane lui emboîta le pas pour le reconduire jusqu'à la porte. De retour dans le salon, elle fondit droit sur Poppy.

— C'était quoi, ce déchaînement ?

Son amie soutint son regard d'un œil neutre.

— Ça se passe d'explications, il me semble. Il nous battait froid et je lui ai dit ma façon de penser.

— Tu t'es exprimée énergiquement, oui, intervint Ava. Mais ton langage corporel n'était pas aussi hostile. Il disait plutôt : « Prends-moi vite et fort, ici et maintenant. » Et lui avait l'air assez disposé à obtempérer. Pendant une minute, j'ai cru que vous alliez vous y mettre au milieu de la pièce...

— Arrête ! C'est ridicule !

— ... sous notre nez, à Janie et à moi.

— *Quoi ?*

Constatant que la conversation menaçait de virer à l'aigre, Jane tenta un désamorçage.

— Dites, vous n'avez pas trouvé que De Sanges ressemblait à s'y méprendre à une version *live* du cheik, notre ancien grand amour imaginaire de cinquième ?

Ava se retourna vers elle en sursaut. Puis un large sourire creusé de fossettes lui illumina le visage.

— *Mais oui !* C'est exactement ça. Je me disais qu'il y avait quelque chose de vraiment familier chez ce type. Mais en même temps, comme il est franchement émoustillant, je ne voyais pas du tout d'où nous aurions pu le

connaître. Les neuf dixièmes des hommes de notre entourage n'étant pas excitants du tout, précisa-t-elle avec une petite grimace.

Elle se tourna vers Poppy.

— Voilà qui explique pourquoi tu as basculé d'un coup en mode vierge folle.

Poppy renifla dédaigneusement.

— C'est ça, oui. Jouer les vierges, c'est bien mon genre... Mais bon, O.K., je reconnais que quelque chose chez lui m'a fait partir en vrille. Ma réaction a été encore plus violente que celle que les flics m'inspirent d'ordinaire. Il se peut que j'aie exagéré un minimum, admit-elle avec un petit haussement d'épaules qui se voulait contrit.

— Un *minimum* ? répéta Ava.

Jane se mit à rire.

— Je confirme ce que dit Ava. Tu n'hésites jamais à exprimer franchement ce que tu penses, mais je n'ai pas souvenir de t'avoir déjà vue sauter à la gorge de quelqu'un avec autant d'allant et d'enthousiasme.

Poppy avait les joues en feu, mais ses yeux bruns retrouvèrent leur sérieux en se posant sur elle.

— Pour en revenir à la question de De Sanges au sujet des gens qui travaillent avec toi ? Y a-t-il quelqu'un, parmi tes collègues, qui se froterait les mains s'il voyait ta carrière s'effondrer ?

— Eh bien... il y aurait Gordon Ives, à la rigueur, avec qui je suis en compétition chaque fois qu'on nous confie une expo. Mais c'est une rivalité qui est toujours restée très amicale. Et il m'a dépannée en prenant la relève sur certaines de mes obligations au musée, ce qui m'a permis de passer plus de temps à Wolcott. D'ailleurs, à l'exception de la Dior, aucune des pièces qui ont disparu jusqu'à présent ne faisait partie des collections que je m'appête à exposer. Et même si ça avait été le cas, je ne vois pas par quel moyen ce pauvre Gordon aurait réussi à s'introduire ici.

— C'est un mystère complet, cette histoire ! gémit Ava en se laissant tomber sur la causeuse.

Une scie rugit soudain au premier étage, puis, très vite, le hurlement décrut et mourut plaintivement dans le silence. A la grande consternation de Jane, le regard d'Ava se posa sur elle.

— Qu'est-ce qui se passe entre Dev et toi, au fait ? Tu essaies de l'éviter ou quoi ?

Son cœur se recroquevilla dans sa poitrine. Affichant avec soin une expression parfaitement neutre, elle secoua la tête.

— Mais non, pourquoi cette question ? Je ne vois vraiment pas ce qui te fait penser ça.

OceanofPDF.com

20

Joie, ô joie : Devlin a enfin renoncé à faire pression pour que je l'accompagne en Europe. Et je le bénis de m'avoir sauvé la mise ce soir.

* * *

Jane l'évitait. Comment s'arrangeait-elle pour le tenir à distance ainsi ? Il était chez elle, dans son appartement, et la regardait feuilleter un album photo puisé dans le carton qu'ils avaient rapporté de Wolcott. Assise à moins de deux mètres, dans la même pièce que lui, elle trouvait le moyen de le fuir quand même. En fait, elle avait attendu qu'il se pose dans le petit canapé vert pour choisir elle-même un des fauteuils en cuir bordeaux. En maintenant fermement la largeur de la table basse entre eux.

Une chose était certaine : il avait commis une erreur tactique en menant une campagne énergique pour qu'elle le suive en Europe. Il aurait dû être plus attentif, lorsqu'elle avait tenté de lui expliquer pourquoi les scènes à répétition infligées par ses parents l'avaient conduite à bannir la dimension passionnelle de sa vie. Il n'était pas certain de bien saisir le rapport. Mais il avait vu à quel point ses parents étaient centrés l'un sur l'autre en excluant leur propre fille. Jane en avait peut-être conclu que l'amour passion rendait égocentrique et stupide. Si c'était le cas, il n'aurait pas dû prendre ses inquiétudes à la légère. Ni lui mettre la pression comme il avait tenté de le faire.

En tout cas, pas dans un premier temps.

Maintenant qu'il avait compris son erreur, il n'était pas du genre à s'acharner stupidement. Et il y avait au moins un facteur, ce soir, qui

pourrait jouer à son avantage : il avait modifié sa stratégie. En priant pour qu'il ne soit pas trop tard.

Faisant mine de n'avoir rien remarqué de la tension qui s'était instaurée entre eux, il s'était présenté chez elle avec deux portions à emporter du bœuf à la pékinoise et du poulet aux haricots gourmands qu'elle aimait tant. Pas une fois il n'avait mentionné l'Europe, ni son prochain départ, et encore moins l'idée qu'elle puisse l'accompagner. Ils avaient fait un sort à leur repas chinois, puis Jane l'avait mis au travail. Chercher dans les albums une photo intéressante qui pourrait lui inspirer l'idée d'une nouvelle pièce phare pour l'expo ne lui déplaisait pas. Il s'était immergé avec enthousiasme dans la tâche. Cette histoire d'expo était importante pour elle, et il mettait autant d'énergie dans sa recherche que s'il s'agissait de ramener le voilier d'un client à bon port.

D'ailleurs, en parlant du loup... *Tiens, tiens, tiens.*

Cessant de feuilleter l'album qu'il avait sous les yeux, il examina une des photos de plus près. Pas mal du tout, celle-ci.

— Et ce modèle-là ? Il ne pourrait pas faire l'affaire ?

Retournant l'album, il le poussa dans sa direction sur la table basse et indiqua de l'index le vieux cliché un peu jauni. On y voyait une Agnes Wolcott encore toute jeune, vêtue d'un truc long et classe, et sortant d'une limousine vintage. Il n'y connaissait strictement rien à la mode, bien sûr, mais à ses yeux, la robe qu'elle portait était à la fois sexy et très classe, avec le côté glamour qui rappelait les actrices hollywoodiennes des films d'après-guerre.

— Tu l'as dans ta collection, cette tenue ?

Elle se pencha pour la regarder.

— Oui, répondit-elle lentement. C'est la Mainbocher. Elle date des années cinquante — plus ou moins la même époque que la Dior. Et... *Ho ho !*

Elle se pencha pour examiner la photo d'encore plus près.

— Je crois que le collier qu'elle porte fait également partie des bijoux qui ont été légués au Met ! Quant à la voiture... Elle tape la classe, comme on dit, non ? L'ensemble est très visuel. Et l'atmosphère rappelle la photo avec la Dior, qui m'avait inspiré pas mal d'idées pour structurer mon expo.

Levant les yeux, elle lui adressa son premier sourire détendu depuis deux jours.

— Oh ! Dev ! Ça va le faire ! Je le sens !

Se levant d'un bond, elle jeta l'album sur la table basse et se pencha, une main posée sur son épaule pour faire claquer un baiser enthousiaste sur ses lèvres. Lorsqu'elle se redressa, il lui attrapa le poignet et elle se laissa attirer, esquivant la table pour se laisser tomber sur ses genoux.

— Devlin, merci.

Elle lui adressa un sourire radieux.

— C'est un très bon choix. Sur une photo en noir et blanc, on ne peut pas le voir, bien sûr, mais le corsage et la jupe sont dans des teintes changeantes qui passent de l'ivoire au pêche pastel devant, et du rose pâle au bleu clair derrière. Et la jupe en satin de soie a un tombé somptueux.

— C'est plutôt la partie haute de la robe qui m'intéresse, à vrai dire. Les épaules nues, ça flashe pas mal.

Elle lui sourit avec bonne humeur.

— Tu as un faible marqué pour le look bustier, hein ?

— J'aime assez, oui.

Il plaça les mains en coupe sous ses pectoraux comme pour soutenir deux seins imaginaires.

— Et puis, j'aime bien ce truc plissé qui lui remonte les lolos. Madonna n'aurait pas fait mieux.

Jane éclata de rire. Puis soupira et laissa reposer la joue sur son épaule.

— Merci, répéta-t-elle doucement. J'étais tellement inquiète, depuis le vol de la Dior... J'avais peur de ne pas réussir à restructurer mon expo autour d'un thème porteur. La Mainbocher est un excellent substitut. Tu ne peux pas imaginer comme je me sens soulagée.

Dev sentit quelque chose se dénouer dans sa poitrine, et un grand courant chaud lui traversa la zone du cœur. Mais il veilla à garder une attitude désinvolte.

— Toujours à votre service, chère madame.

— Ah oui ?

Se redressant à genoux, elle passa une jambe de l'autre côté des siennes et s'installa à califourchon, se tortillant légèrement, de manière à ajuster son entrejambe contre le sien.

— Oh ! murmura-t-elle en examinant le résultat.

Avec une légère roseur aux joues, elle ondula de façon plus marquée.

— Et là ? Toujours à mon service ? chuchota-t-elle contre ses lèvres.

Il se mut de façon à ce qu'elle puisse l'enfourcher plus étroitement encore, mais réussit à garder les bras ballants et à prendre un air

douloureux.

— Oh ! Jane, Jane, Jane... Tu ne t'intéresses qu'à mon corps.

Il détourna la tête.

— Je me sens utilisé. Comme un objet entre tes mains.

— *Mais nooooooon*, roucoula-t-elle en se penchant pour presser de petits baisers, lèvres entrouvertes, le côté de son cou.

Il leva la tête pour lui laisser plus de champ et sentit une onde de chaleur filer dans son torse, son ventre, son sexe.

Son cœur.

Jane lui attrapa le menton pour ramener sa tête de face et lui prodigua un long baiser suave.

— Tu es mon mec à moi, grand et fort, murmura-t-elle en relevant la tête.

Le sourire qu'elle lui adressa était si tendre que son sang pétilla dans ses veines, comme les flammes joyeuses dans l'âtre par une fraîche nuit d'automne. Puis elle posa un baiser léger comme une aile de papillon sur chacune de ses paupières.

— Tu es drôle, chuchota-t-elle en continuant à picorer des baisers sur sa peau. Et chaleureux... Généreux...

Tout en l'embrassant, elle continuait son mouvement de rotation des hanches.

— Ah, j'oubliais... Tu n'hésites pas à donner de ta personne.

Elle entrelaça ses doigts aux siens, puis lui releva les bras pour presser le dos de ses mains contre le riche velours du canapé. Se reculant alors sur ses genoux, elle cessa abruptement son balancement d'avant en arrière.

— Et tu représentes une sacrée dose de boulot, Devlin Kavanagh. Alors, ne te plains pas d'être utilisé, mon coco. Sur le long terme, je me demande si je ne gagnerais pas à louer les services d'un étalon.

Il rit doucement et libéra ses mains pour lui agripper les hanches. La tirant vers lui, il ramena leurs corps en contact et l'installa dans la position exacte où elle se trouvait quelques secondes plus tôt. Puis il la gratifia d'un sourire impudent.

— Mais ce serait nettement moins bon...

Levant les bras au-dessus de sa tête, elle les croisa en arrière, faisant ressortir ses seins, mignons comme deux pommes à croquer, les coudes pointés vers le plafond.

— Peut-être que oui... Peut-être que non.

Elle oscilla de nouveau des hanches. Et abaissa son regard vers lui.

— Nous avons beaucoup trop de vêtements sur nous.

— Je vais y remédier, promit-il.

Et il tint parole. Enfin... partiellement, vu leur hâte mutuelle. Mais il réussit à retirer ou à réarranger l'essentiel. Ils restèrent un instant le souffle coupé, l'un et l'autre, lorsqu'elle se laissa descendre sur lui d'un mouvement sûr et précis et le prit au creux tendre de sa chair, l'enserrant jusqu'au plus profond d'elle-même.

Elle le chevaucha avec une lenteur délicieuse pour commencer, procédant à de langoureuses oscillations, décroisant les bras et lui prenant les mains pour les porter à ses seins. Mais petit à petit, leurs respirations se firent plus irrégulières, plus sonores. Jane accéléra son rythme et il amplifia ses coups de reins lorsqu'elle descendait sur lui pour accueillir chacune de ses poussées puissantes. Avec un gémissement sourd, elle laissa tomber la tête en arrière, et ses longs cheveux balayèrent son dos ; les muscles de ses belles cuisses fuselées se dessinèrent sous la peau alors qu'elle se soulevait et retombait sur lui.

Il était en nage ; la sueur coulait sur ses tempes et dans son cou. Récupérant l'usage de ses mains, il lui attrapa de nouveau les hanches. Il se sentait partir et luttait de toutes ses forces pour ne pas se laisser emporter par l'irrépressible spirale ascendante. Hors de question qu'il passe sur l'autre bord en la laissant à la dérive derrière lui. Alors, il aspira la pointe rosée d'un sein entre ses lèvres et passa l'index plus bas, sur le joli bouton de plaisir où se concentraient tant de terminaisons nerveuses que, très vite, un même cri les souleva, les emportant dans le déferlement d'une longue et orgueilleuse vague de jouissance.

Il y eut un grand moment de flottement avant qu'ils éloignent enfin leurs chairs repues pour remettre de l'ordre dans leurs tenues. Quelques minutes plus tard, accoudé au plan de travail, il regardait Jane doser le café dans sa machine à expresso lorsqu'il se souvint de son achat. Il claqua des doigts.

— Je t'avais apporté quelque chose, au fait. Je reviens tout de suite.

— Pardon ?

Le temps de tourner la tête et Jane constata qu'elle parlait dans le vide. Devlin avait déjà disparu et pas seulement de la pièce. Seul le léger entrebâillement de la porte indiquait qu'il comptait revenir.

— Tu aurais un cadeau pour moi, Devlin ? murmura-t-elle à voix haute dans l'appartement vide.

A part Ava, Poppy et Agnes, personne ne lui avait plus rien offert depuis des lustres.

Lorsque Dev revint, elle avait allumé le poêle à gaz et disposé sur une assiette un reste de biscuits un peu ramollis pour grignoter avec leur café.

— Désolé d'être parti comme un voleur.

Dev s'approcha du chauffage en se frappant le haut des bras du plat de la main.

— J'avais oublié que j'étais garé aussi loin. J'aurais dû prendre ma parka. Il fait un froid de loup, dehors.

Il tira le sac qu'il avait coincé sous le coude et le lui jeta. Puis il s'installa en face d'elle dans un fauteuil en cuir.

— Je suis tombé sur ce truc-là en passant au centre-ville pour récupérer un paquet pour ma mère. Quand je l'ai vu dans la vitrine, j'ai su qu'il était pour toi. Cela m'a rappelé fortement une conversation que nous avons eue, toi et moi.

— Mais c'est quoi, alors ? demanda-t-elle, brûlante de curiosité.

Se renversant dans son fauteuil, il croisa les bras derrière la tête.

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, tu ne crois pas ? Ouvre et regarde.

Elle détacha les yeux de Dev pour fixer le paquet qu'elle tenait sur les genoux. Et sentit un sourire de petite fille lui taquiner le coin des lèvres. Elargissant l'ouverture du sac, elle glissa la main à l'intérieur et en sortit un objet en tissu enveloppé dans du papier de soie qu'elle écarta.

— Oh ! C'est ma couleur !

Elle ne savait pas encore de quoi il s'agissait au juste, mais elle aimait la douceur satinée de la matière vert sauge. Soulevant le vêtement pour le déplier, elle poussa une exclamation.

— Tu m'as trouvé un pantalon parachute !

Il prit un biscuit sur le plat et sourit.

— Tu remarqueras qu'il n'est pas noir.

— Difficile de ne pas s'en apercevoir.

Une boule se forma dans la gorge de Jane et elle déglutit.

— Tu t'es souvenu que le vert était ma couleur préférée.

— Ce n'est pas très compliqué à retenir. Tu ne veux pas l'essayer, pour voir ? Je suis curieux de vérifier si j'ai visé juste au niveau de la taille. J'ai

gardé le ticket de caisse, pour le cas où il n'irait pas. Ou s'il te déplaît et que tu préfères le prendre en gris anthracite. Ou en marron sombre.

— Arrête ! Je l'aime tel qu'il est.

Elle se leva, se débarrassa de son legging et glissa les pieds dans le pantalon pour le remonter le long de ses hanches.

— Je le ferme pile ! Incroyable ! Tu as l'œil, constata-t-elle, impressionnée, en relevant la fermeture Eclair.

— J'ai expliqué à la vendeuse que tu avais une taille à peu près de cette dimension.

Il écarta les mains pour lui montrer.

— ... et que tu avais des hanches de cette largeur-là. Et elle est allée chercher un pantalon qui correspondait à ces critères.

Pas un instant, Jane ne s'était doutée qu'il accordait une attention aussi pointue à ses nuances anatomiques. Cela l'effrayait un peu qu'il soit à ce point focalisé sur elle.

Mais la peur n'était pas son sentiment dominant. L'idée qu'il ait intériorisé tous ces détails lui mettait, au cœur de l'automne, comme une touche de printemps dans la poitrine.

* * *

— Dev, tu as eu la nouvelle ?

C'était le lendemain après-midi. Devlin fit la grimace et écarta le téléphone de son oreille. La voix d'Hannah menaçait de lui percer le tympan. Il ramena avec précaution le combiné contre sa joue.

— Non, je ne crois pas. Je veux bien que tu me la communicates, mais sans hurler, de préférence.

— Je suis désolée pour tes oreilles, frerot, mais je suis complètement surexcitée. Jody vient d'appeler. Les médecins ont dit que les résultats d'analyses de Bren étaient les meilleurs qu'ils aient jamais eus depuis que son diagnostic a été posé. Ils sont « prudemment optimistes » et pensent qu'il risque de terminer le traitement plus tôt que prévu. Et tu sais que de la part d'un oncologue, cela équivaut à annoncer que le cancer est rayé de la carte. Enfin... pas tout à fait quand même, mais ça reste une super bonne nouvelle.

Devlin se sentit sourire jusqu'aux oreilles.

— Non, sérieux ? Je te pardonne presque de m’avoir beuglé dans les oreilles ! Génial !

Hannah se mit à rire.

— Oui, je sais. J’ai l’impression qu’on vient de m’enlever un manteau de plomb de sur les épaules. Il va y avoir fête chez les Kavanagh.

Lorsqu’il raccrocha quelques minutes plus tard, il arpenta son appartement en hululant de joie. Non seulement il était heureux pour Bren, mais il imaginait à quelle vitesse supersonique l’info devait circuler dans la famille. Le téléphone arabe fonctionnait à la perfection chez les Kavanagh. Il lui fallut quelques minutes encore avant de prendre conscience qu’il pourrait bientôt renouer avec le cours de sa propre vie sur les mers d’Europe.

Mais il aurait été bien incapable d’expliquer pourquoi le sourire, soudain, s’effaça de ses traits.

* * *

Une forte rafale de vent frappa le Metropolitan Museum de plein fouet. Le violent déplacement d’air ne fit pas à proprement parler trembler les vitres du solide bâtiment, mais il frappa les doubles vitrages de façon si explosive que bien des têtes se levèrent dans la cafétéria bondée, pour se tourner avec inquiétude vers les fenêtres.

Gordon, lui, détacha à peine les yeux de son café d’après le déjeuner. Dans un coin reculé de sa conscience, il enregistra le fracas du vent et l’agitation inquiète des clients autour de lui. Il s’étonna même vaguement du contraste entre le froid coupant et immobile des derniers jours et le temps agité qui régnait depuis le matin. Mais il était plongé dans un ressassement morose, et les conditions atmosphériques ne le préoccupaient que modérément, de toute façon. Il fallut que les deux femmes assises derrière lui se lamentent à haute voix sur les tempêtes, qui sévissaient de plus en plus souvent en automne sur Seattle, pour qu’il réalise que le vent, déjà violent ce matin-là, avait encore forci dans l’après-midi.

— Tu as entendu la météo aujourd’hui ? s’éleva une voix féminine désagréablement perçante. Ils annoncent une tempête comparable à celle que nous avons eue en 1993, le jour de l’entrée en fonction du président Clinton.

Sa compagne émit un petit son dédaigneux.

— Ce n'est pas vraiment une surprise. Ils nous prédisent la tempête du siècle à la moindre petite bourrasque. Tu sais ce que c'est, les garçons et leurs jouets. Nos messieurs météo de Seattle sont des sensationnalistes. Ils n'aiment rien tant que de prédire les plus grands désastres en brandissant leurs radars Doppler.

— Il leur arrive peut-être de se tromper, mais pas systématiquement, Virginia, observa une autre femme, d'une voix douce. Les tempêtes qui naissent dans le détroit de Puget peuvent prendre des proportions redoutables. J'ai fait partie du million et demi de personnes qui sont restées sans électricité pendant une semaine, la dernière fois. Et je peux t'assurer qu'en plein mois de décembre, je me suis gelé les fesses, avec mon petit chauffage au gaz.

— Oui, je sais, bien sûr. Je ne sous-estime pas ce que tu as enduré. Tout ce que je veux dire, c'est que neuf fois sur dix...

La femme s'interrompit et son ton prit une emphase théâtrale :

— ... la future « tempête de la décennie » donne finalement quelques petites rafales de vent, et puis basta.

Gordon cessa d'écouter lorsque le débat se poursuivit sur la difficulté de prévoir la météo, pour une ville située entre deux chaînes de montagnes, à la différence d'un lieu comme le Kansas, par exemple, où on voyait arriver les nuages depuis l'extrémité d'un horizon sans limites. Refermant le planogramme qu'il avait fait mine d'étudier pendant sa pause déjeuner, il se leva et ramassa son plateau. Il n'avait pas réussi à se concentrer une seule minute sur son travail.

Parce qu'il était obsédé par le son joyeux de la voix de Jane, ce matin, lorsqu'elle avait demandé à Marjorie de la recevoir, pour lui montrer la robe qu'elle avait choisie en remplacement de la Dior, en guise de clou de l'exposition.

Elle avait été ravagée, *anéantie* par la disparition de la Dior, il le savait. Et voilà qu'en l'espace de quelques jours à peine, elle refaisait surface avec une nouvelle pièce de collection. Et pas n'importe laquelle, à en juger par l'enthousiasme dans sa voix. Il avait le plus grand mal à comprendre. Car l'accepter, c'était admettre qu'il avait sacrifié la Dior pour rien. Une pièce superbe qu'il méritait de posséder dix fois plus que Kaplinski ! Il l'avait laissée moisir dans ce vieux monte-charge sans même avoir obtenu la satisfaction d'avoir sapé sa carrière ? Cette enfant gâtée lui faisait penser à

un chat à neuf vies. Il avait beau la frapper avec ses armes les plus destructrices, elle retombait chaque fois sur ses pieds.

Les mains enfoncées dans les poches, la tête basse, il traversa le musée pour se diriger vers l'ascenseur réservé au personnel, tâchant de ne pas trop montrer le ressentiment qui tournait en cercles frénétiques sous son crâne.

— Gordon !

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit Marjorie se hâter dans sa direction. Constatant qu'elle avait capté son attention, elle lui fit signe de la main.

— Pouvez-vous m'accorder un instant, Gordon ?

Alors seulement, il remarqua le type à côté d'elle. Très grand, cheveux noirs, teint bistre. Dans son esprit se fit un grand blanc où ne surnagea qu'un seul mot.

Flic.

Une terreur glacée lui noua les tripes, mais ses réflexes de joueur de poker le sauvèrent. Il ne cligna même pas des yeux. Un vulgaire amateur se serait trahi en laissant paraître de nombreux « tells », comme on désignait, dans leur jargon, les manifestations non verbales qui pouvaient trahir les intentions d'un joueur aux yeux de son adversaire.

Mais comment la police était-elle arrivée jusqu'à lui ? Il n'avait rien laissé derrière lui à l'hôtel particulier. Rien qui aurait pu permettre de l'identifier. Le problème, c'est que si le flic avait un mandat de perquisition pour entrer chez lui, il était grillé pour de bon. La quasi-totalité des pièces exposées dans son musée personnel ne résisterait pas à un examen approfondi.

Stop. Aucune raison d'envisager une hypothèse aussi extrême. La police n'avait aucun élément de preuve contre lui. Sans motif raisonnable, il n'y aurait pas de mandat de perquisition. Sauf, bien sûr, si ce flic avait dans ses relations un juge pas trop regardant qui...

Arrête ta parano, Ives ! Ça suffit. On n'en est pas encore là, O.K. ? Ne brûle pas les étapes.

Son ping-pong mental entre « je suis foutu » et « il n'y a aucun souci à se faire » s'était fait à la vitesse de la lumière. Certain que son expression ne l'avait pas trahi, il afficha un sourire aimable en attendant que sa directrice et le flic le rejoignent.

Marjorie lui désigna son compagnon.

— Voici l'inspecteur De Sanges, venu enquêter sur le cambriolage à l'hôtel particulier Wolcott, qui nous a coûté la robe Christian Dior. Et voici Gordon Ives, inspecteur, dont je vous parlais tout à l'heure.

Pour lui dire quoi, Marjorie ? Il imposa silence à la question qui hurlait dans sa tête et acquiesça avec une mine de circonstance.

— Oui, c'est une sale affaire, ce cambriolage. Vraiment désolant.

De Sanges serra fermement la main qu'il lui tendait et l'examina d'un regard indéchiffrable.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions nous asseoir pour parler tranquillement, monsieur Ives ?

Rassuré de sentir que la paume de sa main était aussi sèche que celle du flic, Gordon sourit avec décontraction.

— Dans mon bureau ? Nous serons à l'aise pour discuter.

Quelques minutes plus tard, il retirait une pile de dépliants de son unique chaise disponible pour faire de la place à l'inspecteur.

— Désolé pour l'encombrement des lieux. Ce n'est pas le luxe, mais que voulez-vous ? Les conservateurs assistants sont relégués dans ces espèces de placards à balais.

Il passa de l'autre côté de sa table de travail pour s'installer dans son propre fauteuil, puis accorda solennellement son attention au flic.

— Ainsi, vous enquêtez sur le cambriolage à Wolcott. Je crains de ne pas pouvoir vous être d'un grand secours, inspecteur. Je ne suis pas un habitué de cet hôtel particulier. Je n'y ai même jamais mis les pieds, à vrai dire.

De Sanges se contenta de le regarder en silence pendant un long moment. Puis il sortit un carnet cabossé de la poche intérieure d'un costume étonnamment bien coupé.

— Votre directrice m'a dit que Mlle Kaplinski et vous briguez les mêmes expositions et qu'on vous les attribuait soit à l'un, soit à l'autre ?

— C'est le système, oui.

Il haussa les épaules.

— Nous sommes deux à occuper le même poste, avec de solides ambitions l'un et l'autre. Et nos collègues plus avancés dans leur carrière ne nous laissent qu'un nombre limité d'expos à gérer en solo. En ce qui concerne nos perspectives, un seul poste se libérera dans les années à venir, et notre seule chance de promotion à court terme serait de remplacer Paul

Rompaul lorsqu'il prendra sa retraite en septembre. Donc, nous sommes en concurrence, oui.

L'inspecteur hocha la tête. Son regard était étonnamment compréhensif.

— Il paraît injuste, dans ces circonstances, que votre collègue hérite d'un hôtel particulier bourré de collections toutes plus précieuses les unes que les autres. Et qu'en plus, elle rafle deux expositions, uniquement par copinage, du fait qu'elle connaissait la vieille Mlle Wolcott. On peut dire que la compétition entre vous a été lourdement biaisée en sa faveur.

Exactement ! Juste à temps, cependant, Gordon identifia l'intention cachée sous cette manifestation inattendue d'intelligence, de perspicacité — de sensibilité, même. Le type faisait mine d'être de son côté et de compatir à son sort. Mais c'était juste une manœuvre classique pour l'amadouer et l'amener à prononcer la parole de trop.

« Un peu grossière, ta feinte, mon coco. » Le flic qui parviendrait à coincer Gordon Ives n'était pas encore né. Il était bien trop intelligent pour tomber dans le piège.

— Je reconnais que ça n'a pas été facile pour moi, admit-il avec bonne humeur. Il faudrait être un saint pour ne pas ressentir une pointe de jalousie. Mais la rivalité entre nous est toujours restée très bon enfant. Et Jane a eu la gentillesse de me confier l'exposition espagnole, dont la responsabilité lui avait été attribuée la dernière fois que nous avons été en compétition. Ça m'a réconcilié avec mon sort.

— Et que pensez-vous d'elle en tant que personne ? Vous avez une théorie sur le vol qui a eu lieu à l'hôtel particulier ?

— Ce que je pense de Jane ?

« A part le fait que c'est une petite conne soporifique, coincée, bourrée de fric, et qui croit tout savoir ? »

— Elle est intelligente, bosseuse, motivée. Pour le cambriolage, je ne sais vraiment pas quoi vous dire, en revanche. C'est plutôt votre champ d'expertise que le mien, vous ne pensez pas ?

— En effet, oui.

L'inspecteur était avachi sur l'étroite chaise de bureau, une cheville posée sur le genou opposé, et l'observait avec une curiosité amicale.

— Mais je n'ai pas encore une théorie bien arrêtée à ce stade, voilà pourquoi j'aime bien recueillir le point de vue des uns et des autres — surtout quand il s'agit de quelqu'un de plus compétent que moi dans le domaine où j'enquête. Voyez-vous, quand j'ai commencé à m'intéresser à

cette affaire, je penchais pour un certain scénario. Mais à présent que je me suis entretenu avec votre directrice et avec vous, j'ai fait un virage à cent quatre-vingts degrés et je m'oriente dans une direction tout à fait différente. Un renversement d'hypothèses, en quelque sorte.

Il consulta son carnet.

— Vous n'avez jamais eu l'occasion de vous rendre à l'hôtel particulier, vous dites ?

— Non. Mes relations avec Jane sont exclusivement professionnelles. Elle n'avait aucune raison de m'inviter.

— J'en conclus qu'aucune des empreintes que nous avons relevées sur la scène n'est susceptible de correspondre aux vôtres ?

De Sanges planta son regard dans le sien et ses yeux n'avaient plus rien d'amical, tout à coup. Ils étaient durs et froids.

Des yeux de flic.

Merde. Il avait touché un tas de choses, à Wolcott, et ne s'était pas donné la peine de mettre des gants. L'idée de s'équiper ne lui avait même pas traversé l'esprit, d'ailleurs, parce qu'il n'avait pas pensé une seconde que la police arriverait jusqu'à lui. L'espace d'un instant, il crut qu'il allait céder à la panique. Mais il se força à rester calme, réfléchi.

— Difficile de laisser des empreintes dans un lieu où l'on n'a jamais mis les pieds, en effet.

Gordon s'accorda mentalement une petite tape approbatrice dans le dos. Il avait réussi à répondre avec une désinvolture qu'il jugea magistrale. Le flic hocha la tête.

— Logique, oui. Donc, je suppose que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que je relève les vôtres afin de vous éliminer définitivement de ma liste des suspects ?

— J'y vois *plusieurs* inconvénients, au contraire. Pour commencer, rien ne justifie que j'y figure, sur votre liste de suspects. Et je suis pour le respect des droits civiques. Je crois également à la présomption d'innocence.

Le flic soutint son regard. Un peu trop longuement pour que l'expérience reste confortable. Puis il haussa une épaule indifférente et extirpa sa grande carcasse de la chaise.

— C'est un argument... Merci de m'avoir accordé quelques minutes de votre temps. Je vous recontacterai, annonça-t-il en déambulant hors du bureau.

Gordon le suivit des yeux puis se massa le front pour chasser la céphalée qui couvait sous ses arcades sourcilières. *Il avait eu chaud.* Une vraie partie de plaisir, cette petite conversation amicale avec la flicaille. Mais il s'en était très bien sorti. Et il n'avait aucune raison de s'inquiéter pour la suite. Il ne faisait probablement qu'imaginer que De Sanges le suspectait. Quelle raison aurait-il de le croire coupable ? Et même s'il avait des soupçons, il ne pouvait rien prouver du tout. Car il avait respecté la règle d'or du poker et s'était arrêté avant que les risques ne deviennent trop importants.

Il n'y avait donc aucune raison pour que son cœur cogne comme un marteau-pilon dans sa poitrine.

L'épreuve était derrière lui.

OceanofPDF.com

21

Mon Dieu, quelle journée. Tout a commencé avec la tempête, mais ce n'était qu'un petit début.

* * *

— Quel vent de dingue ! déclara Devlin en sortant de Wolcott avec sa sœur Hannah. Tu es folle d'être venue me chercher dans cette tourmente...

Il s'interrompit pour lui donner une petite tape amicale sur la tête.

— Mais j'apprécie le geste, en tout cas.

Le vent hurlant les aspirait comme une ventouse géante. Il plaça Hannah entre la porte et lui, le temps de la fermer à clé.

— Il doit souffler à plus de cent vingt kilomètres-heure, marmonna-t-il en remontant le col de son blouson. File-moi les clés, tiens. Il vaut mieux que je prenne le volant.

— Parce que toi homme grand et fort, et moi pauvre femme démunie sans défense.

Le son sarcastique de la voix de sa sœur se détacha sur le roulement furieux de la tempête, qui grondait comme un train de marchandises fonçant à grande vitesse. Mais elle ne lui tendit pas moins ses clés.

— Toi ? Tu es à peu près aussi privée de défense qu'un banc entier de barracudas, maugréa-t-il.

Ils progressaient, pliés en deux, en direction de la voiture de sa sœur, évitant les rameaux arrachés par le vent. Normalement, elle n'aurait pas dû comprendre un mot de ce qu'il disait, compte tenu du mugissement furieux des éléments. Mais soit elle avait l'acuité auditive d'une chouette effraie,

soit le vent avait créé une ligne directe qui avait porté ses paroles jusqu'à elle.

— C'est tout à fait ça ! hurla-t-elle.

Ils grimpèrent dans sa voiture en s'agrippant aux portières. Une fois qu'ils furent enfermés à l'intérieur, la pression des décibels chuta. Mais sa sœur, qui n'était pas du genre à laisser les sujets sensibles de côté, lui jeta un regard en coin tout en bouclant sa ceinture, et revint immédiatement sur sa réflexion précédente.

— C'est quand même moi qui ai pris le volant pour venir te chercher et te ramener chez toi sain et sauf, mon petit gars.

— Oui, tiens, comment ça se fait, d'ailleurs ? s'enquit-il avec un début de suspicion dans la voix. Et un samedi, en plus ! Cela ne te ressemble pas, de sacrifier une journée de congé et — bien pire encore — de laisser le vent ravager ta coiffure, rien que pour m'éviter un petit trajet à pied. Sachant que j'habite à deux pas d'ici et que tu viens de l'autre bout de la ville.

— Comment ça, le vent a ravagé ma coiffure ?

Avec un claquement de langue irrité, Hannah abaissa le pare-soleil pour s'examiner dans le petit miroir.

— Mmm... C'est la cata, en effet. J'ai passé une heure à me faire un brushing pour me donner un look artistiquement décoiffé. C'est à se demander pourquoi le vrai décoiffage par le vent produit des résultats aussi regrettables.

Elle sortit une brosse de son sac et entreprit de réparer les dégâts.

— Tu n'as pas vraiment répondu à ma question, observa-t-il en passant une vitesse.

Elle haussa les épaules.

— Tu n'as pas de voiture et il fait un temps de brute. Je ne voulais pas que le vent t'emporte et que tu te retrouves dans le détroit.

— Jolie réponse, Hannah. Et plausible, peut-être, mais seulement sur papier. Dans la vraie vie, je sais que tu sais que je suis parfaitement capable d'affronter les éléments si les conditions le permettent, ou de rester dans l'hôtel particulier à attendre si les choses s'enveniment. Alors, c'est quoi, la vraie raison ?

Elle referma le pare-soleil d'un geste sec et se tourna vers lui.

— Bon, d'accord. Je veux savoir quand tu as l'intention de revenir chez toi pour de bon.

Il tourna la tête pour la regarder et la fixa jusqu'au moment où la voiture fit une embardée. Il lutta contre le vent pour ramener le véhicule sur sa voie puis, reportant son attention sur la route, laissa éclater son incrédulité.

— Tu as fait tout ce trajet, par le temps le plus pourri de la décennie, juste pour me poser cette question ?

— Pour avoir une occasion de te parler sans que le reste de la famille gravite autour de nous.

Elle le laissa se concentrer sur sa conduite tant que l'avenue Queen Anne descendait en pente raide, mais, dès qu'ils furent de nouveau en terrain plat, elle revint à la charge.

— Reviens à la maison, Dev. Sérieusement.

Voyant le feu passer au vert — ce qui était déjà un exploit en soi, vu que le mât était quasiment à l'horizontale —, il ouvrit la bouche pour répondre. Mais elle avait dû lire dans ses pensées, car elle réussit à parler avant lui :

— Et ne me dis pas que tu es *déjà* à la maison. Tu sais très bien de quoi je veux parler.

Elle soupira, puis précisa d'un ton plus raisonnable :

— Ta vie, tes attaches sont ici, Dev. Tu as l'air plus heureux, ces jours-ci, que tu ne l'étais au cours des années écoulées.

— Et sur quels critères te bases-tu pour juger de mon état de bonheur ? On ne se voit que de façon épisodique.

— Justement. C'est bien pour ça que je te demande de revenir t'établir ici.

Il secoua la tête.

— Ecoute, ça me touche que tu milites en faveur de mon retour dans le fief Kavanagh. Sérieusement. Mais Bren va reprendre le travail à plein temps et, tôt ou tard, je retournerai en Europe.

— Mais pourquoi ? Tu aimes à ce point errer de port en port en traînant ton sac de marin ?

Pas tant que cela, non. En vérité, ses périples en Méditerranée, loin de ceux qu'il aimait, avaient perdu de leur charme, ces deux dernières années.

Il redressa la tête en sursaut. D'où sortait cette pensée hérétique, qui lui avait traversé l'esprit tel un météorite ? Bénissant l'absence de circulation, il conduisit la voiture d'Hannah à la manière d'un missile balistique dans les rues désertes.

Son existence nomade de marin, c'était sa liberté à lui. Il l'avait choisie, cette vie-là, pour le meilleur et pour le pire. Bon, d'accord, de temps en

temps, la lassitude s'installait, ses horizons lui paraissaient plats et le ciel incertain. Il lui arrivait même d'avoir des accès de mal du pays, à l'occasion. Mais rien de bien méchant. Un petit coup de blues, ici et là, faisait partie du cours normal des choses.

Sauf que les paroles de sa sœur apportaient soudain à ses moments d'insatisfaction un éclairage différent. Et le fait qu'elle ait réussi à semer le doute dans son esprit le mettait méchamment à cran.

Il se gara en double file devant son immeuble, et une rafale de vent particulièrement féroce secoua la voiture.

— Laisse tomber, Hannah, O.K. ? Tu le sais, que je ne peux pas supporter les comportements fusionnels, dans cette famille. On est tout le temps les uns sur les autres, et j'ai l'impression de tourner en rond dans un bocal à poissons !

Sa sœur leva les yeux au plafond.

— Tu n'en as pas marre de tenir le même discours depuis plus de dix ans, Dev ? Ouvre les yeux, bon sang ! Tu as quel âge ? Dix-neuf ans, encore et toujours ? Ce n'est pas la famille en soi qui pose problème, c'est ce que toi, tu en fais !

Il laissa éclater son ironie.

— Oh ! la belle formule ! Merci, cher docteur, de m'avoir montré le droit chemin. Eurêka, je vois clair, enfin. Cette fois, j'ai les atouts en main pour remettre ma vie sur les rails.

Il dut lutter contre le vent pour parvenir à ouvrir sa portière. Une fois dehors, il prit une profonde inspiration et relâcha l'air lentement. Puis il se pencha à l'intérieur de la voiture pendant qu'Hannah se tortillait pour passer du côté conducteur, récupérant la place qu'il avait laissée encore chaude.

— Tu veux attendre ici, le temps que la tempête se calme ?

Elle lui jeta un regard renfrogné.

— Non.

— Arrête de faire la tête. Nous ne tomberons jamais d'accord sur ce sujet. Ce n'est pas bien méchant.

— Si seulement tu n'avais pas la caboche aussi dure...

Il se contenta de sourire.

Mais elle ajouta alors d'un ton plus grave :

— Tu brises le cœur de maman, tu sais.

Son sourire s'effaça, et il s'écarta en sursaut de la voiture.

— Bravo, Hannah ! Super, ton argument-choc. Très chouette.

La culpabilité grouillait sous sa peau comme une armée d'insectes. Mais il refusait de donner la satisfaction à sa sœur de lui montrer qu'elle avait visé dans le mille. Il était furieux contre elle qu'elle soit venue le chercher pour lui infliger cette discussion. Mais il tapota le toit de la voiture d'un geste débonnaire et recula d'un pas.

— Sois prudente sur le trajet, sœurette. C'est une belle garce, cette tempête.

* * *

Ava attrapa les extrémités de l'écharpe en laine qu'elle venait de dérouler de son cou, et arpenta nerveusement l'entrée de long en large.

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je reparte tout de suite, Jane. Conduire sur le pont flottant au-dessus du lac Washington m'a coupé les jambes. C'était horrible, je t'assure, j'ai vraiment cru que les vagues allaient tout emporter... Et après ça, j'ai fait n'importe quoi. En arrivant à l'intersection sur la I-90, j'étais à peine plus éloignée de chez moi que d'ici. Et je me demande encore pourquoi il m'a pris l'idée de partir vers le nord au lieu de bifurquer au sud.

Elle s'interrompit net.

— Mais je viens déjà de t'expliquer mon périple en entrant. Super. Voilà que je radote, maintenant.

Jane lui prit son écharpe des mains.

— Evidemment que tu te répètes ! C'est normal, quand on a été secouée par un spectacle d'apocalypse. Allez, assieds-toi, au lieu de t'agiter. Je vais nous préparer une infusion.

Ava prit place sur un tabouret de bar et la regarda fouiller dans ses placards de cuisine. Elle fronça soudain les sourcils.

— Hé, mais tu as de la *tisane* chez toi, au fait ? C'est nouveau, ça !

— Tu te souviens de Joyce Hammermaster, qui travaille dans les bureaux de la maison mère de Starbucks, à SoDo ? Elle m'en a offert deux boîtes alors que j'assistais à je ne sais quelle réunion chez elle.

Restait juste à remettre la main sur ces fichus sachets.

— Ah, voilà ! Je savais que je les avais fourrés quelque part. Alors, tu as le choix : tisane Energie ou tisane Sérénité ?

Elle examina le visage pâlot d'Ava et trancha.

— Bon, d'accord : Sérénité.

— Je crois, oui.

Elles prirent chacune leur mug et s'installèrent dans le living, face à la vue, pour siroter leur infusion et faire un sort à la réserve de chocolat que Jane gardait en stock pour les situations d'urgence. Malgré le fracas furieux du vent dehors — ou peut-être à cause de lui —, elle éprouvait un sentiment agréable de protection, de chaleur, de sécurité.

Jusqu'au moment où Ava posa la question qui fit s'envoler sa quiétude en fumée.

— Alors ? Dev t'a reparlé de sa proposition de t'emmener avec lui en Europe ?

Jane se raidit. Si seulement, mais si *seulement* elle avait tenu sa langue !

— Non. Cela fait trois jours maintenant qu'il n'aborde plus du tout le sujet.

— Mmm...

Son amie cala son menton dans sa paume, et se tapota la tempe avec un index manucuré à la perfection. Elle fixait sur elle un regard pénétrant, façon psychanalyste — qui jurait un peu avec son physique tout en courbes et en rondeurs de déesse.

— Et tu vis ça comment, Jane ?

— Bien, très bien. Je ne vois pas pourquoi ça me poserait problème. On était partis sur un contrat à court terme, lui et moi, de toute façon.

Ava se contenta de hausser un sourcil et d'attendre la suite en silence.

— *Quoi ?* Qu'as-tu à me regarder comme ça ? Puisque je te dis que ça ne me dérange pas ! Je suis soulagée, au contraire.

Jane soupira. Bon, d'accord... Elle protestait un peu trop vigoureusement pour être crédible. Et pourtant, elle ne put s'empêcher d'insister :

— Je t'assure, Ava.

— Sur une échelle de un à dix au bobaromètre, je t'accorde un treize, Jane Kaplinski.

— Oh, ça va !

Rentrant la tête dans les épaules, Jane se recroquevilla sur son infusion.

— J'ai *envie* de me sentir soulagée, O.K. ? Mais la plupart du temps, je suis bouffée par la paranoïa. Ou enfin... Je ne sais pas trop comment appeler ça. Mais comment faut-il comprendre son changement d'attitude ? Pendant des jours et des jours, il me harcèle pour que je parte avec lui en Europe. Et puis, tout à coup, plus rien. Bon... En même temps, je me dis

que c'est mieux comme ça, puisque j'avais posé au départ que je ne voulais surtout pas de relation durable.

— Et pourtant ?...

— Et pourtant, je me pose dix questions à la seconde : est-ce que je ne suis plus assez bien pour lui ? Est-ce qu'il s'ennuie avec moi ? Me trouve-t-il trop coincée, trop intello, trop ci ou trop ça...

Elle soupira.

— Ou peut-être qu'il s'est lassé de faire l'amour avec moi, tout simplement.

Ava leva les yeux au ciel.

— Oui, c'est ça, bien sûr. A supposer qu'il existe un mec quelque part capable de se lasser du sexe, je crois pouvoir te garantir que Dev n'est pas cette exception-là. J'ai vu la façon dont il te regarde.

« Et comment me regarde-t-il ? » fut-elle aussitôt tentée de demander, telle une ado suspendue aux lèvres de ses copines pour savoir si un tel lui avait jeté un vague coup d'œil à la fin du cours de maths.

— La façon dont il me regarde ? Comme s'il voyait Aphrodite en personne, je suis sûre.

Ava se contenta d'attendre et obtint le résultat voulu.

— Bon, d'accord, je mords à l'hameçon. Quel type de regard pose-t-il sur moi, selon toi ?

— Comme s'il était le requin et toi l'appât, ma chérie.

— Ah, comme c'est poétique !

Jane se prit la tête entre les mains.

— Tu n'aurais pas pu dire : « comme le cheik regarde la vierge » ? L'appât, franchement, ça craint ! J'ai des visions de ver de terre ou de bouts de viande avariée.

— Oh ! voilà que tu nous la joues Calimero. Je pense qu'il est grand temps que je poursuive ma route. Je te laisse donc te vautrer dans ton auto-apitoiement.

Ava se leva, rassembla leurs tasses et leurs soucoupes et porta le tout dans la cuisine. Puis elle alla chercher son manteau et son écharpe dans le placard de l'entrée.

Une fois emmitouflée, son amie l'enveloppa dans une de ses étreintes généreuses.

— Merci pour l'infusion et pour ta compagnie, Jane. J'ai vraiment apprécié cette halte au cœur de la tempête.

Jane tourna les yeux vers la fenêtre, où on voyait le vent soulever des vagues dans le détroit. Alors qu'on n'était qu'en début d'après-midi, une nuit surnaturelle semblait sur le point de se refermer sur la ville.

— J'aimerais autant que tu restes ici jusqu'à demain matin, Ava. Conduire par ce temps est risqué. La radio dit que le vent souffle à je ne sais combien de kilomètres à l'heure.

— J'ai bien cru qu'il atteignait les deux cents. J'ai déjà vu des vidéos de tempête sur le lac Washington, avec des vagues énormes passant par-dessus le pont. Mais je ne l'avais encore jamais vécu moi-même. Et je peux t'assurer que je ne suis pas tentée de renouveler l'expérience.

— Alors, pourquoi prendre le risque de te remettre au volant ? Je sais que tu ne vas pas retraverser le lac, mais il faudra bien que tu reprennes le pont de Seattle ouest.

— Je contournerai par le bas.

— Tu sais qu'ils ont mis tous les ferries à l'arrêt. Même la station de ferry est fermée, à Colman Dock, ce qui n'arrive jamais. Reste ici, Av.

— Merci de me le proposer. Mais je préfère être chez moi.

Les lumières clignotèrent, faiblirent, puis se rallumèrent. Jane secoua la tête en regardant son amie.

— Il va faire noir comme dans un four, là-bas, sur la plage, si l'électricité tombe en panne.

— Il n'y a pas que dans le centre où le réseau électrique est enterré, chère amie. Ne t'inquiète pas pour moi, ça va aller.

— Promets-moi au moins de m'appeler dès que tu seras arrivée chez toi. Tu as des nouvelles de Poppy ?

— Je l'ai eue au téléphone tout à l'heure. Elle avait fait un saut chez ses parents pour s'assurer que tout allait bien, et ils l'ont persuadée de passer la nuit là-bas.

— Si seulement j'avais réussi à être aussi persuasive avec toi, murmura Jane tristement.

— Je serai prudente, je te le promets. Et je t'appelle sitôt arrivée.

— Tu as intérêt !

Elle raccompagna Ava jusqu'à la porte, puis fit une rapide vaisselle et passa une éponge sur la table basse. Quelques minutes plus tard, un ordre impeccable régnait de nouveau dans l'appartement. Elle alluma la télé et l'éteignit au bout d'un quart d'heure, lasse de n'entendre que des reportages sur la tempête ; elle ouvrit alors un roman, tenta de lire, mais renonça après

avoir relu trois fois de suite le même passage. De guerre lasse, elle remit en ordre des affaires qui n'avaient nul besoin d'être ordonnées. Maudissant sa maniaquerie ménagère, qui la privait d'un précieux dérivatif, elle arpenta son appartement comme un animal en cage.

Ava téléphona comme promis, mais l'apaisement de Jane fut de courte durée. Elle sortit sur son minuscule solarium pour regarder bouillonner les eaux de la baie d'Elliot et du détroit de Puget. L'agitation des flots lui offrait une image en miroir de son exaspération intérieure.

Car ce n'était pas seulement l'inquiétude pour Ava qui l'avait plongée dans cet état de nervosité et d'impatience. *Pourquoi* Devlin avait-il cessé de faire campagne pour qu'elle parte en Europe avec lui ?

Dans un sursaut de fierté, elle releva la tête. Si elle voulait une réponse claire à cette question, il n'existait pas trente-six moyens de l'obtenir, n'est-ce pas ? Et tant pis si le vent soufflait comme un possédé. Elle tressa ses cheveux pour limiter les dégâts, attrapa son manteau et son sac, descendit au sous-sol récupérer sa voiture, et sortit au milieu des éléments déchaînés. A chaque bourrasque furieuse, elle se demandait quelle mouche l'avait piquée de se lancer dans cette sombre aventure.

C'était de la folie furieuse d'être sortie dans cette ambiance d'apocalypse, alors qu'elle n'était même pas certaine de trouver Dev chez lui. Il lui avait dit qu'il comptait passer la matinée à Wolcott pour avancer ses travaux, et rien ne prouvait qu'il n'y soit pas encore. Une fois lancé dans une tâche, Dev avait autant de mal qu'elle à s'arrêter.

D'un autre côté, il habitait à deux pas. En règle générale, elle se rendait toujours chez lui à pied. Et à présent qu'elle était à mi-chemin, de toute façon, ce serait stupide de faire demi-tour.

Trouver un endroit pour se garer fut plus fastidieux qu'elle ne l'avait escompté. Tous les habitants de Seattle pourvus d'un minimum de jugeote étaient rentrés se calfeutrer dans leurs foyers, et les places de stationnement avaient été prises d'assaut. Lorsqu'elle réussit enfin à caser sa voiture dans un espace minuscule, le long du parc Regrade, son humeur avait évolué du mauvais au massacrant. Le square grouillait normalement de chiens courant en liberté, vu que c'était un des seuls endroits de la ville où ils étaient autorisés à se promener sans laisse. Mais, aujourd'hui, Seattle était une ville morte.

En sortant de voiture, Jane prit la réelle mesure de la puissance mugissante du vent. Elle chancela, comme si elle avait été attaquée

physiquement par une main géante invisible. Observer la tempête en sécurité chez elle était une chose. Mais se trouver au cœur des éléments, seule, à pied, dans la rue déserte...

— Il faut vraiment ne rien avoir dans la tête, marmonna-t-elle tout haut, le souffle coupé par les rafales hurlantes.

Mais il était trop tard pour revenir en arrière. Rassemblant son courage, elle se plia en deux pour offrir moins de prise aux bourraques furieuses, et parcourut non sans mal à pied les deux pâtés de maisons jusqu'à l'immeuble où vivait Dev.

C'était un bâtiment en brique déjà ancien, sans service de gardiennage à l'entrée. Elle poussa donc la porte sans voir âme qui vive, et gravit les escaliers jusqu'au dernier étage.

— Je te préviens que tu as intérêt à être chez toi, mon pote, maugréa-t-elle en frappant à sa porte.

Elle était remontée à bloc et dans un état émotionnel explosif. Les forces qui bouillonnaient en elle réclamaient un exutoire. N'entendant aucune réaction, elle martela le battant de ses poings.

— Hé, ho, du calme ! Ça vient ! s'éleva la voix excédée de Dev, de l'autre côté de la porte.

Déconcertée, Jane en oublia un instant sa propre colère. Elle s'était attendue à tout, sauf à le trouver encore plus irrité qu'elle, si tant est que la chose fût concevable.

Le battant s'ouvrit à la volée et Dev la découvrit sur le seuil. Pendant une brève seconde, ses yeux s'illuminèrent de plaisir. Puis il fronça les sourcils.

— Mais qu'est-ce que tu fous dehors par un temps pareil ? Tu es cinglée ou quoi ?

Il lui attrapa le bras et la tira sans ménagement à l'intérieur.

— Entre.

L'esprit de Jane s'échauffa lorsqu'il referma violemment la porte dans son dos. Elle n'attendait que cette excuse pour laisser éclater sa mauvaise humeur.

— Tu as fini de me brutaliser comme ça ? protesta-t-elle en se tortillant pour libérer son poignet.

— Désolé, dit-il, sans manifester l'ombre d'un remords. Mais je suis de très mauvais poil. On dirait que vous vous êtes toutes donné le mot, vous,

les nanas, pour braver stupidement les éléments au lieu de rester chez vous... Mais bon. Entre, puisque tu es là.

Avec un haussement d'épaules, il se détourna sur ses pieds nus et se dirigea vers le living.

Se sentant blanchir, Jane balbutia.

— Tu n'es pas seul chez toi ? Il y a une autre femme ?

L'idée ne lui avait même pas traversé l'esprit. Rien d'étonnant, s'il l'accueillait comme un chien dans un jeu de quilles.

Dev se retourna pour lui jeter un regard en coin.

— Hannah a fait le long trajet de chez elle rien que pour venir me chercher à Wolcott et me raccompagner ici. Mais elle est repartie tout de suite. D'ailleurs, j'ai découvert que ce n'était pas par souci pour ma sécurité qu'elle s'était déplacée, mais pour me demander quand je comptais rentrer chez moi.

Jane émit un discret soupir de soulagement. *C'était donc elle, l'autre « nana », pas une nouvelle petite amie...* Une bouffée d'euphorie monta comme des bulles de champagne dans ses veines. Puis elle fronça les sourcils.

— Mais tu *es* chez toi, non ?

Il eut un geste exaspéré de la main, comme pour dire « exactement ! »

— Oui, je sais. De façon définitive, voulait-elle dire.

Dev eut un petit mouvement d'épaules qui semblait vouloir indiquer que le sujet était sans importance. Mais son regard restait orageux.

— J'imagine que c'est parce que Finn et elle ont toujours été proches de moi, dans la fratrie. Mais Hannah a la pénible habitude de considérer qu'elle sait mieux que moi ce qui est bon ou non pour ma personne.

Il fit un effort presque visible pour chasser sa mauvaise humeur.

— Mais assez parlé de ma sœur. Explique-moi ce que tu fais dans les rues par ce temps de sauvagerie.

Une partie avisée d'elle-même — celle qui savait ménager les susceptibilités des vieux conservateurs égocentriques et des dignitaires étrangers qui ne songeaient qu'à donner une bonne image de leurs musées nationaux —, cette part raisonnable et sensée de sa personne, donc, lui enjoignit de mettre ses préoccupations de côté pour le moment, et d'attendre que Devlin se soit calmé.

Mais, alors qu'elle aurait dû tenir sa langue, quitte à la mordre jusqu'au sang, elle posa LA question qu'elle n'aurait pas dû poser.

— Pourquoi as-tu cessé de me demander de partir en Europe avec toi, Dev ?

Il papillonna des yeux.

— Hein ?

— Tu as changé d'avis ? Tu ne souhaites plus que je vienne ?

— Je n'ai pas changé d'avis, non.

Il se rapprocha, plia les genoux pour amener ses yeux à la hauteur des siens. Le plaisir atténua la colère dans son regard et il lui caressa doucement les bras, sur son manteau.

— Je voulais te laisser un peu d'air pour que tu puisses prendre ta décision sans te sentir sous pression. Tu as décidé d'être du voyage, alors ?

Ce fut le moment précis où elle comprit qu'elle aurait dû réfléchir d'abord, au lieu de se précipiter chez lui bille en tête.

— Euh... non, bredouilla-t-elle. Enfin... je veux dire... je ne sais pas encore.

Elle était venue chez lui chercher une réponse. Mais elle n'avait pas songé un instant que Dev en exigerait une autre en retour. Le regard de nouveau coupant, il se rejeta en arrière.

— On peut savoir à quel jeu tu joues ? Soit c'est oui, soit c'est non, Jane. Tu es juste venue ici pour achever de me faire tourner en bourrique, c'est ça ?

Jane était dans son tort et elle le savait. Elle agit donc comme toute femme sensée l'aurait fait à sa place et passa à l'offensive.

— Ne prends pas ce ton avec moi, s'il te plaît. Je suis venue ici pour une raison bien précise, Dev : j'avais besoin de comprendre pourquoi tu avais abruptement cessé de me demander de partir avec toi. C'est tout. Alors inutile de me tomber dessus à bras raccourcis, sous prétexte que je n'ai pas encore pris ma décision. Tu m'as harcelée des jours d'affilée, insistant pour que je renonce à tout ce que j'avais construit ici et que je m'envole vers des destinations inconnues avec toi. Et tout à coup... pffft... plus rien, pas un mot sur le sujet ! Avoue qu'il y a de quoi se sentir déstabilisée, non ?

Vitupérant debout, face à lui, elle s'aperçut qu'elle ressentait une exaltation sourde qui montait dangereusement. La vérité la frappa de front, avec la force de l'évidence : elle avait du plaisir à hurler, s'enivrait de lui faire une scène. Elle qui se voyait si calme, si mesurée, si flegmatique — tellement à l'abri de toute forme d'explosion émotionnelle... La main

glacée de l'angoisse se resserra sur sa poitrine et elle fit machine arrière toute.

— Oh ! bon sang...

Sous le choc, elle recula en direction de la porte.

— Je savais que ça ne pouvait pas marcher entre nous, Dev. C'était idiot de penser qu'il y aurait moyen de contourner les obstacles. Autant regarder les choses en face et tout arrêter dès maintenant.

Il fit un pas vers elle puis s'arrêta net, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— C'est tout ce que tu as à proposer : on laisse carrément tomber et basta ?

— Je préfère appeler ça : prendre une décision rationnelle, motivée par des éléments concrets.

La colère était montée au visage de Dev et son regard lançait des éclairs. Mais il s'exprima d'une voix parfaitement mesurée.

— Très bien. Si à la moindre dispute, tu ne vois pas d'autre solution que de tout foutre en l'air pour te replier sur ta petite vie bien réglée, allons-y, Jane, rompons. Je ne suis pas d'humeur, là, à essayer de m'expliquer avec une femme trop dégonflée pour oser faire le moindre pas hors de sa petite zone de confort. Et pourquoi ? A cause de la crainte idiote qu'à la moindre montée d'émotion, elle puisse soudain se mettre à ressembler à papa et maman !

Elle sentit monter une vague puissante de nausée, comme s'il lui avait envoyé un coup dans l'estomac. Ses accusations étaient tellement injustes !

Et s'il avait raison, pourtant ? murmura une petite voix dans sa tête.

Non ! Car il ne faisait pas preuve d'un plus grand courage que le sien, en l'occurrence. Le cœur battant à tout rompre, le ventre noué, elle soutint son regard.

Et lança un tir de réplique.

— Au moins, je reconnais que je trimballe des casseroles. Alors que toi, tu continues allègrement à te mentir à toi-même, Devlin Kavanagh. Alors va ! Retourne vite te planquer en Méditerranée, dès que Bren sera rétabli. Tu pourras continuer tranquillement à naviguer dans le déni de tes petites lâchetés. C'est tellement plus simple, de te réfugier dans un monde construit de toutes pièces où ta famille apparaît comme la grande coupable, pour avoir commis la faute irréparable de tenir à toi !

Dans le coin de son esprit où elle restait encore lucide, Jane était désolée de s'entendre l'attaquer aussi frontalement. Comment les choses avaient-elles pu dégénérer si vite entre eux ?

Elle ouvrit la bouche pour dire — elle ne savait pas vraiment quoi. Quelque chose de conciliant, en tout cas, qui désamorcerait la tension. Elle avait abordé le problème avec beaucoup de maladresse. Et cela parce qu'elle avait peur — une peur bleue de ce qui se passerait si elle osait admettre qu'elle voulait faire un bout de chemin avec lui dans la vie.

Mais avant qu'elle puisse prononcer les mots réparateurs qui mettraient fin au bruit et à la fureur, il croisa les bras sur sa poitrine et la toisa d'un œil indifférent.

— En partant, tu feras attention à ne pas te prendre la porte dans le dos, Jane.

Et voilà.

C'était donc déjà trop tard.

Pendant une seconde, elle resta immobile à le regarder, en proie à une douleur qui irradiait du plus profond de son être. Puis elle fit ce qu'elle avait fait toute sa vie : elle se ressaisit, afficha un masque serein, et tenta de faire bonne figure.

Bon... Eh bien, tant pis. Et peut-être tant mieux, vu que de sauvages remontées de passion, qui lui rappelaient terriblement ses parents, menaçaient de faire surface pour tout détruire et dévorer sur leur passage. En fait, elle voulait *forcer* Dev à l'aimer, comprit-elle avec une impression de choc qui la frappa net dans la région du cœur.

Oh ! mon Dieu... *L'aimer !*

Serrant les lèvres pour contenir les paroles qu'il ne voudrait surtout pas entendre et qu'elle détesterait prononcer, elle se détourna et se dirigea vers la porte. Consciente dans toutes les fibres de son être qu'il ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste pour arrêter le désastre.

Il m'est déjà arrivé de passer des journées pourries, mais j'étais loin de me douter qu'on pouvait atteindre un tel degré de souffrance psychique. Quant à la peur... J'ai vraiment cru que ma dernière heure était arrivée.

* * *

Elle ne pouvait pas rentrer chez elle : c'était la seule pensée à peu près claire qui surnageait encore dans la tête de Jane. Luttant contre les éléments, elle réussit à regagner sa voiture, s'assit au volant et resta un long moment dans un état second à regarder droit devant elle, sans rien voir de la rue déserte balayée par le vent. Si elle retournait dans son appartement, elle tournerait en rond jusqu'à devenir folle, seule avec elle-même, ses pensées et l'absence de Devlin.

Poppy et ses parents l'accueilleraient à bras ouverts, si elle décidait d'aller épancher son chagrin chez les Calloway. Elle avait également la possibilité de rouler jusqu'à Ava, à Alki Beach. Mais elle avait la gorge tellement nouée qu'elle était incapable de prononcer un mot sans pleurer. Son cœur était resserré sur lui-même, comme une boule hérissée de milliers d'épines de souffrance. Et ses émotions restaient trop confuses pour qu'elle puisse s'en ouvrir et les soumettre à discussion.

Travailler, en revanche, était une possibilité. Jane émit un petit rire ténu. Le travail, oui. Même si sa brève histoire d'amour avait lamentablement capoté, il lui restait son identité sociale. Comme d'habitude, d'ailleurs. Enfant, déjà, elle avait trouvé refuge dans l'étude lorsque le reste devenait invivable. La crise de cet après-midi n'avait fait que précipiter, au

demeurant, un dénouement inévitable. Car elle n'aurait jamais quitté Seattle pour suivre Devlin en Europe.

Pour partir avec lui, il aurait fallu renoncer à sa carrière, à ses aspirations. Autrement dit, réduire à néant tout le chemin qu'elle avait déjà parcouru. Et sans son travail, qui était-elle ?

Personne. Absolument personne.

Jane se mordit la lèvre. Même pour une femme aux prises avec un cœur fracassé, il serait pathétique de se complaire dans le lamento. Pathétique et contraire à ses convictions les mieux ancrées. Ce serait tout de même un comble qu'une passion contrariée la fasse plonger dans de tels abîmes de pitié de soi. *Arrête de geindre !* se morigéna-t-elle sévèrement en se redressant sur son siège. *Tu as la chance d'avoir un travail que tu aimes. Et c'est un immense privilège. Alors, secoue-toi, et cours t'immerger dans une activité sur laquelle tu gardes un minimum de contrôle. Arrange-toi pour faire de cette expo un chef-d'œuvre. Allez, ouste !*

Jane démarra et prit la direction de l'hôtel particulier.

* * *

Mais qu'est-ce qui s'est passé, nom de nom ? Pour la troisième fois, Dev cessa d'arpenter l'entrée de son appartement. Et se passa la main dans les cheveux en fixant le battant clos d'un œil hagard. Comment en étaient-ils arrivés là ?

Il avait jeté Jane dehors en pleine tempête.

Ses épaules se crispèrent, et il fronça les sourcils de plus belle. Parce qu'elle l'avait bien cherché, bon sang ! En arrivant, elle lui avait fait miroiter un espoir, puis l'avait douché illico. Et s'était-elle contentée de tourner les talons en le laissant à terre et le cœur ensanglanté ? Non ! Elle l'avait achevé en lui cassant du sucre sur le dos au sujet de sa famille. Le tout assaisonné d'un insupportable jargon psy.

Ne dévie pas du sujet, mon pote, lui fit remarquer sa conscience. *Tu as jeté Jane dehors.*

EN PLEINE TEMPETE !

Les extrémités de ses doigts s'engourdirent, un symptôme heureusement temporaire qui se manifestait depuis l'enfance chaque fois qu'il commettait un acte dont il n'avait pas lieu d'être fier. Croisant les bras sur la poitrine, il plaça les mains sous ses aisselles. Même s'il y avait eu des

paroles regrettables de part et d'autre — et il ne s'était pas privé d'enfoncer Jane en critiquant *sa* famille —, la façon dont il s'était comporté avec elle ne lui ressemblait pas. Cette forme de brutalité lui était même résolument étrangère.

Il n'avait jamais eu le caractère emporté que l'on attribuait aux Irlandais. En temps normal, il lui fallait une bonne dose de provocation avant d'atteindre le stade critique. Mais une fois que ça éclatait, il lui fallait un moment pour se calmer. Et entre sa sœur et Jane, il avait été doublement provoqué.

Mais tout de même... Ce n'était pas ainsi qu'on lui avait appris à se comporter avec une femme. Si, par malheur, son père avait vent de cet exploit, il l'enverrait « réfléchir » quelques heures dans la cabane de jardin. Même à trente ans.

Dev émit une sourde exclamation d'autodérision. Qui espérait-il tromper, au juste ? Le problème ne touchait pas son comportement avec *les* femmes, mais avec *une* femme en particulier. La scène improbable qui venait d'avoir lieu l'avait opposé à Jane — *sa* Jane, qui l'avait retourné sens dessus dessous depuis l'instant où ils s'étaient rencontrés. Qui le rendait fou de désir. Le faisait rire. Le mettait en hargne.

L'avait rendu amoureux.

Un grand silence se fit soudain en lui. Il venait de toucher au cœur du problème, non ? La discrète Jane Kaplinski avait su faire de lui un *homme amoureux*.

Un coup sec frappé à la porte le fit se retourner en sursaut. Une vague de soulagement déferla sur lui, balayant d'un coup le poids d'angoisse qui lui pesait sur les épaules. Il ouvrit en grand.

— Ah, j'aime mieux ça ! Tu es revenue à la raison !

— J'ignorais que je l'avais perdue, riposta Finn en entrant sans attendre d'y avoir été invité.

En proie à un violent sentiment de frustration, Dev referma la porte d'un coup de pied.

— Ho ! On peut savoir ce qui se passe ? C'est le jour du défilé de la fratrie Kavanagh ? Qu'est-ce que tu viens foutre ici, toi aussi ?

Finn lui jeta un regard par-dessus son épaule lorsqu'il le rejoignit à grands pas dans le living.

— *Bonjour*, Dev, comment vas-tu ? Tu ne t'attendais pas à ma visite, de toute évidence. Mais je suis heureux de te voir aussi transporté de joie à la

perspective de passer un moment en ma compagnie. Il est vrai que les gens m'adorent. D'habitude, ce sont surtout les femmes qui réagissent ainsi, mais...

Dev frappa l'épaule de son frère du plat de la main.

— Arrête tes conneries, Finn.

Son frère soupira.

— Dis donc, tu es un véritable rayon de soleil, toi, aujourd'hui. La tempête à côté, c'est du gâteau.

Finn se laissa tomber sur le divan et scruta ses traits d'un œil perplexe.

— Tu m'avais dit que tu irais bosser à Wolcott ce matin, alors je m'y suis arrêté pour voir si tu voulais que je te raccompagne en voiture... Mais quand je suis arrivé là-bas, j'ai vu que tout le quartier était privé d'électricité. J'en ai déduit que tu avais dû repartir, et je suis passé là pour voir si tu étais rentré.

Avec le souvenir d'Hannah encore tout frais à la mémoire, Dev considéra son frère d'un œil noir de suspicion.

— Parlons clair : tu as quitté le confort de ton foyer pour venir te porter à mon secours en pleine tempête et m'offrir tes services de chauffeur bénévole. Quelle est la motivation, à la base ? La grande bonté de ton âme ?

Le ton de Finn trahit un début d'irritation.

— J'avais un rencard hier avec une nana qui vit dans le quartier Queen Anne, sur le versant est de la colline. Alors, comme j'étais dans le secteur...

— Tu n'es pas venu en mission commandée pour me convaincre qu'il faut que je renonce à l'Europe ? l'interrompit-il dans un sursaut de méfiance.

Sombrerait-il dans la parano ? Il avait affaire à son frère Finn qui, à la différence de leur sœur, ne s'était jamais mêlé de ses décisions. Dev commençait à subodorer qu'il était en train de se couvrir de ridicule. Mais il ne put s'empêcher d'insister.

— Tu n'es pas mandaté pour me persuader qu'il faut que je revienne ici pour de bon ?

Finn se leva.

— Hé, ho, Dev, tu pourrais arrêter de m'agresser, deux minutes ? Vu ton humeur, j'aime autant que tu restes là-bas, à convoyer tes bateaux. C'est quoi, ce trip hargneux ?

Le visage de Finn s'éclaira brusquement et il hocha la tête d'un air sagace.

— Ah, je vois... Tu t'es pris la tête avec Jane-aux-belles-jambes.

— Et pas qu'à moitié.

Finn le considéra avec une méfiance toute masculine, à l'idée de tomber dans une conversation qui pourrait porter sur de l'*émotionnel*.

— Je suppose que tu n'as pas envie d'en parler ?

— Surtout pas, non. Mais je peux te dire que j'ai été très cool, très courtois. Je lui ai dit de faire attention de ne pas se ramasser la porte dans le dos en dégageant de chez moi.

Finn fixa sur lui un regard stupéfait.

— Non, sérieux ? Tu l'as jetée dehors ? En pleine tempête ?

Dev porta la main à sa nuque et enfonça les doigts dans ses muscles raidis par la tension.

— Oui. Et je vais être obligé de te mettre dehors aussi, car je vais essayer de la retrouver.

Son frère hocha la tête.

— Sage décision. Cours te faire pardonner.

— Je ne suis pas sûr qu'il y ait encore un pardon possible, Fineas. Mais je peux au moins m'assurer qu'elle est bien rentrée. Et peut-être essayer de relancer la conversation. Sans laisser ma sale humeur prendre le dessus.

— C'est rare que tu pètes les plombs. J'aurais aimé être une mouche sur un mur pour voir ce qui t'a mis dans cet état.

Dev se contenta de secouer la tête sans fournir de détails.

— Tu veux que je te conduise chez elle en voiture ?

Dev hésita. Pas évident de rappliquer avec son frère dans son sillage, alors qu'il se préparait à affronter la femme avec qui il avait eu la dispute la plus spectaculaire de son existence.

Puis la petite ampoule s'alluma dans sa tête.

— Oh ! merde ! Il n'y a pas de Flexcar, aujourd'hui !

Finn hocha la tête.

— C'est pratique, ces voitures en libre partage, mais le système a parfois ses limites.

— Le métro européen manque, ici. Et j'imagine que les bus risquent d'être en rade... Attends, je vais d'abord appeler pour être sûr qu'elle est bien chez elle.

Il composa le numéro de Jane. Compta les sonneries. Au bout de quatre, le répondeur se déclencha. Une pointe d'angoisse lui vrilla le ventre au son

de sa voix annonçant qu'elle était absente, mais qu'il pouvait laisser un message et qu'elle rappellerait dès que possible.

— Jane ? dit-il après le bip. Décroche, si tu es là ! Euh... je veux dire : décroche, *s'il te plaît*.

Il soupira lorsque aucune réponse ne vint.

— Ecoute, je n'appelle pas pour t'agresser. Et si tu ne veux pas discuter, c'est O.K. Mais dis-moi juste que tu es bien rentrée, malgré ce vent infernal.

Après un nouveau temps d'attente, il raccrocha et appela sur son portable, où il laissa le même message sur sa boîte vocale. Jurant vigoureusement, il empocha son téléphone.

Finn lui jeta un regard interrogateur.

— Elle n'est pas chez elle ?

— Je ne sais pas. Elle ne répond sur aucun de ses téléphones, mais il se peut qu'elle ait coupé le son parce qu'elle n'a pas envie de recevoir d'appels... Ou, plus exactement, pas d'appels de moi, rectifia-t-il piteusement.

Finn le considérait d'un œil inquiet, comme s'il redoutait vaguement qu'il ne lui tombe en larmes dans les bras.

— Bon, il n'y a qu'un moyen de le savoir, frangin, trancha-t-il. On prend ma bagnole et on y va.

* * *

Jane réussit assez honorablement à faire le vide dans ses pensées et à se concentrer sur sa conduite en pleine tempête. Elle était tellement focalisée sur la route qu'elle ne remarqua même pas, en passant, que le quartier de Queen Anne était plongé dans le noir. Des monticules de branches arrachées, dont une fourchue d'un diamètre important, barraient l'entrée de Wolcott, si bien qu'elle dut faire une marche arrière pour ressortir dans la rue. Alors, seulement, elle s'aperçut qu'aucune maison alentour n'était éclairée.

— Super. Juste ce qui manquait à mon bonheur !

Elle trouva une place de stationnement un peu plus loin, se gara et regagna l'hôtel particulier à pied. En d'autres circonstances, elle aurait renoncé. Mais l'idée de rentrer dans son appartement vide restait insoutenable. Elle avait une lampe de poche dans sa boîte à gants. Ce serait

toujours mieux d'avancer un peu dans son catalogage, même avec un maigre rayon de lumière, plutôt que d'affronter la solitude et l'inactivité chez elle.

Une fois à pied d'œuvre, cependant, elle s'aperçut qu'elle n'avancait qu'à pas de fourmi. La moindre petite tâche requérait un temps fou, même si elle avait ouvert les rideaux du boudoir où se trouvait la penderie secrète, afin de bénéficier du faible reste de lumière naturelle. Par chance, sa Maglite n'était pas une de ces minuscules lampes stylos ridicules. Mais elle n'avait rien à voir non plus avec l'énorme torche dont avait été équipée la brigadière venue suite au cambriolage. Jane aurait donné cher pour disposer d'un de ces gros engins.

Mais son vrai problème, bien sûr, était ailleurs que dans ces questions d'éclairage. Des vignettes de sa brève histoire avec Dev venaient se découper sans prévenir sur l'écran blême de ses pensées. Le rythme soutenu auquel elle avait prévu de travailler aurait dû faire barrage au phénomène, mais elle progressait trop lentement pour que son cerveau soit efficacement mobilisé.

Tout commença par des couleurs : le T-shirt à manches longues de Dev, qui épousait ses épaules solides, et le relief des muscles de son torse, dont la teinte jaune d'or faisait paraître ses cheveux plus flamboyants, et soulignait la pointe de vert dans ses yeux. Puis ce fut la vision inattendue de la nuance exacte de bleu de la tranche d'un de ses magazines de sudoku — alors qu'elle n'avait prêté aucune attention à la revue en question pendant qu'ils se disputaient.

Ces images sans queue ni tête ne cessaient de surgir.

« Une femme trop dégonflée pour oser faire le moindre pas hors de sa petite zone de confort. Et pourquoi ? A cause de la crainte stupide qu'à la moindre montée d'émotion elle puisse soudain se mettre à ressembler à papa et maman ! »

La voix de Devlin, dans sa tête, arrêta net le mouvement de sa main alors qu'elle griffonnait des notes sur les items vestimentaires qui exigeraient un complément de recherches. Son bras inerte retomba sur ses genoux, et elle prit une profonde inspiration.

Mieux valait encore penser au livre de sudoku, en définitive. L'absurde était préférable à cette forme subtile de torture. Mis à part qu'il était trop tard pour revenir en arrière. L'accusation prononcée par Dev continuait de

rugir sous son crâne, et il ne lui restait d'autre choix que de faire face. Ou de se frapper les tempes jusqu'à ce que sa voix finisse par se taire.

Dev avait raison : elle était lâche. La vérité faisait mal, mais elle avait passé l'essentiel de sa vie à fuir. Fuir l'amour sous toutes ses formes — à l'exception de sa passion avouée pour son métier. Parce qu'elle avait été confrontée, depuis l'enfance, à la version frelatée que ses parents lui avaient toujours donnée en spectacle. Et pourtant, bizarrement, ce n'était jamais leur inlassable ardeur l'un pour l'autre qui lui avait posé problème. Du moins, pas de la façon dont elle l'avait toujours pensé.

Le notebook et le stylo de Jane chutèrent sans bruit sur le sol. Elle se leva mécaniquement, les bras ballants, et fixa les motifs fanés du tapis. *Mon Dieu...* Comment avait-elle pu s'aveugler aussi longtemps ? Ce n'était pas leur amour-passion en lui-même qui avait été à l'origine de ses souffrances. Pas vraiment. Mais longtemps, en tant que petite fille, elle avait aspiré à ce que leur attention indéfectible — leur passion — vienne l'englober, elle aussi.

Les enfants avaient des besoins affectifs qui demandaient à être satisfaits. Mais les siens avaient toujours été négligés, car son père et sa mère n'avaient d'yeux que pour eux-mêmes. Elle avait toujours eu le sentiment de jouer le rôle du spectateur invisible, et n'avait pas su réclamer une place à part entière. Peut-être aurait-il suffi d'ouvrir la bouche et de crier : « Regardez-moi ! J'existe ! Occupez-vous de moi. »

Mais elle n'avait rien dit. Et Mike et Dorrie étant Mike et Dorrie, ils avaient considéré qu'elle se suffisait à elle-même. Ainsi, à force de se sentir solitaire et ignorée, elle avait fini par diaboliser l'amour que ses parents éprouvaient l'un pour l'autre et à le rendre responsable de ses maux. Elle avait alors clamé haut et fort qu'elle ne voulait pas de passion dans sa vie.

Sauf que ce n'était pas la passion en elle-même qui était à proscrire. Et que, lorsqu'elle avait fini par la rencontrer, elle avait pu constater qu'elle n'avait rien d'infréquentable.

Peut-être même pouvait-elle revendiquer de la vivre ?

L'horrible nœud dans son ventre commençait à se desserrer. Jane actionna le mécanisme de la penderie, referma les rideaux du boudoir et sortit. Elle prendrait son courage à deux mains, et retournerait voir Devlin pour essayer de renouer le fil perdu de leur relation. Cette fois sans utiliser les mécanismes de défense qu'elle avait élaborés au fil des ans pour se retrancher.

Et si ça ne marche pas ? Si cette seconde tentative se solde par un nouvel échec ? Eh bien, tant pis. Elle aurait au moins eu le courage de s'aventurer hors de sa « petite zone de confort ».

Malgré la coupure de courant, la vieille demeure restait faiblement éclairée par le jour grisâtre qui filtrait à travers les vitraux encadrant la porte d'entrée. Jane s'engageait dans l'escalier lorsqu'il lui sembla entendre un faible grincement rythmique en provenance de l'arrière de la demeure. Elle se pétrifia, puis se pencha avec précaution par-dessus la rampe. Le vestibule sombre, en dessous d'elle, était vide et elle n'entendait plus rien de particulier, hormis le mugissement du vent et le craquement des arbres. Son imagination avait dû lui jouer un tour. Vu la férocité du temps, il était plus que probable que le son venait du dehors et non de l'intérieur. Peut-être le crissement d'une branche contre une vitre ?

Elle éteignit sa lampe de poche, mais trouva plus rassurant de la garder à la main. Combien de temps la batterie du système d'alarme tenait-elle la charge, en cas de coupure de courant ? Elle n'en avait aucune idée. Mais, adoptant la théorie du « Espérons le mieux et prévoyons le pire », elle traversa le vestibule à pas de loup et poussa prudemment toutes les portes pour s'assurer qu'il n'y avait personne. Comme elle le soupçonnait déjà, son inspection ne révéla rien d'anormal. Et elle se détendit petit à petit, à mesure qu'elle progressait vers l'arrière de la maison sans rien rencontrer d'inquiétant.

Pourquoi, d'ailleurs, se livrait-elle à ces héroïques vérifications, comme ces personnages de film d'horreur auxquels on avait envie de hurler : « Non ! Arrête, espèce d'idiote ! Ne descends pas à la cave maintenant ! Sors de là en courant ! »

C'était bien gentil de vérifier s'il y avait ou non un intrus dans la maison. Mais que se passerait-il si d'aventure elle découvrait quelqu'un en train de cambrioler ? Elle n'était pas en état de le maîtriser physiquement. Autrement dit, elle aurait eu intérêt à détalier aussi vite que possible par la porte d'entrée, au lieu de procéder comme d'habitude et de sortir par la cuisine, à l'arrière.

Jane secoua la tête. Elle se faisait probablement des frayeurs pour rien, comme à l'adolescence, avec Ava et Poppy, lorsqu'elles se racontaient d'atroces histoires de goules et de fantômes, couchées toutes les trois sous la tente, dans le jardin de Poppy. En attendant, elle ne serait pas fâchée de quitter les lieux et de se retrouver en sécurité dehors, dans la rue. Sans

électricité, la vieille demeure avait quelque chose de terrifiant. Jane eut une soudaine pensée pour Henry, le majordome-amant d'Agnes, assassiné dans l'hôtel particulier. Un frisson glacé lui courut dans le dos.

Elle pressa le pas et ne s'arrêta pas pour inspecter le contenu de la salle à manger, se contentant de jeter un rapide coup d'œil au passage avant de se précipiter dans la cuisine.

Où elle s'arrêta net.

Le flash de terreur monta le long de sa colonne vertébrale, culminant dans sa nuque, où les cheveux s'étaient hérissés d'horreur. Non, ce n'était pas un effet de son imagination. Elle avait vu quelque chose — quelqu'un — près du placard qui dissimulait l'ancien monte-charge. Le cœur cognant furieusement dans la poitrine, elle se rua jusqu'à la porte, s'escrima sur la poignée et laissa échapper un bref sanglot de soulagement lorsqu'elle tourna enfin entre ses doigts gourds. Le battant s'ouvrit...

... et une main masculine apparut au-dessus de son épaule, pour tirer sur la porte qui se referma avec un claquement sec.

Jane ouvrit la bouche et hurla à s'en déchirer les tympans.

* * *

— Tu crois que je rends maman malheureuse ? demanda Dev à Finn, alors qu'ils tournaient autour de l'immeuble de Jane pour chercher à se garer.

L'accusation lancée par sa sœur le rongait moins que son inquiétude au sujet de Jane. Mais elle lui pesait quand même lourdement sur l'estomac.

— Quoi ?

Finn lui jeta un rapide regard en coin, puis reporta son attention sur sa conduite.

— Non, je ne crois pas. Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Hannah a dit que...

— Ah, Hannah ! Elle a toujours été proche de toi et c'est elle qui souffre le plus de ton éloignement. Tu lui manques, Dev. Et à notre mère aussi, bien sûr. Mais je crois que maman comprend mieux qu'elle ce qui t'a poussé à prendre tes distances. Tu as dû remarquer qu'elle fait beaucoup d'efforts pour ne pas se mêler de ta vie, depuis que tu es revenu à Seattle.

Non, il n'avait rien vu du tout. Ce qui prouvait à quel point il avait été peu attentif. Quel âne égocentrique il faisait ! Car, en réfléchissant à la

question, il dut admettre que, même si leur tante Eileen avait fait pression et parlé bébés, comme à son habitude, leur mère, elle, avait été d'une discrétion exemplaire lorsqu'il était venu à leur fête en compagnie de Jane. Et même lorsqu'il était revenu, par la suite, elle n'avait pas fait l'ombre d'une allusion à un mariage éventuel.

D'ailleurs, avec le recul, il devait admettre que les comportements avaient évolué, dans sa famille. Et qu'il était le seul à traîner encore ses préjugés de grand adolescent. En continuant, à trente ans, à ressasser de vieux griefs qui avaient perdu leur raison d'être.

— Merde...

— Comment ça « merde » ? Tu *veux* rendre maman malheureuse ?

— Gare-toi là, vite !

Il désigna du doigt une voiture qui quittait son stationnement. Finn coupa les deux voies sans hésiter et réussit à s'insinuer juste avant une femme en Mini Cooper, qui briguaient le même emplacement.

Pendant que son frère manœuvrait pour faire son créneau, Dev reprit le fil de leur conversation.

— Evidemment que je n'ai pas envie de faire de peine à maman ! Pourquoi crois-tu que je me sois mis en rogne, lorsque Hannah a abordé la question ? Mais je suis en train de m'apercevoir que j'en voulais aux Kavanagh à cause d'un comportement familial qui n'existe plus que dans mes souvenirs...

L'ombre d'un sourire joua au coin de ses lèvres.

— Enfin... Si on excepte notre tante Eileen, bien sûr.

— Elle ne changera jamais, elle, c'est sûr ! Quant à maman, ne va pas en conclure qu'elle a renoncé à l'espoir que tu lui donneras une flopée de petits-enfants. Mais lorsque tu as interrompu tes études du jour au lendemain pour t'exiler en Europe et que tu y es resté, année après année, alors que tout le monde s'attendait juste à un court épisode de rébellion, elle a pris peur — vraiment peur. Elle ne cherchera pas à te mettre la pression. Et se contente de remercier le ciel pour chaque jour que tu passes ici.

— Ho, hé, pas de chantage affectif, on avait dit !

Son frère eut un sourire en coin.

— Oui, c'est vrai. Pas de pression.

Ils luttèrent contre les éléments pour atteindre l'immeuble de Jane, où la jeune femme à l'accueil leur ouvrit en souriant.

— Bonjour, lança-t-elle, le reconnaissant aussitôt. Vous avez eu du courage de sortir par ce temps.

— Il y a pire. Jane est chez elle ?

— Jane ?

Elle parut surprise.

— Non, j'ai pensé que vous étiez convenus de vous retrouver ici. Elle est partie il y a environ trois quarts d'heure.

Il lança un vilain juron et se fit pardonner en lui adressant une grimace d'excuse.

— Désolé. Ça marche, si on monte l'attendre là-haut ? J'ai une clé de son appartement.

Une fois chez elle, il trouverait forcément un carnet d'adresses avec les numéros de téléphone de ses amies.

— Je pense que cela ne devait pas poser problème. Mais laissez-moi quand même vérifier.

Elle tapota sur son clavier, puis se pencha pour lire le document qu'elle avait fait apparaître à l'écran. Le rouge lui monta aux joues lorsqu'elle leva les yeux pour le regarder par-dessus le comptoir.

— Je suis désolée, vraiment... Mais vous ne figurez pas sur la liste. Je sais que vous êtes proches, Jane et vous — je vous ai vus entrer et sortir ensemble à plusieurs reprises. Mais nous ne sommes pas autorisés à laisser les gens étrangers à l'immeuble aller au-delà du hall d'entrée sans autorisation écrite du propriétaire.

— Oui, je comprends, acquiesça Dev en soupirant.

Mais il était salement tenté de transgresser son fichu règlement et de se précipiter dans l'appartement.

— Cela vous ennuie si nous restons ici un moment, mon frère et moi, pendant que nous essayons de trouver un moyen de la joindre au téléphone ? Avec le vent qu'il y a dehors, on ne s'entendrait pas parler.

— Mais bien sûr. Restez tant que vous voulez.

Ils s'assirent sur le banc le plus éloigné de l'accueil. Dev sortit son portable de la poche de sa parka et passa un appel.

— Tu téléphones à qui, là ?

Il ouvrit la bouche pour répondre à Finn, mais les sonneries cessèrent et sa belle-sœur décrocha.

— Jody ? C'est Dev.

Il y eut une série de craquements inquiétants sur la ligne, et il coupa court aux politesses habituelles.

— Tu peux me passer Bren ? C'est urgent.

Il entendit Jody appeler son mari. Mais la communication était de plus en plus mauvaise et, lorsque Bren prit l'appareil, sa voix lui parvint hachée et peu audible.

— Tu m'entends, Bren ?

Dev crut deviner l'entendre répondre par l'affirmative et enchaîna rapidement.

— Tu as été en contact avec Poppy lorsqu'elle s'est adressée à nous pour la restauration. Tu as un numéro de téléphone où la joindre ?

— Une... seconde... je...

La ligne s'interrompit. Dev résista à la tentation de jeter son portable contre le mur.

— Et merde ! Ça ne passe plus.

— Attends, je vais essayer le mien. J'ai un autre opérateur que toi.

— Si tu arrives à l'avoir, demande-lui aussi le numéro d'Ava. Et celui de Wolcott.

— Il n'y avait pas d'électricité dans le quartier, lui rappela Finn en faisant dérouler ses contacts jusqu'au B de Bren.

— Oui, je sais. Mais j'ai repéré un vieux téléphone filaire, là-bas. Donc, celui-là pourrait encore fonctionner, même sans courant. A condition que Jane et ses amies aient pris un abonnement pour le fixe, bien sûr. Ce qui n'est pas gagné, de nos jours.

Finn referma son téléphone.

— Je n'ai plus de réseau non plus. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Je monte chez Jane et j'emmerde la liste où je ne suis pas inscrit. Il nous faut un téléphone qui marche.

La fille à l'accueil murmura quelque chose dans leur dos, et ils se retournèrent d'un même mouvement en se demandant si elle avait surpris leur conversation. Mais en voyant qu'elle était occupée au téléphone, ils échangèrent un regard.

Puis se mirent en marche vers la réception.

23

Je pensais que j'avais des problèmes psychologiques, mais à côté de Gordon, je suis un modèle d'équilibre. Comment peut-on être ravagé à ce point sans que personne s'en rende compte ?

* * *

Dans un état de terreur hystérique, Jane hurlait à s'en faire exploser les poumons. L'intrus lui criait Dieu sait quoi à la figure, mais elle ne comprenait pas un mot de ce qu'il éructait. Alors qu'elle tenait rivés sur lui des yeux écarquillés par l'horreur, elle aurait été incapable de le décrire, même si sa vie en avait dépendu. Ses sens étaient paralysés par une peur panique.

Il la gifla soudain du dos de la main et le choc s'infiltra au milieu de ses hurlements, comme l'épée d'un samouraï perçant un voile de mousseline. Elle déglutit, et le peu de salive qu'elle réussit à produire glissa le long de sa gorge, qui semblait avoir été raclée à la râpe à fromage.

— Eh bien, murmura l'homme avec une satisfaction si manifeste qu'elle la perçut malgré le fracas de la tempête. Je ne sais pas pour toi, mais ça m'a fait du bien.

Comment ? Espèce de... Pour la première fois depuis qu'ils étaient face à face, elle vit réellement son agresseur. Et un nouveau choc l'ébranla.

— *Gordon ?*

Elle cligna des paupières, mais c'était bien le visage familier de son collègue qu'elle avait sous les yeux. Il fronça les sourcils.

— Tu ne savais pas que c'était moi ?

Elle secoua la tête, consciente qu'elle n'avait pas encore retrouvé tous ses esprits.

— Je savais que je n'aurais pas dû revenir ici.

— Comment ça, *revenir* ? Tu n'es encore jamais...

Son cerveau repassa enfin en mode actif.

— Non, ce n'est pas possible ! C'était toi ? *Toi* qui grappillais dans les affaires d'Agnes ? *Toi qui as pris ma Dior* ?

Gordon n'eut même pas besoin d'ouvrir la bouche ; elle vit la réponse sur son visage. Il n'avait pas choisi le bon jour pour lui assener cette confession. Avec un grondement de rage inarticulé, elle se jeta sur lui, le frappant de ses poings et de ses pieds, prête à le griffer jusqu'au sang et à lui arracher les yeux, animée par une fureur aveugle. Il lui avait fait mal sans raison, et elle voulait faire mal à son tour.

— Salaud ! Rat d'égout ! Bâtard ! Ordure !

— En voilà assez ! rugit-il, lui attrapant le poignet pour parer un nouveau coup, juste à quelques centimètres de son nez. Plus un mot, ou je te mets une pâtée.

— C'est ça, essaie, pour voir !

Elle le gratifia d'un ricanement méprisant puis, voyant son visage se durcir, se ressaisit en sursaut. D'accord. Ce n'était pas la meilleure chose à dire à un individu manifestement malintentionné, qui la dépassait en force et en taille.

Mais, alors même qu'elle se préparait à encaisser une nouvelle attaque physique, il la propulsa vers le fond de la cuisine, tira une chaise et la poussa dessus de force.

— Assieds-toi et ferme-la. J'ai besoin de réfléchir.

Pour le premier ordre, elle n'avait plus vraiment le choix. Quant au second, elle jugea prudent de le respecter aussi. En tout cas, le temps de prendre le pouls de la situation. Serrant les lèvres, elle s'affaissa sur son siège et croisa les bras sur la poitrine.

— Bon, j'aime mieux ça, maugréa-t-il. Espèce de petite salope...

— Hé !

Toute raison oubliée, elle se leva d'un bond.

— Tu m'as volée et dépossédée sans scrupule. Et la salope, c'est moi, peut-être ? Tu ne manques vraiment pas d'air, mon pote !

— Tu as essayé de me frapper dans les bijoux de famille. Et regarde dans quel état tu m'as mis, espèce de folle furieuse !

Du plat de la main, il s'efforça de lisser ses vêtements de marque qui, dans le feu du combat, avaient perdu leur habituel aspect impeccable. Jane comprit qu'il ne plaisantait pas : il était réellement furieux à cause des quelques malheureux plis qu'elle avait infligés à sa tenue. Elle frissonna. Sa situation n'avait rien d'engageant. Elle se trouvait dans une vieille maison qui était plus angoissante dans le noir qu'elle n'aurait jamais pu l'imaginer, entre les mains d'un individu manifestement instable qui avait beaucoup à perdre — et elle était seule, comme elle l'avait d'ailleurs toujours été. Agresser Gordon ou le prendre de haut avait peu de chances d'améliorer sa situation.

Jane tenta une approche plus conciliante.

— Désolée d'avoir mis du désordre dans ta tenue. Mais tu comprends que ç'a été un choc, pour moi, de tomber sur toi ici ? Hors du musée, nous n'avions pas de relations amicales, toi et moi. Mais nos rapports étaient cordiaux, et je pensais que nous avions au moins un respect mutuel pour nos qualités professionnelles. Jamais l'idée ne m'avait effleurée que tu avais pu me faucher la pièce phare de ma future expo.

Elle scruta, avec une authentique perplexité, les traits de l'homme dressé devant elle.

— Tu savais ce que la Dior représentait pour moi, Gordon. J'ai quand même quelques raisons de me sentir spoliée, tu ne crois pas ? Et c'est pourtant toi qui me traites de tous les noms. Je t'avoue que je ne comprends pas. Quel mal t'ai-je fait pour que tu cherches à me nuire à ce point ?

— Tu te poses encore la question ? Toi qui rafles systématiquement toutes les expos qui devraient me revenir ? Tu pensais que je me contenterais de sourire gentiment et de te laisser m'arracher l'herbe sous le pied ? Tu te demandes pourquoi je ne t'aime pas, mais entends ce que tu dis de moi ! Tu me vois comme un rat, un bâtard, une pauvre merde tirée du caniveau. C'est facile, pour une princesse de luxe comme toi, de regarder le petit peuple de haut ; facile, quand on est né dans la soie, de se vautrer dans son sentiment de supériorité. Mais toi, tout ce que tu as obtenu t'a toujours été servi sur un plateau. Alors que j'ai dû me battre et serrer les dents pour chaque misérable miette qui m'a été concédée !

Jane l'écoutait bouche bée. La sagesse aurait voulu qu'elle revienne sur chacune de ces accusations. Mais l'idée qu'il se faisait de ses origines était tellement éloignée de la réalité quelle ne put s'empêcher de bondir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai grandi entre l'aéroport et l'autoroute ! Ce n'est vraiment pas l'idée que je me fais d'une vie de château !

Il écarquilla les yeux, parut déstabilisé un instant, puis ricana d'un air entendu.

— C'est ça, bien sûr. Tu es diplômée de la meilleure école privée de Seattle. J'ai entendu Marjorie faire tout un plat du fait que tu sortais de Country Day.

— J'ai eu la chance d'avoir une bourse.

— Ouais, mon œil ! Et ensuite, tu as étudié à Radcliffe.

— Pareil. Grâce à des aides de l'Etat ! Mes parents sont *comédiens*, Gordon. Et pas de ceux qui paradent sur des tapis rouges à Broadway. Je crois que la meilleure année qu'ils ont dû faire dans leur petit théâtre leur a rapporté trente mille dollars.

Le regard de Gordon se durcit.

— Ça fait toujours dix-huit mille de plus que ce que touchait ma vieille.

— Je te parle de leur unique année faste, Gordon. Et n'oublie pas que nous étions trois à vivre là-dessus. Admets quand même que je ne suis pas née dans la soie.

— C'est sûr que la misère te guette. Tu viens d'hériter de combien d'objets d'une valeur inestimable ?

— C'est intéressant que tu le mentionnes, car, de nous deux, tu es le seul à avoir tiré profit de mon héritage, jusqu'à maintenant.

Arrête, Jane. Tais-toi, tu t'enfonces. Parler d'argent avec lui avait été une erreur, une tentative malheureuse de sa part pour essayer de lui montrer qu'elle n'était pas la rentière gâtée qu'il voyait en elle.

A l'évidence, la somme d'argent dont sa famille avait disposé lorsqu'elle était enfant n'intéressait pas Gordon. Il était uniquement focalisé sur une chose : le fait qu'elle ait été avantagée par rapport à lui. Elle avait eu plus de facilités, avait bénéficié d'un parcours scolaire plus prestigieux. Et même si elle avait toujours décroché ses bourses grâce à un travail scolaire acharné, Gordon ne voyait que le résultat final. Lui démontrer que son enfance n'avait pas été un rêve rose tissé de dîners mondains et de balades en limousine ne la mènerait nulle part. Mais quelle autre stratégie adopter pour se sortir de ce très mauvais pas ?

Même si, dans un premier temps, elle avait été rassurée de découvrir que son intrus terrifiant avait pris les traits familiers de son vieux collègue

Gordon Ives, elle était de plus en plus pessimiste sur l'issue de la situation. Gordon ne lui apparaissait pas, a priori, comme un individu violent. Mais elle ne l'aurait jamais suspecté non plus d'être un voleur. Il la tenait en son pouvoir, et elle était la seule personne en mesure de l'identifier et de le conduire tout droit à la case prison. S'il la laissait partir, il était grillé. Jusqu'où cet homme était-il capable d'aller pour l'empêcher de le démasquer ? Jane réprima un frisson. Il avait un air calme et déterminé qui ne lui disait rien de bon. Comme s'il était prêt à faire ce qu'il fallait faire, même s'il devait pour cela outrepasser ses principes.

Mais elle avait beau essayer de pêcher dans ses ressources pour trouver une voie de sortie à ce cauchemar, elle remontait chaque fois avec un filet vide. La sortie vers l'arrière était à moins de deux mètres — quelques pas la séparaient de la liberté. Mais Gordon lui barrait le passage. Et pour la porte d'entrée, ce n'était même pas la peine d'espérer l'atteindre et la déverrouiller avant qu'il ne la rattrape. Sauf si elle trouvait une stratégie pour prendre une avance durable sur lui. Mais laquelle ?

En désespoir de cause, elle posa sans réfléchir la question qui lui torturait le cerveau.

— Mais pourquoi n'as-tu pas attendu, tout simplement ? Tu aurais pu ressortir après mon départ !

Dieu sait que cela aurait été nettement plus indolore, pour elle comme pour lui.

— A ton avis, Jane ? Parce que tu crois que ça m'amuse, de me foutre dans une putain de situation sans issue ?

Il se frotta le visage avec les mains, avant de lui jeter un regard noir de colère et de dégoût.

— C'est parce que je pensais que tu m'avais reconnu. Tu m'as regardé droit dans les yeux en passant devant la salle à manger.

Il ne précisa pas : « Et maintenant, je vais être obligé de te tuer. » Mais son regard était fixe... et comme dépourvu d'âme. Elle déglutit non sans mal.

— Je ne t'avais pas vu, Gordon. Il me semblait avoir entendu un bruit, et j'étais pressée de quitter la maison au plus vite, même si j'avais presque réussi à me persuader que je paniquais pour rien. Dans ma hâte de partir, je suis passée en courant, sans imprimer quoi que ce soit.

Mais maintenant, elle savait. Et était devenue un témoin plus que gênant. Une sueur glacée coula dans son dos. Si elle ne trouvait pas une

stratégie rapidement, elle ne donnait pas cher de sa peau.

Aucune ruse subtile ne lui vint à l'esprit, cependant. Elle s'employa donc à appliquer la seule technique à sa disposition : gagner du temps. Ce n'était qu'un pis-aller. Personne ne savait qu'elle se trouvait à Wolcott et personne n'aurait idée de venir l'y chercher. Mais elle devait faire avec les moyens à sa disposition. Les hommes aimaient se faire mousser, n'est-ce pas ? Et Gordon en était un, même si elle l'avait toujours trouvé un peu particulier. Si elle parvenait à le faire parler, elle réussirait *peut-être* à repousser l'échéance fatale. Et avec un peu de chance, un meilleur projet germerait dans l'intervalle. Une feinte qui lui permettrait de sortir de là autrement que les deux pieds devant. Elle humecta ses lèvres desséchées par la terreur.

— Il y a un truc que je ne comprends vraiment pas, c'est comment tu as réussi à obtenir le code de l'alarme. J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas comment tu t'es arrangé pour déjouer ma vigilance. Je ne me suis doutée de rien. Comment as-tu fait, Gordon ? demanda-t-elle en instillant une admiration feinte dans sa voix.

Jane s'étonna elle-même de la conviction qu'elle mit dans son ton. *Qui* avait osé affirmer que le talent familial pour la scène n'avait pas été transmis dans ses gènes ? Mike et Dorrie, bien sûr. Mais ils s'étaient trompés.

Seule une actrice accomplie pouvait écouter avec des yeux écarquillés, un air ingénu et une expression qui disait à chaque instant : « Tu es vraiment le meilleur », pendant que Gordon répondait à sa question d'un ton chargé de dédain, comme si l'air même qu'elle respirait le remplissait d'horreur.

Moi ? Incapable de jouer la comédie ? S'ils savaient...

* * *

— Je peux vous emprunter votre téléphone une minute, mademoiselle ?

La fille, à l'accueil, leva un regard hésitant.

— Ecoutez, je ne sais pas. Je ne pense pas que...

Dev ne le lui arracha pas des mains. Il voulait lui laisser une chance de faire spontanément le bon geste.

— Ecoutez, je sais que vous vous inquiétez pour votre règlement, mais moi, je m'inquiète pour Jane. Il est fort possible qu'elle soit en sécurité chez

une amie, mais je ne peux pas m'en assurer si je n'ai pas leur numéro de téléphone pour les appeler. Je ne veux pas vous créer d'ennuis, ce n'est pas le but. Mais soit vous me laissez l'usage de votre téléphone pour que je retrouve la trace de Jane, soit je monte chez elle sans votre autorisation. J'aurais le temps de prendre les numéros dont j'ai besoin et de repartir bien avant que quelqu'un intervienne, de toute façon.

Elle souleva le téléphone sans un mot et le plaça devant lui, sur le bureau.

— Merci.

Tout en composant le numéro de Bren, Dev songea qu'il aurait dû recourir à la menace plus tôt. Il avait été élevé avec des notions strictes de courtoisie et de respect. Mais être bien élevé n'avait pas toujours que des avantages.

Son frère aîné répondit avant même la fin de la première sonnerie.

— Dev ? C'est toi ?

— Oui, j'ai trouvé un fixe pour te rappeler.

— Tant mieux. Jody commençait à se faire du souci.

Traduction : Bren était mort d'inquiétude.

— J'ai tes numéros, Dev. Tu as ce qu'il faut pour noter, au cas où on serait encore coupés ?

Dev tendit le bras pour prélever un stylo sur le bureau de l'employée.

— C'est bon. Tu peux y aller. Je t'écoute.

Il nota le numéro fixe de Poppy au creux de sa paume. Et prit également son numéro de portable, même s'il n'avait quasiment aucun espoir de pouvoir la joindre par ce biais, vu l'état du réseau.

— Je suis désolé, mais je n'ai pas pu trouver les coordonnées d'Ava. J'ai le numéro de Wolcott, par contre.

Dev l'inscrivit aussi.

— Merci, Bren.

— Tu me bigophones dès que tu l'auras retrouvée, d'accord ?

— O.K., ça marche.

Il coupa la communication et composa le numéro de Poppy sans attendre. Lorsqu'il tomba sur son répondeur, il raccrocha sans laisser de message et essaya son portable. Comme tout le laissait prévoir, hélas, l'appel n'aboutit pas. En dernier recours, il essaya l'hôtel particulier. Le téléphone sonna, sonna. Puis, au bout de la huitième sonnerie, une voix enregistrée l'informa que son correspondant ne répondait pas.

Il reposa le combiné sur la base avec plus de force que nécessaire, et fixa la jeune femme assise à l'accueil.

— Je regrette, mais il me faut le numéro d'Ava. Je monte le chercher là-haut... Finn ?

La dernière chose qu'il vit en se dirigeant vers l'ascenseur fut la main de son frère posée sur le combiné, parlant doucement à la jeune femme affolée en tentant de l'empêcher de lui arracher le téléphone.

* * *

La sonnerie, aussi anachronique qu'inattendue, du vieux téléphone des années soixante-dix accroché au mur de la cuisine fit sursauter violemment Gordon. Lorsqu'il tourna la tête vers l'appareil, Jane comprit que c'était le moment ou jamais. **NE REFLECHIS PLUS : COURS !**

C'était tout sauf le plan de fuite idéal, mais le temps lui était compté. Et il ne se présenterait probablement pas d'autre opportunité que celle-ci. Sans bruit, elle se laissa glisser de sa chaise.

Elle avait tout juste atteint la porte lorsque Gordon hurla.

— Hé ! Stop !

Se rejetant de côté dans la salle à manger, elle attrapa une chaise et la tint au-dessus de sa tête en prenant position derrière la porte. Un gros sac-poubelle plein, devant l'ancien monte-charge, attira son attention. Mais elle n'eut pas le temps de s'interroger sur sa présence. Au même moment, Gordon passait la tête à l'intérieur de la pièce et elle abattit la chaise sur lui de toutes ses forces. Mais il dut capter le mouvement du coin de l'œil car il tenta d'esquiver le coup en levant le bras pour se protéger le crâne. La chaise ne le percuta pas moins avec un bruit sourd, et il s'affaissa sur le sol en tombant lourdement sur les fesses. Gordon poussa un énorme hurlement de douleur. Ou de rage. Ou peut-être un mélange des deux. Jane ne s'attarda pas pour s'en assurer. Elle sprinta en droite ligne vers la porte d'entrée.

Elle s'attaquait aux lourds verrous lorsqu'elle l'entendit jurer avec conviction et créativité. Puis, plus inquiétant encore, elle perçut des « hon » et des « han » indiquant qu'il se remettait péniblement sur pied. Abandonnant les serrures rétives, elle fila au premier étage en négociant les marches deux à deux. Au passage, elle fit claquer toutes les portes le long du couloir du haut, espérant le dérouter et gagner un peu de temps supplémentaire. Puis elle se précipita dans le petit salon attenant à la

chambre à coucher d'Agnes. Elle referma derrière elle — aussi silencieusement que possible, cette fois — et courut vers la penderie. Actionnant le mécanisme secret, elle se glissa à l'intérieur et referma juste au moment où elle entendit Gordon crier son nom sur le palier. Les ténèbres étaient absolues dans ce réduit confiné, et Jane retint son souffle.

— Où es-tu planquée, espèce de saleté ?

Le silence retomba quelques instants, ponctué de chocs étouffés. Ives devait ouvrir à coups de pied toutes les portes de part et d'autre du couloir.

Celle de la chambre à coucher s'ouvrit et heurta le mur avec fracas.

— Petit, petit, petit..., roucoula-t-il d'une voix suave. Allez, viens, sors de là, ma poulette. Montre-toi et on considérera qu'on est quittes. Je rentre chez moi et on n'en parle plus.

Oui, c'est ça, bien sûr ! Sa bouche disait une chose, mais ses actes proclamaient le contraire : qu'il ne bougerait pas de là avant d'avoir éliminé son seul témoin. Les nerfs en surtension, les sens noyés par une odeur entêtante de cèdre, Jane se tenait pétrifiée dans sa cachette, coincée comme un rat en cage. Et terrifiée à l'idée que le boum-boum-boum assourdissant de son cœur trahisse sa présence. Comme celui du vieil homme sous le plancher, dans la nouvelle d'Edgar Poe.

Dans la nouvelle, le son révélateur ne venait pas du cœur du pauvre vieillard mort, mais de celui du narrateur-assassin frappé de folie. Une folie qui ne devait plus être très éloignée, dans son cas. Car, même à supposer qu'elle survive à cette joyeuse aventure, elle n'était pas certaine de ressortir de ce placard avec sa raison intacte.

Elle entendait Gordon donner de grands coups en tous sens dans la chambre à coucher voisine. Puis il entra dans le boudoir, et elle aurait été prête à jurer qu'elle entendait le son heurté de sa respiration haletante. Une perception hautement improbable, compte tenu de la férocité de la tempête au-dehors.

Il jura. Puis sa voix se fit si onctueuse qu'un anneau de terreur se resserra sur sa poitrine.

— Tu sais quoi, ma petite salope ? Ce n'est pas plus mal que tu restes cachée dans ton trou. Ça ne m'amuse pas tant que ça d'opérer en face à face. Mais ce qui doit être fait doit être fait.

Le son de sa voix s'affaiblit à mesure qu'il s'éloignait.

— A un de ces jours, Kaplinski. Ou peut-être à jamais.

Un rire qui hérissa la peau de Jane flotta derrière lui dans le couloir.

Puis un grand silence spectral tomba. Se risquant à bouger, elle se laissa glisser en position assise, par terre dans le réduit, la tête posée sur ses genoux relevés. Et se demanda quand elle pourrait s'aventurer hors de ce tombeau.

Sachant que Gordon n'attendait probablement que cela, tablant sur le fait qu'elle finirait par émerger de son trou tôt ou tard.

Telle était du moins sa théorie. Jusqu'au moment où, dans un sursaut de terreur, elle sentit le premier nuage de fumée s'insinuer dans la penderie.

OceanofPDF.com

24

Pendant quelques instants, je suis restée anéantie avec une seule pensée en tête : où est Devlin ? S'il te plaît, s'il te plaît, Dev, ne m'abandonne pas, j'ai besoin de toi !

* * *

Saturé d'adrénaline, dans un état de surexcitation démoniaque, Gordon laissa se consumer le gros tas de copeaux qu'il avait trouvés dans une pièce voisine en travaux. Il les avait allumés juste en dessous des fins voilages suspendus aux fenêtres de la chambre à coucher principale. La peau parcourue de tressaillements, il dévala l'escalier pour se diriger vers la salle à manger du rez-de-chaussée.

Rien à foutre, après tout. Que la vieille baraque crame donc de la cave au grenier, et cette salope de Kaplinski avec ! Il ne lui restait plus qu'à récupérer le sac-poubelle qu'il avait laissé la dernière fois, à allumer quelques foyers supplémentaires, puis à attendre encore un peu pour s'assurer qu'il avait bien réussi à mettre la garce hors jeu. Puis il disparaîtrait d'ici pour de bon. Quel bordel, nom de Dieu ! Il avait vraiment foiré dans les grandes largeurs.

Il le savait, pourtant, qu'il aurait dû se tenir à carreau et ne plus jamais remettre les pieds à Wolcott. Mais l'idée de la Dior pourrissant dans un sac-poubelle au fond du monte-charge l'avait fichu en rogne. Puis la tempête s'était déchaînée et il l'avait interprétée comme un signe : les dieux étaient de nouveau de son côté. Car, même si l'installation de sécurité n'avait pas été désamorcée par la panne de courant, les flics seraient pris jusqu'au cou par les urgences habituelles. Un déclenchement d'alarme ponctuel ne

susciterait pas de réaction, sachant qu'avec les coupures d'électricité, durables ou intermittentes, les sirènes des installations de sécurité beugleraient dans toute la ville. Tel avait été le raisonnement — d'une logique impeccable au demeurant — qui l'avait poussé à retourner à l'hôtel particulier. Alors même que son instinct d'auto-conservation lui avait hurlé de ne surtout pas bouger.

Voilà qui lui apprendrait à mieux écouter ses instincts. Car il se retrouvait dans la désagréable nécessité de régler son compte à Jane.

Glissant un doigt dans l'échancrure de son coupe-vent, il tira dessus et tourna la tête à gauche puis à droite. De nature, il n'était pas un tueur. Mais Jane l'avait mis dans une situation impossible. Elle avait tous les éléments en main pour le dénoncer. Et il savait pertinemment que malgré ses airs de sainte nitouche, elle se ruerait chez les flics pour le dénoncer.

Le grand inspecteur au profil d'aigle qui l'avait déjà dans le collimateur obtiendrait son mandat de perquisition, et là, bonjour les dégâts. Ils trouveraient à la fois les objets d'art volés ici et ceux qu'il avait sucrés dans différents musées. Inutile de préciser qu'il serait bon pour des années de tôle, une institution qu'il avait passé sa *vie* à éviter.

Sa peur viscérale à l'idée d'être coffré pesait lourd, très lourd dans la balance. S'il fallait choisir entre sa perte et celle de Jane ? Il choisissait Jane.

L'odeur de fumée se fit plus prononcée. Cette grosse baraque, toute vieille et sèche, s'effondrerait probablement comme un château de cartes une fois que le feu aurait pris pour de bon. Il n'était pas vraiment tranquille et n'avait qu'une hâte : abandonner le navire en perdition et se réfugier chez lui. Mais il ne pouvait pas partir avant que l'incendie ne fasse rage pour de bon. Sinon, Jane serait bien capable de trouver le moyen de sortir de là comme une fleur. Cette petite garce avait eu une chance tellement phénoménale, jusqu'à présent... Une chance comme il aurait dû être le seul à en avoir.

Une idée lui vint alors, qui lui rendit presque sa bonne humeur. Puisqu'il était coincé là, de toute façon, pourquoi laisser le précieux contenu de Wolcott partir en fumée ? La vieille dame avait accumulé un trésor grandiose, au cours de sa longue vie. Le vrai crime serait de laisser ces pièces inestimables se transformer en un magma indistinct de verre, de cendres et de métal. D'ailleurs, si tout l'hôtel particulier partait en fumée, quels moyens auraient-ils de savoir ce qui avait été volé ou non ?

Il porta son sac-poubelle jusque dans la cuisine et le plaça près de la porte. Puis il en attrapa un vide sous l'évier et partit faire son marché dans le salon de réception.

* * *

Oh ! mon Dieu, non ! Gordon avait mis le feu à Wolcott ? Il sacrifiait l'hôtel particulier et son contenu pour qu'elle périsse asphyxiée ? Prise de panique, Jane entrouvrit la penderie et jeta un regard dans le boudoir. A première vue, il n'y avait personne dans la pièce, mais Gordon pouvait tout aussi bien l'attendre juste derrière la porte. Une fine nappe de fumée flottait dans le petit salon et elle se laissa tomber à plat ventre, le nez au ras du sol, là où l'air était le plus respirable. Une terreur aveugle la submergeait. *Oh, Devlin, Devlin, Devlin...* Si seulement il avait été là, auprès d'elle. Sa force, sa solidité, sa capacité à tout affronter auraient tenu la mort à distance.

Mais ils avaient rompu et elle portait une grosse part de responsabilité dans leur séparation. Quelle idiote, mais quelle idiote elle avait été ! Pourquoi avait-elle laissé sa fierté primer ses sentiments ?

Le simple fait de penser à Dev, cependant, parut lui rendre un peu de ses forces. Son affolement diminua et elle retrouva sa capacité à agir. Toujours à plat ventre, elle rampa en s'aidant de ses coudes et en se propulsant avec les pieds. Elle atteignit ainsi la chambre à coucher d'Agnes.

Des copeaux et des chutes de bois qui provenaient à l'évidence du solarium en travaux fumaient et se consumaient entre le lit et la méridienne. Sous ses yeux horrifiés, une flammèche s'éleva avec un crépitement sec et vint lécher les voilages qui pendaient derrière les lourds rideaux en velours retenus par une embrasse.

Le fin tissu en organza s'embrasa d'un coup.

Avec un cri d'horreur, Jane bondit sur pied et arracha les voilages pour les jeter par terre. Puis elle s'empara d'une descente de lit et combattit les flammes en frappant de toutes ses forces.

— Non, non et non !

Elle ne laisserait pas cette misérable fouine de Gordon mettre le feu à la maison d'Agnes.

Priant pour qu'il n'ait pas allumé d'autres foyers d'incendie ailleurs, Jane dispersa les copeaux et le bois d'allumage qu'il avait disposés en forme de tipi. Puis elle attrapa la corbeille à papier et courut dans la salle de

bains attenante pour la remplir au robinet de la baignoire. Au passage, elle récupéra une paire de ciseaux pointus dans le tiroir de la coiffeuse et la glissa dans sa ceinture. Puis elle alla vider la corbeille sur le feu. Il y eut un bruit sifflant et un nuage de vapeur s'éleva au-dessus des braises.

Il lui fallut faire deux aller-retour jusqu'à la salle de bains avant d'être vraiment certaine d'avoir maîtrisé le début d'incendie. Passant le creux du poignet sur son front en sueur, Jane examina le chaos dans la chambre normalement immaculée. Une puanteur âcre montait du bois brûlé et détrempé qui fumait encore.

Si elle n'avait écouté que sa peur, elle serait retournée se recroqueviller dans la penderie secrète, en refermant le panneau coulissant sur elle. Mais Gordon avait manifestement décidé de l'éliminer par le feu. Il avait donc dû faire le nécessaire pour s'assurer que la vieille maison serait réduite en cendres. Elle regagna le boudoir pour refermer la penderie, afin de protéger au mieux la précieuse collection à l'intérieur. Puis elle retourna sur ses pas avec précaution, et s'immobilisa devant la porte close de la chambre donnant sur le couloir. Pressant la paume contre le bois, elle constata avec soulagement qu'il n'était pas brûlant — pas même chaud, d'ailleurs. Elle l'ouvrit avec précaution. Le couloir était vide, sans traces de fumée visibles.

En passant, elle jeta un coup d'œil dans les autres pièces du premier étage. A sa grande surprise, elle ne vit aucun autre foyer d'incendie. Si le but de Gordon avait été de la réduire définitivement au silence, le petit feu de la chambre à coucher paraissait pour le moins timide. Mais que savait-elle, après tout, des modes de raisonnement de son cher collègue ? Elle ne comprenait pas grand-chose à l'homme qu'était Gordon Ives. Pour l'heure, en tout cas, elle était encore en vie, et l'ennemi ne semblait nulle part en vue. A part que...

On dirait un remake de la même scène.

Cynique, terrifiante, la pensée lui traversa l'esprit alors qu'elle s'immobilisait à mi-escalier pour se pencher par-dessus la rampe. Jane frissonna. De nouveau, elle descendait dans la quasi-obscurité, de nouveau, elle était dans l'ignorance de ce qui l'attendait en bas. Tout se répétait à l'identique, à la différence près qu'elle était infiniment plus tendue que la première fois. Car elle savait à présent que le croquemitaine était réel, et pas seulement le produit de son imagination. Les lèvres serrées, tenant les ciseaux aux lames pointues dans son poing fermé, elle se plaqua contre le côté gauche du grand escalier tournant, là où les ombres épaisses offraient

la meilleure protection. Sans bruit, marche après marche, prenant garde de ne pas faire grincer la troisième à partir du bas.

Les hurlements du vent auraient couvert ces sons ténus, cela dit. Mais elle refusait de prendre le moindre risque. Attentive à ne pas renouveler son erreur, cette fois, elle courut directement jusqu'à la porte d'entrée, au lieu de partir vers le fond obscur de la vieille demeure.

Le souffle court, Jane se débattit un instant avec les serrures et poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle en vint à bout. Attentive à rester silencieuse, elle tira doucement le battant à elle.

Juste au moment où elle voulut se glisser dehors, le bras de Gordon jaillit par-dessus son épaule et se referma d'un claquement sec. Exactement comme la première fois.

— Surprise, surprise, salope. Ça ne te rappelle pas quelque chose, cette scène ? Un petit air de déjà-vu ?

— Non ! hurla-t-elle.

Pivotant sur elle-même d'un mouvement vif, elle lui plongea de toutes ses forces sa paire de ciseaux dans le ventre.

* * *

— Regarde ! C'est sa voiture !

La tension de Dev retomba et le soulagement l'envahit. Il commençait à se demander s'il la retrouverait jamais. Même si Ava lui avait assuré que Jane se réfugiait *toujours* dans le travail. Et tout particulièrement dans les moments de sa vie où elle sentait son univers s'effondrer autour d'elle. Dev n'oublierait jamais la façon dont la voix de velours d'Ava s'était durcie au téléphone.

— Si jamais j'apprends qu'il est arrivé quelque chose à Jane par ta faute, tu auras affaire à Poppy et à moi. Et tu regretteras le jour où tu es né.

Mais Ava et Poppy étaient le dernier de ses soucis en ce moment, et il balaya la conversation de ses pensées.

— Pourquoi est-elle garée dans la rue, à ton avis ?

— Parce que l'allée est bloquée, répondit Finn, laconique, au moment précis où il s'y engageait.

Il avança la voiture aussi loin que le lui permit la masse de branchages qui en barrait l'accès. Puis il coupa le contact.

— Ça devrait aller comme ça, non ?

Dev ne répondit pas. Il avait déjà ouvert sa portière et bondissait hors du véhicule pour sprinter jusqu'à l'arrière de la maison, sans attendre son frère, qui le rattrapa le temps qu'il ouvre la porte de la cuisine.

— Jane ! cria-t-il à pleins poumons.

Il fronça les narines, frappé par une odeur âcre, totalement inhabituelle. Son regard interrogateur se posa sur Finn.

— A ton avis, pourquoi ça sent comme un vieux feu de camp mouillé par la pluie, là-dedans ?

— Aucune idée, mais regarde ça !

Finn s'était penché sur un sac-poubelle noir dans un coin et en sortait une robe du soir.

— Dis donc, ce ne serait pas, par hasard, celle que Jane avait toujours auprès d'elle, dans le salon, sur le portant ? La robe qu'on lui avait volée, justement ?

— Oui, ça y ressemble, en tout cas. Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel, encore, nom d'un chien ?

Il courut ouvrir un tiroir de cuisine et en sortit deux couteaux de boucher.

— Si on tombe sur notre cambrioleur, on ne le laissera pas filer.

Il tendit une des armes blanches à son frère et passa la tête par la porte donnant sur le vestibule.

— Qu'est-ce que...

Il distinguait une paire de chaussures et le bas des jambes d'une personne immobile au pied de l'escalier. Finn et Dev échangèrent un regard, puis se dirigèrent avec précaution vers la forme en question. Un homme était affalé sur la deuxième marche. Des mains étaient crispées sur une paire de ciseaux qui semblait être enfoncée dans son flanc. L'inconnu leva vers eux un regard éteint.

— Elle a foutu mon Helmut Lang en l'air. Je l'avais payé six cents dollars, putain.

Dev se retint de le secouer par les épaules.

— Et Jane ? Qu'avez-vous fait de Jane ? JANE ? cria-t-il en direction du premier étage.

L'homme ne dit rien. Il avait l'air hagard. Aucune réponse non plus ne s'éleva de l'intérieur de la maison. Dev tourna un regard affolé vers son frère.

— Où peut-elle être ? Toi, là, si tu as osé toucher un cheveu de sa tête, je...

Un son auquel il n'avait pas encore prêté attention lui frappa soudain l'oreille. Laissant sa menace en suspens, il pivota sur lui-même et vit la porte ouverte, au fond du vestibule, qui claquait furieusement au vent.

— Surveille-le ! cria-t-il à Finn en se ruant vers l'entrée.

La dernière chose qu'il entendit avant de sortir par l'avant de la maison fut le commentaire désabusé de Finn.

— Tu l'as payé six cents dollars ce machin ? Ça ne tourne pas rond dans ta tête, mon pote ? Aucun coupe-vent au monde ne vaut un prix pareil.

Jane n'était nulle part en vue dans le jardin en façade balayé par la tempête. Il poursuivit son chemin vers l'arrière en continuant à hurler son nom. Il faillit la renverser au passage alors qu'il tournait à l'angle de la maison. A genoux par terre, elle vomissait dans les buissons.

Il tomba accroupi à côté d'elle.

— Janie ?

Elle tressaillit, poussa un cri étouffé et tenta de fuir à quatre pattes. La rattrapant par la taille, il la ramena contre lui et la cala entre ses jambes écartées.

— Tu es blessée ?

— Devlin ?

Elle se dévissa le cou pour lui jeter un regard par-dessus son épaule. Puis, avec un énorme sanglot, elle se retourna dans son étreinte pour nouer les bras autour de sa nuque et se cramponner à lui, comme une noyée agrippée à son ultime planche de salut.

Il se leva en la soulevant dans ses bras.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Tu as mal ? Réponds-moi, Jane.

— Non, non, moi, ça va, assura-t-elle à mi-voix, en lui passant les jambes autour de la taille.

Le soulagement lui gonfla la poitrine.

— Ça vaut mieux pour lui.

La maintenant contre lui en glissant les mains sous ses fesses, il entra par la cuisine. Refermant la porte sur eux, il laissa les miaulements furieux du vent au-dehors.

Il reposa Jane sur le sol, mais en la gardant solidement ancrée dans son étreinte. Il était tellement heureux de la voir indemne qu'il en oubliait de respirer.

Elle leva vers lui un visage livide.

— Moi, je suis indemne, mais lui, je l'ai poignardé, Dev... Gordon Ives. Mon collègue du musée. Il est encore là ? Je l'ai tué ? J'ai senti le moment où la lame s'enfonçait dans sa chair et ça a produit un bruit de succion mouillé, comme une sorte d'horrible couinement et...

Avec un haut-le-cœur, elle courut vers l'évier. Mais apparemment, elle n'avait plus rien à régurgiter.

Lorsque ses spasmes se calmèrent, elle se tourna vers le plan de travail et posa la tête sur ses bras repliés. Dev ouvrit le robinet et mouilla un torchon pour lui essuyer doucement le visage. Puis il alla jusqu'au réfrigérateur et lui servit un Coca. Pendant qu'elle buvait quelques minuscules gorgées, il chercha dans les placards le paquet de crackers qu'ils gardaient sous la main pour Bren, les jours où il avait sa chimio.

— Ton Gordon Ives est en état de choc, mais je crois que la blessure est superficielle, expliqua-t-il en lui tendant les biscuits salés.

Il n'était pas spécialiste, mais le type ne lui avait pas paru anormalement livide ; il n'avait pas vu d'intestins répandus et n'avait pas senti d'odeur nauséabonde.

— Finn est avec lui dans la pièce voisine. Tu es en état de me raconter ce qui s'est passé ?

Lorsque Jane eut terminé son récit des événements, il dut se faire violence pour ne pas se précipiter à côté et passer sa colère sur Ives. Contenant ses pulsions de meurtre, il décrocha le téléphone mural et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il entendit la tonalité. Il composa le 911 puis, tout de suite après, appela l'inspecteur De Sanges, dont la carte de visite était coincée entre l'appareil et le mur. Puis il passa la tête dans le couloir pour mettre Finn au courant.

— Attache ce connard à la rampe et viens ici. Et ne perds pas ton temps à le ménager.

* * *

Pendant des heures d'affilée, l'hôtel particulier avait grouillé d'une foule hétéroclite, de la cave au grenier : pompiers, ambulanciers, policiers, quelques membres de la famille Kavanagh et, naturellement, Poppy et Ava. Lorsque Jane put enfin s'échapper de la cohue et regagner son appartement avec Devlin, elle se sentait passablement à vif. La première chose qu'elle fit

en franchissant le seuil de son appartement fut de suspendre la Dior en sécurité dans la penderie de l'entrée.

Puis elle se tourna lentement vers Dev.

— Je suis sûre que demain, je serai en état de me réjouir de l'avoir récupérée. Mais maintenant, je ne veux qu'une chose : me coller sous une douche chaude. Je me sens... je ne sais pas... souillée.

Elle retint son souffle, redoutant qu'il ne lui propose de se joindre à elle dans la salle de bains. Ce n'était pas de cette façon qu'elle avait envie de le retrouver. Enfermée dans son réduit obscur à Wolcott, avec une menace planant sur sa vie, elle avait eu le temps de redéfinir ses priorités. Et une certitude s'était imposée très vite : il lui serait insupportable, désormais, de ne vivre leur relation que sous l'angle de la sexualité — même si ç'avait été son intention initiale.

Mais Dev se contenta de lui appliquer une pression réconfortante sur l'épaule.

— O.K. Prends tout le temps qu'il te faut. En attendant, je nous fais couler du café. Ou tu préfères un chocolat chaud ? Dommage que tu ne boives jamais d'alcool. Ce serait le moment ou jamais d'avaler une bonne rasade d'un truc bien costaud, qui fasse un peu électrochoc.

Jane frissonna.

Elle se traîna jusqu'à la salle de bains et ferma la porte derrière elle. Régulant d'abord le robinet de la douche, elle se débarrassa de ses vêtements. Oubliant son habituelle méticulosité, elle les abandonna à même le sol et grimpa dans la baignoire. Longtemps, elle demeura sans bouger sous le jet puissant de la douche, laissant les pulsations chaudes et rythmées laver la peur et dénouer les tensions.

Aujourd'hui, à Wolcott, elle avait été en danger. Et lorsqu'elle sortirait pour retrouver Dev, elle se mettrait de nouveau en danger, même si c'était sur un tout autre plan. Se dévoiler, mettre son cœur à nu faisait partie des épreuves qu'elle fuyait avec soin, d'ordinaire. Mais si la journée d'aujourd'hui lui avait appris quelque chose, c'est que la vie était tendre, éphémère et fragile comme une aile de papillon.

— Si tu ne formules pas aujourd'hui ce que tu désires, rien ne prouve que tu pourras encore l'avoir demain, murmura-t-elle à voix haute.

Elle repoussa aussi longtemps qu'elle le put le moment de s'extraire de la douche. Puis, rassemblant son courage, elle se sécha avec soin et enfila un petit haut noir avec le pantalon parachute que Dev lui avait offert. Après

s'être brossé les cheveux, elle examina une dernière fois son reflet dans le miroir, respira un grand coup et quitta le confort embué de la salle de bains.

Devlin avait éteint les lumières, mis le petit chauffage au gaz en marche et allumé toutes ses bougies. La voix magnifique de Diana Krall s'élevait des enceintes de son installation stéréo. Elle eut l'impression de marcher dans un rêve lorsqu'il se leva à son approche et l'attira dans ses bras.

— Je ne veux jamais, jamais, jamais revivre un jour comme celui-ci, déclara-t-il d'une voix rauque.

Un rire étranglé lui échappa.

— Je ne suis pas vraiment prête non plus à remettre ça.

Elle respira son odeur — mélange d'embruns et de savon. Puis elle fit un petit pas en arrière, tira sur l'ourlet de son top, inspira à fond, et le regarda.

Et se lança comme si elle se jetait du plongeur des dix mètres.

— Voilà, Dev... Je ne sais pas comment tu vas accueillir ce que je vais te dire. Je n'ai pas oublié que je t'avais proposé une relation sans engagement réciproque. Et que ce n'est pas très réglo de vouloir changer la donne en cours de route. Mais le problème, c'est que je crois que je t'aime.

Il lui jeta un regard presque menaçant.

— Que tu *crois* que tu m'aimes ?

— D'accord. Que je *sais* que je t'aime.

Elle redressa la taille dans un élan de fierté, même si elle avait l'estomac tellement noué qu'elle ne respirait plus qu'à peine. Mais elle se devait d'être entièrement franche avec lui.

— C'est en pensant à toi — à nous — que j'ai trouvé la force de lutter, cet après-midi, lorsque j'étais la souris du chat Gordon. Et...

Elle poussa un petit cri pointu, comme une gamine de dix ans, lorsque Dev la souleva soudain du sol et la fit tourner autour de lui.

— Hé ! Mais qu'est-ce que tu fais ? Veux-tu m'écouter, quand j'essaie de te parler sérieusement ? protesta-t-elle en lui frappant l'épaule du plat de la main. Repose-moi par terre tout de suite !

Il obtempéra, mais garda les bras passés autour de sa taille. Puis il se renversa en arrière pour la gratifier d'un immense sourire.

— J'ai cru que j'avais une attaque, quand tu m'as parlé d'amour au conditionnel, comme si tu n'étais pas sûre du tout de ton affaire. Parce que je suis fou amoureux de toi, moi, mademoiselle Kaplinski. Et que j'ai eu tellement peur pour toi, cet après-midi, que j'ai pensé perdre la tête.

Jane connut alors une sensation nouvelle et étrange comme elle n'en avait encore jamais expérimenté : ce fut soudain comme si elle avait avalé le soleil tout rond, avec son éclat, sa chaleur, son rayonnement.

Levant vers lui un regard encore incrédule, elle secoua la tête.

— Tu es sûr ?

— J'ai l'air de plaisanter, à ton avis ? Pourquoi crois-tu que je me suis comporté comme une brute avec toi, cet après-midi, quand j'ai cru que tu jouais avec mes sentiments ? J'ai un bloc, une masse, une *montagne* de sentiments pour toi ! Et quand j'ai cru que tu n'en avais rien à faire...

— Mais si, j'en ai quelque chose à faire. J'en ai un maximum à faire, j'en ai tout à faire, je...

Elle s'interrompit et secoua la tête avec impatience.

— Ce n'était pas vraiment le terme que j'aurais choisi pour te dire ce que tu représentes, Devlin Kavanagh !

Elle prit une grande inspiration. Relâcha l'air lentement, calmement. Puis elle lui sourit. Sans doute pour la première fois de sa vie, elle laissa fleurir librement chaque nuance d'émotion dans son regard.

— Moi aussi, je suis submergée par tout ce que j'éprouve pour toi.

Attrapant la main de Dev qui reposait sur sa hanche, elle la souleva pour la presser sur son cœur, l'autorisant à sentir ses battements tumultueux sous sa paume.

— Tu sens comme il cogne fort ? J'ai parfois l'impression que c'est tellement énorme que ça va déborder, comme une grande lumière qui se répand sur toute chose. Pendant des années, j'ai cru que mon métier était et resterait le grand amour de ma vie. Mais quand j'ai cru que j'allais mourir asphyxiée, à Wolcott, ce n'est pas en pensant au musée que j'ai réussi à tenir debout et à lutter. Entre la perspective de ne plus jamais te revoir et celle d'interrompre ma carrière au Met, mon choix s'est imposé de lui-même... Donc, si tu veux toujours la réponse à la question que j'ai éludée cet après-midi, c'est un vrai oui, Dev. Si tu veux toujours de moi sur tes voiliers, je suis partante. Je te suivrai partout où tu voudras.

— Ah, oui... Justement, à propos.

Un rire bref roula dans sa gorge, et il se passa la paume de la main sur les lèvres. Puis il lui encercla les poignets et l'entraîna jusqu'au canapé, où il se laissa tomber en la prenant sur ses genoux.

Soudain glacée, elle se raidit, le dos droit comme un I.

— Tu as changé d’avis, c’est ça ? Tu ne veux plus que je vienne avec toi ?

— Changé d’avis à ton sujet ? Jamais de la vie ! Mais en ce qui concerne l’Europe ? Peut-être.

Il cueillit une longue mèche de cheveux égarée au coin de ses lèvres. Puis son expression se raffermir.

— Bon, maintenant, écoute-moi très attentivement, car je m’apprête à te dire : « Tu avais raison. » Et c’est sans doute la seule fois que tu m’entendras prononcer ces mots.

Les yeux de Jane pétillèrent.

— Ah oui ? On fait le pari ?

— Peut-être pas, non.

Il lui adressa un sourire tellement franc, tellement tendre, qu’elle en eut le cœur retourné.

— Bon, eh bien, voilà : tu avais raison, déclara-t-il en reprenant son sérieux.

Elle hocha solennellement la tête.

— Avoir raison est un état quasi permanent, chez moi. De quel moment particulier est-il question ?

— Lorsque tu m’as plus ou moins mis au défi de grandir et de me prendre en main pour affronter mes problèmes avec ma famille. Cela fait quinze ans que je les fuis. Mais j’ai compris, aujourd’hui, que je suis le seul à voir encore des complications là où il n’y en a plus depuis longtemps.

Il la ramena plus étroitement contre lui en la faisant glisser sur ses cuisses, et se pencha pour l’embrasser. Lorsqu’il releva la tête, il passa tendrement le pouce sur sa lèvre inférieure.

— Nous ne sommes pas obligés de partir en Europe à tout prix, Janie. Tu as un métier ici. Et deux amies qui comptent pour toi. Cela me convient tout à fait de rester ici.

— Dans ce cas, nous aurons peut-être à établir la liste des pour et des contre. Mais maintenant, je n’en ai pas le courage.

Ce fut elle, cette fois, qui prit l’initiative du baiser. Lorsqu’ils refirent surface pour reprendre leur souffle, elle posa la tête sur son épaule.

— Ce n’est pas une décision à prendre à la seconde, si ?

Il pressa ses lèvres sur son front.

— Pas à la seconde, en effet.

Le cœur de Jane continuait à gagner en volume, menaçant de déborder de sa cage thoracique.

— L'essentiel, c'est que nous ayons un avenir ensemble, qu'en dis-tu ?

— Ce que j'en dis ?

Il l'allongea sur le canapé et se plaça au-dessus d'elle, en appui sur ses coudes.

— J'en dis que notre avenir est tellement éclatant qu'il faudra porter des lunettes de soleil jour et nuit, fillette.

OceanofPDF.com

Epilogue

Barcelone, Espagne. J'ai un nouveau mantra : le bonheur, c'est une jeune mariée avec un époux en tenue d'Adam.

* * *

Jane souleva ses lunettes de soleil pour mieux regarder son mari. Son *mari*. Inimaginable, non ?

— Mon Dieu..., murmura-t-elle, toujours un peu déroutée par cette idée.

La cérémonie, après tout, ne remontait qu'à trois jours.

— Que puis-je faire pour toi, mon enfant ?

Dev prit sa photo, puis leva les yeux du viseur, après l'avoir cadrée, avec, pour toile de fond, l'impressionnant bâtiment du musée d'Art catalan, dans l'immense palais qui dominait les fontaines de Monjuïc.

Il se mit à rire lorsqu'elle leva les yeux au ciel.

— Je croyais que tu t'exerçais à me donner mon titre.

— Dans tes rêves, ô mon héros !

— Absolument.

Il reporta son attention sur son écran.

— Montre un peu tes jambes, ma chérie, tu veux bien ?

Elle souleva les volants de la jupe aux couleurs vives qu'il venait de lui acheter, et prit une pose de danseuse de flamenco.

— J'étais en train de m'étonner une fois de plus de la vitesse avec laquelle tu m'as conduite jusqu'à l'autel.

Dev lui jeta un regard flamboyant de séducteur latin.

— Comme si j'avais eu à surmonter la moindre résistance ! Tu me désirais si passionnément...

— Mmm...

Elle mit à son tour une bonne dose d'ardeur dans son regard.

— Je savais que tu serais une conquête facile. Que je pouvais t'avoir quand je voulais, comme je voulais. D'ailleurs, je n'ai eu qu'à claquer des doigts, susurra-t-elle en joignant le geste à la parole. Et je n'avais pas besoin de t'épouser pour ça.

— C'est vrai. Mais j'ai su être si persuasif, si brillant... Mes talents rhétoriques ont eu raison de tes faibles résistances.

— Pff... Disons que j'en ai eu assez de tes supplications incessantes, et que j'ai voulu t'éviter de sombrer dans une pathétique mendicité affective.

— Tu dis ça, tu dis ça... Mais le résultat est là : je t'ai séduite, conquise et enlevée en un tour de main. Pas vrai, madame Kavanagh ?

Elle se mit à rire.

— J'adore mon nouveau nom. C'est tellement mieux que Kaplinski.

Jane revit en pensée leur mariage organisé en un temps record et dans une relative discrétion. Puis elle songea à la gigantesque réception que les parents de Dev avaient donnée en leur honneur. Un pli pensif barra son front.

— Je ne sais pas si je réussirai à m'intégrer dans ta famille, en revanche.

— Quelle idée ! Ils t'adorent tous. Ma mère ne parle plus que de toi, et se vante auprès de qui veut bien l'entendre de l'extraordinaire expo qu'on peut visiter au Met. Naturellement, elle s'empresse de préciser que c'est sa nouvelle belle-fille, nommée conservateur depuis peu, qui l'a mise au point. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'elle a acheté des cartes d'entrée pour toute la famille à l'occasion de la Saint-Valentin.

— Ils m'embrassent tout le temps, Dev ! Je n'ai encore jamais rencontré de famille où on se touche autant.

Elle se demanda si elle parviendrait jamais à s'habituer. D'un côté, c'était plaisant et chaleureux, bien sûr. Mais...

— Ils me serrent tous dans leurs bras quand j'arrive à une réunion de famille. Et au moment du départ, hop ! Ça repart pour un tour. Et pas seulement ta mère. Tes oncles, tes tantes, tes cousins... Tout le monde ! Tu crois que c'est vraiment nécessaire ?

— Il me semble, oui. Pas moyen d'y échapper.

— Mais je ne sais jamais comment réagir ! Ni où mettre mes mains.

— Où est le problème ? Tu les laisses faire.

Comme pour donner l'exemple, il la serra lui-même dans ses bras.

— Tu fais d'ailleurs de grands progrès, tu sais. Au début, tu étais tellement raide que j'ai envisagé d'annuler nos billets d'avion. J'aurais pu aussi bien t'équiper d'une voile, et nous aurions traversé l'Atlantique en nous laissant porter par le vent.

Elle lui donna une tape sur le bras.

— Ha, ha ! Très drôle.

Mais elle dut faire un effort pour contenir le rire qui lui chatouillait la gorge. Dev lui entoura tendrement les épaules.

— Tu verras, tu t'habitueras. Lorsque Ava et Poppy t'embrassent, tu es tout à fait à l'aise. Alors, détends-toi et laisse-toi porter par les circonstances.

Il caressa tendrement son avant-bras vêtu de cachemire.

— Tu as vu suffisamment d'art roman pour une journée ? Ou tu veux qu'on enchaîne sur un second musée tout de suite ?

— J'ai eu mon content pour le moment. C'est un régal que je préfère déguster par petites touches.

— Parfait. Alors, si on laissait tomber aussi le funiculaire pour Tibidabo ? Je propose que nous prenions plutôt un taxi pour rentrer à hôtel. Je voudrais que tu t'acquittes de quelques obligations d'épouse avant que nous ressortions déguster une assiette de tapas, et que nous prenions la ligne violette du métro pour aller voir la Sagrada Familia.

— Mes obligations d'épouse consisteront-elles à frotter tes chemises dans l'eau de la fontaine sur la petite place ? J'avoue que je meurs d'envie d'essayer.

Elle le sentit sourire alors qu'il avait les lèvres pressées contre sa tempe.

— Oui, voilà. Un brin de lessive. C'est le top de mes priorités en voyage de noces.

La propriétaire de l'hôtel, à la réception, leur remit un morceau de papier à leur arrivée.

— *Una dona va trucar per vostè*, expliqua-t-elle en portant le pouce à l'oreille, l'auriculaire pointé vers la bouche, dans le signe universel désignant un appel téléphonique.

— *Moltes gràcies*, répondit Jane, dans son meilleur catalan.

Se penchant pour déchiffrer le numéro, elle se tourna vers Dev.

— C'est Ava qui a appelé.

Une fois dans leur chambre, Dev ne put s'empêcher de sourire, affichant ce que Jane ne manquerait pas d'interpréter comme une fatuité de propriétaire, lorsqu'elle retira son gilet et décrocha le téléphone pour enfoncer une série de touches. Non sans prendre le temps de lui lancer un sourire par-dessus son épaule.

Le soleil qui entrait à flots par la fenêtre allumait des reflets dans ses longs cheveux alors qu'elle parlait avec Ava. Mais il s'interrompit dans sa contemplation admirative quand il vit ses sourcils se froncer. Quelques minutes plus tard, elle reposa le combiné et vint le rejoindre. Relevant gracieusement ses jupes, elle grimpa sur le lit où il était assis et se plaça à cheval sur lui.

— Gordon a plaidé coupable, aujourd'hui. Il a accepté d'en prendre pour quinze ans.

— Il aurait mérité de finir ses jours en prison, grommela-t-il en lui entourant les hanches de ses bras, pour enfouir les lèvres dans son décolleté.

Quand il pensait à ce que Gordon Ives avait été prêt à faire pour effacer toutes ses traces...

Jane lui attrapa la tête à deux mains et appuya la joue sur ses cheveux.

— C'est vraiment un drôle de personnage, ce type. Quoi qu'il en soit, pour le procureur de district, il s'agit d'un verdict raisonnable, m'a expliqué Ava. S'il n'avait pas allumé ce feu, il n'aurait écopé que de quelques années, dans la mesure où il n'avait pas d'antécédents judiciaires et qu'il n'était pas armé. Mais l'incendie, même s'il s'y était pris comme un manche pour l'allumer, équivalait à une tentative de meurtre.

— Encore une chance que ce fou n'ait pas été fichu de mettre le feu à une maison... Et qu'en est-il des œuvres d'art volées qu'on a trouvées dans son appartement ?

— Je pense qu'elles ont dû contribuer aussi à alourdir sa peine.

Jane chassa ces considérations d'un haussement d'épaules.

— Ecoute, je suis contente que ce soit fait. Et au moins, ainsi, je n'aurai pas à témoigner. Maintenant, on l'efface de nos pensées, d'accord ? Je n'ai pas envie de laisser Gordon Ives s'immiscer dans notre voyage de noces. C'est du temps pour nous et rien que pour nous.

— Et je le revendique, oui.

Il frotta son nez dans le creux de sa poitrine et s'intéressa passionnément à ses seins.

— Alors ? demanda-t-il, le souffle un peu court, en relevant la tête. Que penses-tu de l'Europe jusqu'à présent ?

— Qu'elle a une grande et merveilleuse chambre à coucher.

Il sourit, car c'était la vérité. Ils n'étaient à Barcelone que depuis deux jours, et avaient passé nettement plus de temps dans leur chambre d'hôtel que la moyenne des touristes. Mais tel était le but avoué des voyages de noces, non ? Qui dit lune de miel dit chambre nuptiale. Et ils ne pouvaient rester plus de quelques heures d'affilée sans éprouver l'impérieuse nécessité de faire l'amour.

— Je t'aime fort, madame Kavanagh.

— Et moi encore plus, monsieur K.

— Impossible.

Il se laissa tomber sur le dos et la plaça sur lui.

— Mais il y aurait sans doute deux ou trois petites choses que je pourrais te faire, qui élèveraient ton amour à la hauteur de mes sentiments.

Jane rit doucement et tortilla les hanches.

— Je crois que je sens la hauteur des sentiments en question, chuchota-t-elle. Mais le monde est petit, n'est-ce pas ? J'allais justement te proposer deux ou trois petites actions de mon cru qui pourraient presque hisser ta passion à la hauteur de la mienne.

Elle pencha la tête pour lui murmurer quelques mots brûlants à l'oreille.

— Ah, *mi querida*...

Il dut prendre sur lui pour garder les bras écartés de son corps, en une attitude désinvolte, alors qu'il aurait voulu relever sa jupe, la débarrasser de son adorable petite culotte rouge ardent, et prendre position dans l'endroit du monde qui était devenu l'adresse fixe de son bonheur. Levant les yeux vers sa jeune épouse dressée sur ses coudes, en appui au-dessus de lui, il vit dans le pétilllement de ses yeux et l'impudence de son sourire qu'elle savait pertinemment à quoi il pensait.

— Bon, soupira-t-il en lui attrapant les hanches. Puisqu'il le faut... Honneur aux dames.

TITRE ORIGINAL : CUTTING LOOSE

Traduction française : JEANNE DESCHAMP

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG. (Harlequin SA)

© 2008, Susan Andersen. © 2013, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-9957-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

OceanofPDF.com

SUSAN ANDERSEN

Un automne à Seattle

Quand elle apprend qu'elle hérite de l'hôtel particulier Wolcott, près de Seattle, Jane Kaplinski a l'impression de rêver. Car avec la demeure, elle hérite aussi de la magnifique collection d'art de l'ancienne propriétaire ! Autant dire une véritable aubaine pour elle, conservatrice adjointe d'un musée de Seattle. Mais à son enthousiasme se mêlent des sentiments plus graves : de la peine, d'abord, parce qu'elle adorait l'ancienne propriétaire de Wolcott, une vieille dame excentrique et charmante qu'elle connaissait depuis l'enfance. Et de l'angoisse, ensuite, parce qu'elle redoute de ne pas être à la hauteur de la tâche. Heureusement, elle peut compter sur l'aide inconditionnelle de ses deux meilleures amies, Ava et Poppy, qui ont hérité avec elle de Wolcott. Et sur celle, quoique moins chaleureuse, de Devlin Kavanagh, chargé de restaurer la vieille bâtisse. Un homme très séduisant, très viril et très sexy, mais qui l'irrite au plus haut point avec son petit sourire en coin et son incroyable aplomb.

Mais comme il est hors de question qu'elle réponde à ses avances à peine voilées, elle n'a plus qu'à se concentrer sur son travail. Sauf que bien sûr, rien ne va se passer comme prévu...

A PROPOS DE L'AUTEUR

A trente ans, Susan Andersen a une révélation : avec ce qu'elle a déjà vécu, elle a de quoi écrire un livre tout entier. Une révélation qui aboutit en 1989 à la publication de son premier roman. Habitée des listes de best-sellers du *New York Times*, de *USA Today* et de *Publisher's Weekly*, Susan Andersen écrit des histoires drôles, sexy, portées par des personnages attachants et pleins de vie. Elle vit dans le Nord-Ouest Pacifique avec son mari — et bien sûr avec ses deux chats, Boo et Mojo.

ROMAN INÉDIT

OceanofPDF.com